

Imative C

Cilgrino, June

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Imitative C

June Cilgrino



Imative C

June Cilgrino

Saga Imative
Tome 3

Numéro d'ISBN : 979-10-96516-07-0

Couverture : June Cilgrino

June Cilgrino, tous droits réservés ©

Toute reproduction est interdite
sans le consentement de l'auteur.

Dépôt légal : Décembre 2019

À vous chers lecteurs,
accueillons la lumière,
invitons l'espoir.

*« Être libre, ce n'est pas seulement se débarrasser de ses chaînes ;
c'est vivre d'une façon qui respecte et renforce la liberté des autres. »*

Nelson Mandela (1918 – 2013)

Chapitre 1

Courir. Cela faisait si longtemps. Sans retenue, sans attache. Laisser toute mon énergie déferler, se multiplier, fusionner. Sous mes veines ? De la chaleur. De l'énergie liquide qui rayonnait. J'adorais ça. Les arbres défilaient autour de moi. Les branches effleuraient ma peau. Parfois l'égratignaient. Mon épiderme se refermait avant même que la douleur ne soit apparue.

Je voyais plus loin, j'étais plus vive que jamais. Des kilomètres et des kilomètres de forêt m'entouraient. Mon univers. Celui qui m'avait vu naître. Celui auquel j'appartenais. Je n'entendais que le son divin de la nature et du règne animal. J'étais comme dans une sorte de transe. Je pouvais fuser dans la forêt, me frayer un passage dans ce monde que les millénaires n'avaient pas changé. Je pouvais laisser le trop plein d'énergie et d'émotion exploser sans plus prêter attention au regard des autres. Sans que je fusse dans l'obligation ou dans la peur. J'étais simplement moi-même. Juste-là. Présente. Vers le meilleur.

Je ne faisais pas que me défouler. Il y avait une quête. Manoa avait exigé d'avoir une heure d'avance sur moi. Il ignorait que je pouvais le pister merveilleusement bien à l'aide de mon flair. Certes, je n'étais pas aussi efficace qu'aurait pu l'être un perrestre dans ce domaine. Mais je disposais de l'Écoute pour compenser, qui m'eût mené à lui en un quart de seconde. Sauf que mon fiancé avait été clair sur la question : j'avais pour ordre de ne pas utiliser mes dons. Seuls mes sens devaient me guider.

Et mon cerveau aussi, car j'avais remarqué ces fausses pistes vers lesquelles il avait essayé de m'attirer. Une branche trop visiblement cassée par ici, une odeur trop intense là-bas, prouvant qu'il avait frôlé un tronc plus que nécessaire pour y laisser sa fragrance. Des pièges grossiers mais qui auraient pu faire l'affaire tellement j'étais une bourrasque, une force brute qui ne demandait qu'à s'exprimer. Je ne voulais pas réfléchir. Je ne voulais pas faire marcher ma matière grise. Je voulais être une tornade qui dévasterait toutes les ombres de son passé sur son chemin. Je voulais laisser derrière moi la souffrance et n'accueillir que le plaisir. Le plaisir d'être ici. D'avoir survécu. D'être vivante, plus vivante que jamais et d'être sur le point de retrouver, une fois de plus, l'être aimé.

Il le savait. Il lisait clairement en moi malgré tout ce qu'il avait vécu. Il avait décelé mon besoin de décompresser, mon besoin de me

retrouver, mon désir aussi, de le retrouver, comme aux premiers jours, *lui*, Manoa. Mon soleil. Et bientôt, mon *mari*... Même si l'amour fou que je lui portais, les étapes qui nous avaient rapprochés, allaient tellement au-delà de ce simple mot. Il y avait plus entre nos âmes qu'une simple attirance, qu'une grande affection. Il y avait ce *tout* qui m'avait conduite à devenir celle que j'étais : une azra, une créature à la peau luminescente, aux yeux étoilés, à la beauté effarante, à la force écrasante et à l'amour inconditionnel.

Je m'arrêtai de courir et souris. Mes cheveux, longues boucles sombres, s'échouèrent brutalement dans mon dos et sur mon visage. Je les dégageai d'un geste rapide. Manoa avait fait semblant de passer par la rivière que je voyais couler doucement en contrebas. Il avait arraché quelques brindilles et même fait des traces sur le sol. Mais j'étais certaine qu'il n'était pas passé par là. Il évitait copieusement l'eau depuis les derniers événements traumatisant de sa vie. Cela remontait à six mois maintenant...

Comme tout semblait loin et incroyablement proche à la fois.

J'étais née humaine dans un monde dirigé par des créatures puissantes nommées les azras. Mes congénères et moi-même étions les rares créatures en mesure de muter et donc un élément essentiel dans la guerre qui opposait les azras aux perrestres : leurs ennemis par nature. Pour simplifier les choses, les azras avaient décidé de nous massacrer.

Grâce à l'Imative A, j'avais pu me faire passer pour une hybride – êtres qui composaient l'essentiel de la population, et qui servaient les azras pour la plupart. Alors que je pensais tous les miens disparus, j'avais étonnamment trouvé refuge auprès de mes ennemis... Du moins, une poignée d'entre eux s'étaient battus pour me protéger face aux dirigeants d'Olyméa. Le Conseil de cette cité avait accepté de m'épargner à une seule condition : que je tombe enceinte. Inséminée durant un coma, je m'étais réveillée en portant l'enfant d'un humain que je croyais avoir perdu pour de bon, Ethiel...

Pourtant, c'était d'un autre dont j'étais tombée amoureuse, Manoa. Un hybride de la noblesse qui avait tout risqué pour moi, y compris sa liberté, y compris sa dignité... Condamné à l'esclavage pour m'avoir protégée, nous avons été séparés brutalement. Proche de l'accouchement, j'avais espéré pouvoir le retrouver enfin. Mais la guerre avait éclaté. Les perrestres avaient attaqué Olyméa et l'opportunité de fuir pour sauver mon enfant s'était imposée.

J'avais mis au monde ma fille, Joy, mon trésor, ma lumière, dans une villa en pleine forêt. Ensuite, un perrestre ayant débusqué notre cachette et menacé de détruire tous les hybrides qui me protégeaient, avait déclenché mon aspiration au sacrifice. Je m'étais injectée le produit permettant de devenir une azra, une substance mortelle dans

la plupart des cas, afin de le détourner de son sinistre projet. Seulement, grâce à ma volonté et à Zefryam – un azra que je considérais comme mon père depuis qu'il m'avait rencontrée et protégée sans contrepartie – j'avais survécu.

Une fois azra, je n'avais souhaité qu'une chose : récupérer Manoa, désormais prisonnier des perrestres. Alors que je pensais courir au-devant de ma mort, cette quête m'avait permis d'amorcer une alliance avec un clan de perrestres. J'avais désormais des amis de toutes les races possibles : hybrides, perrestres et azras. Et c'était grâce à eux que j'avais pu secourir l'homme que j'aimais. Malheureusement, torturé et humilié par un clan de perrestres aux âmes dénaturées par la guerre, Manoa n'était plus que l'ombre de lui-même. Amnésique du fait des traitements chimiques reçus, mais également des chocs endurés, j'avais donc voulu lui rendre la mémoire... Un geste qui avait offert au roi de Méréa, un azra, l'opportunité de me faire chanter. Il avait menacé la vie de Manoa et promis de l'épargner si je lui livrais ma fille. Je n'avais pas cédé, cependant, j'avais pu noter un nouveau nom sur la liste déjà longue de mes ennemis...

Finalement, nous avons tous pu rentrer chez nous. Du moins, dans cette grotte éloignée de tout que Zefryam et Ana avaient aménagée pour notre sécurité.

Cela faisait des mois désormais, que nous étions réunis dans la paix et dans un joyeux projet. Et j'étais si débordée que cette petite incartade proposée par Manoa me faisait beaucoup de bien. Même si je ne pouvais nier à quel point ma vie me plaisait ! Certes, rien n'était simple mais nous étions vivants et nous nous organisions pour le rester le plus longtemps possible. Ce qui était, à peu de choses près, ma devise !

Je sautai de l'autre côté de la rivière, certaine de deviner l'axe qu'avait emprunté Manoa. Je respirais à pleins poumons les odeurs forestières, appréciant cette voûte parfumée au-dessus de ma tête. C'était l'automne. Un superbe automne, si tiède, si chaud, qu'il semblait hanté par un été incapable de s'évaporer et ce pour mon plus grand plaisir. Que Manoa improvise un tel jeu me rendait d'autant plus heureuse.

J'avais cessé de courir, sachant que j'étais proche de sa cachette, percevant presque déjà sa présence, toute à mes pensées, à mes peurs et à mes espoirs.

Ces derniers mois avaient été compliqués. Nous nous étions rapprochés immédiatement grâce à la promesse d'unir nos vies. Je savais qu'il m'aimait. Je l'aimais plus que jamais pour ma part, pourtant, rien n'était simple. Manoa était là, proche de moi la plupart du temps, et puis, souvent, il disparaissait, pas forcément physiquement, simplement, je le sentais ailleurs. Et par expérience,

j'avais vite appris qu'il ne fallait pas forcer sa carapace. Les sévices endurés avaient laissé une empreinte puissante en lui. Il luttait pour la combattre, pour combattre la noirceur que ces perrestres maudits avaient tenté de lui injecter. Je le savais fort. Je le voyais fort. Pour autant, il était parfois loin, très loin de moi, tout près du gouffre qui voulait l'aspirer.

Je patientais. J'étais présente, sans être pesante. Je veillais sur lui, l'encourageais, le faisais rire et me laissais transporter par l'éclat de son sourire à lui, dès qu'il apparaissait. Ce qui était de plus en plus fréquent d'ailleurs. J'avais bon espoir. En tout cas, je me concentrais sur le meilleur qui nous unissait. Et quand l'ombre du passé semblait recouvrir notre présent et même peser sur notre avenir, je m'évadais dans les mille et une activités à disposition. Ma fille était un autre soleil, un autre aimant superbe qui me facilitait la tâche sur ce point.

Je grimpais depuis un moment sur une montée douce et finis par découvrir une clairière petite et irradiante de soleil. Quelques rayons bas et or transperçaient les ramures en cette belle après-midi.

Il était là. Manoa. Il était réel et c'était ça le plus fou. Avoir cru le perdre avait comme créé une nouvelle perception de la réalité dans mon esprit. À chaque fois que mes yeux tombaient sur lui, après en avoir été privée un instant, j'étais surprise par sa splendeur, j'étais surprise par son regard, j'étais surprise de retrouver cette incroyable aura qui m'avait littéralement accaparée dès notre rencontre.

Il se tourna vers moi, souriant, tranquille, comme si tout allait pour le mieux.

— Tu m'as trouvé, déclara-t-il en se détachant de l'arbre contre lequel il était appuyé.

Ses yeux bleus étaient rieurs. J'adorais quand son sourire contaminait cette couleur. J'étais prête à n'importe quoi pour que cette lumière ne cesse pas. Pour le sentir là, heureux, tout près de moi.

— Tu ne dis rien ? ajouta-t-il en s'avancant vers moi.

Il était grand et vraiment baraqué. Une vie active, une nourriture saine, et son corps avait retrouvé toute sa superbe. J'étais fluette à côté de lui, d'apparence fragile et délicate. Même si j'avais la force de dix tanks d'assaut. À l'instant présent, je n'étais plus rien. Manoa devinait très bien que je restais immobile pour mieux profiter de cette phase où tout allait bien, que je la savourais car elle était mon rêve. Je vis une légère tristesse passer sur son visage, comme s'il regrettait de m'imposer cette relation compliquée.

Alors je m'arrachai de ma contemplation et fis les quelques pas qui nous séparaient sur le sol moussu, couvert d'une herbe verte et d'une myriade de feuilles dorées et craquantes. Un automne décidément savoureux.

Je glissai mes mains dans les siennes et approchai mon visage du sien. Il m'observa se demandant sûrement si j'allais parler ou si j'espérais seulement un baiser.

Les contacts n'étaient pas aisés pour lui. Je percevais comme une dualité permanente chez lui. Peut-être une envie puissante de m'aimer et une peur évidente de toucher qui que ce soit, encore plus un être qu'il mettait sur un piédestal. Car, oui, j'avais réalisé que Manoa m'idéalisait au moins autant que je l'idéalisais. Ce qui, aussi stupide que cela puisse paraître, ne nous simplifiait pas toujours les choses.

Je m'écartai brutalement, avec un sourire carnassier :

— J'aimerais savoir où est mon trésor ! le taquinai-je.

— Comment ça ?

— Eh bien, tu viens d'organiser une chasse au trésor... j'attends le trésor !

Pour parfaire ma requête, je croisai les bras et regardai autour de moi, l'ignorant tout à coup copieusement.

— Mais... tu l'as juste devant toi, reprit-il très doucement avec sa voix de séducteur. Ne suis-je pas un trésor pour toi ?

Enfin ! L'équilibre était revenu, il jouait autant que je jouais. Je le regardai et reconnus avec délice le Manoa que j'avais rencontré à Olyméa, il y avait plus d'un an maintenant. Un hybride impétueux et séducteur.

— Si, confirmai-je sans m'approcher, mais je pensais t'avoir déjà remporté, vu la quête que j'ai menée pour te retrouver il y a quelques mois...

— Hum... tu veux dire quand tu as défié les perrestres ?

— Entre autres ! m'écriai-je feignant d'être vexée.

Je n'avais pas fait que « défier » les perrestres pour le sauver. J'avais dû affronter bien des situations terribles... Seulement, quand Manoa s'avança, charmeur, vers moi, je sentis mon cœur s'envoler comme jamais. Malgré tous les combats que j'avais pu mener, j'étais toujours délicieusement ébranlée par sa présence.

— Ce n'était rien comparé à aujourd'hui ! finit-il par déclarer alors qu'il était tout proche de moi. Je viens de te montrer ce qu'était une vraie chasse au trésor !

Je ris, agréablement déroutée par son impertinence. Il me regarda avec une très grande attention, les yeux crépitants. Je me croyais de retour à l'époque où il tâchait de me désarmer par tous les moyens, y compris par l'effet de son charme.

Il brisa cet échange et saisit mes doigts avec douceur.

— Viens, ajouta-t-il avec simplicité.

Je le suivis vers les arbres qui nous faisaient face. La clairière était minuscule. Et pourtant, elle semblait être une oasis de lumière et de verdure. J'aimais cet endroit, il me suffisait, j'ignorais qu'il avait

prévu autre chose.

Je sentis un courant d'air et compris que nous étions sur une hauteur. Manoa dégagea quelques branches et je fus surprise par le décor qui s'imposa tout à coup à nos yeux. Je souris en m'avancant, poussant les feuillages à mon tour pour mieux voir.

C'était une vue incroyable sur la forêt que nous avions investie. Et, à peu près à la même hauteur que nous, à des kilomètres, se trouvait la fameuse colline qui avait éveillé mon inspiration. Sur celle-ci se tenait le travail auquel nous nous étions astreints ces six derniers mois : un élégant et sublime château pourvu de toitures pointues et élancées, comme surgi d'un conte de fée au beau milieu d'une forêt sans âge et devant un décor de montagnes lointaines.

Mon cœur se serra. Je passais tellement de temps sur le chantier que je n'avais pas remarqué à quel point il avait avancé vite et à quel point il prenait l'apparence de ce que j'avais forgée, des mois auparavant, dans mon imagination. À une différence près, il était encore plus imposant, plus coloré. En fait, il était... réel !

J'eus un immense sourire et je vis que Manoa ne contemplait pas le panorama mais mon visage.

— Il est magnifique ! m'écriai-je.

— Je sais, se réjouit-il en continuant de me regarder.

Avoir tout ce recul sur notre œuvre était incroyable. Nous avions trimé comme des forcenés pour en arriver à ce résultat. Ana et Zefryam avaient planché des journées entières à mes côtés sur les plans de notre construction. Ensuite, nous avons commencé par l'essentiel : les souterrains.

Le Conseil d'Olyméa, Andrew – le roi de Méréa, voire même les perrestres du clan de Tialo à qui nous avons arraché Manoa et Elora – la belle hybride prisonnière à ses côtés, voulaient tous notre mort. Notre sécurité était donc très compromise. Andrew m'avait promis du temps, mais il ne comptait pas en rester-là, c'était clair. Zefryam le connaissait bien, où que nous irions, il nous retrouverait.

Alors, le mieux était peut-être de pouvoir lui échapper à chaque fois. Avoir une longueur d'avance. C'était ainsi que m'était venue l'idée du château et des souterrains. Ce chantier avait été des plus ardu – surtout pour ceux d'entre nous qui ne connaissaient rien à la construction. Nous avons pourtant réussi à créer divers boyaux solides et sécurisés à l'aide de matériaux de seconde main qui menaient chacun vers des directions différentes, très éloignées du château. L'une dans les montagnes, l'autre proche la mer, une autre encore en pleine forêt etc.

De la sorte, si, ou plutôt, quand nos ennemis finiraient par nous trouver ou nous menacer, nous pourrions disparaître immédiatement. Ne laissant derrière nous que ce superbe château dans lequel il aurait

été tentant de se barricader. Avec un peu de chance, nos adversaires perdraient du temps à déjouer les systèmes de sécurité que nous comptions rendre aussi infaillibles que possible. Or, nous serions déjà loin. La fuite était ancrée dans mes gènes, une habitude, une seconde nature et même si mes alliés n'y étaient pas habitués, ils ne pouvaient pas nier que c'était l'unique solution véritablement efficace pour protéger Joy.

Tant que ma fille serait jeune et vulnérable, nous ne pourrions pas nous permettre d'envisager le moindre affrontement. Une fois adulte, il allait de soi qu'elle finirait par choisir de devenir azra ou perrestre. Ce choix lui appartiendrait, et même si l'idée d'une mutation la concernant me terrorisait, je devais bien avouer que c'était la meilleure manière de la protéger. Peut-être, une fois chose faite, pourrions-nous espérer nous établir dignement quelque part et pour longtemps. En attendant, ce château serait un abri, une protection pour l'élever, pour nous offrir un peu de paix, peut-être même un leurre pour qui tenterait de nous assiéger tandis que les souterrains seraient notre véritable option. En tout cas, c'était le plan que nous avions échafaudé.

Évidemment, partir seuls, n'était pas suffisant et encore moins rassurant. Nous en étions bien conscients. C'est pourquoi nous projetions également de nous organiser des pieds à terre solides à divers endroits du monde.

En tant que père de Joy, Ethiel était plus que jamais de mon avis et s'était porté volontaire pour s'expatrier régulièrement afin de préparer nos divers refuges. Pour le moment, cependant, il s'était résolu à une toute autre obligation. Ayant récemment muté en perrestre, il devait affronter pour de bon sa nature. Sa colère et ses sautes d'humeurs lui étaient devenus insupportables. Il avait donc suivi Penina et Aaron, deux perrestres que j'affectionnais tout particulièrement, vers un retour aux sources essentiel afin de finaliser sa mutation. Même si cela faisait maintenant plus de deux mois que nous ne l'avions pas vu, j'étais rassurée qu'il soit auprès d'eux. Ce qui avait de plus l'avantage de garder l'alliance ouverte entre nos deux clans.

Manoa comprit que je réfléchissais à notre plan tout en réalisant la progression effarante de nos travaux. En même temps, nous nous étions réellement surpassés pour améliorer nos conditions de vie : nous loger plus dignement que la grotte ne le permettait avait été l'urgence. Nous nous étions installés il y a peu dans la première aile achevée et même si elle serait plus tard destinée aux invités, le confort était amplement suffisant. C'était maintenant notre chez nous. Notre maison. Notre monde. Pour la première fois de toute ma vie, je me sentais à ma place. J'étais fière, j'étais bien, j'étais aimée... Alors, certes, rien n'était simple, pourtant tout était clair : je n'allais pas

perdre confiance, jamais.

— Tout ce qui sort de ton esprit est magnifique, dit finalement Manoa en évoquant sûrement le château.

— Joy est ce que j'ai fait de plus magnifique et pourtant, elle n'est pas sortie de mon esprit... ! plaisantai-je.

— Tu es très romantique, Lisor ! ironisa-t-il d'une voix paisible.

Il se posa doucement derrière moi, m'enlaça lentement par la taille et je me figeai, immobilisée par sa proximité, ayant trop peur de briser ce rêve. Je posai doucement la tête contre sa gorge et fermai les yeux. Le château, la forêt, les montagnes, le ciel, tout disparut, même si les rayons du soleil traçaient des lueurs mouvantes à travers mes paupières. Tout ce que je voulais percevoir c'était le son de son cœur. Le cœur de Manoa. Il était là. Et j'avais encore du mal à en être sûre. Rien, jamais, ne pourrait me l'arracher.

Tout en restant derrière moi, Manoa saisit l'une de mes paumes et l'ouvrit pour cueillir entre mes doigts, entre nos doigts entrelacés, quelques faisceaux de lumière.

— J'aurais aimé que les choses soient plus faciles, avoua-t-il tandis que je regardais nos mains jouer dans les rayons.

Je vis alors quelque chose briller. Une bague. Il la posa dans ma paume et referma mes doigts au-dessus. Je fus surprise et ne sus rien dire.

— Est-ce que tu veux toujours m'épouser, Lisor Gianello ?

Je me tournai vers lui.

— Et toi ? ne pus-je m'empêcher de lui demander en osant jeter mes yeux timides dans l'océan miroitant des siens.

Il baissa le regard quant à lui, jouant toujours avec nos mains.

— Tous ces événements, répondit-il lentement, la manière dont je t'ai demandée en mariage, la manière dont ces derniers mois se sont déroulés... tout cela ne s'est pas passé comme je l'aurais voulu. C'est le moins qu'on puisse dire...

Il releva les yeux.

— Seulement, je t'aime. Et j'espère que malgré tout cela, tu m'aimes toujours.

— Évidemment ! Mais il y a...

Je voulais parler de tout ce qui entravait la joie de notre union et dont j'étais certaine qu'il faudrait débattre à un moment ou un autre. Cependant, il me fit taire en saisissant mon visage et en m'embrassant doucement. Lorsqu'il s'écarta, je n'étais plus tellement en mesure de parler. Je rouvris les yeux et ne vis que son sourire.

— Il n'y a que toi et moi, tu te souviens ? me fit-il en s'exprimant comme je l'avais déjà fait pour me rappeler ce « nous » qui était apparu sans que nous l'ayons contrôlé, ce nous que la vie avait voulu briser, ce nous qui nous dépassait, ce nous pour lequel nous étions

prêts à tout, ce nous que nous formions pour toujours.

— Oui, répondis-je finalement.

Alors il glissa la bague à mon doigt. Elle était jolie, très fine et délicate. Son diamant bleu pétillait. Bien choisi, certes. Toutefois, je ne m'y attardais pas, les seuls bijoux qui étaient en mesure d'attirer mon attention étaient devant moi. Les yeux de Manoa...

J'étais sur un petit nuage lorsque nous fûmes de retour sur le chantier. Je venais pourtant de saisir qu'il n'en était plus un désormais. C'était un véritable château. Et le voir de si près, après avoir pris un majestueux recul sur lui, contribuait à m'émouvoir tandis que nous gravissions la pente qui menait à lui.

Le grand donjon entouré d'une multitude de tours et de tourelles était le plus imposant. Les structures fines et allongées, les pierres blanches et les toitures bleutées, lui donnaient un aspect magique. L'énorme rempart que nous avions commencé à ériger tout autour de ce qui serait bientôt son parc était rassurant.

Nous franchîmes le portail inachevé main dans la main. Manoa m'avait promis d'être là, de la première à la dernière pierre lorsqu'il avait entendu ma requête à Zefryam, alors que nous habitions encore dans la petite grotte. Et il avait tenu sa promesse.

Mes amis, ma famille, s'afféraient actuellement à la construction, qui sur un toit, qui sur une passerelle, qui sur un escabeau, travaillaient dans la mélodie délicieuse des scies et des marteaux. Une ambiance apaisante et vivifiante qui me rappelait à chaque instant que nous étions vivants, malgré nos ennemis, malgré la peur, malgré la fatalité.

Certes, nous étions pressés, une fois les souterrains achevés, nous avions été rassurés : nous pouvions dès lors nous enfuir dès que souhaité suivant des itinéraires sûrs et bien élaborés. En attendant, Ana et Zefryam protégeaient les alentours sans cesse par le biais de l'Écoute : un don qui permet aux azras de sentir la présence d'êtres vivants et de les identifier à des kilomètres à la ronde. Une capacité que j'avais difficilement tenté de travailler entre les diverses besognes qui remplissaient mes journées et même mes nuits, car nous répugnions à faire cesser les travaux, ne serait-ce que quelques heures. Seul le manque de clarté nous poussait à prendre du repos. Et, pour ma part, la douceur de ma fille. Je ne voulais pas la priver d'une mère au profit d'une œuvre qu'il nous faudrait sûrement abandonner un jour. Certes, mes amis se portaient sans cesse volontaires pour la garder. Pas seulement par plaisir mais aussi parce qu'ils se sentaient tous quelque part responsables de cette enfant. C'était sans ma

permission et uniquement pour ma survie qu'ils avaient accepté que je sois inséminée. Ce bébé qui m'avait sauvée en quelque sorte, ce bébé surgi en pleine guerre, ce symbole de pureté et d'espoir, était le leur aussi. Seulement, j'étais consciente plus qu'aucune autre qu'une vie humaine est fragile. Je voulais donc savourer son enfance autant que possible.

D'ailleurs, dans notre projet titanesque de construction, chacun s'était vu attribuer une part précise du travail. Cependant, étant donné que je devais me partager entre Joy et le château, j'avais finalement été considérée comme un agent polyvalent. Mes forces d'azras me permettaient de soulever des charges conséquentes et donc de venir en aide à chacun de mes amis quand le travail se corsait. J'aimais être partout à la fois, profiter de leur présence, de leur intelligence, en apprendre toujours plus.

L'avantage de travailler entre hybrides et azras était conséquent et nous faisait gagner des années entières de travail comparé à ce dont auraient été capables de simples humains. Nous n'avions pratiquement pas besoin d'engin de chantier, les échelles et escabeaux se faisaient rares. Les dispositifs de sécurité davantage. Nous étions une main d'œuvre idéale, presque jamais fatiguée et nous compensions notre manque de savoir par une motivation et une capacité à apprendre sans précédent. Nous avions tous soif de cette vie de liberté. Pour les hybrides qui n'avaient connu qu'Olyméa, une ville qui massacrait des humains et le leur cachait. Pour les deux azras qui étaient déçus par cette ville et bannis par elle à jamais. Et enfin, pour moi, qui construisais mon monde. Même si cela dépassait de loin mes rêves les plus fous !

Le plus compliqué demeurait l'approvisionnement. L'édification du château requérait une quantité d'outils, de pierres et d'autres matières premières, monumentale ! Même si nous nous étions servis en bois dans les arbres alentours et même en roche dans les montagnes – pour les structures moins visibles du domaine – il avait forcément fallu se ravitailler dans les villes du voisinage pour des matériaux plus nobles.

Zefryam avait été le chef des achats, veillant parfois à faire des centaines de kilomètres pour ne pas attirer trop l'attention sur nous. Évidemment, nous n'avions absolument pas fait affaire avec Olyméa ni aucune des villes du Cercle commercial dont elle faisait partie. Nous avions donc dû nous contenter des villes plus petites et parfois de matériaux moins brillants mais tout à fait satisfaisants. De toute façon, notre château n'avait rien à voir avec le palais des azras. Il n'en faisait même pas le quart de la taille. Tout ce que nous voulions, c'était un endroit paisible où élever notre petite princesse. Joy.

D'ailleurs, le plan du château se voulait assez simple. Un grand bâtiment rectangulaire au milieu duquel se trouvait l'énorme donjon,

entouré de dizaines de tours et de tourelles, faisait office de structure principale. Un autre bâtiment lui était attenant de manière perpendiculaire : ce serait la salle de ripaille surmontée bientôt d'une immense terrasse. Vers la gauche, une passerelle fortifiée menait à l'aile des invités située à l'arrière du château. À droite, un accès similaire desservait une jolie structure en pierre dans laquelle on avait établi les ateliers de travail, de stockages et à l'avenir le potager et les serres.

Notre vie allait donc se concentrer dans la résidence principale. Nos appartements spacieux et luxueux se situeraient au deuxième étage. Pour le moment cependant, la plupart des pièces étaient vides. Des murs inachevés, des piles de gravats, des bacs de mortiers, des caisses d'outils : il restait encore beaucoup à faire. Mais la structure et les toitures étaient pratiquement terminées.

Manoa et moi longions tranquillement l'édifice en analysant les progrès réalisés. Fiers de cette œuvre à laquelle nous avons participé très activement et satisfaits de cette pause bien méritée. Enfin nous arrivâmes à l'aile des invités où toute la famille logeait momentanément. C'était un bâtiment simple, flanqué de deux grosses tours et de deux plus petites tourelles. Il était conçu sur deux étages. Cependant, nous n'avions investi que le rez-de-chaussée, pourvu de huit chambres, il était amplement suffisant. Juste devant l'entrée, près des buissons de lavande que nous avons plantés quelques mois plus tôt, Ana avait disposé une large couverture dans l'herbe et veillait tendrement sur Joy.

Ma fille était allongée et s'animait en essayant d'attraper les jouets que la belle azra lui tendait. Plus le temps passait, plus Ana semblait détendue. Ses cheveux blonds avaient poussé, sa nuque gracile et ses grands yeux pâles faisaient d'elle une beauté princière à la moue cependant légèrement nostalgique. Elle nous accueillit par un large sourire tandis que j'attrapai ma petite fille et la couvris de baisers. Joy disposait désormais d'une véritable couche de cheveux sur la tête, d'une douceur inégalable. J'aurais pu toucher cette soie des heures durant. Seule la délicatesse de ses joues pouvait rivaliser avec ce duvet. Elle avait bien grandi en six mois. C'était un bébé rieur qui adorait découvrir son environnement. Elle avait certes beaucoup pleuré les premières semaines mais présentait désormais un calme joyeux à toute épreuve. J'espérais que cet état serait des plus longs. J'aimais plus que tout voir ma fille heureuse.

— J'ai peur qu'elle ne commence à avoir froid, me fit remarquer Ana. Elle s'amuse tellement que je n'ai pas eu le cœur à la rentrer tout de suite.

Les mains de ma Joy étaient parfaitement chaudes mais nous n'étions jamais assez prudents.

— Tu as raison, je vais aller chercher un gilet, lui répondis-je en reposant ma Joy sur la couverture.

— Le vert est dans ta chambre, ajouta Ana. Manoa, tu pourrais garder la petite ? Je dois aller vérifier le repas pour ce soir.

Mon fiancé s'installa sur la couverture et se mit à agiter un petit cheval devant les yeux de ma fille. Ce tableau ravissant me paralysa de plaisir quelques secondes. Manoa m'accorda un regard rieur avant de bavasser avec ma princesse.

Ces quelques mois avaient joué comme je l'espérais. Il avait fini par trouver sa place auprès de Joy. Son naturel et son humour le rendaient même particulièrement agréable pour la petite. De plus, je devais bien admettre que la longue absence d'Ethiel avait facilité les choses.

J'entrai dans le hall le cœur léger. Même si nous n'allions pas demeurer longtemps dans cette partie du château, elle me convenait tout à fait. Une porte en arcade permettait d'accéder au salon situé dans une vaste tour depuis laquelle nous dirigions les opérations de construction. Une autre arcade menait aux couloirs qui desservaient les chambres mais aussi à la cuisine et à la salle à manger, placées dans l'autre grande tour. Ma chambre était tout au fond, annexée à une petite tourelle où dormait ma Joy. Lorsque j'ouvris la porte, je fus scotchée un bref instant par le mirage qui m'accueillit avant de réaliser que c'était bien réel.

Une robe blanche étincelante sous les rayons du soleil trônait juste en face de moi, près de mon lit, suspendue à un cintre en bois dont le crochet était juché dans une pierre du mur. Le bustier fin, délicat, était constellé de perles luminescentes. Sa robe, une douce pluie de mousseline, fragile, fine, ressemblant à un nuage vaporeux qui brillait lui aussi d'une multitude de diamants minuscules s'achevait en une traîne de voiles superposés. Les oiseaux qui célébraient le soleil de fin d'après-midi, le frôlement d'ailes de quelques papillons qui voletaient près de ma fenêtre entrouverte, le grésillement infime des bougies qui terminaient de fondre près des papiers laissés sur mon bureau personnel. Tous ces sons. Toutes les odeurs. Tout se figea et me sembla meilleur. Un peu comme quand j'avais fermé les yeux dans les bras de Manoa un peu plus tôt, pour les ouvrir à nouveau et voir la bague qu'il avait logée dans ma main. La vie, ma vie, avait du goût désormais. Elle était savoureuse. Elle était heureuse. Je fis un pas et la lumière que projetait la robe m'éclaboussa davantage. Je n'en demandais pas tant ! Un mariage tout simple. Une robe toute simple ! Comme je l'étais ! C'était tout ce que je souhaitais...

Je me tournai en devinant parfaitement qui m'avait offert ceci. Zefryam se tenait très souriant derrière moi, je fonçai dans ses bras en fermant les yeux contre son épaule. Je le serrai très fort, sachant que, azra tout comme moi, mon père de cœur n'en souffrirait pas. En

ouvrant les yeux, je vis notre reflet dans la psyché près de la porte. J'étais une jeune azra, aux yeux marrons pailletés, disposant d'une cascade de cheveux châtain sombre dans les bras d'un puissant azra, fin et élégant, qui me ressemblait. Nous étions de la même race après tout. Il était mon père maintenant. Il m'avait guidée vers la vie dans cette forêt, il y a des mois. Il avait guidé mon souffle vers la lumière. Ses mots m'avaient accompagnée vers la surface. J'avais lutté pour moi, pour ceux que j'aimais et pour lui. Et nous avions franchi ensemble un pont qui menait à un autre monde. Un monde dont je n'aurais pas osé rêver. Un monde où j'étais forte. Un monde où la mauvaise santé n'était plus qu'un souvenir. Un monde où l'humaine était morte de la meilleure des façons : par sacrifice. Et où l'azra vivait de la plus belle des façons : pour ceux qu'elle aimait. Un monde où j'allais épouser Manoa... L'homme que j'aimais éperdument.

— Elle te plaît ? me dit doucement Zefryam en me regardant chaleureusement lorsque je me décidai enfin à le lâcher.

Il prit mon visage dans ses mains et je vis que d'un doigt il effleurait doucement l'une de mes joues. Peut-être y avait-il décelé une larme ? J'étais émue. Émue que la vie nous porte jusque-là. Ce monde, était merveilleux. Il me surprenait constamment. Même si rien n'était parfait, mon amour, lui, pour les êtres que j'aimais et qui m'aimaient, l'était.

— Elle est beaucoup trop belle, déclarai-je au sujet de la robe.

— Je t'assure que j'ai choisi la plus simple, comme tu voulais !

— Alors, il ne faut pas demander les autres ! plaisantai-je.

— Comment est-ce que tu vas ? s'informa-t-il, plus sérieux.

— Tu es parti longtemps, je me suis inquiétée !

— Pas le choix, j'avais beaucoup de choses à acheter. Et j'ai enfin pu trouver la personne qu'il fallait pour ton mariage. C'est arrangé. Il arrivera dans un mois.

— C'était sans danger ? m'inquiétai-je.

Pour que mon mariage soit reconnu et permette ainsi à Manoa de ne plus être un esclave, il fallait en passer par un représentant d'une des villes déclarées officiellement, puisque notre petit château n'en faisait décemment pas partie. Zefryam m'avait assurée qu'il connaissait une personne en mesure de célébrer notre union sans pour autant dénoncer notre position.

— Oui, c'est un vieil ami qui a été très heureux de me revoir.

— C'est moi, qui suis heureuse de te revoir, Zefryam. Merci pour tout ce que tu fais.

— Merci à toi, sourit-il. Apparemment, tu as bien protégé notre famille pendant mon absence.

C'était une référence à mes nouvelles aptitudes d'azra qui faisaient de moi l'un des éléments puissants de notre groupe. Un changement

qui datait de six mois, mais qui nous ravissait toujours. Pour faire écho à l'échange que nous avions lorsque j'étais humaine, je me contentai de lui répondre :

— Oui, je me suis bien gardée du danger...

Toute la famille était réunie pour le dîner dans la salle de séjour située dans la tour, en face de ma chambre. Des chandelles sur pieds éclairaient notre table, éclairaient mon cœur... Nous parlions et riions de bon train. Une ambiance totalement détendue et apaisante.

Ana déposa sur la table une marmite de bouillon et un plateau de légumes. Du plus profond contentement, mon expression passa à la déception brutale. Je n'aurais pourtant pas dû être surprise. Cela faisait des mois que nous nous contentions des produits frais de notre potager afin d'éviter des déplacements supplémentaires vers les autres villes. Et malgré le talent d'Ana, je commençais à me lasser de cette alimentation très simple. Je croisai alors les regards d'Allan et de Manoa, eux aussi en train de grimacer. Cela eut au moins le mérite de nous faire rire. Fay tourna la tête vers nous puis ses yeux tombèrent sur la bague qui ornait nouvellement mon doigt. Elle me félicita d'un sourire et d'une œillade malicieuse tandis que le brouhaha ambiant s'était amplifié.

Comme toute ma famille, Fay semblait plus que jamais dans son élément depuis que nous avions démarré le chantier. J'avais même l'impression que son aura de jeune femme superbe et solide s'était renforcée. La tristesse que je lui connaissais lors de notre rencontre avait disparu. Elle passait des journées à soulever et hisser des matériaux, clouer et façonner notre œuvre avec entrain. Or, il y avait plus que cette bonne humeur, il y avait ce lien entre nous, plus fort que jamais depuis la naissance de Joy durant laquelle elle avait joué un rôle décisif. Ce lien qui m'avait poussé à me sacrifier pour la sauver. Ce lien qui l'avait poussée à risquer sa vie auprès de moi pour secourir Manoa. Ce lien qui ne s'estomperait jamais. Ce lien qui me permettait d'avoir profondément confiance en elle.

Certes, elle avait été en couple avec l'homme que j'aimais pendant longtemps. Et même s'il faudrait encore bien des années pour m'en guérir, elle semblait y être parfaitement parvenue de son côté, tout comme Manoa d'ailleurs. Ils se côtoyaient avec sympathie, se respectaient mutuellement mais ne semblaient pas le moins du monde se soucier l'un de l'autre. Et mieux que cela, mon amie paraissait enthousiaste à l'idée de notre mariage. J'avais même l'impression qu'elle avait été touchée par notre amour – dont elle m'assurait n'en avoir jamais vu de semblable. Touchée aussi par ce sauvetage fou

durant lequel elle avait, elle aussi, craint de perdre un ami proche. Touchée par ma souffrance, par la cruauté du destin qui avait failli m'arracher celui pour qui j'étais prête à tout. Elle avait tout vu de mon combat et de ma belle détermination.

Et nous étions-là, aujourd'hui, à manger dans ce qui deviendrait bientôt notre beau et grand château. À nous réjouir d'une célébration qui allait m'unir à l'être le plus exceptionnel que je connaisse, dont le regard bleu m'avait désespérée à la toute première seconde et me projetait encore en apesanteur dès que j'avais le malheur d'y tomber sans m'y être préparée.

Je ne sais comment, Manoa dû sentir mon émoi, ce recul que je venais de prendre sur la situation, car il saisit ma main sous la table et serra mes doigts. J'en ressentis un frisson brûlant qui fit exploser une dose conséquente de joie dans mon cœur. J'en fermai les yeux un bref instant. Oui, j'allai l'épouser. Épouser la personne que j'aimais de toute mon âme.

Elora tendit un morceau de pain à Fay, ce qui la détourna de moi. Mon attention fut déportée sur la belle hybride rousse qui avait rencontré Ethiel lorsqu'il était prisonnier à Olyméa. Touchée par les souvenirs de mon ami qu'elle avait explorés dans le but de pouvoir pister d'autres humains, elle avait abandonné son travail et toute sa vie pour lui venir en aide. Ne sachant comment s'y prendre, elle avait tenté de venir au secours de Manoa dont elle avait appris une part de l'histoire. C'est en voulant le libérer, l'éloigner de son escouade d'esclaves en pleine guerre, en lui arrachant son TS, qu'elle s'était retrouvée enlevée à ses côtés par les perrestres... Avec lui, elle avait subi des sévices d'une violence et d'une cruauté dont je ne connaissais qu'une faible partie. Tout comme Manoa, elle se trouvait désormais dans un long processus de guérison que la construction du château semblait faciliter.

Depuis qu'elle avait appris notre projet, elle m'avait semblé reprendre un certain goût à la vie, les mois passants, les sourires avaient surgi sur son visage, j'avais enfin pu apprendre à la connaître. Passionnée, je la voyais regorger d'idées et de requêtes concernant notre œuvre. J'essayais de lui consacrer du temps, d'être une véritable amie en dépit de toutes mes occupations, et elle me le rendait bien, étant charmante et dévouée. Elle ne parlait jamais de sa vie d'autrefois, d'Olyméa, de tout ce qu'elle avait abandonné en se joignant à notre cause. C'était une âme sublime et j'étais fière de faire partie de ses amis.

James se trouvait juste à côté d'elle, il était en conversation animée avec Zefryam et Ana et, comme Elora, ne perçut pas mon regard songeur et bienveillant. Il semblait plus paisible encore et lui aussi comblé par notre tâche. Je savais qu'ils avaient tous pris de gros

risques en m'accompagnant dans cet autre monde. J'étais émue, fière, heureuse qu'ils soient tous avec moi, à quelques semaines de mon mariage.

— Je sais bien que ce n'est pas transcendant, mais il va falloir que tu penses à manger, Lisor, ça va refroidir, me murmura Manoa dans l'oreille.

— Comment ça, ce n'est pas transcendant ?! s'insurgea Ana.

Malgré sa moue vexée, il y avait un sourire dans les yeux de la puissante azra. Manoa était dans ses petits souliers.

— Heu, ce n'est pas ce que je voulais dire...

— Vous vous rendez-compte qu'on sera bientôt dans la grande salle du château ? Ce sera dix fois comme cette pièce, intervint Allan pour venir en aide à mon fiancé.

— Je vous y verrais à la cuisine, continua Ana qui n'était pas dupe. Ne me dites pas que vous préférez quand c'est Lisor qui cuisine ?

Il est vrai que ma gourmandise légendaire et le temps que je passais à surveiller Joy dans un endroit chaud avaient fait de moi une parfaite candidate pour les fourneaux. Les résultats n'étaient pas forts probants pour autant.

— Merci, Ana, c'est assez petit de te servir de ma nullité pour mettre en valeur ton talent culinaire, me plaignis-je pour plaisanter en avalant enfin une cuillère de bouillon.

Il était plutôt goûteux à vrai dire.

— Hum ! fis-je presque surprise.

— Ah, tu vois ! reprit Ana que j'aimais voir de cette humeur.

Chacun alla de son commentaire sur la soupe, sur la tristesse de nos légumes, sur les dimensions du château – pour qui avait entendu le commentaire d'Allan. Zefrym se leva et quitta la pièce, certainement pour aller chercher un aliment dans la cuisine. Joy dormait profondément dans son berceau à l'heure qu'il était, j'espérais que l'enthousiasme de ma famille, particulièrement notable ce soir-là, ne la réveille pas et je pris conscience d'à quel point j'étais détendue. Mon avenir me paraissait incroyable et magnifique et malgré les ombres terrifiantes qui le peuplaient encore, il y avait Manoa. Il saisit encore ma main.

— Et si on donnait un nom au château ? lâcha-t-il lors d'un blanc.

— Très bonne idée, fit James.

— J'ai pensé à Eléor, reprit Manoa, c'est un mélange de Eléa et de Lisor.

— Très joli, lui accorda Fay.

— Je suis fan, renchérit Allan.

— Vous êtes fous ! m'exclamai-je. Je ne mérite pas d'être mise en avant de cette manière !

— C'est toi qui as eu l'idée de ce château, Lisor, et nous t'avons

connue avec ces deux prénoms, déclara James. Je trouve que c'est une très bonne idée.

— Mais je vais passer pour la fille la plus nombriliste qui soit !

— Pas du tout, assura Manoa. Eléor, cela rappelle également le prénom d'Elora, qui mérite tout à fait cet hommage.

Cette dernière, qui écoutait la conversation avec intérêt, se mit à rougir. Ses joues furent bientôt aussi cramoisies que sa superbe chevelure.

— Je... quoi ? se contenta-t-elle de dire, prise au dépourvu.

Elle et Manoa ne se parlaient pas souvent, sûrement parce que la présence de l'un devait rappeler à l'autre les horreurs vécues. Sauf que, pour l'occasion, Manoa regardait Elora avec une sincère gratitude.

— Tu m'as sauvé, Elora, reprit-il dans un silence religieux. Tout comme Lisor, tu as contribué prodigieusement à notre liberté et à notre bonheur et je ne l'oublierai jamais.

Très gênée, Elora baissa les yeux.

— Merci, Manoa, se contenta-t-elle de dire.

Comme plus personne n'osait parler, je me permis d'enchaîner.

— J'avoue que tu marques un point, Eléor... Elora... Ce rapport me plaît bien davantage. Elora, la dame d'Eléor ! m'amusai-je à décréter.

— Et Lisor, la reine d'Eléor ! ne put s'empêcher d'ajouter Manoa plus bas tandis que tout le monde riait.

La conversation reprit de plus belle seulement je ne voyais que Manoa.

— Si je suis reine, alors tu es mon roi, lui répondis-je discrètement.

Il sourit. Un vrai sourire.

— Je vais commencer par être ton mari, fit-il en ramenant mes doigts à ses lèvres pour les effleurer délicatement.

J'avais le sentiment de n'avoir jamais été aussi heureuse. Manoa me contemplait, comme si lui aussi, était surpris de ce bonheur tout neuf.

— Nous avons de la visite, déclara soudainement Zefryam qui était revenu sans que je l'aperçoive.

Derrière lui se tenait Ethiel, que je n'avais pas vu depuis deux mois, accompagné de la charmante Penina.

Manoa lâcha ma main. Sans comprendre tout à fait pourquoi, je sentis que notre allégresse s'était totalement évaporée.

Chapitre 2

Je vécus ces retrouvailles dans un étrange brouillard. Et j'eus le sentiment que, Manoa, figé à côté de moi, était dans le même état. Nous nous étions levés tous les deux, tandis que les premiers convivent saluaient les nouveaux arrivants.

Pourquoi n'avais-je pas été capable de détecter leur présence ? Je ne pouvais pas mettre cela sur le dos du bonheur. La joie me rendait encore plus réactive d'ordinaire. En réalité, je voulais y croire, je voulais croire en la paix au point d'être obnubilée par elle. Or, il y avait des choses que seul le temps pourrait nous fournir. Comme le fait que Manoa, Ethiel et moi devons encore trouver notre place dans ce fragile écosystème relationnel...

Durant les accolades que ma famille offrait à Penina et Ethiel, mes yeux n'avaient cessé de jauger ce dernier. Il avait été si changeant, si étrange ces derniers temps, que je ne savais plus comment l'appréhender. Mais je notai immédiatement un réel calme chez lui qui m'interpella. Tout autant que ses vêtements propres, son visage gracieux bien rasé et son regard doré parfaitement posé.

J'eus l'impression d'être réveillée brutalement lorsque Penina s'adressa à moi.

— Lisor, me fit-elle doucement, heureuse de te revoir.

La jolie perrestre aux yeux sombres et à la peau mate me serra contre elle tendrement. Son côté sociable et chaleureux avait permis à mon amie de se faire accepter parmi les miens tout naturellement. Ethiel, lui, avait su se faire respecter, tout simplement.

— Il faut que je te dise quelque chose, se hâta-t-elle de me dire. Priam aimerait te voir au plus vite.

Priam était le chef du clan qui nous avait aidés à retrouver Manoa. Un clan dont faisait partie les amis perrestre d'Ethiel.

— Pourquoi ? m'étonnai-je.

— Je ne sais pas, il semblait dire que c'est urgent. Il veut vous rejoindre dans la villa de Zefryam.

Nous ne pouvions pas faire attendre le chef de ce clan dont l'alliance m'était si précieuse. Je me tournai vers Manoa qui se tenait juste derrière moi, même si son visage était toujours aussi fermé, il assentit légèrement d'un signe de tête.

— Très bien, nous allons partir dès que possible, répondis-je finalement.

— Heu..., intervint Penina avec hésitation, il souhaitait ne voir qu’Ethiel et toi. Il a bien insisté sur ce point...

— Comment ça ? m’offusquai-je. Manoa est mon fiancé ! Je prends chacune de mes décisions avec lui.

En plus d’être tout à fait de circonstance, cette affirmation me permettait de clamer haut et fort la place qu’avait Manoa pour moi désormais.

— Je suis désolée, fit Penina.

— Je ne te laisserai pas partir là-bas toute seule, intervint finalement Manoa à mon intention. La villa de Zefryam n’est qu’à quelques heures d’Olyméa. C’est beaucoup trop dangereux. Je ne suis peut-être qu’un hybride mais ma présence ne sera pas de trop pour assurer tes arrières.

Il s’adressa à Penina :

— Je vais vous accompagner, je resterai à l’écart pendant que vous parlerez à Priam.

Cette idée ne me plaisait pas. Priam ne devait pas nier l’importance de mon futur mari.

— Manoa, tu es...

— Je sais très bien où est ma place, m’assura-t-il en baissant les yeux vers moi. Ne t’en fais pas pour ça. Ces histoires de perrestres ne m’intéressent pas. Seule ta sécurité m’importe.

Cela faisait très longtemps que je n’avais pas effectué de déplacement aussi long. J’avais certes fait de grandes expéditions dans les bois pour rapatrier les matières premières que nous avions nous-mêmes extraites afin de construire le château, néanmoins on m’avait interdit de gagner les villes alentours. La dernière azra devait rester en sécurité auprès de la dernière humaine qu’elle protégeait.

Il faisait déjà nuit et la forêt était un spectacle exaltant de nature vivifiée par les ondes lunaires et de flore repue de soleil après une si belle journée.

Nous courions rapidement. Manoa, qui ne voulait pas nous retarder, était très rapide. Mais je n’appréciais pas qu’il s’épuise pour nous. De toute façon, il fallait des heures pour rejoindre la villa de Zefryam, sans compter nos détours pour protéger notre retraite. Je pris la décision de ralentir, prétextant la nécessité de nouer mes cheveux.

Manoa s’appuya contre un tronc. Même s’il était toujours prévenant avec moi, son sourire s’était fané depuis l’arrivée des deux perrestres. Ethiel, à quelques mètres de là, se dirigea vers moi, d’un pas sûr et tranquille.

— Comment va-t-elle ? me demanda-t-il simplement.

— Qui... oh, Joy ? Elle va très bien.

Il n'avait pas eu le plaisir de la voir depuis son retour. Même s'il semblait avoir hâte de la retrouver, sa fébrilité n'avait rien d'agressif, ce qui était étrange et nouveau pour moi. Je le regardais toujours en m'attendant à ce qu'il explose à la moindre occasion. Son pèlerinage initiatique l'avait-il réellement changé ?

— Est-ce que ça s'est bien passé avec Penina et Aaron ? lui demandai-je.

Je vis son sourire dans la nuit. Manoa observait cet échange sans broncher.

— Oui, très bien, avoua Ethiel avec un calme évident.

Certes, quand Ethiel s'était rapproché de Joy et avait pris sa place auprès d'elle, nous avions trouvé une forme d'équilibre dans notre relation. Mais cela n'avait pas empêché ses sautes d'humeurs. J'étais donc encore profondément sur la défensive avec mon ami. Il le perçut et son sourire s'agrandit se muant en amusement avant qu'il n'ajoute :

— Je sais utiliser mes capacités de perrestre maintenant. Et je peux t'assurer que je suis rapide. Bien plus rapide qu'un azra ! se vanta-t-il.

Je savais qu'il plaisantait pour détendre l'atmosphère. Du moins je l'espérais !

— C'est un défi ? lui rétorquai-je parce que c'était un terrain sur lequel, moi, la jeune azra, il ne fallait pas trop me chercher non plus.

— Si tu crois pouvoir le relever, c'en est un, oui ! se fendit-il, ravi.

Je jetai un œil vers Manoa pour savoir si ce jeu ne lui serait pas trop désagréable. Il m'accorda un regard absent en guise de permission.

— Allons-y ! décrétai-je à Ethiel qui avait l'œil brillant.

Mon ami était déjà en train de nouer un vêtement à sa cheville. Tandis que je m'élançai, il se jeta dans la végétation sombre et brillante sous la forme d'un énorme loup blanc qui me stupéfia. Je n'hésitai pas à une seconde et me lançai à sa poursuite en ne retenant absolument pas mes forces.

Nous arrivâmes en même temps à la villa de Zefryam. Je fus parcourue d'un frisson étrange lorsque je reconnus la maison, ses poutres de bois, son aspect vaste et serein. C'était ici que j'avais mis au monde Joy, ici que j'avais perdu la vie, ici que j'étais devenue une azra... Zefryam tenait à entretenir personnellement cet endroit. Malgré son emploi du temps surchargé, il s'y rendait fréquemment seul depuis des mois. Peut-être par souci de rendre hommage à ce lieu symbolique pour nous tous ?

Ethiel s'approcha sous forme humaine, ayant déjà revêtu son short de secours derrière un buisson. Je me tournai vers lui pour le féliciter de sa performance durant notre course et fus surprise de réaliser à quel point il était magnifique avec son corps musclé et fin, ses yeux

clairs étincelants, son visage noble et intelligent et à quel point, notre délicieuse fille lui ressemblait.

— Je dois avouer que tu t'es bien défendu, le félicitai-je.

— Toi aussi, petite azra, me fit-il en souriant.

— Lisor !

C'était Aaron. Un perrestre grand brun au teint halé qui avait participé au sauvetage de Manoa et s'était montré un ami de choix. Il vint à ma rencontre.

— De plus en plus ravissante à ce que je constate, me salua-t-il.

Il m'avait connue juste après ma mutation, dans une situation de stress intense. Mais depuis, j'avais pu manger parfaitement à ma faim, me reposer, et m'adonner à une œuvre passionnante, en étant en sécurité auprès des miens. Mon corps d'azra vivait donc ses heures de gloire. J'étais restée fine et légère, cependant mes muscles et mes formes s'étaient affirmés. Je me sentais solide et féminine même si, étant plus sûre de moi, j'accordais beaucoup moins d'importance à mon apparence. Je repoussai la masse de mes cheveux noués en natte dans mon dos. Quelques boucles s'échappaient de ma coiffe que je ramenaïs derrière mes oreilles.

— Merci, lui dis-je rapidement. Et Priam ?

— Il vous attend à l'intérieur, nous informa-t-il. Tu peux y aller aussi Penina, ajouta-t-il à la dénommée qui venait d'arriver.

Manoa était derrière. Essoufflé, il se cala à nouveau contre un arbre.

— Je vais faire une ronde dans les environs, me fit-il en faisant un geste pour m'assurer que je pouvais partir sans m'inquiéter. Bon courage avec Priam.

— Je reste avec Manoa, intervint Aaron en souriant.

— Merci à vous deux, répondis-je avec gratitude, en les regardant tour à tour.

J'avais envie d'embrasser Manoa ou de lui dire que je l'aimais avant que nous nous séparions. Mais je voyais bien qu'il n'était pas d'humeur à apprécier ces marques de tendresse. J'avais même l'impression qu'il fuyait mon regard. Comme s'il était redevenu brutalement le Manoa lointain... Ce Manoa avec lequel je devais composer par intermittence et que la nouvelle demande en mariage n'avait finalement pas dissipé. Cela me chagrina tandis que je me dirigeai vers l'entrée de la maison.

Priam nous attendait dans la cuisine, bien installé sur une chaise, avec un air de pacha collé sur son visage félin. C'était un homme grand aux cheveux hésitant entre le châtain et le roux. Il émanait de lui une dangerosité certaine légèrement adoucie par un humour acide.

— Lisor, tu sembles en forme !

— Merci, vous aussi.

Penina et Ethiel nous rejoignirent dans la pièce. Je pris place sur un tabouret.

— Je vais bien, confirma Priam, même si je tenais à te voir pour te parler d'Andrew malheureusement...

Ma bonne humeur s'étiola. Il y a des mots qui savent anéantir votre sourire. Andrew, le roi de Méréa qui avait menacé la vie de Manoa, en faisait partie.

— Il s'est arrangé pour que les villes du Cercle connaissent toute ton histoire, continua Priam.

— Comment ça ? Vous voulez dire qu'ils savent pour ma mutation ? Olyméa y compris ?

— Oui, confirma Priam.

L'angoisse me gagna. Depuis ma mutation, et notamment parce que je remettais en cause l'ordre établi, je me savais en mesure d'avoir une place dans le monde politique des azras. Une place qui me donnerait du pouvoir mais qui pouvait aussi bien signer mon arrêt de mort. J'avais opté pour me faire oublier de mes ennemis. De toute évidence, cela n'avait pas fonctionné.

Penina s'accouda au bar autour duquel nous étions réunis en se mordant la lèvre.

— Comment avez-vous appris cela ? demandai-je.

— Nous espionnons Andrew au moins autant qu'il nous espionne. Cela me semble être un bon procédé pour se protéger de lui...

— Qu'est-ce que cela implique ? m'enquis-je effrayée.

Si Olyméa nous débusquait... ou pire, si elle s'unissait à Andrew ! Le plan « souterrains » risquerait d'être utile plus tôt que prévu.

— Étonnamment, pour le moment, c'est plutôt bon pour toi, Lisor Gianello, assura Priam.

Je levai des yeux ébahis vers lui.

— Maintenant, le peuple sait qui tu es, ce que tu changes dans l'Histoire, reprit-il. Si Olyméa voulait te détruire, cela ne pourrait pas se faire discrètement, ni sans choquer... En vérité, en te faisant de la publicité, Andrew t'a protégée.

— Pourquoi Andrew voudrait-il me protéger ? demandai-je hébétée.

— Peut-être qu'il t'aime, s'amusa Penina.

Je secouai la tête avec inquiétude. Andrew ne faisait jamais rien sans en tirer quelque chose. Priam venait de parler de l'opinion du peuple... Et cela me rappela quelque chose de ma conversation avec le roi de Méréa.

— Andrew voulait faire de moi un symbole, réfléchis-je tout haut. Durant notre conversation, c'est ce qu'il m'a dit. Il comptait se servir de moi pour rallier le peuple à sa cause.

— C'est effectivement ce qui est en train de se passer, avoua Priam. Il paraît que des gens forment déjà des partis politiques en ton nom

dans les villes du Cercle...

Je secouai la tête, effrayée.

— Je n'ai jamais voulu ça ! Et je n'ai aucun lien avec Andrew. Je l'ai repoussé... Donc je ne vois pas en quoi me rendre plus célèbre peut lui servir...

— Je présume qu'il sait ce qu'il fait, soupira Priam.

Tout à coup, j'eus un sourire et relevai enfin les yeux vers mes alliés.

— En fin de compte, ce n'est pas une si mauvaise nouvelle que cela, finis-je par réaliser. Même Andrew ne peut plus nous faire de mal. Sans quoi, il perdrait l'approbation du peuple.

— C'est vrai, approuva Priam. Seulement, Andrew doit avoir ses raisons. Je vais donc le garder à l'œil. Je présume que s'il ne sait pas où est ta base, il ne tardera pas à l'apprendre.

— Priam, intervins-je, ce n'est pas ma « base ». C'est simplement un endroit où ma famille et moi-même nous cachons. Je n'ai pas de clan. Je ne suis pas leur chef...

Il eut un petit rire.

— Peut-être que tu fais juste partie d'une famille que tu veux protéger. Mais pas pour les gens. Tu es celle qui a changé, l'Histoire, Lisor Gianello. Et plus tu mettras du temps à l'accepter, pire ce sera !

— Lisor, même si j'en suis navrée, intervint doucement Penina, il a raison. Tu fais partie de la politique de ce Continent. Aujourd'hui plus que jamais. Et pour l'instant, cela te protège. C'est plutôt une bonne chose, non ?

Je pris soudain conscience qu'ils ignoraient tous mon projet de fuite si les choses se corsaient. Ils étaient mes alliés. Et, dans cette guerre, ils allaient probablement compter sur moi. Compter sur une fuyarde... Je devais sûrement ouvrir la bouche. Leur avouer que j'étais dénuée de la moindre ambition et que ma fille et ma famille passeraient toujours avant tout. Je tournai la tête vers Ethiel. Il était à l'écart depuis le début de la conversation, appuyé contre un plan de travail. Il savait très bien où allaient mes pensées et d'un regard confiant, il me fit signe de ne rien dire.

— D'ailleurs, fit Priam en reprenant son souffle calmement, cela implique aussi que le moindre de tes choix aura une incidence sur ta sécurité. Même tes choix personnels. En fait, surtout tes choix personnels !

— Que voulez-vous dire ? murmurai-je en le regardant avec une certaine inquiétude.

— Ton mariage... J'ai appris que tu voulais épouser ton hybride...

— Je... il a un nom... il s'appelle...

— Peu importe, me coupa Priam en se penchant sur la table. Je me dois de te prévenir. Épouser un hybride inconnu... cela ne t'avancera

à rien.

— Vous plaisantez ? me vexai-je.

— Lisor, tu as de nombreux partisans parmi le peuple des villes du Cercle, affirma Priam. Même à Olyméa. C'est une aubaine... Mais tu as aussi des partisans parmi les perrestres. Aucune azra n'a réussi à faire ce que tu fais aujourd'hui ! Tu pourrais te faire des alliés absolument dans tous les camps !

Il était emporté par son monologue et faisait de grands gestes.

— En tant qu'azra, les hybrides te suivront naturellement. Et mariée à un perrestre ! Imagine un peu ! Ce serait un mariage qui réunit nos deux races pourtant ennemies ! Ton château deviendrait le centre du monde ! Un symbole de paix !

Je restai figée, totalement glacée par son propos.

— En plus, vous avez déjà une fille ensemble ! Une enfant humaine ! Quel magnifique symbole ! Une azra et un perrestre, parents d'une humaine ! Le monde entier voudrait vous connaître et cela pourrait changer la face du monde !

Un silence de mort retomba.

Je tournai brièvement les yeux vers Ethiel qui semblait tout autant surpris que moi par la tournure de notre échange.

— Vous voulez dire que...

— Oui, me coupa encore Priam. Je veux dire que tu devrais épouser Ethiel.

— En fait, vous n'êtes pas différent d'Andrew, finis-je par conclure à l'intention de Priam.

— Ne mélange pas tout, me répondit le chef perrestre d'une voix sévère. Je t'aide à y voir clair. À sauver ta peau, celle de ta famille, des gens que tu aimes, tout en donnant une chance à ce monde de trouver la paix... Mais je ne me sers pas de toi comme cette saleté d'azra qui se dit roi.

Il semblait en colère mais se radoucissait très vite.

— J'ai conscience que tu es jeune, Lisor, continua-t-il, que tout ceci est compliqué pour toi. Cela dit, je sais que tu es intelligente. Et en vertu de notre alliance, si elle a toujours une certaine valeur pour toi, je me permets de donner mon avis.

— Je ne peux pas faire ça, dis-je simplement, sans colère. Le message que je veux donner au monde, à ma fille même, c'est d'être fidèle à ses principes. J'aime Manoa. Je n'épouserai pas quelqu'un par politique. Je n'ai pas voulu épouser Andrew pas seulement parce que je l'ai tout de suite détesté... mais aussi parce qu'il était exclu que j'abandonne un être qui avait sacrifié sa liberté pour moi au profit d'une situation plus arrangeante.

— Mais tu aimes Ethiel, dit Priam avec sobriété. C'est tout à fait différent !

Je risquai un œil vers Ethiel qui avait baissé les yeux. Puis je me tournai vers Penina, qui connaissait si bien mes sentiments et qui pourtant ne disait strictement rien pour ma défense, se contentant de regarder devant-elle avec embarras.

— Vous m'avez attirée ici pour me piéger ? À croire que la situation n'était pas assez compliquée comme ça ?

Je repris mon souffle en me demandant s'il était réellement nécessaire que j'argumente davantage. Priam n'avait que faire de mes considérations personnelles, de mon honneur ou même de mes émotions....

— Manoa a souffert de ce qu'il a subi par ma faute ! ne pus-je m'empêcher d'ajouter avec vigueur. D'ailleurs, notre couple en pâtit énormément et je dois en prime subir le poids de la politique de ce monde détestable ? Je ne serais pas meilleure qu'Andrew si je cédaï à la peur et en choisissais un autre !

— J'en suis navré, Lisor, fit Priam assez froidement. Mais il faut être honnête : ton hybride a souffert c'est vrai. Seulement, il n'est rien. Il ne représente rien.

— Vous vous trompez, il est un esclave aux yeux du Cercle. Il représente quelque chose de fort pour les foules. Vous faites erreur quand vous pensez que des hybrides veulent me suivre parce que je suis une azra. Manoa les intéresse ! Manoa est un symbole fort. C'est un esclave qui s'est battu pour être libre. J'y crois.

Priam soupira.

— Ceci n'est que mon avis, Lisor. Ne suis-je pas ton allié ? J'espère qu'un jour tu sauras me prouver que tu es la mienne. Épouser Ethiel aurait été l'idéal pour nous tous.

— Il se passe quelque chose, fit soudainement Ethiel. Je n'entends plus Aaron faire sa ronde !

Terrifiée, j'usai immédiatement de l'Écoute et ne perçus pas la présence de Manoa dans les environs immédiats.

Je fus dehors un quart de seconde.

— Manoa ! appelai-je mortifiée.

La nuit était belle et clair mais pas de trace de mon fiancé. Les trois perrestres me rejoignirent immédiatement. Je me plongeai à nouveau dans l'Écoute, traversai les bois en effleurant les énergies par ce sens étrange qui me donnait un recul manifeste sur la vie animale et les distances. Je perçus enfin Manoa. Il n'était pas seul, il y avait deux autres hybrides avec lui qui m'étaient inconnus.

Je ne prévins personne et fusai entre les arbres sans reprendre mon souffle. Et s'ils étaient des « protecteurs » - ces hybrides engagés pour traquer les humains, lancés à la recherche de Manoa, l'esclave en fuite ? Et s'ils le saisissaient pour le ramener à Olyméa ? Et s'ils avaient pour ordre de le tuer ? Je ne pouvais pas avoir mené tous ces

combats pour le perdre d'une manière aussi stupide. L'Écoute me permit de réaliser qu'Aaron était avec Manoa. Et mes trois autres alliés se trouvaient juste derrière moi, fusant sous forme animal pour me suivre.

J'étais une tornade, les branches se cassaient nettes sur mon passage. Lorsque j'arrivai enfin où se trouvait Manoa, je le vis en train de discuter avec les deux hybrides tandis qu'Aaron tournait autour d'eux d'un air menaçant.

Il y avait une fille, très mince, dotée d'une cascade de cheveux roux et un type avec elle, grand brun aux yeux gris. Je reconnus le prénom d'Elora dans la conversation. Je filai vers eux en deux secondes, ma rapidité provoquant un mouvement d'air dans les arbres alentours. Ma main trouva immédiatement celle de Manoa qui ne sembla pas surpris de me voir débarquer.

— C'est elle ! fit la fille. Lisor Gianello !

Les deux hybrides étrangers m'observèrent avec admiration et crainte.

— Ils sont à la recherche d'Elora, m'informa Manoa.

— Je suis le fiancé d'Elora, dit l'homme dont les yeux clairs me parurent pleins de courage et de sincérité.

— Et moi sa sœur, ajouta la jolie rousse qui rappelait effectivement nettement notre amie.

Tous les perrestres nous rejoignirent et les deux hybrides se serrèrent l'un contre l'autre, un peu effrayés.

— Vous voulez qu'on vous débarrasse ? demanda Priam qui venait de muter en humain et achevait de nouer quelque chose autour de sa taille.

— Non, surtout pas ! m'écriai-je.

— Ils ont localisé la villa de Zefryam, déclara durement Priam. Ils connaissent notre point de ralliement. On ne peut pas les laisser partir comme ça !

— Nous ne voulons pas nous mêler de vos affaires, plaida l'hybride tandis que sa belle-sœur se cramponnait à son bras, effrayée par les perrestres qui tournaient autour d'eux. Nous cherchons Elora depuis des mois. Nous nous inquiétons simplement pour elle.

— On ne vous fera aucun mal ! m'exclamai-je haut et fort. Vous allez venir avec nous.

— Lisor ? me fit Manoa en tournant un regard soucieux vers moi. Elora ne nous a jamais parlé d'eux, on ne sait même pas si ce qu'ils disent est vrai !

— Je sais mais Priam a raison, fis-je. Maintenant qu'ils ont pratiquement trouvé la villa, ils ne peuvent plus repartir.

— Sauf qu'on ne va pas les garder prisonniers ! objecta Manoa.

— Eh bien... on va leur bander les yeux durant le trajet. Je ne vois

pas ce que nous pouvons faire d'autre... !

— Alors Andrew prépare quelque chose, il fallait s'en douter, déclara Zefryam, songeur.

Nous étions réunis dans la bibliothèque, autour des plans de notre château dispatchés sur les longues tables. Toute notre famille au complet. Penina ayant accepté de nous accompagner se tenait-là, elle aussi. Sa présence bienveillante me rassurait. Nous venions de faire le récit de notre entrevue avec Priam – omettant, bien entendu, son désir de me voir épouser Ethiel au lieu de Manoa.

Dans le hall d'entrée, Elora était en discussion très animée avec sa sœur et son « fiancé ». Les retrouvailles avaient été à la fois émouvantes et tendues. Les jeunes femmes s'étaient longuement serrées dans les bras l'une de l'autre, jusqu'à ce que les reproches se mettent à pleuvoir. Nous avions préféré les laisser régler ça entre eux.

— Qu'est-ce que tu en penses ? ajoutai-je, soucieuse, à Zefryam.

— J'en pense que ces deux hybrides qui sont parvenus à trouver ma villa ne seront pas les derniers... D'autres suivront. Tous ceux qui souhaiteront se joindre à toi, Lisor.

Les regards convergèrent vers moi.

— Mais ceux-là cherchaient Elora, pas moi !

— Une chance que nous soyons de parfaits solitaires dont nos proches se contrefichent, déclara Fay avec un grand sourire.

— Il n'y a pas de quoi être fiers, lui fit remarquer Allan.

Le sourire de Fay s'affaissa.

— Tu as raison, c'est pathétique, en fait.

— Quoiqu'il en soit, reprit Zefryam, la célébrité de Lisor, l'espoir qu'elle incarne, va finir par attirer des gens et il faut nous y préparer.

— Nous ne pouvons pas changer notre plan, intervint Ana. Peu importe si des gens finissent par nous trouver.

— C'est juste, fit James, on ne peut pas empêcher des gens de chercher la paix. Il faudra les accueillir et nous organiser en conséquence.

— Plus nous aurons d'alliés, plus nous serons en sécurité, non ? positiva Allan.

J'espérais qu'il ait raison et, en croisant les regards de chacun de mes proches, je saisis qu'on l'espérait tous malgré nos craintes. Manoa s'était retranché près de la cheminée, pensif. Ethiel surveillait le lever du jour qui approchait et lui permettrait bientôt de revoir sa fille. Je compris que nous n'avions pas d'autres options que de croire encore en notre plan.

— Très bien, soupirai-je. Je vais aller préparer des chambres pour

nos invités. Ils doivent être épuisés.

Je me rendis à l'étage de l'aile des invités dans laquelle nous nous trouvions, les pensées embrouillées par tout ce qui venait de se dérouler. Frigorifiée par les paroles de Priam et par la froideur de Manoa durant tout le retour.

— On m'a dit que je vous trouverai ici..., fit une petite voix dans mon dos tandis que j'étais en train de préparer un lit.

C'était la sœur d'Elora, dont j'avais appris sur la route qu'elle se nommait Katrina. Ses cheveux étaient plus clairs, d'un cuivre presque doré selon la lumière, et son corps plus fluide que son aînée. Mis à part cela, c'était une beauté flamboyante à la peau de porcelaine tout comme l'était Elora.

— Katrina, tu peux me tutoyer enfin ! lui dis-je aussitôt.

Les chambres de l'étage étaient à peine meublées. Cependant, je ne doutais pas que la literie serait confortable.

— D'accord, dit Katrina en pénétrant timidement dans la pièce. C'est que... je suis assez surprise.

— Par quoi ? lui demandai-je en tapotant un oreiller.

— Eh bien, j'ai entendu parler de toi... et je pensais que tu vivais à Méréa, sous la protection du roi, protégée et servie par des dizaines d'hybrides... Mais pas que tu... enfin que tu allais faire mon lit.

Elle posa les yeux sur mes mains occupées à lisser les couvertures tandis que je l'écoutais. En réalisant sa gêne, je ne pus m'empêcher de rire.

— Je ne suis pas la chef de la rébellion que doit vous vendre Andrew ! m'exclamai-je. Je suis juste une fille comme une autre !

— Mais... tu es une azra. *La dernière...*

J'oubliais que les azras se comportaient telles des divinités inaccessibles à Olyméa. La plupart avaient deux mille ans et les rares éléments plus jeunes étaient nés azras et, de ce fait, ne connaissaient rien de la faiblesse. J'avais considéré ces créatures comme des êtres extraordinaires. J'oubliais sans cesse que j'étais leur semblable. Ma force, mon aspect, ma peau luminescente devaient le rappeler à quiconque posait les yeux sur moi.

— Les choses ne fonctionnent pas de cette manière ici, assurai-je. Nous formons une famille. Nous sommes tous égaux.

Katrina s'assit sur le lit pour m'écouter. Elle avait été conciliante pendant le trajet du retour. Gardant son bandeau improvisé soigneusement sur ses yeux jusqu'à ce que nous estimions assez enfoncés dans la forêt pour l'autoriser, elle et son probable futur beau-frère, à l'ôter. En fait, ils s'étaient tous deux montrés très coopérant, comme si retrouver Elora leur importait plus que de s'exiler avec de parfaits inconnus pour une vie dont ils ignoraient tout.

— Je n'ai jamais rien vu de tel, dit-elle avec une admiration joyeuse

en évoquant les liens sans hiérarchie de mon « clan ».

— Qu'est-ce qu'Andrew vous a raconté à mon sujet ? lui demandai-je en m'installant à mon tour.

— Je n'ai pas pu le voir personnellement, il paraît qu'il a fait un discours devant le Palais des azras en déclarant que tu étais vivante et en sécurité. Et qu'il était temps que les choses changent... Il a même parlé de faire la paix avec les perrestres.

— Très étrange de sa part. Le Conseil d'Olyméa n'a pas dû apprécier...

— Alors, tu n'étais pas au courant ? s'étonna-t-elle. Et moi qui pensais que tu étais son alliée et même sa future reine...

— C'est ce qu'il a dit ? m'inquiétai-je.

— Non, c'était... un peu comme sous-entendu. C'est ce que nous avons tous pensé.

Ethiel, Andrew... on me voyait épouser bien des êtres néanmoins, personne ne semblait s'attendre ou même désirer que je sois auprès de Manoa. Et parfois, j'en venais à penser que, même lui, ne le souhaitait pas réellement.

— Est-ce que les choses se sont arrangées avec ta sœur ? demandai-je à Katrina pour éviter qu'elle ne perçoive ma peine.

— Oui... Je peux comprendre qu'elle ait agi dans l'urgence, pour sauver un humain... Elle ne m'a rien dit pour me protéger... Mais je la trouve changée, s'attrista-t-elle.

— Elle l'est. Elle a souffert, avouai-je. Mais elle a pris tous ces risques pour faire le bien !

Katrina eut un sourire plein de tendresse et de fierté.

— C'est tout ma sœur, ça !

— Seulement, j'ignorais qu'elle était fiancée..., lui avouai-je.

— C'est un mariage arrangé, m'expliqua Katrina. Pourtant, je croyais qu'ils s'aimaient. Peter le croyait aussi... Il n'a pas compris qu'elle disparaisse du jour au lendemain. Nous avons passé des mois à enquêter tous les deux.

— Je suis vraiment désolée, dis-je embarrassée. Sans son intervention, Manoa serait probablement mort, alors pardonne-moi de trouver que cela en valait la peine.

— Je le pense aussi, assura-t-elle.

— Katrina, dis-je avec beaucoup de douceur, est-ce que tu es consciente que nous n'allons pas pouvoir vous laisser repartir de sitôt ? Si vous retournez à Olyméa, on vous pressera de révéler où ma famille et moi nous nous cachons...

La jeune fille plongea ses yeux dans les miens. Ils n'étaient pas turquoise comme ceux de sa sœur, mais d'un étonnant mélange d'or et d'émeraude. Elle me sourit.

— Je viens de retrouver ma sœur, et de rencontrer Lisor Gianello,

c'est moi qui ne compte pas partir de sitôt, affirma-t-elle. Je veux être des vôtres... si vous l'acceptez bien sûr.

— Bien sûr, tu es la bienvenue parmi nous, lui souris-je.

Après avoir préparé une autre chambre pour Peter, avec l'aide de Katrina, je descendis l'escalier et constatai que la plupart de mes amis étaient encore dans le salon, occupés à deviser de notre avenir. Manoa conversait avec Zefryam. J'espérais qu'il y puiserait une certaine paix. J'avais saisi qu'il avait besoin d'espace. Elora était en pleine conversation sérieuse avec son « fiancé » dans le hall. Ils s'étaient assis sur le banc de bois, placé en guise de décoration, et la jeune femme avait les yeux baissés. Son expression fermée me rappela immédiatement celle de Manoa et mon cœur s'en glaça davantage.

Peter, son fiancé, vivait peut-être exactement la même situation que moi. La femme qu'il aimait n'était tout simplement plus la même. La preuve, elle n'avait même pas pris soin de nous parler de lui. Les bras croisés d'Elora, son regard qui évitait, celui, presque suppliant, de cet homme qui avait bravé tous les dangers pour la revoir... Je saisis que quelque chose était brisé entre eux. Sûrement comme ça l'était entre Manoa et moi. Ma tristesse fut court-circuitée par un son magnifique. Le rire de ma petite Joy.

Je me hâtai dans la direction de ma chambre qui menait à la sienne et dans le soleil matinal, clair et doux, je vis un tableau touchant. Ethiel tenait contre lui sa fille qui s'esclaffait dans ses bras. Il embrassait ses joues, embrassait ses cheveux, la serrait contre lui, s'extasiait de l'avoir retrouvée. J'en fus touchée. Presque endolorie.

La présence d'Ethiel était si différente. Depuis son retour, je ne pouvais que le constater. L'agressivité s'était muée en douceur. Le sentiment d'injustice qui le faisait respirer par à-coups furieux s'était transformé en sérénité. Il était désormais en pleine possession de ses capacités de perrestre et semblait se trouver dans une énergie harmonieuse. La douleur étrange que ce changement avait éveillée chez moi me faucha encore. C'était un sentiment âcre qui me gagnait le ventre. Comme un remords, comme une tristesse, comme un deuil, tout cela enveloppé d'une véritable tendresse. Le père de ma fille était un homme bien. Et pour cela, j'étais heureuse. Parce que ma fille le connaîtrait, y puiserait force et confiance. J'avais véritablement l'espoir que nous, ses parents, puissions lui offrir un doux équilibre.

Ethiel se tourna vers moi et me sourit. Ses yeux dorés rappelaient ceux de notre enfant. Une couleur chaude et rassurante dans cette aube duveteuse qui s'étalait en brume douce derrière lui, par-delà la fenêtre.

Je souris à mon tour. J'étais heureuse pour ma fille, pour ce lien entre eux et pris soin de me concentrer sur ce point.

- Elle a grandi, me dit-il ravi. Elle est tellement belle !
- Je trouve aussi ! Et elle est très curieuse, ajoutai-je.
- Ce sera une véritable aventurière, assura-t-il.
- Comme son père ! constatai-je.
- Et comme sa mère, affirma-t-il en me regardant avec sympathie.

Je pris les doigts de ma fille qui était en pleine forme même si sa couche n'allait pas tarder à nécessiter quelques attentions...

— Lisor, je suis désolé pour ce qui s'est passé tout à l'heure, me dit Ethiel. Pour ce que Priam a dit.

Je baissai les yeux. Gênée qu'il ose en parler. Gênée et malheureuse de cette situation si difficile.

— Je veux que tu saches que je n'étais pas de son avis, ajouta-t-il.

Je fus surprise par cette remarque. Ethiel n'avait eu de cesse de me pousser à quitter Manoa lorsque je m'étais évertuée à le retrouver. Il prétendait qu'il était un bien meilleur parti pour moi. Et maintenant que d'autres semblaient de cet avis, il avait changé d'optique ? S'était-il guéri de ses sentiments pour moi ? La paix qu'il avait trouvée lui avait-elle permis de réaliser que cette obsession n'avait pas de sens ? Étais-je seulement digne d'être aimée ? Manoa n'y parvenait peut-être plus et Ethiel avait possiblement compris combien c'était risqué de m'approcher...

— Pourquoi n'as-tu rien dit, alors ? m'entendis-je lui répondre en me souvenant comme je m'étais sentie acculée par Priam, pratiquement prise au piège quand il m'avait assuré qu'épouser Ethiel serait un bien meilleur choix.

Ethiel mit un instant à formuler sa pensée. Il osa me regarder à nouveau, la voix un peu troublée.

— Parce que j'ai été pris par surprise, avoua-t-il. Priam a évoqué une possibilité dont je n'osais même plus rêver. J'avoue que j'ai été tenté. J'ai eu envie de le laisser te faire changer d'avis...

Je me sentis un peu chancelante tandis qu'il me fixait avec insistance.

— Mais... je tiens suffisamment à toi maintenant pour ne vouloir qu'une chose, Lisor..., reprit-il. Je veux que tu sois heureuse. Même si cela implique de respecter un choix qui me fait horriblement mal.

Je ne sus quoi dire tandis qu'il continuait de me regarder. J'avais donc fait erreur. Non seulement Ethiel m'aimait toujours, mais de plus, il ne m'avait jamais si bien aimée.

Chapitre 3

Quelques jours supplémentaires suffirent pour que nous déclarions la construction d'Eléor, notre château, enfin terminée. Désormais, nous pouvions nous adonner à l'aménagement ; tapisseries, ameublement et à la préparation du parc. Pour ma part, j'avais choisi de terminer un travail qui m'importait plus que tout : l'achèvement des murailles. J'avais besoin de voir ces grands murs de pierre s'ériger autour de notre monde, même si ce n'était qu'une protection sommaire, elle m'aiderait à gérer ma peur de l'avenir.

Nos invités avaient pris leurs marques assez rapidement et s'efforçaient de participer au travail sans rechigner. Katrina, parce que retrouver sa sœur et embrasser une nouvelle vie était ce qu'elle souhaitait. Peter, parce qu'il espérait reconquérir le cœur de celle qu'il aimait.

Même si Manoa ignorait la désapprobation de Priam vis-à-vis de notre mariage, il s'avérait toujours plutôt distant avec moi. Parfois, il disparaissait même quelques heures sans que je sache où il se rendait. Notre mariage approchait, et mon cœur s'en tourmentait beaucoup. Néanmoins, je m'efforçais de patienter. Je ne voyais pas comment améliorer la situation. Ni quoi dire, ni quoi faire qui pourrait assurer sa guérison.

Heureusement, Penina était restée pour quelques jours parmi nous. Solaire et joyeuse, je la voyais rire en compagnie d'Allan et Fay et j'appréciais de pouvoir me détendre à leurs côtés.

J'empilai mortier et pierre, lorsque Zefryam apparut soudainement au détour d'un sentier. Nous avions eu la prescience d'épargner de nombreux arbres lors de notre grande campagne de déchiffrement au début du chantier, afin que notre parc soit tout de suite agréablement boisé. Ces hêtres centenaires entouraient déjà notre château d'une manière apaisante. Leur bruissement me tenait compagnie, vu que je travaillais seule depuis des heures, les mains sur mon ouvrage, les yeux fixés sur mes pensées.

Mon père de cœur observa mon travail.

— Impeccable, Lisor ! me félicita-t-il.

— Merci.

J'étais consciente que mon mur n'avait rien d'idéal. Certaines pierres étaient légèrement décentrées et le mortier dégoulinait un peu trop, mais, pour une simple muraille, cela pouvait faire l'affaire.

— Une pause, ça te dirait ? me proposa-t-il en me tendant une pomme.

Je posai mes outils et acceptai son fruit avec plaisir. Nous nous mîmes à marcher. Nous éloignant encore davantage du reste du château sous la fraîcheur des arbres. C'était une belle après-midi, pleine de soleil.

Ethiel avait promis de veiller sur Joy après sa sieste. Il avait du temps à rattraper avec elle et j'étais ravie de le lui accorder. J'avais besoin de me plonger dans une tâche précise, histoire de me rincer l'esprit.

— Comment s'en sortent les autres ? demandai-je à Zefryam.

— Bien, Ana et Fay sont partis acheter des meubles, comme prévu, me raconta-t-il. Allan se fait aider pour l'aménagement de la salle de ripaille par Katrina et Peter. James s'occupe de vérifier les conduits d'évacuations. Penina a proposé de l'aider mais j'ai plutôt l'impression qu'elle ne fait que parler.

Je souris.

— Et toi, comment est-ce que ça va ? ajouta Zefryam.

— Eh bien, je viens de terminer plusieurs mètres, je pense peaufiner mon travail quand ce sera sec.

— Non, je parle de toi, Lisor, fit-il en me regardant avec attention. Nous n'avons pas réellement parlé depuis mon retour. Comment est-ce que tu vas ?

— Je pense que tu le sais... C'est compliqué...

— Oui, je le sais.

Je repris mon souffle, observai les arbres immenses autour de nous, un peu plus loin, le château.

— Si tu veux que je sois honnête avec toi, avouai-je, j'ai peur que Manoa, bien qu'il se soit engagé, ne veuille plus être avec moi. J'ai peur qu'il ne sache plus m'aimer. Et s'il est dans cet état, c'est à cause de moi. C'est à cause de moi s'il est devenu esclave, c'est à cause de moi qu'il s'est fait enlever par les perrestres...

— Lisor, Lisor, fit Zefryam en espérant calmer ce flot de souffrance que j'étais surprise de déverser si brutalement.

Il me saisit doucement par les épaules.

— Tu n'es absolument par responsable de cette tragédie ! Il va falloir que tu parviennes à te mettre cela en tête ! Tu es totalement innocente. La plus innocente d'entre nous, d'accord ?

Ses yeux bleu marine, gorgés d'étoiles me sondaient avec une douce ferveur. La même, qui m'avait accueillie lorsque j'étais arrivée à Olyméa, humaine fragile et brisée. La même, qui m'avait accueillie, moi l'azra, dans cette nuit, dans cette nouvelle vie.

— Et concernant Manoa, j'ai parlé avec lui, me dit-il doucement.

Je le regardai pleine d'espoir mais ses yeux s'assombrirent et il

regarda ailleurs. Mon cœur se figea dans l'attente de ses mots...

— Rassure-toi, il t'aime, il veut être avec toi... ça ne fait aucun doute mais...

C'était ce « mais » que j'avais deviné et que je craignais.

— Mais il va de soi qu'il est loin d'être guéri, fit-il rapidement. Et, je crains qu'il ne sache même pas évaluer où il en est, et ce dont il est capable.

Je baissai la tête.

— Lisor, il faut que je te dise quelque chose, reprit-il. Tu le sais peut-être, pourtant, je pense que tu as besoin de l'entendre...

Non, pas Zefryam, pitié pas lui aussi... J'espérais de tout mon être qu'il n'allait pas à son tour me déconseiller ce mariage... J'avais le cœur morcelé.

— Je ne sais pas comment formuler ça..., reprit-il en mâchant ses mots. Il faut que tu saches que Manoa ne pourra pas forcément être un mari sur tous les plans avec toi. Après ce qu'il a vécu... cela ne dépend même pas de sa volonté...

— Je le sais, le coupai-je en le regardant cette fois droit dans les yeux. Je crois que je l'ai su dès que je l'ai récupéré dans cette cale puante. Ils l'ont brisé, humilié... Et son corps s'en souviendra sûrement plus longtemps que son esprit. D'ailleurs, c'est à peine s'il sait m'embrasser...

Les épaules de Zefryam s'affaissèrent légèrement, comme s'il était soulagé de ne pas devoir apporter davantage de précisions.

— Que puis-je faire ? ajoutai-je. Ne pas l'épouser ? Si je le faisais, Manoa y verrait une preuve qu'il ne parvient pas à guérir. Que même moi, je n'y crois pas. Il resterait un esclave, juste un esclave... aux yeux du monde... Cet esclave maltraité qu'il est devenu à cause de moi.

— Lisor, tu ne peux pas être avec lui juste pour ces raisons... Tu as fait énormément pour lui. Ton amour l'aide, la guérison, dépend de lui. Tu ne peux pas l'épouser simplement parce que tu t'es engagée.

— Oh non Zefryam, dis-je la voix légèrement éraillée. Ne t'y mets pas, toi aussi, je t'en prie... J'ai le sentiment que tout l'univers me dit de ne pas me marier avec Manoa. L'amour que j'ai pour lui peut lutter contre tous l'univers mais si toi, même toi...

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, Lisor, calme-toi, fit-il en attrapant une de mes mains que j'avais levée et tendue devant lui comme pour me protéger de ses paroles.

Il me regarda tendrement et reprit :

— Je ne veux pas te faire de mal et encore moins vous séparer tous les deux. Tu as oublié que c'est moi qui vous ai associés ensemble en tant que binômes à Olyméa ? Je l'ai choisi lui, et pas un autre !

Je me détendis légèrement en me laissant gagner par ces souvenirs,

par la douce nostalgie de notre rencontre et de nos moments à Opra.

— Je veux simplement que tu saches parfaitement où tu mets les pieds, reprit Zefryam. Je t'aime, tu es la fille que j'aurais tellement voulu avoir. Et je suis certain que tu feras une épouse fabuleuse. Je veux être sûr que tu as saisi... Manoa n'est plus le même, plus tout à fait. Il se pourrait qu'il guérisse vite, il a déjà fait tant de progrès. Quelques semaines, quelques mois, votre union pourrait l'aider d'ailleurs. Seulement, il pourrait aussi mettre beaucoup plus de temps... Des années, des décennies... voir plus. J'aimerais que tu sois consciente du sacrifice que cela implique.

Mes entrailles se tordirent à cette idée.

— Je l'aime.

— Je le sais très bien.

Il attrapa mes deux mains et les serra en me regardant avec une grande attention.

— Seulement je pense que c'est le moment d'être totalement honnête, assura-t-il. Pas avec moi, mais avec toi. Cela te permettra de savoir si tu auras la force de tenir à ses côtés, de patienter, de l'attendre, même si cela doit durer des siècles...

Je sentis que les larmes menaçaient d'affluer. Je ne voulais plus être aussi faible. Mais il parlait de Manoa. Il parlait de mon amour. Il parlait des *limites* de cet amour... Comme s'il était possible qu'elles existent...

Et il avait raison. Il se pouvait que je passe ma vie auprès d'un mari qui n'aurait de mari que le nom. Il se pouvait que j'unisse mon existence à une personne dont j'attendrais le retour éternellement... C'était une probabilité qui faisait horriblement mal.

— Il n'y a que toi et moi ici, reprit Zefryam en me contemplant toujours aussi sincèrement, et tu n'es même pas obligée de me répondre. Il faut simplement que tu y réfléchisses pour toi. Je vais te poser une question et la réponse à cette question, t'indiquera si tu seras capable de vivre ce mariage ou non.

Je tremblai. J'avais peur. Tellement peur de cette réponse. Tellement peur de descendre dans mon puits intérieur pour réellement étudier mes sentiments. J'en frissonnai des pieds à la tête.

— Oublie ton devoir, ton engagement envers Manoa, oublie ta culpabilité, oublie tout, et demande-toi simplement, qu'est-ce qu'il y a réellement dans ton cœur ?

Il serra fermement mes doigts.

— Maintenant prends ton temps. Prends tout ton temps, Lisor. Je serais à tes côtés quelle que soit ta réponse. Que tu veuille la partager ou non, je serais là et je ne te laisserai jamais.

Je fermai les yeux et me laissai glisser dans mon cœur lentement. Il était peuplé d'une myriade de peurs que je n'avais pas osé affronter

depuis longtemps. Il était aussi rempli d'amour. Pour tous ces êtres qui m'entouraient, m'avaient offert une famille et une vie. Pour Joy, un soleil sûr et rassurant dont j'étais si fière. Mais il n'y avait pas qu'elle.

Évidemment, il y avait Ethiel.

Il y avait ses yeux dorés. Il y avait ce jeune homme, cet humain, qui m'avait sauvée. Cet être pur qui m'avait dit « *Compte tenu de ce que tu endures, tu es sûrement la plus forte d'entre nous* ». Il y avait ce garçon qui m'avait embrassée et s'était sacrifié pour me protéger... Il y avait cet homme qui avait pris notre enfant dans ses bras et qui avait ressenti la même chose que moi... Il y avait cette âme, belle et pure, qui voulait faire passer mon bonheur avant son cœur... Oui, il y avait Ethiel. Le perrestre superbe. Il y avait Ethiel dans mon cœur et depuis très longtemps, avant Olyméa, avant tout le reste, et je ne pouvais plus le nier.

Mais il y avait Manoa. Il y avait son regard bleu qui m'avait véritablement transpercée dès notre rencontre. Son sourire en coin. Cette électricité entre nous. Il y avait aussi le danger. Celui qu'il avait pris pour moi. Le procès. Son sacrifice. Mon réveil du coma, notre échange, notre premier baiser, nos mots, ses mots, notre amour... Rien ne tenait la comparaison. Rien, ni personne. Il y avait notre promesse. Nos adieux. Et nos retrouvailles. Ses bras autour de moi, lorsqu'amnésique, il m'aimait tout de même. Et puis, sa douleur, horrible, cruelle, qui nous séparait. Mais il était toujours-là. Le Manoa amusant et piquant. Celui que j'aimais était toujours-là. Certes, il se faisait plus rare mais je l'aimais. Je ne cesserai jamais de l'aimer. Et si la quête pour le retrouver ne s'était pas achevée dans le bateau, si cette quête continuait encore pendant des siècles, je n'allais pas l'abandonner. Je lui avais promis. C'était lui et pas un autre. Je le savais.

J'ouvris les yeux et fus très heureuse du sourire qui se répandit sur mon visage.

— Manoa. Je veux être avec lui. Peu importe comment. Peu importe si notre mariage n'a de mariage que le nom. Je veux être avec lui à jamais. Guérir et grandir avec lui pour toujours.

Zefryam eut un immense sourire et me prit dans ses bras.

— Alors, je pense qu'il faudra le lui dire, souffla-t-il dans mes cheveux. Sois très patiente, attends le bon moment. Il faut qu'il sache que ton amour est sans attente.

Je marchai seule dans les ténèbres. Ma torche éclairait difficilement les parois du boyau de roche dans lequel je me déplaçais. Je vérifiai

chaque aspérité pour m'assurer que tout était en ordre. Ces conduits étaient notre assurance vie. Et si, en ce moment, j'avais le temps de me construire un monde de confort et de joie, du temps pour me pencher sur mes histoires de cœur, j'étais consciente que cela ne durerait pas. J'étais une jeune azra plongée dans une aventure qui la dépassait.

Les sons de la forêt résonnaient étrangement sous terre. Quelques clapotis, quelques échos étranges, quelques ombres mouvantes... Certes, ce n'était pas l'endroit le plus douillet de notre construction...

Je marchais longuement. Non seulement des rondes régulières dans nos souterrains étaient essentielles pour vérifier leur état, mais en prime, j'avais un rendez-vous. La première sortie se dessina dans l'obscurité. Un trou béant vers une nuit d'étoile. Je me retrouvai dehors à quelques kilomètres de notre château. La clarté des astres qui traversait les arbres tachetait le sol de lumière. J'espérais que ce beau temps tiendrait jusqu'à notre mariage.

Depuis que j'avais parlé à Zefryam, un calme certain habitait mon cœur. Il avait raison. Manoa m'aimait, mais il ne savait pas de quoi il était capable. Je devais juste lui assurer, par ma présence, mon assurance, que je croyais en lui, que je croyais en nous. Le reste se ferait comme et quand il faudrait. Et je l'aimais suffisamment pour sacrifier une vie de couple normale. J'en étais sûre. Même si c'était un deuil à faire. L'amour passait bien au-delà du reste. Ce qui nous réunissait allait bien au-delà de notre attirance. Et puis, la nature m'avait déjà comblée par un enfant magnifique, c'était plus que ce que je n'aurais jamais cru possible. De plus, maintenant que j'étais sûre de ma décision, ma force d'y croire et de me battre pour que les choses s'arrangent semblait avoir redoublé.

Depuis lors, Manoa me paraissait plus détendu à mon contact, même si je n'avais pas encore trouvé l'occasion idéale pour aborder ce sujet épineux.

— Bonsoir, Lisor, fit Penina en franchissant quelques bruissements.

— Tu es ponctuelle, la félicitai-je.

Elle portait le long gilet que je lui avais prêté un jour et offert par la suite. Idéal pour être enroulé autour d'une patte lorsqu'elle galopait sous forme féline, et rapide à enfiler lorsqu'elle redevenait humaine. La jolie brune aux yeux mutins était sublime, comme toujours. J'avais le sentiment qu'elle n'avait aucune peur.

— Alors, rien de nouveau ? lui demandai-je en m'approchant.

Elle s'assit sur une pierre plate avec un air décontracté.

— Andrew a quitté Olyméa, il est de retour à Méréa.

— Pas de réaction officielle du Conseil d'Olyméa ?

— Pas pour le moment...

— Et Priam ? Toujours ronchon à l'idée que j'épouse Manoa ?

Penina eut un sourire amusé.

— En effet, je ne te conseille pas de lui envoyer un carton d'invitation...

— Très bien, je vais éviter, plaisantai-je.

— Sérieusement, tu as préparé des invitations ? s'étonna-t-elle.

Je ris.

— Bien sûr que non !

— Hum, me voilà rassurée, parce que si c'était le cas, je craignais d'avoir été oubliée, dit-elle en feignant d'être vexée.

— On se planque et on est toujours en guerre, lui fis-je remarquer, je me vois mal porter du courrier un peu partout ! Mais il va de soi que ta présence est plus que souhaitée, Penina ! J'aimerais vraiment que tu sois là ce jour-là.

— Tu peux compter sur moi, affirma-t-elle rayonnante.

— Très bien, je te remercie pour tout ce que tu fais, sois prudente !

— Tu n'as pas à t'en faire. J'ai la sensation d'être un agent double, c'est assez amusant.

Penina avait accepté de me tenir au courant du moindre mouvement des azras et des décisions de Priam, susceptibles de me concerner. Elle était la seule perrestre, en dehors d'Ethiel, à connaître précisément le lieu de notre retraite pour le moment. Elle savait se faire discrète mais j'étais consciente du risque qu'elle encourait en jouant sur tous les tableaux de cette manière. Même si nous étions alliés avec Priam, je n'oubliais pas qu'il était le chef d'un clan de guerriers puissants, et que je l'avais déçu.

— Bon, je dois y retourner pour ne pas attirer l'attention, conclut Penina.

— D'accord, je dois partir aussi, j'ai promis à Manoa que nous passerions une soirée à deux.

J'étais fière de cette idée dont il était l'investigateur. Cela ne ferait que contribuer à apaiser les tensions, à nous préparer à ce mariage, quel qu'il soit.

Je revins rapidement, traversant les tunnels en fusant. Quand j'arrivais dans l'enceinte du parc au lieu de le parcourir à pied, je choisis de traverser le château et d'emprunter la passerelle qui menait à l'aile des invités. Cela m'offrirait une vue imprenable sur la campagne tout en me permettant d'apaiser mon esprit.

En entrant dans le château, je fus surprise par le hall qui avait été aménagé tout récemment. Un énorme lustre y tombait, un milliard de cristaux scintillaient à la lueur de la lune. Même éteint, il était superbe. Les deux escaliers de marbre qui desservaient l'étage rendaient le décor d'autant plus princier. Ils entouraient une énorme porte qui menait à la salle du trône comme nous nous amusions à l'appeler. Vide pour le moment, derrière elle se situait la future salle

de ripaille. J'empruntai les escaliers. Cet étage était encore peu agrémenté. J'obliquai vers la gauche et pris la petite porte qui menait au passage plein air. La beauté du ciel m'incita au calme. Notre domaine était immense, fort et superbe. Nous pourrions y couler des jours heureux aussi longtemps que nous le permettraient nos ennemis.

Le reste de notre famille devait être couché. Manoa et moi allions avoir le salon pour nous seuls et j'en étais enchantée. Je reconnus alors Ethiel qui empruntait la passerelle en sens inverse. Il s'arrêta à mon niveau. Il portait un petit barda sur les épaules.

Nous étions juste au-dessus de la très belle arcade de pierre, sous laquelle devrait bientôt s'écouler une petite rivière. Nous prévoyons aussi que de nombreuses torches éclairent les lieux, en attendant, le ciel et nos sens développés nous permettaient d'y voir clair. Je discernais parfaitement les yeux d'Ethiel. Dans la nuit, ils n'avaient plus de couleur, plus de chaleur, ils étaient comme des perles éclairées par la lune, miroitantes, douces et résolues. Elle se posèrent sur moi et mon cœur se serra.

— J'ai dit au revoir à tout le monde, déclara-t-il. Je n'attendais plus que toi, Lisor.

Je secouai la tête, plongée dans l'incompréhension.

— Comment ça, tu pars ?

— Cela vaut mieux, tu ne penses pas ?

— Et Joy ?

Il eut un sourire triste.

— Je ne serais pas absent longtemps, un mois tout au plus. J'ai repéré un endroit idéal. Je vais tenter d'y préparer une maison ou quelque chose de ressemblant. Nous serons plus rassurés si nous commençons à disposer de divers pieds à terre, tu ne penses pas ?

— Pourquoi maintenant ?

— Tu le sais pourquoi, Lisor...

Il s'approcha et osa avancer une main vers mon visage. Il effleura à peine ma peau.

— Cela te va très bien d'être une azra, je ne te l'ai jamais dit..., murmura-t-il sur un ton qui me pétrifia me ramenant à cette bourrasque douloureuse que j'éprouvais depuis son retour.

Je ne sus même pas éviter ses doigts. Je ne sus que baisser les yeux. Il ôta sa main.

— Je te dois des excuses, Lisor.

— Pourquoi ? m'étonnai-je en le contemplant à nouveau.

La manière dont il m'observait. Le calme infini qu'il dégageait. La douceur de son expression. Tout cela m'arrachait le cœur.

— Parce que je me suis comporté comme un sale égoïste pendant des mois... J'ai été odieux avec toi.

Je secouai la tête.

— Je n'ai pas vu les choses de cette manière, le contredis-je. Nous étions tous retournés par la situation, par nos mutations...

— J'aurais tellement aimé que tu me connaisses avant... Avant tous ces drames... Avant la mort de mon frère...

Étonnée qu'il aborde ce sujet, je détournai les yeux. Son passé était un mystère pour moi. Seule Elora devait en connaître les détails puisqu'elle avait accédé à sa mémoire. L'histoire d'Ethiel devait être terriblement touchante et déchirante pour que la jeune femme finisse par décider de changer de camp.

Lorsque j'osai le regarder à nouveau, je compris pourquoi j'avais si mal. Depuis son retour, il me rappelait l'ancien Ethiel. Celui qui était arrivé dans notre groupe d'humains un beau jour, et dont le visage plein de noblesse m'avait immédiatement séduite. Cet Ethiel qui m'avait sauvée. Cet Ethiel qui m'avait comprise...

— Je t'aime, Lisor, lança-t-il soudainement. Il me semble que je t'aime depuis la première fois où je t'ai vue. Là, humaine, fragile et si belle. Et, le pire, c'est que je n'ai jamais su te le dire.

Mon cœur se morcela une fois de plus. Je voulus baisser à nouveau les yeux mais il posa à nouveau une main sur ma joue et guida délicatement mon visage pour qu'il se redresse.

— Je t'aime, Lisor Gianello. J'ai besoin de te le dire. J'ai besoin que tu l'entendes...

— Ethiel, fis-je ne sachant comment reculer.

J'étais comme paralysée, là, sur place, par une douleur horrible.

— Et je crois que toi aussi tu m'as aimé, insista-t-il.

Je secouai faiblement la tête.

— Ne fais pas ça, ne me demande pas ça, dis-je en essayant de me dégager.

Il n'utilisait aucune force pour me retenir. En tout cas, pas une force physique. C'était une énergie qui ne nécessitait aucun muscle et pourtant tellement puissante. Une loi gravitationnelle qui m'empêchait de me dégager de son emprise.

— Lisor, ajouta-t-il encore plus doucement, en s'approchant légèrement. Je ne veux pas te torturer, te faire mal ou te voler à celui que tu aimes réellement et que tu aimeras de toute façon toujours plus que moi. C'est juste pour apaiser cette part de moi qui est sûre de ne pas avoir imaginé ton affection. J'ai besoin de savoir que mon âme n'a pas pu me tromper à ce point...

— Mais tu le sais, fis-je d'une voix chevrotante. Je te l'ai déjà dit lorsque l'on s'est retrouvés avant mon accouchement... Tu le sais. Pourquoi faut-il que tu me pousses à parler alors que je m'apprête à épouser Manoa ? Pourquoi nous faire aussi mal ?

— Manoa n'est pas le seul qui a besoin de guérir, insista-t-il très doucement. Moi aussi je dois guérir. Je dois guérir de toi.

Sa main sur ma joue était totalement bouillante. Je sentis ses doigts bouger imperceptiblement. Et je ne voulais pas qu'il les ôte. Je savais que, quand il le ferait, le lien entre nous, un lien d'une énergie si pure, entre deux êtres extrêmement puissants et battants, serait rompu.

Pourtant, Ethiel avait raison. D'ailleurs, moi aussi je devais guérir. J'avais besoin de guérir de cet amour qui n'aurait jamais lieu.

Avec Manoa, il y avait cette même tendresse, cette même attirance, mais il y avait plus. Ce plus, *ce tout* même, qui faisait que je ne me voyais pas avec qui que ce soit d'autre. Cela n'empêchait pas mon cœur de conférer une place à Ethiel. Une place trop importante, trop hésitante. Je devais couper ce lien. Je devais faire le deuil. C'était le prix à payer. Pour aimer et aimer pleinement une personne. Pour aimer merveilleusement bien. Pour aimer pour toujours, il faut renoncer à tous les autres à jamais.

Je plongeai mes yeux, que je savais être nuit plus étoilée que celle qui nous entourait, avec une grande franchise dans les siens :

— Oui, Ethiel, je t'ai aimé, assurai-je.

Il y eut du soulagement sur son visage mais je perçus que sa douleur s'accroissait.

— Et une part de moi t'aime encore, continuai-je en sachant combien je lui faisais mal.

Je repris ma respiration.

— Mais c'est *lui*. Ce sera toujours Manoa que je choisirai. C'est lui que je veux plus que quiconque au monde. J'en suis certaine.

Ses doigts se déconnectèrent lentement de ma joue. La chaleur fut remplacée par le froid. Le lien se rompit.

Ethiel recula légèrement, presque chancelant.

J'avais le sentiment d'être passée sous un rouleau compresseur. D'être évidée d'une part de moi. D'avoir renoncé à un astre.

Lorsqu'il releva les yeux vers moi, je saisis qu'il vivait la même chose que moi. Au-delà de la douleur, cruellement profonde, il y avait autre chose. Il y avait un espoir. Je le vis se dessiner dans l'étrange sourire qu'il m'adressa.

— Alors, alliés ? demanda-t-il.

— Amis, lui rétorquai-je.

Il sourit encore.

— Amis, concéda-t-il.

Il observa le ciel. J'en fis de même. Je laissais ma tristesse m'inonder, s'effiloche au contact des étoiles.

— Il est temps que je parte, ajouta-t-il.

— Où que tu ailles, sois très prudent, l'implorai-je.

— Promis, assura-t-il.

Il respira profondément et me contempla à nouveau.

— Quand je reviendrai, tu seras mariée, Lisor. Nous

recommencerons à zéro. Je promets de faire mon maximum pour ça.

Ces mots d'une grande générosité me firent sourire. Ethiel confirmait qu'il m'autorisait à le garder dans mon cœur, c'était seulement la teneur de nos liens qui changeaient.

— Merci, je t'attendrai, fis-je avec foi.

Je pris mon temps avant de retrouver Manoa. Le temps de raval mes larmes. De les laisser sécher à la lueur de la lune. Le temps d'apaiser mon cœur. De le laisser récupérer un rythme plus serein.

Lorsque j'ouvris la porte du salon, Manoa était là, sur le canapé. Et lui aussi me renvoya au passé. Il était pratiquement allongé, les yeux fermés. Sur son magnifique visage dansait le reflet des flammes de la cheminée. Une seringue plantée dans son bras.

— Manoa ! m'exclamai-je surprise.

Je me hâtai de le rejoindre. Je saisi le carton abandonné en reconnaissant un produit semblable aux Désinhibants que vendait Opra – une sorte de drogue légale.

— Où as-tu trouvé ça ? dis-je ébahie.

Il ouvrit les yeux et eut un sourire amer.

— J'ai tout entendu, Lisor. Tout entendu...

— De quoi est-ce que tu parles ?

— Je parle d'Ethiel, fit-il avec une sorte de résolution collée sur son visage somptueux. Je parle de ce type que tu aimes !

— Si tu as tout entendu, alors tu sais que je t'ai choisi ! me défendis-je terrifiée.

— Oui, parce que tu es une belle personne, Lisor, soupira-t-il en jetant la seringue par terre.

Il se redressa un peu et me regarda, triste, lassé, épuisé. Malgré tout, sa beauté me paraissait d'autant plus frappante, cuisante. Peut-être parce qu'elle m'était inaccessible. Peut-être parce que je sentais que je le perdais encore... Peut-être même l'avais-je déjà perdu.

— Mais tu sais parfaitement qu'il serait un meilleur mari pour toi... En fait, il pourra être un mari... Alors que moi...

Il secoua la tête. Ses cheveux de jais si épais étaient tout emmêlés.

— Je présume que tu le sais, Lisor. Je suis une épave. Malgré toutes nos belles phrases. Malgré tous mes efforts. Je suis une épave.

— Non, bien sûr que non ! m'écriai-je en attrapant sa main.

Et cette fois, je pleurais vraiment.

Saleté d'azra pas fichue de se montrer parfaite et froide comme tous ses congénères !

— En fait, le plus drôle c'est que j'étais déjà une épave quand tu m'as rencontré, dit-il avec un sourire très amer. C'est vrai j'étais là, à pleurer sur mon sort à Opra. À me droguer. Ce qui m'est arrivé n'a fait qu'aggraver mon état... C'était peut-être ma punition pour vouloir une

filles comme toi.

— Manoa, arrête de dire ça ! C'est faux, faux, faux !

Il tourna la tête vers moi.

— Tu crois que je ne me doute pas de ce qu'il se passe ? fit-il échoeuré. La politique, la raison et même ton cœur te poussent vers Ethiel ! Ce serait égoïste de ma part de te demander de te sacrifier pour rester avec moi.

— Ça suffit ! m'énervai-je. C'est toi qui t'es sacrifié pour moi, Manoa. Ne mélange pas tout !

J'attrapai ses deux mains et y plantai presque les ongles.

— Manoa, je ne t'ai pas délivré de ce cauchemar pour t'abandonner maintenant ! m'écriai-je en évoquant son enlèvement. Je suis bien consciente qu'une part de toi est restée là-bas. Je l'ai su tout de suite, en voyant le sang que tu avais perdu. J'ai su que le plus dur ne serait pas de t'avoir secouru là-bas. J'ai su que le plus dur serait l'après.

Je rendis ma poigne plus ferme, plus violente mais il ne s'en défendit pas. Se contenta de me regarder droit dans les yeux.

— Alors sache bien une chose, continuai-je, même si tu mets encore des mois, des années, des siècles à guérir... Eh bien moi, je serais là. Comme une épouse, comme une amie, comme ta meilleure amie, comme ta sœur tout simplement. Et rien que comme ta sœur, si ce n'est possible autrement.

Son expression changea. Sa certitude amère se mua en douleur, en vulnérabilité. Ainsi nous y étions enfin. Cette unième dispute avait peut-être un sens finalement.

— Mais je ne peux pas t'imposer ça, Lisor, murmura-t-il. Je ne peux pas te demander un tel sacrifice !

— Le sacrifice, ce serait de m'imposer une rupture, Manoa, lui assurai-je. Après tout ce que nous avons vécu. Le mariage n'est qu'un nom pour justifier ce lien entre nous qui va bien au-delà.

Il osa me regarder, avec une sorte d'hésitation touchante.

J'avais le sentiment que nous avions déjà eu cette conversation. Mais peut-être n'avions-nous pas été assez au fond des choses.

— Tu étais prêt à tout abandonner pour moi, repris-je. Tu as tout quitté, Olyméa, ton confort, tu as tout donné, jusqu'à ta vie. Je t'aime comme je ne croyais pas qu'il était possible d'aimer quelqu'un. Surtout, je t'aime d'une manière que tu mérites amplement. Autorise-moi à t'aimer Manoa. Ta guérison, c'est vrai, dépend de toi, le temps et les efforts joueront. Mais je t'en prie. Autorise-moi à t'aimer et une bonne fois pour toutes. Pardonne-moi pour ce que je t'ai pris. Pour ce que tu as perdu à cause de moi. Et laisse-moi t'aimer, si tu m'aimes vraiment de ton côté.

— Tu le sais très bien, Lisor.

— Je serais heureuse d'être à tes côtés à jamais, affirmai-je. De faire

équipe avec la personne que j'admire le plus au monde.

— Moi aussi je t'admire... moi aussi je veux être avec toi, dit-il sombrement. Mais je voudrais être avec toi sans rien te prendre... sans te priver.

— Tout ce qui pourrait me faire mal, c'est que tu reprennes ton amour. Si tu me donnes simplement ton amour, je serais comblée.

Je collai mon front au sien.

— Juste toi et moi, répétais-je comme c'était notre coutume.

Il inspira et expira très doucement. Puis il s'autorisa à accepter ce marché. Il s'autorisa à lâcher-prise. Il s'autorisa à comprendre que la vraie douleur pour moi ce serait une vie sans lui, peu importait les conditions de celle qui nous attendait. Et malgré ce qu'il en avait dit, le fait que je venais de faire mes adieux à l'amour d'Ethiel ne faisait que confirmer mes paroles.

Je vis tout cela à sa respiration qui s'apaisa tandis qu'il posa les mains sur mes cheveux pour mieux se caler contre moi.

— Juste toi et moi, conclut-il.

Chapitre 4

Lorsque j'ouvris les yeux, je vis que c'était une journée éblouissante. J'avais entendu la pluie durant mon sommeil. De ce fait, la nature était détrempée et, sous le soleil ardent du matin, n'en brillait que davantage, comme si des milliers de bijoux avaient été déposés sur les feuillages pendant la nuit. Joy dormait encore profondément et je me sentais particulièrement fébrile. Depuis ma conversation à cœur ouvert avec Manoa plusieurs semaines s'étaient écoulées dans une ambiance différente. L'assurance de mon amour sans attente nous avait rapprochés. Tout était devenu plus simple et plus naturel. Et ce soir...

Ce soir, j'allai épouser Manoa.

C'était ma seule exigence, que le mariage se déroule de nuit. Pour le reste, je désirais quelque chose de très simple, qui ne nécessite pas d'achat particulier, histoire que nous n'attirions pas l'attention inutilement sur nous. De plus, la sobriété des mariages auxquels j'avais assisté durant ma vie d'humaine, m'avait laissé un souvenir impérissable de bonheur vrai. Je ne voulais pas qu'il en soit autrement.

Mes amis avaient accédé à ma demande à la condition que je les laisse s'occuper de tout. Ils avaient envie de s'amuser. Parce que nous venions d'échapper à la guerre, parce que notre drame s'était mué en joie et parce que notre avenir aurait ses propres épreuves. Ils voulaient célébrer cette merveilleuse famille que nous formions. De son côté, Manoa ne m'avait fait qu'une seule requête, il voulait un voyage de noces d'une semaine. J'avais marchandé pour obtenir cinq jours grand maximum... Il y avait Joy. Je ne savais pas m'en séparer plus de quelques heures. Des journées entières, cela me paraissait au-dessus de mes forces. Mais je ne voulais pas que Manoa se sente lésé. De plus, je devais bien l'avouer, j'étais en ébullition à l'idée de me retrouver si longtemps seule avec mon « mari ».

La simple idée de l'appeler ainsi me provoqua un frisson de peur et de joie mêlée. Je n'avais pas encore l'habitude. J'étais terrorisée par cette journée. Terrorisée et heureuse, car bientôt, plus personne ne pourrait remettre en cause mon choix, ni lui ni moi d'ailleurs.

J'entendis frapper à ma porte. Il était tôt et je n'avais pas l'habitude qu'on vienne me chercher. J'autorisai à entrer et ma chambre fut

investie par toutes les femmes de notre clan. Fay, Elora, Katrina, Ana et même Penina – arrivée la veille pour la fête. Aussitôt, mon lit fut pris d'assaut par des boîtes de maquillages, de confiseries, de produits de beauté en tout genre. Penina alla chercher ma fille dans son lit, que tout ce remue-ménage venait de réveiller. Je commençais à me demander si j'avais bien fait de leur laisser les commandes.

— Qu'est-ce que vous faites ? demandai-je étonnée.

— C'est ta dernière journée de célibataire, Lisor, décréta Fay. On compte bien la rendre mémorable et te préparer pour ce soir !

— Une journée ordinaire m'aurait suffi !

— Arrête un peu tes délires, fit Penina qui portait une Joy ravie dans ses bras. Et profite ! Qui voudrait une journée ordinaire pour son mariage ?

— Tu vas commencer par un bon bain, intervint Elora qui semblait avoir retrouvé encore plus de peps depuis l'arrivée de sa pétillante petite sœur.

Katrina, qui se tenait justement à côté et souriait à pleine dents, attrapa une sacoche.

— Je m'en charge ! assura-t-elle en courant vers ma petite salle de bain privée.

Après avoir passé quelques minutes à infuser dans les huiles essentielles dont Katrina avait agrémenté mon eau, mes amies insistèrent pour m'administrer des onguents, me peigner, me masser, me soigner de toutes les manières possibles. Je n'avais pas l'habitude d'un tel traitement et, au vu des dépenses occasionnées, je sentis que mon « mariage tout simple » avait pris un sacré coup dans l'aile. Nous rîmes beaucoup, assises sur mon grand lit, Joy tout autant soignée que moi. Je ne fus pas autorisée à quitter mes appartements. Je ne devais pas voir Manoa avant le soir. Je pris mon repas et une myriade de gourmandises sur mon lit, bercée par nos rires et délicieusement terrifiée quand me revenait sans cesse à l'esprit que la soirée marquerait un tournant décisif dans ma vie.

Plus le jour déclinait, et plus il était difficile de me concentrer sur les conversations et les boutades. En vérité, je ne cessais de penser à Manoa. À toutes mes peurs et aux siennes. Et puis, je me rassurais en me rappelant que nous nous aimions. Et pas seulement parce que le dire faisait joli. Nous nous aimions réellement et puissamment.

— Tu peux te regarder ! décréta Ana alors que je venais de passer les dernières heures à me faire maquiller, coiffer et habiller avec une dévotion et un sérieux presque cérémonial.

Cela faisait bien une demi-heure que je réclamais le miroir, cependant mes amies prétendaient toujours avoir quelque chose à peaufiner. Mon cœur menaçait d'exploser. Je savais la robe que je

portais – et qu’il fallut soulever pour pouvoir me déplacer dans la chambre – superbe. Mais, lui faisais-je honneur ? Vu la couche de crèmes et de maquillage, j’avais peur de ressembler à une bête de foire.

Tandis que je me déplaçais, les filles m’observèrent dans un silence étrange. Je me dirigeai vers mon reflet, tremblante et y découvris une merveilleuse créature.

La chasseresse, éveillée dans les bois, six mois plus tôt, avait revêtu une robe blanche couverte de fins bijoux. Ses cheveux épais avaient été domptés en une demi-queue torsadée agrémentée de tresses, piquetée de perles discrètes et miroitantes. Ses boucles couleur châtaigne, à peine pourvues de quelques brillants, reposaient ainsi librement sur ses reins. Son corsage, délicat, étincelant, qui soulignait sa taille très fine, s’étirait en une superbe robe de mousseline scintillante et s’achevait en une traîne de voiles superposées.

Parfaite ! Je peinais à réaliser que c’était bien moi !

À mon plus grand soulagement, mes traits avaient été agrémentés d’un maquillage très délicat. À peine remarquai-je les fards qui rosissaient légèrement ma peau, adoucissaient les contours de mon nez fin, appuyaient mes lèvres gourmandes, ou accentuaient l’effet de mes yeux marrons qui promenaient l’éclat d’une nuée d’étoiles sur le monde.

J’étais belle, ma nature d’azra magnifiée, mon âme libre et sauvage de fille née au cœur de la forêt, célébrée.

Je souris. Et ce sourire rendit mes yeux d’autant plus rieurs et aimants, mon visage d’autant plus serein et resplendissant. Mes amies m’entourèrent, afin de contempler leur œuvre.

— Merci, vous êtes vraiment douées, dis-je.

— C’est toi qui es époustouflante, commenta Fay tandis que les autres assentissaient d’un signe de tête.

La nuit était tombée. J’avais aidé mes amies à se faire belles à leur tour et je veillais sur Joy qui n’arrêtait pas d’essayer d’arracher sa robe. Elle aussi avait des difficultés avec les fioritures comme c’était mon cas. Même si j’étais enchantée par tout cela, je n’avais absolument pas l’habitude de porter un tel accoutrement. Et j’étais prise d’une envie folle de courir dans les bois.

Quelqu’un frappa à la porte de ma chambre. Fay alla ouvrir puis m’appela.

Je la rejoignis et découvris Zefryam vêtu d’un costume neuf pour l’occasion.

— Tu es... je n’ai pas de mot ! fit-il en me regardant de la tête aux pieds. Stupéfiante !

— Merci, toi de même ! dis-je souriante.

— Est-ce que tu es prête ? me demanda-t-il doucement, les yeux pleins de fierté.

— Oui.

— Alors, allons-y !

Il me tendit son bras.

— Je vais te conduire à Manoa, ajouta-t-il solennellement.

Mon cœur se serra. Je ne sus pas parler. Je me tournai vers Katrina qui portait Joy et je fis un gros baiser à ma fille sur sa tempe si douce. Ensuite, je pris le bras de Zefryam qui m'accompagna à l'extérieur.

La nuit était très belle. Pleine d'étoiles comme je l'avais espéré. Mon cœur battait la chamade. Je me sentais étrange dans la délicieuse robe qui brillait à la lune. Zefryam avait calé son pas sur le mien. Je m'attendais à ce que ma famille ait préparé le parc pour la cérémonie, mais il n'en était rien. Mon père azra me mena au-delà des murailles. Les filles nous suivaient.

— Heu... vous m'emmenez à Olyméa ? finis-je par demander.

Zefryam rit.

— Nous sommes presque arrivés.

Nous descendîmes la pente douce qui menait à la forêt, commençâmes à nous enfoncer entre les arbres centenaires. Joy était toujours dans les bras de Katrina, derrière nous.

Et je vis tout à coup où ils m'emmenaient. Un endroit avait été aménagé au cœur des bois où scintillaient des centaines de bougies. Sur le sol. Accrochées dans les arbres. Flottant sur la rivière, dont le reflet multipliait leur éclat à l'infini. Les bougies formaient des arabesques, des cascades de lumières mouvantes, tout comme les lanternes suspendues dans les végétaux, sur les branches, au cœur des feuillages qui semblaient luire, pétiller mieux que la pluie et le soleil du matin ne l'avaient fait. C'était une nuit somptueuse. Un bout de ciel, un échantillon d'étoile, un morceau de lune, apparaissaient entre les arbres, pour tout éclairer, pour tout sublimer.

Le sentier principal, formé par des fleurs et d'autres bougies, menait à une arche blanche et scintillante. Devant cette arche se tenait Manoa. Il m'attendait. Sûrement avec autant de peur et d'émoi que je l'attendais.

Il posa les yeux sur moi. Sa bouche s'entrouvrit en me voyant. Son regard s'agrandit imperceptiblement l'espace d'un instant. Malgré la nuit, malgré la distance, je voyais tout grâce à mes sens et je ne voulais rien manquer de sa réaction. En fait, je ne voyais plus que lui. Je lui souris. Heureuse.

Je me souvins soudainement de ce premier jour à Opra. Ses cheveux noirs, sa peau très blanche, ses yeux très bleus. Je me souvins de son sourire en coin. Aurai-je pu imaginer à ce moment que j'allai épouser cet être-là ? Plus somptueux qu'aucun autre ?

Peut-être qu'il pensait à la même chose que moi. Car, ce sourire-là, que j'adorais tant, apparut tout à coup. Il était réservé à moi seule. Ce sourire qui était comme une promesse. Une assurance que moi aussi, je lui avais plu au premier instant, que notre alchimie avait fleuri dès notre rencontre.

Zefryam m'enjoignit à reprendre notre marche lentement tandis que tous nos amis se mettaient de part et d'autre du sentier. Je reconnus alors mes amis perrestres, en plus de Penina, Aaron et Niall qui m'adressèrent de grands sourires. J'en fus ravie. Il y eut quelques notes très douces d'une harpe, dont je n'avais même pas remarqué la présence, qui marqua le rythme serein de notre marche. Oui, le mariage « très simple » ne l'était plus tellement au vu de la myriade de bougies, de fleurs et autres ornements prévus par ma famille. Et pourtant, il était parfait. Tout me semblait idéal. Nous n'étions pas très nombreux, nous étions ensemble. Je me sentais comblée.

Je suivis mon père de cœur en resserrant l'étreinte de mon bras.

— Merci, lui murmurai-je dans la nuit.

C'était grâce à lui tout ceci. Grâce à lui que j'étais vivante. Surtout, grâce à lui que j'avais rencontré Manoa.

La rivière émettait un son très doux tout comme les criquets, grenouilles et autres animaux nocturnes. Mes amis se tenaient silencieux, ne manquant rien de ma stupéfaction devant ce superbe décor, de mon émoi.

Je plongeai à nouveau mes yeux dans ceux de Manoa... et me souvins... Cette nuit de paillettes dont j'avais rêvé pour que ma mort soit plus douce. Cette nuit où il avait été recréé par mon esprit...

Il était bien là désormais, une fois de plus sous les étoiles, près d'un point d'eau. Seulement, tout était meilleur. Parce que c'était bien lui. Parce qu'il était bien vivant. Parce que mes amis, ma famille tant aimée, étaient tous là aussi. Évidemment, il manquait mes parents, ma grand-mère, Emmy...

Mais la vie me comblait déjà. J'avais été tellement chanceuse du temps qui m'avait été accordé auprès d'eux. Et désormais, c'était une éternité que j'envisageai près de lui. Près de mon Manoa.

Plus j'avancais sur les feuilles d'automne qui crissaient sous mes pieds sur l'herbe sombre et fournie, plus je m'éloignais de cette nuit où j'avais cru mourir... Elle commençait à s'effacer pour de bon. Cette nuit où j'avais fait le deuil des êtres que j'aimais. Elle s'éteignait. Elle n'avait pas été réelle. Rien de tout cela n'était réel quand là, tout de suite, tout était plus réel que jamais. J'étais totalement éblouie, transcendée par cette vérité. J'étais auprès des miens. Je n'allai plus jamais les quitter. Je n'allai plus jamais le quitter. J'allai même l'affirmer devant les cieux sous peu.

Zefryam serra brièvement mes doigts et les guida vers Manoa qui

saisit ma main. Je me positionnai juste en face de lui. J'étais gênée que l'on nous regarde. L'union de nos âmes était un moment intime mais la brillance complice des yeux de Manoa me calma. Me ramena juste auprès de lui.

Je remarquai enfin la présence du représentant de Méliocor. Un hybride à qui j'aurais donné à peu près cinq cents ans. Aux cheveux blonds et au regard très doux.

— Je suis heureux d'avoir le privilège de célébrer cette union, déclara-t-il. C'est un grand honneur pour moi.

J'aurais aimé lui sourire seulement je n'avais d'yeux que pour Manoa qui me regardait à la fois avec sérieux et une grande tendresse. Son sourire en coin que j'affectionnais tant n'était jamais loin de surcroît et j'en éprouvais un véritable état de grâce.

— Avant toute chose, j'aimerais savoir si vous souhaitez échanger quelques mots, l'un avec l'autre, déclara l'officiant.

— Oh, je n'ai rien préparé, avouai-je prise au dépourvu.

— Alors tu n'as rien à dire, Lisor ? demanda Manoa. C'est impossible !

Il y eut quelques rires parmi nos amis.

— Tu ne serais pas en train de te moquer de moi, Manoa ? demandai-je en feignant d'être vexée.

— J'aimerais, mais je n'y arrive pas, assura-t-il tandis que son sourire carnassier se fondait en sourire aimant.

Il semblait heureux et serra davantage mes doigts.

— Moi, j'ai quelque chose à dire, fit-il avec sérieux avant de plonger ses yeux tellement clairs dans les miens. Lisor, je présume que je devrais t'aimer parce que tu es exceptionnelle, ajouta-t-il avec une tendre franchise. Parce que tu as risqué ta vie cent fois pour moi, parce que tu es courageuse, belle et incroyable... Je présume que je devrais t'aimer pour tout cela.

Il s'arrêta et me regarda avec tellement d'amour que mon cœur d'azra s'emballa comme jamais. La harpe s'était interrompue, seuls les bruits de la nuit, si magiques, effleuraient nos sens figés par cet échange si pur.

— En fait, Lisor, je t'aime, parce que, quand Katrina et Peter sont arrivés chez nous, tu as immédiatement pensé à leur préparer une chambre. Et ce geste te représente totalement. Je t'aime parce que ton seul but, c'est de veiller au bonheur de tous les gens qui t'entourent, même dans les plus petites choses.

Émue, je sentis que les larmes gênaient ma vue. Manoa le vit, s'en troubla. Le bleu de ses yeux, très clair dans cette nuit, palpait plus que d'ordinaire.

— Protéger et rendre heureux les autres est ta priorité, et moi, en tant que *futur roi d'Eléor*...

Il avait dit ces derniers mots plus forts et avec humour, ce qui souleva quelques rires dans l'assistance.

— Eh bien je trouve que c'est un splendide programme, fit-il presque en murmurant.

Je ne sus rien dire, j'étais trop touchée pour parler. Le représentant reprit :

— Manoa Delambrosio, hybride né à Olyméa, consentez-vous à prendre pour épouse Lisor Gianello ?

Manoa m'accorda le regard le plus franc et le plus bouleversant de son panel.

— Oui.

— Lisor Gianello, azra née humaine dans les terres hostiles, consentez-vous à prendre pour époux Manoa Delambrosio ?

— Oui, répondis-je en regardant droit dans les yeux Manoa dont le sourire se décupla.

— Vous pouvez échanger les alliances.

Ana s'approcha avec le coussin où avait été placées nos deux très fines bagues en argent. Il me semblait que mon sourire n'aurait pas pu être plus grand lorsque Manoa glissa à mon doigt la bague qui signifiait que nous étions unis. Je saisis la sienne et ce fut très étrange de la lui passer. Sa main douce me parut superbe. Tout cela me semblait trop beau pour être vrai. Nous avions tellement souffert. Tellement... j'avais cru mourir mille fois. J'avais cru le perdre mille fois. Ce qui était pire.

Manoa vit que j'étais dans un état cotonneux. Alors il serra mes doigts et me rappela par son sourire qu'il était là, toujours. Du bout des lèvres, il format les mots « *Juste toi et moi* ».

— Par les pouvoirs qui me sont conférés par la Mégalopole de Méliocor, dit le représentant, je vous déclare mari et femme.

Manoa se pencha vers moi, me prit doucement dans ses bras et posa ses lèvres sur les miennes. J'eus l'impression d'avoir quitté le sol. Je flottai quelque part, ailleurs.

Il y eut des applaudissements. Un long parchemin fut déroulé que nous fûmes invités à signer. Une fois chose faite, Manoa attrapa ma main et la garda étroitement dans la sienne tandis que nos témoins se penchaient pour apposer leurs griffes à leur tour. Fay et Zefryam pour moi, James et Allan pour Manoa.

Nous étions mariés. Bel et bien mariés.

Nos amis nous félicitèrent et nous enlacèrent tour à tour. Pendant tout ce temps, Manoa et moi ne cessions pas de nous tenir la main. Et c'était cela, qui me rendait heureuse.

Après la journée si festive que nous venions de passer, les conversations et les rires démarrèrent aussitôt. Ana parvint à me détourner de mon « mari » pour me présenter l'énorme buffet couvert

de bougies et de victuailles. Je la remerciai chaleureusement avec admiration avant de m'inquiéter un peu :

— On va finir par mettre le feu à la forêt !

Manoa qui était juste derrière moi embrassa ma tempe.

— Ne t'en fais pas, il y a de l'eau en réserve, assura-t-il.

Ana proposa aux convives d'aller se servir. Manger tout juste après la cérémonie, ça, c'était un mariage parfait ! De plus, nos amis eurent la générosité de nous laisser un peu de temps rien que pour mon mari et moi.

Manoa me prit donc dans ses bras doucement et je fermai les yeux quelques secondes. J'étais dans une autre dimension. La meilleure. Cette surréalité où l'on se sent projeté quand le bonheur est à son comble. Celle où l'on réalise subitement que tout est prodigieusement merveilleux. Celle où tout semble saupoudré de magie.

Je perçus que mes amis avaient fait venir d'autres instruments de musiques. Allan jouait déjà de la guitare sur un rythme joyeux.

— Je ne sais pas où est passé mon « mariage tout simple », remarquai-je.

— Il est tout simple, on est en pleine nature, murmura Manoa. Entre des arbres plus vieux que nous. Même plus vieux que moi. C'est le mariage de la reine des fées que tu es...

Je ris un peu et il remplaça une boucle échappée de mes tresses.

— Je suis très heureux, Lisor, murmura-t-il.

Je n'avais aucun mal à le croire, d'autant que ses yeux argentés, pour le moment, le confirmaient. Je n'avais jamais été aussi heureuse, moi aussi.

Évidemment, je savais que cet état ne serait pas éternel. Mais c'est cela la vie. Elle n'est pas lisse. Vivre et être heureux, c'est apprendre à surfer sur les vagues des épreuves le cœur suffisamment fort pour continuer à voir le meilleur. À remercier pour le meilleur. Cet instant-là faisait partie du meilleur. Et je l'ajoutai à ma bibliothèque de joies.

Un instant plus tard, Manoa se retrouva en grande conversation avec James. Et je pris soin de leur laisser un peu d'intimité. Ils étaient meilleurs amis depuis des décennies. Ils avaient sûrement beaucoup de choses à se dire. Quant à moi, j'avais tout le buffet à explorer. Nous mangions des choses si simples depuis des mois que je n'allais pas manquer cette occasion de m'empiffrer. Même si j'étais un peu gênée pour les risques encourus par les nombreuses expéditions que cela supposait, je voulais savourer chaque instant.

— Difficile de t'avoir pour nous quelques minutes, déclara Fay.

Allan l'accompagnait. Il semblait rayonnant. Je l'avais vu faire danser Elora puis Katrina. Je devinais qu'il passait une soirée mémorable à veiller sur les belles rouquines de notre troupe.

— Tu te rends compte qu'il y a peu, on se rencontrait au Centre ?

ajouta Fay avec un petit sourire.

— Comment l'oublier, dis-je. C'est vous qui m'avez sauvée.

— Et maintenant tu es notre reine, dit Allan en abaissant gracieusement un chapeau imaginaire.

Je ris.

— Arrêtez avec ça !

— Ah mais c'est Manoa qui l'a confirmé durant le mariage, plaيدا-t-il avec assurance. Au fait, j'ai ça pour toi.

Allan me remit l'un des TS sécurisé qu'il avait récupéré dans la chaumière d'Ana.

— Oh merci, c'est merveilleux !

Nous n'utilisons que rarement ces appareils parce que nous craignons que quelqu'un perçoive notre fréquence. Certes, s'ingénier à la décrypter prendrait beaucoup de temps, cela restait néanmoins possible. Cependant, même si Manoa m'avait promis que l'endroit choisi pour notre voyage de noces était parfaitement sûr, je ne pouvais pas m'éloigner sans avoir de quoi joindre constamment notre famille afin de prendre des nouvelles de Joy.

— En plus, il y a les derniers épisodes de Draynote dessus, m'informa Allan.

C'était une série pour laquelle nous nous passionnions quand nous vivions à Olyméa. Notre vie d'exilés nous avait privés de tous ces petits plaisirs depuis longtemps.

— Oh, ce n'est pas vrai ! m'exclamai-je aux anges. Comment as-tu fait ?

— Vois ça comme mon cadeau de mariage !

Je serrai Allan dans mes bras. J'étais émue d'avoir des amis aussi merveilleux.

— Je garderai l'autre TS constamment sur moi pour te donner des nouvelles de Joy, affirma Fay.

Heureuse, je l'enveloppai aussi dans notre étreinte.

Nous avons eu tellement d'épreuves et ma survie avait semblé si compromise. Sans parler de celle de Manoa. Mais j'étais vivante... Tellement vivante. Et par-dessus l'épaule de Fay, je vis que lui, mon mari, me regardait. Il m'accorda son sourire en coin. Je sentis la chaleur me monter aux joues.

— Vous vous imaginiez qu'on se retrouverait-là, un jour, tous les trois ? demandai-je à mes amis, tellement heureuse.

— À nous faire étouffer, Allan et moi, dans tes bras ? demanda Fay.

— Oh pardon ! dis-je en les relâchant.

Fay, qui avait sûrement amplifié la situation, éclata de rire.

— Je parle du fait qu'on est là, dans les bois, pour mon mariage ! ajoutai-je.

— Non ma reine, je n'aurais jamais deviné ! dit-elle en faisant une

révérence à son tour.

— Ah, ça suffit, vous deux ! me plaignis-je.

Mes amis s'esclaffèrent et m'attirèrent vers l'espace aménagé pour danser. Nous fûmes rejoints par Niall et Aaron.

— Votre altesse, fit ce dernier en s'inclinant.

— Vous n'allez pas me lâcher avec ça ! grinçai-je.

— Je suis honoré d'avoir été convié à ton mariage, répondit Aaron. Évidemment, je suis un peu déçu, il est désormais trop tard pour que je tente ma chance.

Je ris.

— Tu m'as épargnée lors de notre rencontre, Aaron, c'était déjà beaucoup ! lui fis-je remarquer en me souvenant de cette nuit de lune où mes amis et moi nous étions enfoncés dans les bois afin de nous faire capturer par les perrestres.

— C'est juste, remarqua-t-il avec un ton aristocratique, quel roi magnanime j'aurais fait !

Nous rîmes tous et je remarquai qu'Elora avait accepté de danser avec Peter. La jeune femme me paraissait plus détendue. Je fus surprise. J'avais cru qu'il y avait quelque chose entre Ethiel et elle, mais, de toute évidence, j'avais fait erreur. Après tout, même s'il était décidé à accepter mon choix, Ethiel m'avait confirmé ses sentiments pour moi. Et Elora éprouvait finalement peut-être encore des sentiments pour son fiancé. Au final, l'important était que chacun trouve la paix. Peu importait le chemin qu'elle prendrait.

J'étais décontractée me partageant et plaisantant avec tous mes proches. Nous dansâmes, mangeâmes et échangeâmes des boutades sans que je ne voie le temps passer.

Subitement, je sentis une main se glisser dans mon dos.

— Et si on partait maintenant ?

C'était Manoa. Mon mari... Mon cœur manqua un battement.

— Tu veux dire... Juste toi et moi ? demandai-je d'une voix très timide.

— Oui, toi et moi, confirma-t-il très sûr de lui.

Alors que nous disions au revoir à notre clan pour nous préparer au voyage, je saisis que j'étais terrorisée. L'assurance de Manoa me faisait peur. Je m'étais préparée à m'endormir dans ses bras et à me réveiller à ses côtés sans autre attente qu'être auprès de lui et ce pour toujours. Je m'étais fait une raison. Au point, même, de chérir cette idée. Je vivais dans cette espèce de délire, qu'avoir marié nos âmes me suffisait.

Jusqu'à maintenant, malgré les épreuves sacrément corsées de ma vie, je m'étais battue, et j'avais pu tout contrôler. La naissance de ma fille s'était très bien passée. Ma mutation en azra aussi, qui m'avait

offert un contrôle exceptionnel sur le destin. Grâce à mes forces nouvelles, mon puissant mental et à mes amis si précieux, j'avais pu sauver l'homme que j'aimais et commencer à créer notre monde. L'attirance que j'éprouvais pour Manoa dépassait l'entendement. Mais sur elle aussi j'avais apposé mon contrôle. Et si, ce soir, Manoa se sentait prêt ? J'avais mis tellement de temps à accepter l'idée qu'il ne le serait pas avant longtemps qu'elle était devenue réalité. Et si, ce soir, il allait falloir que je lâche totalement prise ? Que j'abatte mes remparts et que je me livre complètement à lui ?

Même si les autres se moquaient de moi quand ils m'appelaient ainsi, ils avaient raison en partie. Certes, je n'étais pas une reine, mais je m'étais construite un mental de reine. Forte, combative et imprenable.

À chaque regard que Manoa m'accordait depuis notre mariage, je voyais le magnifique hybride qui m'avait rencontrée à Opra, qui me dévisageait et tâchait de me séduire. Fichtre, pourquoi fallait-il que cette robe me mette autant en valeur ? J'aurais dû réfléchir à deux fois avant de me faire grimer en déesse...

La jolie calèche argentée qui arriva me sortit à peine de mes craintes.

— Une calèche ? Tu es fou ! m'exclamai-je.

Mon mariage discret et simple était mort et enterré. Mes amis riaient, nous souhaitant bon voyage. Moi, j'étais dans le flou. Manoa saisit ma main et son contact me brûla. Même mon corps me trahissait. Même mon corps percevait le changement d'attitude de mon conjoint.

— Ne t'inquiète pas, le voyage n'est pas long, m'assura-t-il.

Dès que nous fûmes installés, les chevaux se mirent en route et nous firent progresser à travers un sentier tortueux entre les arbres. J'étais nerveuse au possible. Franchement, j'avais quelques réclamations à faire sur la nature d'azra. Je la pensais en mesure de m'éviter cet état d'adolescente rougissante.

Les minutes s'écoulèrent et nous écoutâmes le doux cahotement de la calèche. J'avais posé la tête contre l'épaule de mon mari pour m'apaiser. Je fermai les yeux. Juste lui et moi... C'était tout ce qui comptait.

— Tu vas bien ? me demanda Manoa au bout d'un long moment.

Malgré tous mes efforts, j'avais une boule dans la gorge.

— Hum...

Pathétique.

Soudain, elle apparut. C'était une maisonnette en hauteur, ronde, construite autour d'un tronc. Des bougies en illuminaient les fenêtres et les marches qui y menaient. Je fus séduite immédiatement, ce qui eut le don de me détendre un peu.

- Oh !
- Elle te plaît ? me demanda Manoa, ravi.
- Elle est sublime !
- J'y travaille depuis des mois, répondit-il très fier.

Je le regardai. Sa beauté et la manière dont il m'observa me troublèrent profondément, au point que je ne fus pas capable de le contempler longtemps.

Ces absences répétées, c'était donc pour cela ! Il n'avait pas uniquement pris ses distances avec moi en raison de son mal-être. En réalité, il préparait en secret une merveilleuse surprise. Il était plus guéri que je ne le pensais et moi, bien moins courageuse que je ne l'avais estimé...

— Viens, me fit Manoa qui venait de sauter de l'habitable et me proposait une main serviable.

Avec cette grande robe, ce n'était pas de refus. J'étais beaucoup trop sauvage dans l'âme pour rester longuement habillée en princesse. J'avais hâte de la retirer. Je croisai le regard de mon mari. Enfin... peut-être pas tant que cela finalement...

Nous montâmes doucement l'escalier illuminé. Le ciel apparaissait au-dessus de la large cabane, quelques étoiles y brillaient. C'était superbe. Je ne pouvais le nier. Mon mariage était déroutant de perfection.

L'intérieur était adorable. C'était une large salle qui se développait autour d'un grand tronc. En face de la porte trônait un énorme lit, il y avait un coin salon, un espace cuisine et une petite porte menant à la salle de bain probablement. Tout était en bois. De longs rideaux en voiles qu'effleurait le vent, filtré par les arbres de la forêt, bougeaient mollement. La lumière hésitante des bougies faisait frémir le décor. La pièce sentait bon les arbres et la fraîcheur de la nuit.

- Tu aimes ? demanda Manoa.
- Évidemment, dis-je. C'est parfait !
- C'est toi qui es parfaite, ajouta-t-il tandis que je me tournai vers lui.

Il releva mon visage pour que je croise son regard.

— Je t'aime et je t'aime infiniment, assura-t-il.

Il m'embrassa très doucement. Je ne fus absolument pas entreprenante. J'étais presque rigide. J'avais trop appris à me contenir pour savoir lâcher-prise comme ça. Manoa s'arrêta.

— Lisor... Qu'est-ce qu'il se passe ?

Je m'assis sur le lit. Je ne savais pas comment m'expliquer. Manoa s'installa juste à côté de moi et me prit les mains. Ses doigts me parurent un peu plus froids que d'habitude.

Je compris que lui aussi était angoissé. Malgré l'assurance qu'il affichait, ses sourires et son réel désir, il avait peur. Si c'était une

première pour moi, ça l'était aussi pour lui, après ce qu'il avait vécu.

— Est-ce que tu es sûr que je peux ? osai-je finalement lui demander sans le regarder.

— Que tu peux quoi ?

— Est-ce que je peux vraiment te toucher ? fis-je en relevant les yeux. Tu es sûr que je peux ?

Je savais que les dernières personnes qui avaient arraché ses vêtements et vu son corps l'avaient fait pour le détruire. Je savais que cela avait laissé une terrible empreinte en lui et j'avais peur que mes doigts ne fassent que lui rappeler ce cauchemar. Outre mes propres craintes concernant mes capacités...

Manoa m'observa avec une grande attention et parla d'un ton très sérieux :

— Oui, Lisor, tu peux.

Je rencontrai son regard et ne le lâchai pas tout en ouvrant sa chemise. Puis, mes yeux tombèrent sur son torse. C'était comme débiller un cadeau et, pendant un vague instant, j'oubliais toute mes peurs.

Il y eut comme un infime sifflement qui passa entre les lèvres de Manoa et je stoppai net mon geste.

— Ça ne va pas ? demandai-je.

Il ouvrit les yeux qu'il avait fermés.

— Si, très bien ! assura-t-il. Je t'en prie, Lisor, *arrête de réfléchir* !

Je me retins de m'excuser et me mordis les lèvres.

— Très bien, dit-il. À mon tour.

Il posa une main sous mon menton et se mit à couvrir ma joue de baisers jusqu'à effleurer mes lèvres. Mon souffle s'en troubla. Lentement, il commença à tenter de retirer les lacets de ma robe. Mais il n'y parvint pas. Au bout d'un moment, il se paralysa. J'en fus effrayée. Tout allait-il s'arrêter à cause de cette fichue robe ? Et dire qu'on parlait de ce moment, de « ça », depuis notre rencontre mais qu'on en était finalement incapables !

Manoa mit son visage entre ses mains.

— Tu pleures ? demandai-je.

Il ôta ses doigts et je vis qu'il riait. Il se mit même à rire aux éclats. Il était si beau et la situation si touchante, que je me mis à rire avec lui.

Quand on fut calmés. J'ouvris la bouche :

— Tu sais, si ça se passe mal, tu pourras dire que c'est normal, vu que je n'ai pas d'expérience, hasardai-je histoire de le rassurer.

Il soupira et son sourire s'effaça.

— Non, Lisor, ne dis pas des choses comme ça....

Il prit mon visage entre ses mains et je vis dans le sérieux de ses yeux délicieusement bleus, infiniment bleus, qu'il était décidé à

m'embrasser. À *réellement* m'embrasser. L'angoisse revint. Me noua le ventre.

— Ou bien, on pourrait jouer aux cartes, suggérai-je.

Il s'approcha et murmura avec beaucoup de douceur et d'indulgence :

— Tais-toi, mon amour ! Tais-toi !

Cela me fit rire tandis qu'il me renversait doucement et m'embrassai pour éteindre mes craintes de la manière la plus merveilleuse qui soit.

Chapitre 5

Goutte après goutte, je percevais la pluie. Très fine. Une pluie matinale qui rinçait délicatement la forêt. Les effluves de la terre, de l'herbe, des plantes, des fleurs, des arbres s'érigeaient lentement dans l'aube vaporeuse. L'eau glissait. S'infiltrait partout. Y compris entre les lattes de notre cabane. Je l'entendais tomber tels de petits battements d'ailes. Tels de petits cristaux brillants se déposant sur l'univers entier. Se déposant sur mon cœur pour le sertir d'étoiles.

L'arbre qui portait notre maisonnette ne subissait pas l'averse, au contraire, il s'en nourrissait. Il appréciait le vent. Son tronc souple s'accordait à ces mouvements en tanguant très délicatement. Je pouvais percevoir son écorce grincer faiblement, la vie pulser en lui. La senteur qu'il dégageait était enivrante, délicieuse. Elle se mariait parfaitement à celle de l'être qui était allongé à côté de moi.

L'odeur de Manoa était partout. Partout. Je n'avais pas besoin d'ouvrir les yeux pour sentir sa présence et m'en délecter. Pour sentir sa chaleur et m'en repaître.

Mes doigts trouvèrent les siens instinctivement, mes paupières se relevèrent. Une lumière très douce avait envahi les lieux, la lumière vraie du jour, filtrée par quelques nuages et par la brume dans laquelle le soleil avait peint des rayons dorés.

Cette lumière sans pareille tombait sur la peau très blanche de Manoa, sur son torse, sur ses cheveux noirs, sur son nez véritablement parfait et sur ses yeux qui s'ouvrirent sur un bleu absolu qui paralysa mon cœur.

— Bonjour, Madame Delambrosio, murmura-t-il.

La moindre parcelle de mon corps se couvrit de frissons. Le voir, l'entendre, le sentir, tout cela me rappelait chaque détail de la nuit. Et j'en fus gênée. Je craignais que mon conjoint ne remarque mes joues s'empourprer, mon palpitant s'emballer. Pourtant, je savais que ma peau d'azra était mon alliée. L'embarras ne déposait plus qu'un léger voile nacré sur mes joues lumineuses.

— Bonjour, mon mari, répondis-je rapidement en me nichant dans ses bras pour lui cacher mon visage.

Appuyée confortablement contre lui, je sentis mon sourire remplir mes joues, contaminer mes yeux et mon âme toute entière. Manoa se donna le temps de réfléchir en caressant doucement les boucles de ma chevelure emmêlée.

— Lisor, tu m'as dit une fois que, passer une nuit avec moi, ce serait beaucoup trop beau. Est-ce que... tu es toujours de cet avis ?

Même s'il tâchait d'avoir un ton léger, je sentais la réelle crainte qui perçait dans sa voix.

— Non, pas du tout, dis-je en me blottissant davantage contre lui avant d'écourter son supplice en ajoutant : j'ai dit que ce serait toucher au suprême. Et je ne croyais pas si bien dire...

Il y eut un silence. Je ne pouvais pas voir son visage et n'entendais que sa respiration et son cœur.

— Tu es sérieuse ? finit-il par demander.

Je me redressai et le regardai. Mes longs cheveux bouclés totalement enchevêtrés et encore gorgés de paillettes s'échouèrent sur son torse. Tout à coup, je me sentis prise à mon propre piège et la frayeur m'emporta. Son visage était très sérieux, ses sourcils légèrement froncés.

— Oui, je le suis..., dis-je sincère. C'était... comment dire... Je ne trouve pas les mots. Mais je pensais que nous étions sur la même longueur d'onde, alors maintenant que tu demandes... je réalise que ce n'était peut-être pas aussi bien pour toi.

Les commissures de ses lèvres tremblèrent légèrement, puis le grand sourire qu'il avait contenu avec peine émergea.

— Évidemment que ça l'était pour moi...

Le sourire fut remplacé par un sérieux intensément admiratif tandis qu'il me dévisageait.

— Tu es... tout ce dont je n'ai jamais osé rêver, fit-il doucement en lissant une mèche de mes cheveux et en achevant son geste en frôlant le contour de ma mâchoire.

Ses yeux bleus s'agrandirent en se posant sur mes lèvres, mon nez et en se projetant dans les miens.

— Tu es... *tout* pour moi...

— Tu en es sûr ? Parce que... eh bien, je ne suis pas la première dans ta vie...

J'avais baissé la tête sur cette constatation bien réaliste.

Il glissa sa main sous mon menton pour relever mon visage très doucement. Ses doigts provoquaient encore sur ma peau une sorte de feu d'artifice.

— Lisor, il faut que tu saches une chose, fit-il très sérieux. C'est vrai, il y a eu beaucoup de femmes dans ma vie... Mais je n'ai jamais été avec une femme que j'aimais comme je t'aime.

— Tu as déjà été amoureux, Manoa, lui fis-je remarquer avec tristesse.

Sa dernière histoire l'avait même laissé dans un piteux état...

— Oui, j'ai été amoureux. Mais certainement pas comme je le suis de toi, affirma-t-il. Quand on est fou amoureux de quelqu'un et que

cette personne ressent la même chose... C'est une expérience qui dépasse largement toutes les autres et de loin !

Il prit mon visage entre ses mains et posa un baiser sur mes lèvres.

— Je ne dis pas ça pour te rassurer, Lisor. Il faut vraiment que tu me crois. Parce que, grâce à toi, je découvre quelque chose d'extraordinaire et je voudrais vraiment que nous le partagions. Sans retenue et sans doute.

Son regard bleu était insistant. Je ne pouvais pas lui résister. Je souris et il embrassa mon sourire.

— Je te crois, admis-je. Et je te pris de me croire quand je te dis que cette nuit fut plus que suprême pour moi...

— Pour moi aussi, assura-t-il ravi.

Je comprenais un peu mieux pourquoi certains tuaient ou mouraient par amour. Je comprenais mieux ce langage qui dépassait les mots et liait les âmes. Mais je ne me sentais pas meilleure ou plus futée pour autant. C'étaient mes combats d'avant ce mariage, mon amour d'avant cette union, qui avaient bâti ma force et développé l'intelligence de mon cœur. Ce bonheur tout neuf n'en était que la conséquence, la récompense... Cette nuit n'avait rien changé à mes sentiments. Elle avait simplement tout sublimé.

Quelques heures plus tard, nous étions toujours dans ce véritable cocon de bien-être. Tout était facile. Contrairement à la veille, la pluie n'avait pas cessé durant la matinée. Elle faisait toujours frissonner la forêt.

J'étais sur le balcon, à hauteur d'arbre, des troncs et feuillages à perte de vue. Le parfum de ce désordre naturel était exquis. La pluie ne faisait que tout amplifier. Tout ranimer. Après notre réveil, j'avais enfilé une nuisette et pris un déjeuner en compagnie de mon éblouissant mari qui avait prévu de la nourriture fraîche et délicieuse pour une semaine. Manger ensemble avec gourmandise tout en réalisant que nous n'avions jamais été aussi heureux avait été merveilleux.

Manoa me rejoignit sur la terrasse. En restant derrière moi, il enlaça délicatement ma taille. J'avais noué mes cheveux en une lourde tresse qui reposait sur mon épaule. L'humidité aidant, des tas de petites boucles s'échappaient de ma coiffure garnissant mes tempes, entourant mon visage. Manoa les embrassa une à une. J'adorais cette pluie. J'adorais cette vie. J'adorais que nous soyons seuls l'un avec l'autre. Le temps semblait s'être compressé. Il n'existait plus. J'étais dans un état de bien-être que je n'avais jamais ressenti. Cependant, Joy était toujours-là, en permanence dans un coin de mon esprit. Quelques messages à Fay m'avaient permis de m'assurer de son bien-être. Ma fille me manquait mais je ne voulais pas avoir à briser notre bulle trop tôt. Mon mari me serra longuement contre lui en observant

la nature.

— On peut utiliser la calèche pour faire des promenades si tu veux, finit-il par proposer d'une voix distraite en me serrant plus fort contre lui.

— Ce serait sûrement génial, mais tout ce qui me passionne, c'est toi, avouai-je en me tournant vers lui et en entourant son cou de mes bras.

J'aimais la forêt, et la parcourir à ses côtés serait probablement merveilleux. Cependant, rien ne me semblait meilleur que le temps que nous passions ici, l'un proche de l'autre. Je l'embrassai et l'entraînai vers le lit.

— Hum... on dirait que tu es moins timide qu'à ton réveil, remarqua Manoa enchanté.

— Tais-toi ! Tais-toi ! lui dis-je en mêlant mon rire au sien.

Je voyais le bas de ma robe blanche et mes pas dans l'herbe ondoyante couverte de feuilles craquantes. Je voyais les centaines de bougies qui formaient une allée. Je voyais Manoa qui m'attendait sous l'arcade. J'entendais notre « oui ». Je voyais ses yeux. La lune les peignait en argent. Puis, ils devinrent lumineux, terriblement bleus tandis que le jour gorgé de soleil embrasait le décor...

Une secousse me tira de mon rêve. Manoa était toujours-là. Le jour, comme la nuit, et même derrière mes paupières, même dans mes songes. Je pris conscience que le soleil n'était pas encore tout à fait levé et qu'il avait cessé de pleuvoir.

Manoa était assis dans le lit, il semblait reprendre son souffle.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? murmurai-je.

— Rien, rendors-toi, Lisor, fit-il rapidement.

— Tu as fait un cauchemar... devinai-je.

Il respira profondément et s'allongea à nouveau à côté de moi. Je me blottis contre lui, il me serra tendrement. Nous attendîmes que sa respiration se calme en écoutant les premiers piailllements d'oiseaux résonner sous la voûte forestière.

— Tu en fais souvent ? finis-je par demander.

— Toutes les nuits, avoua-t-il sombrement.

Il y eut un silence puis j'ajoutai :

— Même durant notre première nuit ?

— Non, pas durant notre première nuit, fit-il avec un petit sourire dans la voix. Mais il faut avouer que nous n'avons pas beaucoup dormi cette nuit-là.

Je me redressai, m'appuyai sur un coude pour le regarder. Il semblait apaisé.

— Franchement, tu te doutais que ça allait être aussi facile entre nous ? lui demandai-je.

Ses iris devenaient plus petits à mesure que la lumière pénétrait, blanche, dans notre cabane. Il les posa sur moi et réfléchit un instant.

— Non, sincèrement, je ne pensais pas que tout irait aussi bien, dit-il.

Il devint songeur et je perçus qu'il était prêt à se confier. Sa quiétude était assez grande pour parler de sa douleur. Je ne bougeai pas d'un cil car j'attendais une telle conversation depuis des mois.

— Mais lorsqu'Ethiel est parti..., avoua-t-il, la voix remplie de franchise. Puis quand je t'ai vue en robe de mariée. Quand tu as dit « oui »... Tout cela m'a fait comprendre que l'horreur était derrière moi. Je n'étais plus l'esclave. J'étais le vrai Manoa à nouveau. Et même, une meilleure version de moi.

Je ne pus retenir un immense sourire en songeant qu'il avait trouvé le chemin de sa guérison.

— De toute façon, ce n'est pas à moi que toutes ces horreurs sont arrivées, déclara-t-il en regardant le plafond de bois avec détermination. À l'époque de ma séquestration, je n'étais pas moi-même. Si je l'avais été, je leur aurais résisté. Je me serais battu comme un fou. Surtout en voyant ce qu'ils faisaient à Elora. Et je serais sûrement mort de ce fait. J'étais un autre. J'obéissais, je les laissais faire, point. C'est l'esclave qu'ils ont maltraité pour se venger des azras, pas moi. Alors, oui, je peux prendre du recul aujourd'hui sûrement plus facilement qu'Elora.

— Mais... tu souffres toujours, n'est-ce pas ? lui demandai-je doucement.

Il tourna la tête à nouveau vers moi et me détailla.

— Ce ne sont que des cauchemars. À chaque fois que j'ouvre les yeux, c'est toi que je vois. Tu dépasses largement en bonheur ce que ces rêves me provoquent en souffrance !

Je souris tandis qu'il touchait mon visage doucement comme si j'étais faite de cristal.

— Je n'ai jamais été aussi heureux de toute ma vie, avoua-t-il. Les rêves ne sont que des ombres qui s'éloignent au matin. Mais toi, je sais que tu es là, toujours...

Mon cœur se gorgea d'amour et de gratitude.

— Et toi ? demanda-t-il. Tu es toujours aussi heureuse ?

— Oh oui, je le suis, Manoa !

— Joy te manque, n'est-ce pas ?

Je me calai contre lui et fermai les yeux.

— Oui, avouai-je.

— N'ai pas honte de l'aimer aussi fort. S'il y a bien quelqu'un avec qui je peux te partager, c'est bien elle. Nous allons rentrer aujourd'hui.

— Ça ne fait que trois jours alors que je t'en ai promis cinq ? objectai-je timidement.

— Peu importe, fit-il. Quand on sera au château, tu seras toujours ma femme de toute façon.

— J'y compte bien ! dis-je presque indignée, ce qui le fit rire.

De retour à Eléor, nous eûmes le plaisir de découvrir que notre famille avait quitté l'aile des invités pour emménager dans le château. Malgré ses pièces grandioses, un vent de chaleur régnait entre ses murs. Des bouquets de fleurs et des bougies, garnissaient pièces et couloirs. Ici, une guitare abandonnée par Allan, là, un des vêtements d'Elora, rappelaient la présence d'une famille paisible. L'odeur âcre des matériaux neufs avait laissé place à la fraîcheur naturelle que suppose un foyer soudé. Nous trouvâmes la plupart de nos proches dans le salon du premier étage qui donnait sur la grande terrasse.

Nos amis furent surpris de nous voir si vite rentrés et nous saluèrent avec bonne humeur. Ils semblaient tous ravis de leur nouvelle demeure. Joy fut la seule à ne m'accorder aucune attention. À notre arrivée, elle se trouvait sur les genoux d'Elora tandis que Katrina agitait des jouets devant ses yeux. Avec tous ces adultes bienveillants pour s'occuper d'elle, elle ne semblait même pas avoir remarqué mon absence, ce qui me provoqua à la fois un sentiment de soulagement et une légère sensation de déchirement.

Je la serrai contre moi tandis que nos amis nous posèrent quelques questions sur le confort de notre cabane, dont Manoa leur avait révélé l'existence bien avant moi. Tout le monde saisi très vite que c'était le manque de ma fille qui nous avait fait rentrer si rapidement. Car ce fichu sourire, incapable de quitter mes joues, les informait nettement sur le degré de mon bonheur. Le meilleur dans tout cela, c'est que Manoa semblait profondément heureux lui aussi. Il parlait, plaisantait et semblait plus détendu que jamais. Je retrouvais véritablement le Manoa que j'avais rencontré à Opra. À une différence près : la joie de mon binôme était souvent feinte, le bonheur de mon mari, lui, était vrai.

Fay et Allan insistèrent pour nous montrer une surprise. Tandis que je gardais Joy tout contre mon cœur, couvrant ses joues tellement tendres et sa chevelure douce de baisers, nous les suivîmes à l'étage supérieur – dédié aux appartements familiaux. Les bacs de mortiers, les outils et autres gravats avaient disparu. Le couloir principal avait été agrémenté de torches et un arôme floral investissait les lieux. Fay poussa la porte de la pièce située au milieu de l'étage et nous invita à entrer. J'eus un choc. Cette chambre, censée devenir la nôtre, avait été

aménagée avec un soin tout particulier.

La pièce était très vaste, pourvue d'un très large balcon qui laissait la lumière entrer à foison. Un immense lit blanc était disposé à gauche, en face duquel se trouvait un magnifique bureau laqué sur lequel je reconnus nombre de mes affaires. Une petite porte offrait un accès direct sur le couloir menant à la tour réservée à Joy. À droite, plusieurs canapés blancs disposés sur un énorme tapis duveteux, et faisant face à une cheminée, formaient l'espace salon. Une porte permettait d'accéder à notre salle de bain privée et à notre dressing. Malgré les murs de pierre habillés de quelques tapisseries dorées, les lieux rappelaient dans leur élégante pureté, l'appartement de Manoa, dans lequel je m'étais sentie si bien. Mais les meubles et les décorations, comme ce coffre débordant de tissus brillants ou ces bougies sur des chandeliers argentés, avaient un quelque chose de... royal. Tout avait été savamment disposé pour favoriser la détente et le confort tout en offrant un luxe dépouillé. C'était vaste et intime à la fois.

Je m'avançais vers le balcon dont la baie vitrée – légèrement incurvée puisque nous nous trouvions dans le donjon principal – remplissait quasiment tout le pan de mur faisant face à la porte. La vue était incroyable. La roseraie, une tour toute en verre était visible même depuis l'entrée de la chambre. D'ici nous pouvions apprécier les pelouses qui entouraient le château, les murailles presque terminées, et, en contrebas, la forêt, une vallée couverte d'arbres, resplendissante, avec ses reliefs lessivés de soleil. Au loin, les montagnes, baignées de lumière en cette heure, traçaient un horizon mystérieux et féérique.

— C'est fabuleux, dis-je finalement en me tournant vers nos amis plutôt fiers d'eux. Franchement, vous avez fait un travail incroyable ! Merci ! Infiniment merci !

— C'était un plaisir, assura Allan très content de lui.

Certes, en élaborant les plans d'Eléor, j'avais proposé que nous options pour des dimensions importantes. En tant qu'azra, nous étions capables de nous déplacer à une vitesse surhumaine, et nous avions des sens qui défiaient les distances. De ce fait, j'avais pensé que notre vie en communauté serait plus facile si nous avions tous de l'espace et des murs insonorisés. En prime, un peu de luxe rappellerait peut-être à mes amis celui auquel ils avaient toujours été habitué à Olyméa. De plus, Zefryam et Ana disposaient d'une fortune incommensurable dont ils ne savaient que faire ! Enfin, il est vrai qu'après une vie de pauvre nomade effrayée, bâtir un vrai château fort et pouvoir jouer à la chatelaine était un rêve inavoué. Une belle revanche sur ma vie. Seulement, j'avais presque honte de l'opulence dans laquelle je vivais désormais et qui devenait une habitude.

Joy disposait d'une tourelle pour elle seule. Remplie par ses jouets,

coussins et son adorable berceau, elle était utilisable uniquement à l'étage où nous nous trouvions. Mais un escalier en colimaçon, actuellement fermé par une barrière, menait à une salle de jeu et à un balcon de princesse qui allait sûrement notablement agrémenter ses futurs jeux d'enfant.

Comme elle commençait à sommeiller, je pris soin de l'installer tendrement dans son lit en vue d'une paisible sieste.

Zefryam venait de rejoindre Fay et Allan qui discutaient toujours avec Manoa dans notre chambre. Lorsqu'il me vit revenir, il m'adressa un large sourire.

— Moi aussi, j'ai un cadeau pour vous, assura-t-il le regard pétillant.

Manoa et moi le suivîmes dans les couloirs du château jusqu'à une petite tour qui donnait côté parc, accessible par une passerelle. Je me rappelai vaguement cet endroit prévu sur les plans en guise de réserve. Seulement, mon père de cœur avait totalement aménagé les lieux pour notre profit. Au première étage de la tour, une véritable petite salle de sport privée avait été conçue, éclairée par de grandes fenêtres à l'intention de Manoa qui en resta sans voix. Tout en haut de la tour, une petite bibliothèque personnelle m'était réservée. De longues et hautes fenêtres faisaient tomber une lumière céleste sur les multitudes d'étagères disposées sur les murs de la pièce ronde. L'intérieur du toit en dôme avait été peint en bleu sombre et agrémenté d'une myriade d'étoile dorées. Des canapés à l'allure antique, recouverts de soieries bleues, attendaient que je m'y repose.

— C'est votre cadeau de mariage, affirma Zefryam enchanté.

— Nous avons déjà une chambre fabuleuse ! C'est beaucoup trop ! ne pus-je m'empêcher de m'exclamer.

Zefryam rit légèrement.

— Nous avons tous des chambres fabuleuses, me fit-il remarquer. De plus, nous disposons de tourelles adjacentes à nos chambres. Mais la vôtre est réservée à Joy. On a tous pensé que vous méritiez un endroit en plus pour pouvoir vous ressourcer. Cela pourrait vous permettre de vous détendre parfois autrement que l'un avec l'autre. C'est important de pouvoir se retrouver avec soi-même de temps en temps.

— C'est une attention très touchante, dit Manoa. Seulement, je te prierai d'éviter de donner de mauvaises idées à ma femme.

Il attrapa ma main.

— Je n'ai pas envie qu'elle prenne goût à mettre de la distance entre nous, plaisanta-t-il.

Je ris.

— Zefryam, c'est tellement adorable ! dis-je, cherchant mes mots avec peine. Franchement, j'ai la famille la plus exceptionnelle qui soit !

— Et le mari le plus exceptionnel, s'amusa Manoa en embrassant

mes doigts avant de se tourner véritablement reconnaissant vers Zefryam. Merci... on ne s'attendait pas à tout ceci...

J'avais craint que notre retour au château ne mette un terme à notre lune de miel. J'avais tort. Et les jours qui suivirent ne firent que confirmer cette délicieuse réalité. Nous étions toujours sur notre petit nuage. Ouverts et joyeux avec notre famille lorsque nous étions en sa présence, et quand la porte de notre chambre se refermait, notre bulle de bonheur se recréait totalement sans que rien ne puisse nous atteindre.

Mes journées furent vite rythmées par le temps que j'accordai à ceux que je chérissais et à ce que j'aimais faire. Ce qui était en soi, tout à fait merveilleux. Je prenais soin de Joy, riais et m'émerveillais de ses apprentissages, la baignais et la nourrissais très souvent avec Manoa qui s'impliquait auprès de moi. Il était si tendre avec elle que j'en oubliais presque qu'il n'était pas le père. Mon cœur était rempli de gratitude envers Ethiel qui nous avait fait un cadeau de choix en s'effaçant au bon moment. Manoa aurait le temps de s'assurer de sa place avant son retour.

Je passais aussi du temps avec mes amis, préparais les repas avec eux et surtout, participais à l'organisation carrément planifiée sur un tableau d'affichage de l'aménagement et de l'entretien du château. Le ménage de l'énorme structure dans laquelle nous vivions était le revers de la médaille et je m'efforçais de faire ma part du boulot autant que possible d'autant que mes capacités d'azra rendaient tout travail physique passionnant. Le nettoyage, qui m'épuisait autrefois, était un plaisir qui me donnait même le sentiment de m'énergiser, de me rincer l'esprit. Cependant, je n'arrivais pas encore à libérer du temps pour profiter de ma petite bibliothèque qui me ravissait totalement, car je consacrais celui que j'avais de libre à mon mari. Pratiquement toutes mes soirées et l'essentiel de mes nuits lui étaient accordés pour mon plus grand plaisir.

En fin de compte, à Eléor, tout semblait tourner pour le mieux. Le temps filait, le bonheur m'étourdissait. Je commençais même à m'y habituer. Désormais, je ne m'attendais plus qu'à la paix, je la considérais comme une norme.

Toutefois, un beau jour, à peu près un mois après notre mariage, Penina se présenta au château et réclama une réunion de toute urgence. Nous la reçûmes dans la « salle du conseil », une gigantesque pièce située tout en haut du donjon. Une immense table ronde en marquait le centre, sur laquelle étaient disposés tous les plans d'Eléor, jusqu'aux souterrains les plus secrets ainsi que les cartes des environs.

Penina se pencha justement sur ces dernières en nous montrant diverses zones entre Olyméa et Eléor.

— J'ai remarqué des déplacements de foules, nous expliqua-t-elle. Plusieurs groupes d'hybrides se dirigent sur Eléor.

Cette annonce me glaça aussitôt. Je serrai les doigts de mon mari qui ne broncha pas, même si son regard était soucieux. Zefryam, Ana, James, Fay et Allan étaient particulièrement attentifs. J'avais laissé Joy entre les mains d'Elora et Katrina, dans leur chambre.

— Comment ont-ils pu nous localiser ? s'inquiéta Manoa.

— Andrew..., soupira James. Il sait tout. Il a dû nous faire de la pub.

— Mais pourquoi ?

— Pour les mêmes raisons qu'il a parlé de Lisor à Olyméa, devina Zefryam. Sûrement pas de bonnes raisons évidemment...

— On est attaqués ? demandai-je pétrifiée.

— Non, fit Penina avec un sourire qu'elle semblait avoir eu bien des peines à contenir. Avec Aaron, nous les avons espionnés sous forme animale. La nouvelle de ton mariage avec Manoa s'est propagée comme une traînée de poudre.

Elle regarda tour à tour Manoa et moi, puis ajouta avec excitation :

— En fait, ces hybrides viennent pour vous faire allégeance ! expliqua-t-elle rayonnante. Ils veulent rencontrer Manoa, le premier roi hybride !

— Tu es sérieuse ? répondit simplement mon mari.

— Oui, et ils veulent voir la dernière azra, la reine du renouveau ! ajouta-t-elle avec fierté en posant les yeux sur moi.

Je secouai la tête.

— C'est une plaisanterie ?

— Tout ça veut dire que tu avais raison, Lisor, intervint Zefryam plus détendu. Épouser un hybride comme tu l'as fait, d'autant plus un ancien esclave, cela a conquis le cœur de la population. Vous êtes un symbole de paix et de liberté pour le peuple.

— Attendez les amis, fis-je. On a toujours dit ça par humour... on ne s'est jamais pris pour des dirigeants, j'espère que c'est clair !

Fay échangea un regard amusé avec Allan. Ana fit de même avec Penina. Zefryam arborait un franc sourire. Je n'en revenais pas que nos amis semblent aussi décontractés alors qu'une myriade de complications se dirigeait droit vers nous.

— On sait très bien que vous étiez les seuls à ne pas y croire, dit Zefryam.

— L'essentiel de la population des villes sont hybrides, intervint Penina, toujours ravie. Pour eux, Manoa est le roi le plus légitime qui soit.

Ces mots déclenchèrent quelque chose en moi. Je ne pouvais pas nier que j'étais satisfaite que la situation me donne raison. C'était exactement ce que j'avais dit à Priam qui prétendait que ce mariage

serait un mauvais choix. Peut-être que Manoa n'allait pas inspirer les perrestres. Mais ce n'était pas le cas des hybrides qui étaient bien plus nombreux et dont le sort m'intéressait davantage. Mon choix avait le mérite de valoriser cette race tenue en bride par les azras, ce qui me rendit tout à coup très fière.

Je saisis la main de mon mari qui semblait légèrement chanceler sous le poids de la responsabilité qui pesait désormais sur ses épaules.

— Et pour toi c'est pareil, Lisor, reprit Penina. Les hybrides ont appris que tu es l'humaine qui a défié les azras d'Olyméa, mis au monde un enfant et changé le cours de l'Histoire en mutant. Tu as choisi d'épouser un hybride. Tu es un symbole fort pour eux.

Cette fois, ce fut Manoa qui tourna la tête vers moi.

— Tu vois, tu rêvais de construire notre monde..., fit-il. On dirait que c'est réussi...

— Mais comment allons-nous faire pour accueillir tous ces gens ? réalisai-je effrayée.

— Sont-ils nombreux ? demanda Zefryam à l'intention de Penina.

— Quelques centaines, dit-elle comme si ça n'était pas grand-chose.

— Quelques centaines ? ! m'exclamai-je.

— On ne pourra pas les repousser, fit Manoa qui avait tout à coup retrouvé toute son assurance. Hors de question qu'on les repousse. Olyméa a fait de moi un esclave et m'a envoyé tout droit à la mort ! Je ne forcerai personne à retourner chez ces monstres. Nous allons les accueillir.

— Comment ? s'enquit James. L'aile des invités ne sera pas assez grande !

— Il va falloir qu'on s'organise, qu'on construise des bâtiments supplémentaires, fit Zefryam. Cela fait un bout de temps que j'y pense.

— Sauf qu'en attendant, on ne peut pas laisser tous ces gens dehors, leur fit remarquer Fay.

— Et si on les logeait dans le salon du rez-de-chaussée ainsi que dans les réserves près des serres en plus de l'aile des invités ? suggéra Allan.

— C'est une option, fit Ana. Mais ouvrir les portes de notre château pour loger des étrangers n'est pas sans risque.

— Elle a raison, intervint James. N'oublions pas que c'est sûrement Andrew derrière tout cela. Même si les gens sont sincères, n'importe quel traître peut se cacher parmi eux.

— ...Et profiter de la confusion générale pour enlever Joy, réalisai-je angoissée.

— Pourquoi ne pas prévoir des tentes pour qu'ils puissent s'installer dans la forêt ? suggéra Fay. En attendant d'avoir mieux à proposer...

— Ce ne serait pas trop irrespectueux ? rétorqua Manoa, songeur.

— Pas si nous les accueillions comme il se doit, en les laissant vous

rencontrer, Lisor et Manoa, objecta Ana.

— Très bonne idée, intervint Zefryam qui semblait inspiré. Nous allons inviter au moins une partie d'entre eux à rentrer dans le château pour présenter leurs hommages. Nous nous chargerons de gérer tous leurs déplacements avant de les conduire vers le campement improvisé.

— Leurs hommages ? demandai-je. Qu'est ce que vous voulez que Manoa et moi fassions au juste ?

— La salle du trône ! s'exclama Allan le visage transfiguré. Vous allez les accueillir dans la salle du trône !

— Logique implacable, dut convenir Manoa qui semblait mieux gérer que moi.

La salle du trône n'avait toujours été qu'un jeu pour nous. Un simple jeu. Même si je réalisais que, pour nos amis, ce n'était peut-être pas le cas. Jouer les reines – les vraies reines, s'entend – ne me ressemblait pas. J'étais simple. J'étais Lisor. J'étais moi. Avec un cœur humain suffisamment grand pour y loger une armée. Mais pas l'orgueil d'en diriger une.

— Il faudrait que vous vous habilliez un peu mieux que ça, commenta Ana en jetant un œil vers Manoa et moi.

— Je vais partir à Méliocor pour acheter les tentes, proposa James.

— Je t'accompagne, fit Allan.

— Fay, tu pourras m'aider à gérer les foules, dès leur arrivée ? demanda Ana.

— Bien sûr, il faut que je me change aussi pour être plus présentable.

Elle s'éloigna et je me tournai vers Penina.

— Selon tes estimations, il reste combien de temps avant que les premiers hybrides n'arrivent ?

— Quelques heures, fit-elle après réflexion. Entre trois et cinq. Ils ne sont pas très rapides.

— Très bien, ça me laisse le temps de mettre Joy en sécurité.

Je n'étais pas tellement disposée à notre plan, mais je ne voyais pas comment repousser des centaines d'hybrides... Je devais donc parer au plus pressé. Manoa m'accompagna à l'étage inférieur et m'aida à expliquer la situation à Elora et Katrina. Les jeunes femmes furent très surprises. Elora plutôt inquiète et Katrina totalement ravie. Quoiqu'il en était, elles acceptèrent avec plaisir de veiller scrupuleusement sur ma Joy en s'enfermant dans la tour de cette dernière pour les prochaines heures. Elles promirent même de me prévenir ou de s'enfuir par les souterrains au moindre doute, et ne firent aucun commentaire devant le degré certain de paranoïa qui m'avait poussée à exiger ce serment.

Ensuite, Manoa et moi nous isolâmes dans notre dressing pour choisir nos tenues. Comment s'habillent les rois ? Cette question nous déclencha un petit rire nerveux. Je choisis ma longue veste émeraude, pourvue d'enluminures gracieuses, que j'associai à un pantalon en soie noire. C'était l'une de mes tenues les plus classes sans être pour autant ostentatoire. Manoa trouva un ensemble dans le même style. Je peignais longuement mes cheveux pour leur rendre un peu plus de noblesse.

Nous passâmes les heures qui suivirent à discuter avec Zefryam, Ana, Fay et Peter – ce dernier ayant accepté de s'associer au service d'accueil – de notre organisation. Allan et James en auraient pour des heures afin d'acheter des tentes à Méliocor et la place de Katrina et Elora auprès de Joy était non négociable à mes yeux. Il faudrait donc qu'ils gèrent la foule à seulement quatre personnes.

Lorsqu'on m'informa que les premiers hybrides venaient de se présenter au château, je fus pétrifiée. J'avais envie de fuir avec ma fille et mon mari. Zefryam nous intima de nous rendre dans la fameuse salle du trône. Je n'y avais pas mis les pieds depuis le départ d'Ethiel. À ma plus grande surprise, une estrade avait été installée au fond de cette vaste salle ronde sur laquelle deux fauteuils dorés étaient disposés.

Je me tournai vers Zefryam.

— Sérieusement ?

— Nous avons préparé ça pendant votre lune de miel, avoua Zefryam. Nous nous sommes amusés, il est vrai, mais nous avons aussi pensé que ça pourrait être utile si une telle situation venait à se présenter. Il fallait que vous puissiez accueillir les gens avec respect et panache.

— On peut les accueillir tous en famille, pas obligé de sortir les couronnes ! lui fis-je remarquer pendant que Manoa essayait un trône en souriant.

Il ne m'aidait pas sur ce coup-là !

— Dommage, fit Zefryam. Allan va être déçu, il a dit qu'il allait en acheter à Méliocor...

— Tout cela n'est qu'une blague pour vous ? m'étonnai-je légèrement acide.

Zefryam me prit doucement par les épaules.

— Sûrement pas, assura-t-il. Tu as changé les choses en arrivant à Olyméa. Le Conseil a essayé de vous piétiner Manoa et toi, et maintenant une partie de son peuple se tourne vers vous. Alors, même si je prends tout ceci très au sérieux, tu ne peux pas m'empêcher d'être heureux, Lisor ! Pour ce qui est de ton statut, appelle-le comme tu veux, mais n'oublie pas ce que ce peuple est venu chercher.

Je me sentis légèrement tremblante. D'accord, ce peuple voulait une reine... et moi, que voulais-je ?

— Pense à ta famille, ajouta Zefryam. Pense au mal que les azras du Conseil ont perpétré. Pense à... Adylie.

Son regard se troubla légèrement.

— Tu n'as pas besoin d'être une reine, c'est vrai, conclut-il. Sois juste toi-même et rends hommage à ta grand-mère. Je pense qu'elle serait très fière de toi. Comme je le suis moi-même.

Zefryam aimait toujours Adylie. Rien ne semblait pouvoir éteindre cet amour. Et moi aussi, j'aimais toujours ma grand-mère. Jamais je ne pourrai cesser d'aimer cette personne qui m'avait presque tout appris. Oui, elle serait fière de me voir pratiquement sur un « trône ». Elle avait une fâcheuse tendance à parler de notre lignée avec hauteur. Cela dit, j'allai faire les choses à ma manière.

Les portes s'ouvrirent subitement. Je remarquai une foule d'hybrides qui attendaient déjà dans le hall et qui tendirent le cou pour mieux nous voir tandis que Fay s'efforçait de maintenir une certaine cohésion. Ana et Peter devaient gérer la sécurité à d'autres points stratégiques. J'espérais que notre plan fonctionne. Car toutes mes pensées allaient sans cesse vers Joy. En raison de la récente guerre avec les perrestres, Penina ne pouvait décemment pas se montrer si tôt, nous ne voulions pas effrayer les gens. Mon amie perrestre avait toutefois accepté de rester sous forme animale afin de surveiller la foule et signaler ou arrêter tout individu suspect. La savoir aux aguets dans l'ombre me rassurait grandement.

Pour l'heure, je devais me concentrer sur mon rôle d'hôtesse. Ana fit rentrer deux hybrides dans la salle du trône qui s'avancèrent timidement vers nous. Zefryam s'effaça sur le côté – avec la démarche d'un garde du corps respectueux, ce qui me fit presque lever les yeux au ciel. Manoa avait quitté son siège depuis longtemps et venait de se poster juste à côté de moi en bas de l'estrade pour accueillir nos premiers invités.

Il s'agissait d'un couple vêtu assez pauvrement. Sûrement des paysans d'Olyméa qui en avaient assez d'être exploités par elle. Ils nous regardèrent avec une totale admiration et nous firent une profonde révérence. Je fus partagée entre une envie de rire et de me sauver à toutes jambes, mais je m'en retins. Manoa et moi échangeâmes un regard et, d'un commun accord, nous nous approchâmes d'eux.

— Relevez-vous, dis-je en saisissant les mains de l'épouse.

Je serrai ses doigts avec douceur entre les miens.

— Bienvenue à Eléor, lui fis-je tandis que Manoa accueillait tout aussi chaleureusement son mari.

Les deux hybrides nous observèrent avec extase. Andrew avait fait

mousser nos rôles dans la politique de ce monde. Sans doute cherchait-il à nous mettre en avant pour mieux nous détruire par la suite. En attendant, nous ne pouvions que nous montrer sympathiques envers ces personnes qui avaient bien raison de quitter Olyméa.

— Votre altesse..., me fit la dame toute tremblante.

— Lisor, la corrigeai-je doucement.

— C'est un tel honneur de vous voir et...

Elle baissa les yeux sur nos mains entrelacées.

— Nous sommes venus pour vous faire allégeance, fit-elle avec beaucoup de considération.

— Nous ne supportons plus les traitements d'Olyméa, intervint son époux.

— Je déteste Olyméa, je vous comprends donc très bien, assura Manoa ce qui fit sourire nos invités. Seulement, il faut que vous sachiez que ma femme et moi, ne nous considérons pas comme des rois, ajouta-t-il avec une justesse qui me plut beaucoup. Nous voulons simplement bâtir un monde totalement pacifique. Nous souhaitons faire la paix avec les azras, les hybrides mais aussi les perrestres, et les possibles humains survivants.

— C'est ce que nous voulons également, assura l'hybride qui semblait transfiguré en nous parlant.

— Malheureusement, nous ne pouvons pas vous accueillir très dignement pour le moment, intervins-je. Nous ne nous attendions pas à ce qu'une foule se déplace.

— Ce n'est pas grave, reprit le mari. Nous construirons nous-mêmes notre maison si vous l'autorisez.

— En attendant, j'espère que vous supporterez le camping, lui répondis-je.

Le couple prit congé en nous remerciant un bon milliard de fois.

Les hybrides, parfois des lignées entières, nous furent présentés. Il fallut répéter souvent les mêmes mots, les mêmes sourires. Étonnamment, j'y pris goût. Non pas d'être traitée telle une divinité. Plutôt de me montrer accessible. Des rois auraient peut-être opté pour un grand discours réservé à la foule. Pour ma part, je préfèrai nettement cet accueil personnalisé qui représentait bien notre caractère. Nous étions des hôtes chaleureux qui accueilleraient personnellement autant que possible tous ceux qui seraient pour la paix. Exclusivement pour la paix.

Peu à peu, je compris que mon rôle n'était pas de jouer les reines, mais de rassurer une population choquée. Choquée par la guerre récente, choquée d'avoir appris les atrocités perpétuées par les azras, choquée d'avoir subi l'esclavage... nous étions simplement là pour les reconforter, leur promettre qu'une vie meilleure était possible pour cette planète et je commençais même à y croire...

Profitant d'un temps mort entre deux nouveaux arrivants, je me tournai vers mon mari pour sonder son expression et savoir s'il ressentait la même chose que moi. Ses yeux bleus me sourirent plus que ses lèvres et j'en fus transportée. Cet homme si grand, c'était mon mari. Sa grandeur résidait dans sa noblesse de caractère, sa douceur, sa force et son humilité. C'était mon mari ! Et il m'appelait « ma femme ». Je peinais encore à le réaliser. D'autant que j'eus le sentiment que nous commencions à peine à nous connaître. D'une manière surprenante, ce moment était une nouvelle communion pour nos âmes.

L'expression chaleureuse de Manoa changea lorsqu'il tourna la tête vers la personne qui était rentrée dans la salle. Il fut sur la réserve immédiatement.

Je me tournai et reconnu Ethiel.

Il avait tenu promesse. Il était revenu

Tous les hybrides du hall murmuraient devant l'arrivée fracassante de cet étonnant perrestre. Puis, le silence retomba en même temps que les battants de la grande porte derrière lui se scellèrent.

La dernière fois que j'avais vu Ethiel, c'était lorsqu'il m'avait révélé la profondeur de ses sentiments, lorsque j'avais avoué les miens et que nous avions fait notre deuil. La tristesse de cet instant n'était plus sur ses traits gracieux. Ses yeux dorés semblaient sûrs. Certes, il souffrait, mais il était plus fort que ça. Il était perrestre et puisait une force nouvelle dans sa nature. Il s'arrêta à plusieurs mètres de nous, me regarda longuement, sans impertinence, juste comme s'il analysait si mon mariage m'avait changée. Peut-être aussi pour vérifier si je comptais tenir ma promesse, si j'étais toujours disposée à le considérer comme mon ami. Je voulus sourire pourtant mon visage restait immobile. J'avais trop peur que la moindre de mes réactions soit mal interprétée par Ethiel ou Manoa...

Ethiel s'avança finalement et s'inclina devant nous avec beaucoup d'élégance. Lorsqu'il se redressa, nous n'avions pas bougé d'un pouce, trop stupéfaits. Un sourire carnassier envahi tout son visage.

— N'ai-je pas le droit de vous présenter mes hommages, moi aussi ? demanda-t-il.

Je ne pus m'empêcher de lui offrir un immense sourire. Manoa s'avança vers lui légèrement.

Le perrestre le regarda, sans animosité. Il prit le temps de respirer et parla avec respect.

— Je voulais aussi vous présenter tous mes vœux de bonheur pour votre mariage, fit Ethiel.

Leur échange visuel dura quelques instants. J'étais tendue mais certaine que je ne devais pas intervenir. Ils se jaugeaient l'un et l'autre, cherchant à s'assurer de la place qu'avait chacun. Ethiel me

parut grand, lui aussi. Même s'il montrait qu'il avait abandonné toute idée de me conquérir, il le faisait avec une telle dignité que je le trouvais impressionnant de justesse, de maîtrise et d'abnégation. Il avait changé. Tellement changé. Je l'avais découvert depuis son retour après son pèlerinage avec ses comparses, et je le voyais encore davantage maintenant. Peut-être était-il tout simplement lui-même. Tout comme cela avait été mon cas, son vécu l'avait éloigné momentanément de celui qu'il avait toujours voulu être. Désormais, tout allait mieux.

Manoa se décongela.

— Merci Ethiel, fit-il d'une voix reconnaissante. Merci, mon ami.

Ils se sourirent. Et mon cœur se desserra.

Chapitre 6

Eléor... C'était une cité désormais. Un superbe château tout au sommet d'une colline entourée d'une myriade de maisonnettes pittoresques et de quelques autres établissements de bois et de pierre. Des jardins, des parcs, une grande place, tout ceci cerné par des champs dont les jeunes pousses coloraient déjà l'horizon.

Six mois s'étaient écoulés depuis mon mariage. Nous avions passé l'hiver à édifier, pierre après pierre, cette ville désormais déclarée officiellement auprès des Mégalofoles alentours. De simples réfugiés sous des tentes, les hybrides étaient devenus des citoyens à part entière. Zefryam et Ana avaient su mettre sur pied l'économie d'Eléor, en exportant les pierres de la carrière que nous exploitons près des montagnes, en important de la nourriture que nous revendions ensuite aux hybrides, qui payaient avec les salaires que nous leur versions pour leurs travaux.

Bientôt la ville serait en mesure de concevoir sa propre nourriture, grâce aux plantations dont les premiers semis avaient eu lieu le mois dernier. Avril se profilait déjà et, avec lui, un printemps ensoleillé ! Ce qui n'était pas de refus après ces derniers mois de froid et de vent. Seules les bourrasques intenses persévéraient malgré l'arrivée du beau temps. Et ma joie, elle, était à son comble. Même si je ne pouvais empêcher les titres royaux que l'on nous donnait par jeu, j'avais réussi à faire intégrer que nous étions simplement la famille fondatrice d'Eléor, humble et bienveillante. Et j'étais ravie de constater que chaque membre de cette famille avait trouvé sa place.

Hormis Peter qui avait décidé de partir quelques semaines plus tôt, après avoir promis de ne rien révéler de notre organisation et de ne pas retourner à Olyméa. Il ne supportait plus la distance d'Elora. J'avais accepté son choix, un peu triste pour les deux jeunes gens qui semblaient tenir l'un à l'autre. Sauf qu'Elora, surnommée « La dame d'Eléor », comme l'avait prédit Manoa, ne semblait pas en avoir souffert, bien au contraire. Elle avait ouvert une boutique en centre-ville où elle vendait des herbes médicinales. Elle sublimait l'horreur vécue en aidant les autres à surmonter leurs propres démons. Elle semblait avoir trouvé une certaine paix, tout autant que sa sœur Katrina d'ailleurs, qui était la directrice de la garderie d'Eléor.

En effet, beaucoup d'hybrides étaient arrivés dans notre cité avec leur progéniture. Ce qui avait permis à Joy de rencontrer enfin

d'autres enfants. Je ne la laissais cependant en présence de ces petits hybrides, naturellement plus forts qu'elle, que lorsque je pouvais l'accompagner ou lorsque Ethiel s'y rendait. Même si elle était ravie de jouer avec d'autres bambins, la petite princesse humaine d'Eléor disposait d'une protection rapprochée inévitable en vertu de sa nature.

La sécurité de ma fille et celle de la cité en son entier étaient d'ailleurs ma priorité ! J'avais de ce fait été désignée comme la chef de l'équipe de protection d'Eléor. Fay, Penina, et Aaron travaillaient à mes côtés ainsi que des hybrides de confiance que nous avions embauchés pour nous seconder. Je faisais des rondes régulièrement dans les bois alentours et ne cessais de travailler mon sens de l'Écoute.

En plus des remparts qui protégeaient le château, une muraille visant à sécuriser la cité était en train d'être édifiée. Ces travaux m'intéressaient mais je ne pouvais pas beaucoup m'en mêler étant donné mon emploi du temps extrêmement chargé. Ethiel et moi prenions soin de Joy à tour de rôle, et, outre mes patrouilles, je continuais de recevoir des personnes en entretien dans la salle du trône dans laquelle Manoa et moi nous relayons. Les nouveaux arrivants – un peu plus rares désormais – pouvaient faire une demande au service d'accueil chapeauté brillamment par Allan qui avait d'autres hybrides sous ces ordres, afin de rencontrer, Manoa, le célèbre hybride ou la dernière azra que j'étais.

J'étais d'ailleurs occupée à recevoir mes rendez-vous cet après-midi-là. C'était Fay qui filtrait les entrées et les faisait patienter dans le hall. Les premiers invités défilaient, me présentaient leur hommage, me remerciaient sous le regard attentif d'Aaron, qui adorait jouer les gardes du corps.

J'appréciais hautement que mes amis perrestres se soient intégrés à la vue de tous dans notre cité. Cette dernière mêlait toutes les races dans une véritable paix. C'était une prouesse dont je n'étais pas peu fière.

— Lisor Delambrosio, c'est un honneur, dit une voix confiante dans mon dos alors que je m'étais tournée vers Aaron entre deux visiteurs pour lui sourire.

Je fus surprise en découvrant la personne qui venait de se courber devant moi. C'était un azra. Le tout premier azra qui débarquait à Eléor. Son visage m'était légèrement familier. Il eut un grand sourire malicieux.

— Je vous trouve plus belle en brune, décréta-t-il, sûr de lui.

Ma mémoire d'azra me renvoya à cet instant où je m'étais immiscée dans le palais des azras à Olyméa, dans le but de rencontrer Julian. Cet être au teint halé et aux dents éclatantes avait effleuré ma main de ses lèvres à l'époque sans que je n'aie besoin de répondre à sa question.

Il s'approcha de moi, amusé de voir mon effarement.

— Je m'appelle Arimald Eredwan. Votre ville n'en est qu'à ses débuts, mais si vous le souhaitez, j'aimerais apporter ma maigre contribution.

Il jeta un œil vers Aaron qui s'était légèrement raidi à son arrivée.

— Je suis pour la paix entre toutes les races, ajouta Arimald avec un large sourire.

— Vous êtes le bienvenu, conclus-je en lui souriant à mon tour.

Bien que la méfiance soit de mise, l'arrivée de cet azra me donna de l'espoir. Évidemment, il faudrait s'assurer de son intégrité sur le long terme. En attendant, mes amis allaient m'aider à garder un œil sur lui comme me le confirma Aaron d'un regard. Nous n'étions jamais à l'abri d'un espion d'Andrew ou du Conseil d'Olyméa.

Sitôt mes entretiens achevés, je fis un saut dans mes appartement, histoire de revêtir une tenue beaucoup plus pratique pour mes rondes. La pièce était vide. Joy était à la garderie, sous la surveillance d'Ethiel. Manoa devait se trouver dans la salle du Conseil, en train de mettre au point avec Zefryam le système high tech destiné à la muraille extérieure. En tant qu'ancien injecteur, mon mari avait tous les atouts pour aider l'azra à concevoir ce projet qui nous tenait à cœur.

C'était étrange de voir notre chambre et ce lit énorme tout à fait vides. Il y avait une branche de lavande fraîchement déposée sur mon oreiller. Je souris en m'approchant. La ville s'était construite tellement rapidement que nous étions submergés de travail et souvent séparés par nos obligations. Seulement, Manoa savait très bien que j'allai passer pour me changer. J'attrapai la plante. Le parfum de cette délicate attention me ramena au bonheur de nos soirées et de nos nuits.

Mais je n'avais pas de temps à perdre. C'était mon quart de tour. Je revêtis un pantalon et une veste stretches dont je rabattis la capuche sur mon visage. Pour parfaire mon camouflage, j'avalai une gorgée d'Imative B. Même si je travaillais désormais avec beaucoup d'hybrides qui me respectaient sans m'étouffer de questions, d'autres – moins mâturs, moins habitués à me côtoyer – pouvaient s'avérer pesants lorsqu'ils me reconnaissaient. Et ces comportements pouvaient mettre mes missions de protection en péril. Éteindre temporairement la luminescence de ma peau et les étoiles dans mes yeux puis disparaître sous cet accoutrement discret me semblaient être une bonne manière d'effectuer mon travail sérieusement. Exit les magnifiques blazers que j'arborais pour recevoir les nouveaux arrivants. Je me sentais bien plus dans mon élément dans une tenue sobre.

Après avoir emprunté un souterrain, j'émergeai dans la forêt, non

loin des abords de la cité. C'était ici que les travaux de la muraille supplémentaire avaient commencé. Ces pierres, assorties d'un invisible système de détection, pourraient bientôt protéger notre ville, mais aussi une partie de nos champs et même quelques kilomètres de forêt. De quoi alléger un peu notre travail !

Je passai le regard sur la ville qui avait désormais des proportions impressionnantes. Mon sens de l'Écoute s'était amélioré grâce à tous ces mois d'entraînement. Je pus remarquer Penina, en train de patrouiller sous forme animale, de l'autre côté d'Eléor.

Par le biais de l'Écoute, j'étudiais tous les contours de la cité, et ses environs, puis m'immisçais dans les ruelles jusqu'au château. Je voyais les énergies s'hérisser, j'entendais les êtres et les voix mais ne m'attardais sur rien qui ne fut pas suspect pour ne pas me montrer indiscreète. Soudain, je perçus mon prénom dans une conversation.

— *Pour Lisor ?*

C'était la voix d'Ethiel. Il se tenait dans le jardin de plantes médicinales d'Elora. Elle était là, elle aussi. Je voyais leurs silhouettes uniquement sous forme d'énergie : telles des essaims d'abeilles lumineuses et grouillantes.

— *Non, ce n'était pas pour Lisor, et tu le sais très bien*, répondit la jeune femme qui demeurait à bonne distance du perrestre. *Évidemment, quand j'ai vu Lisor dans ta mémoire, j'ai su que si je ne pouvais pas t'aider, je pourrais peut-être l'aider, elle... mais c'est ton vécu qui m'a touchée.*

Elle reprit profondément sa respiration, comme si cette conversation lui était très douloureuse.

— *Alors, oui, c'est vrai, c'est pour toi que j'ai tout abandonné*, avoua-t-elle.

La décence aurait voulu que je cesse immédiatement d'épier cette conversation bigrement intéressante, mais c'était trop me demander. J'étais figée dans ma posture d'espionne.

Ethiel se rapprocha doucement d'Elora mais la belle hybride se raidit davantage. Il cessa donc tout mouvement et s'exprima d'une voix très douce :

— *Quand tu me fouillais la mémoire à Olyméa, quand tu as vu ce que j'ai vécu... Cette fille... Sa mort et ensuite... la mort de mon frère... Tu as vu le meilleur et le pire de ma vie... Même si je te haïssais pour ce que tu représentais, j'ai eu le sentiment qu'un lien étrange s'était tissé entre nous.*

Elora baissa la tête.

— *Seulement, tu as disparu subitement*, reprit Ethiel. *Alors j'ai cru que tu étais comme tous les autres hybrides, un monstre insensible. Ensuite, j'ai su la vérité, ce que tu as fait... Je peux te dire que je ne t'ai plus haïe, en fait, peu à peu... c'est devenu tout le contraire.*

— *Ne fais pas ça*, dit la jeune femme en faisant un pas en arrière.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui m'en empêche ? Tu viens toi-même d'avouer ce que tu ressens.

— C'est plus compliqué que ça, se défendit-elle.

— Je ne vois aucune complication, assura-t-il. Tu as quitté ton fiancé. Il est parti.

— C'est lui qui m'a quittée, pas l'inverse, fit-elle. Il a compris que je n'avais plus rien à lui donner. Et c'est pareil pour toi.

Je sentis qu'Ethiel avait une sorte de sourire.

— Non, c'est totalement différent ! s'exclama-t-il. Ce qu'il y a entre nous est différent. Avec ton Peter, c'était un mariage arrangé. Peut-être que vous vous êtes appréciés. Seulement tu n'as pas été témoin de ses pires souffrances, tu n'as pas vu toutes ses pensées... Et tu n'as pas risqué ta vie pour te lancer, en pleine guerre, dans une cause perdue. En fait, tu viens de le dire, tout cela, tu l'as fait pour moi. Alors ne dis pas que tu n'as rien à me donner. Parce que tu m'as déjà tout donné, je l'ai compris. Même si j'ai mis du temps. Parce que j'ai été un abruti en colère pendant trop longtemps. Je le sais maintenant. Tu m'as tout donné, Elora. Et je voudrais te rendre la pareille.

— Tu as pitié de moi, en fait, lança Elora avec une sorte de sanglot dans la voix.

— Non, certainement pas !

— Enfin, j'ai vu toutes tes pensées, tu crois que je suis idiote ? lui demanda la jeune femme avec douleur. La première fille que tu as aimée est morte. La deuxième s'est mariée avec un autre ! Alors, tu te tournes vers moi. J'ai sacrifié ma vie à Olyméa pour toi et par la suite, ma dignité, alors... Tu t'en veux pour ce que j'ai subi... Tu te sens coupable.

— Non, non ! Ce n'est pas ça du tout ! assura Ethiel en avançant vers elle.

— N'approche pas ! s'écria-t-elle en se reculant encore.

Ethiel fut douché par ces mots, je le sentis à la posture moins assurée que prit son corps.

— Je ne veux, ni de ta pitié, ni de ta gratitude, affirma-t-elle. Et je t'interdis de dire ou de suggérer que tu m'aimes. Je suis certaine que tu n'as jamais dit à Lisor que tu étais fou d'elle dès que tu l'as rencontrée mais que tu as préféré garder tes distances pour ne pas souffrir si tu devais la perdre, n'est-ce pas ?

Il garda le silence. Et je me sentis infiniment coupable de les épier, mais il m'était impossible de ne pas le faire. Je voulais savoir, je voulais comprendre...

— Ce que je ressens pour elle a changé, maintenant, fit simplement Ethiel. Et ce que je ressens pour toi est totalement différent... Si tu pouvais lire dans mes pensées aujourd'hui, tu saurais...

— Je ne veux pas lire dans tes pensées, Ethiel, le coupa Elora presque rageuse. Si je n'ai pas su laisser Peter m'approcher... c'est encore pire pour

toi ! Quand je te vois, c'est eux que je vois. Tu es un perrestre. Je vois leurs griffes sur moi...

Elle s'arrêta de parler, la gorge probablement nouée. Depuis des mois où elle semblait avoir retrouvé la paix, c'était la première fois que je voyais Elora craquer. Elle se battait toujours mais la partie était loin d'être gagnée. Mon cœur s'en crispa. Sûrement pas autant que celui d'Ethiel.

— *Ne me suis pas !* lui ordonna Elora en le plantant-là.

Je sortis de ma visualisation pour recouvrer le calme de la forêt.

— Tu as l'air perturbée, commenta Manoa lorsque je pénétrai dans la chambre.

Il était bien installé sur un large fauteuil, illuminé par la lumière du soleil couchant. Sublime et serein. Un petit verre à la main.

Il avait été difficile de reprendre mon travail après ce que j'avais entendu.

— J'ai surpris une conversation..., fis-je encore toute troublée.

— Hum, intéressant, raconte-moi tout ! répondit Manoa avec un regard mutin.

Il se leva et me proposa un verre. C'était du thé glacé bien frais.

Je bus d'un trait avant de retirer ma capuche. L'ambiance était si détendue dans cette pièce, si apaisante, Manoa si paisible que je n'arrivais pas à réaliser que tout ceci était bien réel. Les problèmes d'Ethiel et Elora m'avaient rappelé ceux que j'avais endurés, et je n'en revenais toujours pas que le pire était derrière nous. Aussi, je ne résistai pas à raconter toute l'histoire à Manoa.

— Lors de notre mariage, je me suis rendu compte que c'était un peu facile d'associer Elora avec Ethiel comme je l'avais fait naturellement, dis-je pour conclure mon récit. Mais j'avais raison. Il y a quelque chose de très fort entre eux deux !

Nous venions de nous asseoir l'un en face de l'autre dans notre petit salon. La vue derrière Manoa était splendide. La tour transparente de la roseraie était éclairée par des spots bleus qui devenaient plus lumineux à mesure que le soleil se couchait. La cité en contrebas, la forêt et les montagnes plus loin se découpaient sur un ciel arborant un dégradé de pastels impressionnant.

Il ne manquait plus que Joy, qui adorait jouer sur le gros tapis duveteux de notre petit salon, pour parfaire le tableau. C'était Ana qui avait insisté pour s'en charger aujourd'hui et qui allait l'amener dans sa chambre dans une heure, d'après notre planning.

Manoa haussa les épaules.

— Bien sûr qu'Elora et Ethiel s'aiment, assura-t-il. C'est d'ailleurs, une des raisons pour lesquelles j'apprécie beaucoup Elora.

— Comment ça ? demandai-je alors que je venais de dénouer mes

cheveux.

— Eh bien, en plus de m'avoir sauvé la vie, s'entend, précisa-t-il souriant, elle a souvent détourné l'attention d'Ethiel vers elle.

— Elle n'est pas guérie des atrocités qu'elle a vécues, lui fis-je remarquer. Ni de l'attention qu'Ethiel m'a portée.

— C'est bien normal, tu n'es pas n'importe qui, plaisanta Manoa en me couvrant de son regard séducteur.

Je ne parvins pas à sourire. J'étais mal pour eux. Mal pour la souffrance d'Elora. Mais aussi pour Ethiel. Il n'avait pas seulement perdu son frère. D'après ce que je venais d'apprendre, il avait également perdu son premier amour...

— Ne t'inquiète pas trop pour eux, me fit doucement Manoa. Je pense qu'Elora a besoin de plus de temps, tout simplement. Après tout, tout le monde n'a pas une reine azra dans sa vie pour guérir vite !

Je retirai ma veste, songeuse et m'apprêtai à ranger la bouteille d'Imative B lorsque mon mari retint mon geste.

— Hum... tu pourrais en reprendre ? demanda-t-il en quittant son canapé pour s'asseoir sur le mien.

Les effets ne s'étaient pas encore estompés. Je savais que j'avais encore un teint moins pâle, des joues légèrement rosées, et des yeux marrons, d'un marron doux, rassurant et tout à fait... humain. Ce fut d'ailleurs ce que je vis dans le regard tout à coup enflammé de Manoa. Je lui rappelais l'humaine que j'avais été. Ou peut-être simplement l'hybride qu'il avait cru que j'étais.

— Je rêve où tu veux...

— C'est Eléa, que je veux, ce soir, affirma-t-il en embrassant mon cou.

Eléa était mon prénom d'emprunt lors de mon arrivée à Olyméa. Je souris puis me levai brutalement, désarçonnant légèrement mon mari au passage.

— Bonne idée, notai-je. Je dois bien avoir ma combinaison d'Olyméa quelque part.

Manoa rit.

— On va rejouer la scène où tu m'as fait des avances à Opra ! proposai-je enthousiaste.

— Tout ce que tu veux, du moment que ça se finit autrement ! précisa-t-il.

Ce fut à mon tour de rire tandis que je me dirigeai vers le dressing.

Joy avait fini sa sieste et avalé depuis longtemps son goûter lorsque je pris la décision de me rendre au salon circulaire du deuxième étage où toute la famille avait l'habitude de prendre sa pause quotidienne.

Cette semaine, comme convenu, Ethiel avait repris son travail qui consistait à mettre au point nos divers pieds à terre. Maintenant que nous étions si bien installés à Eléor, l'idée de devoir abandonner la ville en cas de danger était beaucoup moins alléchante. D'autant plus en raison des plans dessinés par mes soins et que je déposai sur l'une des tables du salon, après avoir confortablement installé Joy dans son parc, parmi des jouets.

Il s'agissait de mon projet tout personnel et que j'avais nommé « l'Institut Gianello ». J'avais réservé une très large parcelle en bordure de la ville, en vue de sa future construction. Maintenant que je portais le nom de mon mari, le nom que m'avait transmis mon père et dont avait été si fière ma grand-mère, risquait fort bien de sombrer dans l'oubli. Or, je me devais d'honorer cette longue lignée d'humains qui s'étaient battus pour leur liberté et dont Joy faisait partie. De plus, les besoins primaires des habitants étant satisfaits, il était temps de penser à la scolarité.

J'imaginai donc une grande structure, disposant d'une cour et d'un parc, située à l'orée de la forêt et que la muraille extérieure protégerait efficacement. Grâce à l'exemple de Zefryam et d'Ana, dont je m'étais inspirée durant nos travaux, j'étais capable de concevoir mes propres plans désormais.

Ana était justement présente, elle aussi, penchée sur un large parchemin recouvert de son écriture fine et précise.

— Qu'est-ce que c'est ? lui demandai-je.

— Un traité de paix, me dit-elle en relevant son visage doté d'une beauté juvénile et éternelle.

Elle semblait plutôt satisfaite.

— Je souhaiterais le faire signer aux villes du Cercle, annonça-t-elle.

— Même Olyméa ? m'étonnai-je en m'approchant.

Depuis qu'Eléor était déclarée officiellement comme une ville, nous avions des accords avec toutes les cités alentours. Nous avions même le plaisir d'accueillir des marchands et d'envoyer les nôtres. Mais le Cercle, composé des Mégaloïes les plus puissantes, n'était pas notre allié. C'était plutôt notre ennemi...

— Oui, Olyméa y compris, fit Ana. Si nous pouvions obtenir la signature du Conseil, nous pourrions espérer nous installer pour de bon ici, au lieu de devoir opter pour la fuite.

Elle croisa mon regard et m'offrit un sourire entendu. Elle avait deviné que je commençais à prendre goût à vivre à Eléor.

— Évidemment, comme nous sommes bannis, reprit-elle, Zefryam pense que c'est perdu d'avance. Toutefois, je vais chercher l'aide des villes des environs et pourquoi pas construire une association comparable au Cercle avec elles ! Certes, ce sont des petites villes, et Eléor l'est davantage, mais je n'ai pas dit mon dernier mot.

— Tu es vraiment une excellente diplomate, la félicitai-je. Tu as tout mon soutien.

Même si j'étais trop sûre de la haine du Conseil pour oser espérer une alliance, je rêvais qu'elle y parvienne. Nous en rêvions tous, d'ailleurs. Ana la première. Elle avait participé à la création d'Olyméa dont elle avait été bannie. Aujourd'hui, Eléor était son nouveau bébé. Son chez-elle. Quant à moi, je voulais offrir à ma fille un endroit sûr et familier pour son enfance...

Allan et Katrina débarquèrent aussitôt, coupant court à notre conversation. Les deux jeunes gens semblaient pour le moins excités.

— Des perrestres sont en train d'arriver à Eléor ! scanda Allan avec enthousiasme.

— Ils sont une centaine ! ajouta Katrina.

Ce fut un réflexe, j'allai immédiatement prendre Joy dans mes bras qui poussa un léger gémissement de protestation. Je serrai ma fille tout contre moi en ajustant son gilet bien contre sa gorge. Nos appartements étaient toujours bien chauffés mais les couloirs du château n'étaient pas exempts de courant d'air. Je croisai le regard d'Ana qui semblait également inquiète. Nous sortîmes du salon et nous retrouvâmes nez à nez avec Zefryam et Manoa – alertés aussi par la nouvelle.

Penina débarqua à notre étage et fonça droit sur nous.

— Rassurez-vous, ils viennent en paix ! assura-t-elle, comme si elle avait lu dans mes pensées. Sans quoi, nous ne les aurions pas laissés pénétrer les bois. Aaron est en train de les accueillir.

Elle s'arrêta juste devant moi.

— Il y a des désaccords plus ou moins importants entre les clans de perrestres, expliqua-t-elle. Les perrestres qui arrivent sont issus de plusieurs clans et veulent simplement apprendre à connaître le mode de vie d'Eléor. S'ils sont venus, c'est parce qu'ils savent qu'Ethiel, le père de la dernière humaine, est en paix avec vous.

— Et parce que tu es là, Penina, tout comme Aaron, ajoutai-je consciente que la jolie perrestre disposait d'une certaine notoriété dans son monde.

Elle assentit brièvement.

— Peut-être pourriez-vous aller à leur rencontre ? suggéra-t-elle à l'adresse de Manoa et moi. Ils n'apprécieront pas d'être reçus dans la salle du trône...

— Mais Ethiel n'est même pas là ! remarquai-je.

— Ne t'en fais pas pour ça, fit-elle. Moi, je suis là. Puis-je prendre Joy dans mes bras pour montrer que notre alliance n'est pas qu'un simple mot ?

Évidemment, j'avais une totale confiance en Penina. Seulement, savoir que des guerriers puissants – les même probablement qui

avaient attaqué Olyméo – étaient à Eléor, réveillait mes instincts les plus protecteurs.

— Je serais très prudente, c'est promis, assura-t-elle.

Je remis ma fille entre ses mains non sans lui préciser de faire passer sa sécurité avant tout si les choses devaient mal tourner.

Ensuite, je partis au front avec mon mari.

Les perrestres étaient arrivés en groupe serrés. Il s'agissait d'hommes et de femmes, à la mine sauvage, musculeux, puissants, vêtus de tenues un peu usées, que les hybrides – pour la plupart cachés derrière leurs volets – étudiaient avec méfiance.

Même si Penina semblait certaine de leurs intentions pacifiques, les regards noirs que les perrestres adressaient aux habitants n'avaient rien d'encourageant. Nous nous postâmes quelques mètres devant le château. Manoa et moi, main dans la main, en toute première ligne. Juste derrière nous, entourée par Zefryam et Ana, Penina tenait une Joy ravie de prendre un peu l'air. Le reste de notre famille se tenait à nos côtés – hormis Elora dont je comprenais l'absence.

Les perrestres s'arrêtèrent tout juste devant nous. Ils nous toisèrent. Je me souvenais de l'incapacité de leurs congénères à me promettre une alliance lors de notre rencontre dans la bibliothèque ravagée par le temps où vivait le clan de Priam. Ils avaient même souhaité ma mort immédiatement. Et malgré Joy dont Ethiel était le père – et que Penina tenait désormais fièrement – ils n'avaient pas été enclins à me faire confiance. Et si ces mêmes perrestres avaient feint leur désir de paix pour mieux nous attaquer ? Nous n'étions que quelques azras contre tout un groupe surentraîné. Je sentais que Zefryam, placé très près derrière moi, était tendu. Prêt à nous protéger. Prêt à nous offrir le luxe d'une fugue vers les souterrains, à ma fille et à moi, au moindre doute. Je réfléchissais déjà à la manière dont je pourrai me soustraire à l'emprise de nos ennemis pour sauver Joy. Et je songeais avec amertume à la stupidité qui nous avait plongé dans cette situation au point qu'il m'était impossible d'amorcer le dialogue.

— Bienvenue à vous, fit Manoa d'une voix chaleureuse et ferme à la fois.

Il me semblait grand. Fort. Je reconnaissais bien-là mon roi !

— Notre cité est pacifique, et nous sommes heureux d'accueillir d'autres perrestres partisans de la paix, expliqua-t-il avec simplicité.

J'étais très fière de l'assurance de mon mari. Après tout, le fait qu'il prenne les devants et que je me montre discrète à son bras pouvait présenter les choses sous un bon angle. Manoa était un hybride et pourtant, il dirigeait cette ville. C'était une preuve flagrante qu'Eléor sortait du lot. Mon conjoint était de la race que les azras méprisaient... de la race que des perrestres avaient torturé par

vengeance. D'ailleurs, celui qui était considéré comme le roi d'Eléor, avait été torturé *personnellement* par des perrestres.

Est-ce que ceux-ci le savaient ? Peut-être même que certains de ses tortionnaires figuraient parmi nos invités... Cette idée me terrorisa. Je tournai un regard discret vers Manoa. Il était sympathique même si ses traits étaient légèrement verrouillés. Il était tout autant tendu que je l'étais, si ce n'est plus.

Soudain, un perrestre aux cheveux brun bouclés fendit la foule. C'était, Solal, le frère de Priam. Il lui ressemblait. La même puissance mais pas la même impertinence.

— Lisor, je suis très heureux de te revoir, me fit-il.

Cela faisait un bout de temps que je n'avais pas eu l'occasion de le voir et nous n'avions jamais beaucoup échangé mais sa présence me rassura tout à coup prodigieusement. Je lui adressai un grand sourire. Il s'approcha et j'ouvris naturellement les bras. Notre étreinte fit redescendre la pression tangiblement.

Solal fut tout aussi respectueux et chaleureux envers Manoa.

— Pardonnez-nous de débarquer ainsi, s'excusa-t-il dignement. Vous avez devant-vous plusieurs membres de clan de perrestres qui aimeraient loger un moment dans votre ville afin de réellement vous connaître. Est-ce possible ?

— Bien sûr, nous sommes heureux de vous accueillir ! assura Manoa souriant, malgré la raideur de sa nuque.

J'avais revêtu un long blazer émeraude sur un pantalon en soie noire. Mes cheveux, cascade abondante de boucles épaisses, garnissaient mes épaules et mon dos, ajoutant ainsi douceur et légèreté à ma silhouette fine et tonique. Mon visage était serein et particulièrement lumineux. Je quittai mon reflet et ma chambre le cœur léger.

Il avait fallu un moment pour s'habituer à la présence des perrestres qui étaient clairement-là pour s'assurer de notre réelle bienveillance. Heureusement, Solal qui semblait être leur chef improvisé, savait maintenir l'ordre et avait naturellement conquis notre confiance. Dans un premier temps, l'arrivée de tous ces perrestres avaient refroidi les potentiels nouveaux citoyens. Puis, le processus s'était inversé et lentement des petites troupes d'hybrides avaient commencé à renforcer nos rangs. Notre ville devenait plus clairement un lieu où réunir les races.

Je me rendis à la salle du trône, fière de ce constat. Des hybrides patientaient pour me rencontrer et s'en suivirent les audiences habituelles.

Jusqu'à ce que ce mes yeux atteignent ceux du dernier arrivant. Je me figeai.

Ce nez long. Ces cheveux bruns. Ce beau visage autrefois présomptueux et aujourd'hui étonnamment adouci...

— Elios ?

Chapitre 7

J'avais rencontré Elios à Olyméa, il m'avait harcelée et plus tard dénoncée aux azras. Le voir me replongea brutalement dans un enchevêtrement de souvenirs épars.

Ma souffrance et ma peur d'humaine d'être découverte et tuée.

Ma terreur lorsqu'il m'isolait dans un couloir du Centre et que je me sentais réduite à l'horreur vécue par mes congénères depuis des siècles.

Réduite au silence.

Il me rappela la faiblesse dans laquelle je vivais chaque jour. La douleur de ma maladie, d'avoir perdu les miens, d'avoir été arrachée à la forêt où je vivais depuis ma naissance. Il me rappelait ce moment où tout avait basculé, où j'avais failli mourir du fait du produit injecté, où Manoa avait tout risqué pour me sauver...

Sans l'intervention d'Elios, nous serions peut-être partis pour la villa de Zefryam sans que les azras du Conseil ne s'aperçoivent de mon existence. Ethiel aurait probablement été tué. Joy ne serait pas née. Je n'aurais pas eu le loisir de muter en azra...

J'étais sur l'estrade lorsqu'Elios avait pénétré dans la salle du trône. En s'approchant lentement, il me contempla comme s'il peinait à me reconnaître, comme s'il avait honte d'oser me regarder, telle une divinité que l'on craint et que l'on admire. Lorsque je prononçai son prénom, il m'adressa une sorte de grimace qui s'apparentait à un sourire plein de remords. Alors, il se pencha, se prosterna même devant moi.

Je restai silencieuse, ne sachant comment réagir. Sa dénonciation avait fait basculer ma vie. Certes, sans son acte de trahison, je n'aurais jamais obtenu la plupart des choses qui me comblaient désormais. Mais... Manoa n'aurait pas été condamné à l'esclavage et subi la cruauté des perrestres.

— Eléa... je veux dire, Lisor, je te demande pardon, fit Elios qui présentait une ahurissante humilité. Pardonne-moi, pour tout le mal que je t'ai fait...

S'il n'était pas sincère, je ne voyais pas très bien en quoi il avait pris le risque de se jeter à mes pieds. Je pouvais réclamer vengeance.

Je descendis les quelques marches qui nous séparaient.

— Relève-toi, enfin !

Il hésita à me regarder en se redressant, comme si mon apparence pouvait le brûler, à croire que je l'effrayais. En fait, c'était le cas. J'étais une azra dorénavant. Infiniment plus puissante que lui. Je pouvais le détruire d'un geste. Il me craignait ! La situation s'était complètement inversée. Sauf que je ne comptais pas le moins du monde user de mon pouvoir pour l'impressionner. Je tablai sur la franchise :

— Ce n'est pas à moi de te pardonner, mais à mon mari, Manoa. C'est à lui que tu as fait le plus de tort.

— Après vous avoir dénoncés, m'expliqua-t-il, j'ai été fait prisonnier à Olyméa qui ne voulait pas que la présence d'une humaine se sache. Ils m'auraient sûrement exécuté pour se débarrasser, si un hybride n'avait pas décidé de me laisser m'enfuir. J'ai vécu ensuite avec un groupe d'hybrides bannis des villes du Cercle. Nous sommes plusieurs dizaines de nomades. Nous aimerions vous prêter allégeance. Ce que tu as fait... c'est incroyable.

— Tes amis devront se présenter officiellement à l'accueil de notre ville pour qu'on les accepte, expliquai-je. Quant à toi, je ne peux pas accepter ta présence sans avoir parlé à mon mari d'abord.

— Est-ce que toi, tu me pardonnes ? J'ai été un abruti infect et égoïste... Je t'ai condamnée à mort... Pardonne-moi, Lisor.

— Évidemment que je te pardonne, Elios, répondis-je très librement. Je me suis battue et la vie a été très généreuse avec moi. Je compte ne pas cesser de l'être avec les autres.

Même si je redoutais sa réaction, je devais raconter à Manoa cette entrevue. Fay gardait Joy, ce qui me laissait un peu de temps seule à seul avec lui. Aussi, dès que mes rendez-vous furent achevés, je partis d'un pas rapide vers nos appartements.

Je revoyais encore la mine d'Elios, complètement déboussolé devant mon apparence. De la fragile humaine à la puissante azra, confiante et même considérée comme une reine, cela avait dû lui faire un choc. Peut-être que Manoa serait capable d'en rire.

Lorsque j'ouvris la porte, je sentis que ce jour étrange me réservait un accueil comme je les avais toujours détestés. Manoa était allongé sur le canapé, hagard. Une seringue abandonnée sur le sol.

Je m'approchai, m'assis à côté de lui et le secouai doucement pour qu'il émerge. Il ouvrit les yeux mal à l'aise.

— Lisor, désolée, il fallait que je prenne le large, murmura-t-il.

J'étais triste, un peu choquée. Je m'étais bêtement imaginée que tout ceci était derrière nous. Je ne pris même pas la peine de demander à Manoa comment il avait obtenu ces substances d'une marque concurrente à Opra, d'après ce que je vis sur un paquet éventré. Nous commercions avec de nombreuses villes après tout et le

« roi d'Eléor » était libre de ses faits et gestes.

Je m'installai tout près de lui, posai ma tête contre la sienne et fermai les yeux.

— Tu ne dis rien ? s'étonna-t-il encore un peu mou du fait de sa récente injection.

— Moi, je n'ai rien à dire, mais si tu as besoin de parler, je suis là, lui murmurai-je doucement.

— Je sais qu'Elios est arrivé à Eléor ce matin, dit-il. Je présume que tu l'as reçu en entretien cet après-midi.

— Comment... ?

— Allan m'a prévenu, pour que je puisse y réfléchir.

Mon ami triait nos rendez-vous et toutes les arrivées.

— C'est pour ça que tu as pris des DB ? hasardai-je.

— Ce n'est que la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, soupira-t-il. Je ne veux pas voir ce type parader dans notre ville.

— Je comprends, dis-je pressentant que ce n'était pas le moment d'argumenter.

— C'est déjà assez dur de voir les perrestres...

Ces derniers jours, Manoa avait été fort, chaleureux et ferme en public. Mais je savais qu'il souffrait. Nous ne fréquentions habituellement que quelques perrestres triés sur le volet. En clair, ceux qui m'avaient aidé à le sauver et qui arboraient un exceptionnel savoir-vivre. Néanmoins, parmi les guerriers qui logeaient actuellement dans les auberges de notre ville, il y avait forcément des êtres qui lui rappelaient indirectement ces montres qui l'avaient torturé. J'avais bien remarqué que mon mari faisait davantage de cauchemars. Sauf que je n'avais jamais osé lui en parler.

— Je te déçois, n'est-ce pas ? demanda Manoa au bout d'un moment.

— Non, la situation est compliquée, dis-je tristement. Nous n'aurions peut-être pas dû accueillir des perrestres aussi vite.

— Ce n'est pas vraiment eux le problème, soupira-t-il. Je croyais que ça n'arriverait plus. Parfois, j'ai juste besoin d'un DB. Je ne peux pas vraiment l'expliquer. Je suis désolé de te décevoir.

Je me redressai.

— Tu ne me déçois pas, affirmai-je en le regardant avec affection.

Je l'aimais. Ses yeux bleus, sa peau immaculée, ce sourire en coin remplacée pour le moment par la moue triste de ses lèvres parfaites, sa beauté, même dans la douleur. Jamais je ne pourrai me passer de tout cela. Même si son attrait pour moi devenait parfois accessoire. C'était l'ami proche qui m'était devenu si précieux. Celui avec qui je partageais absolument tout.

— Ce serait stupide de croire que quelqu'un puisse guérir d'un traumatisme et d'une addiction en une fois, même si ce quelqu'un est

aussi exceptionnel que toi, fis-je souriante.

Je l'embrassai sur la joue pour lui rappeler combien il me plaisait.

— Je t'aime, Manoa, mon roi, murmurai-je.

— Est-ce que tu en veux ? demanda-t-il en me montrant la boîte de DB. Je vais les jeter de toute façon. Et à toi, ça ne fera rien. Tu es une azra, les effets ne dureront que quelques minutes.

Il est vrai que j'avais toujours été tentée de savoir ce que pouvait bien procurer ce produit pour qu'il en raffole autant mais mon hésitation fut très courte.

— Non, merci.

— Pourquoi, tu n'es pas curieuse ? Ce sera sans conséquence.

— Bien sûr que je suis curieuse, rétorquai-je. Seulement, je veux t'aider avant tout. Donc, je ne toucherai pas à ces choses pour te montrer mon soutien.

Il fut silencieux un moment, regardant droit devant lui.

— J'aurais aimé que tu saches ce que ça fait, tu comprendrais peut-être mieux pourquoi je replonge.

— Mais je le sais, assurai-je. Tu crois que je n'ai pas été accro moi aussi, de quelque chose qui me soulageait de toutes mes souffrances ?

Il arqua un sourcil.

— Rappelle-toi l'Imative A, j'en étais folle ! lui dis-je. Je changeais littéralement de caractère quand j'en prenais.

— Ce n'est pas pareil, intervint-il. Tu éprouvais une souffrance réelle et injuste.

— Pas toi ? objectai-je doucement.

— Tu vois ce que je veux dire, dit-il en faisant un geste évasif. Si tu goûtais, tu saurais. Prendre des DB, c'est comme mettre pause sur le présent. C'est partir ailleurs. Loin de tout. C'est se sentir infiniment et éperdument en paix, l'espace de quelques secondes.

— Je connais ça !

— Ah bon ?

— C'est toi, mon DB ! lui assurai-je en prenant ses lèvres.

Cette fois, il ne put s'empêcher de rire tout en répondant à mon étreinte. Puis, il prit mon visage entre ses mains.

— Ce que j'éprouve avec toi, Lisor, murmura-t-il, c'est dix mille fois meilleur qu'un DB. Mais tu n'es pas toujours là. Et tu ne peux pas effacer ce qu'il y a dans ma tête.

— Laisse-moi au moins essayer, dis-je en l'embrassant à nouveau.

Je fusai entre les arbres recouverts d'un feuillage printanier et d'une mousse odorante, je n'économisai pas mes forces pour rattraper le

jaguar brillant qui menait la course. Soudain, il disparut entre les frondaisons. Je m'arrêtai pour contempler les ramures et respirer à plein poumons la fraîcheur de cette belle après-midi. Un instant plus tard, Penina apparut, terminant de lacer son grand gilet autour de sa taille fine.

— J'ai gagné, assura-t-elle.

— Seulement parce que je t'ai laissée faire ! arguai-je en feignant une certaine prétention.

Elle me rejoignit et attrapa mon bras. Nous commençâmes à marcher tranquillement, appréciant ce moment loin du tumulte de nos vies très remplies. Priam nous avait fixé l'un de ses rendez-vous mystérieux dans la villa de Zefryam. C'était l'occasion rêvée pour nous dégourdir les jambes ou même bavarder un peu.

— Est-ce que les perrestres se sont bien intégrés ? demandai-je à mon amie.

Cela faisait un mois que ces créatures, issues de plusieurs clans différents, logeaient dans notre ville. Je m'étais montrée aussi disponible que possible afin de leur montrer que ma vision pacifique du monde n'était pas que de simples mots. Mais je n'étais franchement pas certaine d'avoir réussi la manœuvre.

— J'ai parfois le sentiment qu'ils me regardent comme si ma seule présence était une imposture, ajoutai-je songeuse.

— Tu te trompes, assura Penina en s'arrêtant de marcher pour me regarder. Bien au contraire, t'ai-je raconté que les perrestres étaient autrefois dirigés par une seule et même personne ?

— Non.

— La reine Enaya.

— C'est assez étonnant, notai-je. Je n'aurais pas vu ces hordes de guerriers se soumettre à une femme.

— Ce n'était pas n'importe quelle femme, expliqua Penina. C'est la première à avoir accepté de tester le sérum capable de faire muter un humain en perrestre. À l'époque, on ignorait que cette formule serait une réussite. Elle a mis en jeu sa vie. C'est pour cette raison qu'elle a été considérée comme notre reine légitime. Et c'est pour cette raison que les perrestres sont venus à Eléor et te respectent.

— Je ne vois pas le rapport.

— Tous les autres azras de la terre l'ont été par contamination, il y a deux mille ans, pas toi. Tu as muté par choix. Par sacrifice même. Tu es la dernière azra. D'un genre nouveau. Cela leur rappelle le courage d'Enaya.

— Tu en es certaine ? demandai-je vraiment impressionnée par ces explications.

— Oui. Les perrestres ne sont pas habitués à une vie civilisée. C'est pour ça qu'il y a beaucoup de tension, mais j'ai vraiment de l'espoir.

Ils croient en toi.

Je secouai la tête, dubitative.

— Qu'est-il arrivé à votre reine, Enaya ? m'enquerrai-je finalement.

— Comme tu le sais, les perrestres ont attaqué les azras sans être prêts. En retour, les azras ont détruit la ville où vivaient en paix perrestres et humains. Les survivants des deux races se sont éparpillés dans le monde. C'était Enaya qui a commis cette erreur tactique. Elle est morte durant ces combats. Son corps n'a jamais été récupéré. Je soupçonne Andrew de l'avoir conservé quelque part, empaillé sous forme animale... Ce serait bien son genre !

Tout en parlant, nous continuions de marcher tranquillement.

— En effet, remarquai-je. C'est donc dans cette ville, où vivaient perrestres et humains, que tu es née ?

— Oui, à Ereboz, sourit Penina dont les yeux pétillèrent à l'évocation de ce tendre souvenir. Un véritable paradis où nous vivions tous en paix.

— Pourquoi Enaya a-t-elle lancé cette guerre ?

— Je pense que sa soif de vengeance lui a fait prendre une mauvaise décision, soupira Penina. Certains disent qu'elle avait raison, d'autres ne veulent plus entendre parler d'elle. Quoiqu'il en soit...

Elle s'arrêta de parler un instant pour me considérer de ses grands yeux sombres et intelligents avant d'ajouter :

— Jusqu'à maintenant, tu as réussi là où elle a échoué ! Et c'est précisément pour ça que des perrestres se sont rendus à Eléor. Ils font un effort pour oublier leur haine des azras parce que c'est ça qui a causé notre perte. Tu incarnes l'espoir et la paix. Oh, nous sommes arrivées !

La villa de Zefryam venait d'apparaître entre les arbres. Troublée par les explications de Penina, je la suivis à l'intérieur sans rien dire. En réalité, j'avais très peur de décevoir ces créatures centenaires qui plaçaient lentement leurs espoirs en moi. Je n'avais aucun goût pour la vengeance. Seulement, je n'avais pas non plus celui de fédérer des populations et de changer le monde. Mon mari était plus doué pour cela. Mais il était plutôt hors-jeu ces temps-ci.

Penina s'installa dans la cuisine. Nous étions conscientes que c'était l'un de nos derniers entretiens en ces lieux trop exposés. Aussi, nous primes le temps d'observer la pièce large et accueillante avec une certaine nostalgie pour ma part.

— C'est nickel, remarqua mon amie en passant son doigt sur un plan de travail.

— Oui, Zefryam l'entretient inlassablement, expliquai-je. Je ne sais pas comment il fait pour en trouver le temps.

— Il doit sacrément y tenir ! remarqua Penina.

Je souris.

— À vrai dire, moi aussi j'y tiens. C'est ici que j'ai tenu pour la première fois ma fille entre mes mains... Elle était minuscule...

Mon sourire se fana légèrement avant d'ajouter :

— C'est aussi ici que le perrestre nous a attaqués et a failli tuer Fay et James.

— Raconte-moi tout dans les détails ! me pria Penina avec enthousiasme. Nous avons encore beaucoup de temps avant que Priam n'arrive.

J'assentis à sa demande et emmenai Penina dans chaque pièce pour lui relater mes aventures et mon combat d'humaine. Nous nous retrouvâmes finalement dans le laboratoire, au sous-sol. Zefryam avait fait un ménage minutieux de chaque parcelle du local. Une bonne quantité d'étagères – abîmées pendant le combat – avaient carrément disparu du mur. Tout était propre et quelque peu moins glauque. Malgré tout, je ne m'y sentais pas à l'aise. Confinée. Un peu prise à la gorge par le souvenir de la mort que j'avais vue de près. Ou par l'ombre de ma peur. Pourtant, même si un ennemi déboulait des escaliers pour nous faire la peau, j'aurais tout le loisir de l'accueillir avec ma force d'azra. Ou de détruire le plafond à mains nues pour m'enfuir, si je le souhaitais. De plus, Penina était elle-même une perrestre, forte et intuitive. D'ailleurs, mon récit ne lui provoquait aucun effroi, elle ouvrait plus grand les yeux avec appétit dès que j'ajoutai des détails. Cette fille, inclassable parmi ses pairs, était décidément un mystère de la nature.

Une fois au fond de la pièce, je lui parlai de mon désir de fuir par cette porte, malheureusement verrouillée, et de mon regard qui avait accroché les seringues de la formule AZ. Penina me coupa :

— Attends, mais qu'y a-t-il derrière cette porte, finalement ?

— Je ne sais pas, réalisai-je. Je n'ai pas pensé à poser la question à Zefryam. C'est sûrement une remise.

Je posai la main sur la poignée et la poussai légèrement. Je savais mieux dompter mes forces d'azra désormais, seulement, n'importe quel verrou aurait cédé à la pression que je venais de lui octroyer. Pas celui-ci.

Je me tournai vers Penina, un peu interloquée.

— Cette porte est renforcée, l'informai-je.

Les yeux de mon amie pétillèrent.

— Alors forçons-là !

— Non, dis-je après un instant de réflexion. Nous sommes chez Zefryam. S'il veut mettre des choses sous clef, il a le droit.

— Arrête, il a ses appartements au château pour ça ! Cette villa, il nous la prête depuis longtemps pour nos réunions avec Priam.

— Raison de plus pour respecter ce qu'il veut garder pour lui, argumentai-je.

— C'est un vrai moulin ici, s'il cache des trésors c'est pour qu'on les trouve ! éluda Penina.

Elle s'approcha, prête à faire céder la porte.

— Tu es sérieuse ? lui demandai-je un peu surprise.

— On dirait que je te choque ! fit-elle amusée. Franchement, Lisor, si je n'étais pas une mêle-tout, je n'aurais jamais suivi Priam, je n'aurais pas fait muter Ethiel et je ne t'aurais pas permis de retrouver ton Manoa ! Parfois, il faut savoir forcer un peu les choses, sinon, rien ne se passe. Et crois-moi, en plusieurs siècles, tu finis par t'ennuyer !

— D'accord, tu marques un point. Et si tu me laissais vérifier ce qu'il y a là-dedans avec l'Écoute ?

Elle soupira.

— Très bien, mais je te préviens : même si c'est simplement une collection de perruques et de fouets, je veux voir !

Je ne pus m'empêcher de rire en fondant mon esprit vers l'intérieur de la pièce. Les murs étaient très épais. Je m'attendais à y découvrir la brillance fade de quelques fioles secrètes mais ce que je vis me pétrifia. Je sortis immédiatement de ma visualisation.

— Il y a quelqu'un là-dedans ! m'écriai-je.

Penina s'enthousiasma.

— C'est vrai ?

— Une personne, allongée dans une sorte de bac..., décris-je effrayée. Son énergie est étrange. Je ne sens pas son pouls. Il semble pourtant qu'elle soit vivante.

C'était impossible. Zefryam ne pouvait maintenir quelqu'un prisonnier, surtout dans un état aussi faible. Il y avait une erreur, j'avais dû mal analyser. Mon sens de l'Écoute avait peut-être des ratés.

D'un commun accord, nous plaçâmes nos mains sur la poignée et firent céder les multiples loquets. La pièce était sombre. Seule la lumière bleutée d'un immense cylindre rempli d'eau éclairait subtilement les murs. Penina s'avança la première. Tandis que je restai pétrifiée un instant. Mon rythme cardiaque avait changé.

Le regard de Zefryam. Sa culpabilité lors de notre rencontre à Olyméa. Son désir de m'avouer quelque-chose, là, sur la grotte, au lever du soleil... Toutes ses hésitations me revinrent en tête.

Et si Zefryam culpabilisait pour autre chose que ses expériences sur les humains ou son amitié avec Andrew. Quelque chose qu'il n'avait jamais osé me dire ?

Quelque chose de terrible...

J'avançai lentement vers la source de lumière. Pas après pas. Je voyais flotter dans étrange liquide lumineux un corps de femme, vêtue d'une combinaison blanche.

Ses longs cheveux clairs avaient un reflet bleuté dans les lueurs de son habitat. Elle était mince, très fine, longiligne. Ce corps paraissait

en bonne santé. Il semblait paisible. Dans un repos serein. Le repos d'une sirène.

Je m'approchai lentement, hésitante, effrayée.

Lorsque je fus juste au-dessus, capable de discerner les traits avec précision, mon souffle se coupa.

Sa peau blanche, son nez, ses lèvres... Tout ceci m'était douloureusement familier sans que je puisse réellement l'expliquer. Mon cœur savait avant moi qui souffrait, battait plus fort comme si je pleurais. Mais c'étaient aussi des retrouvailles. Comme deux âmes séparées, semblait-il pour toujours, qui ont trouvé un chemin inespéré pour se retrouver. Émue, je posai une main sur la vitre – étonnamment chaude – qui protégeait la beauté.

— Elle te ressemble, souffla Penina ébahie.

Mon amie perrestre se tenait toute droite, regardant alternativement l'endormie, puis moi. Elle paraissait profondément impressionnée.

Je l'étais moi aussi. Tellement, infiniment. J'approchai mon visage pour mieux discerner les contours de cette créature dont je savais être proche. Je connaissais cette personne. Je tenais à elle.

Il suffisait de déformer les traits dans mon esprit, d'y superposer des rides, un relâchement de la peau, une moue agacée ou supérieur... et c'était elle.

Adylie, ma grand-mère.

C'était elle, mais jeune. Parfaite. La peau lisse comme de la soie fine. Les joues rondes. Les lèvres charnues. Les cheveux blonds étincelants.

C'était elle, mais vivante... ou presque.

Je courais sans voir la forêt. Je courais sans m'arrêter. Il fallait que je sache et il fallait que je sache vite ! Je n'avais pas pu observer longuement ce corps dont j'ignorais pourquoi il flottait entre la vie et la mort. Après avoir refermé la porte blindée aussi bien que possible, j'avais prié Penina de ne révéler ceci à personne. Trop assommée par cette découverte, elle avait promis immédiatement. Puis je lui avais demandé d'aller au-devant de Priam, afin de le prévenir de mon retard. Je ne pouvais décemment pas accepter un conciliabule avec mon allié alors que j'avais l'esprit en totale éruption.

Je devais parler à Zefryam. Je devais savoir. Il m'expliquerait. Il donnerait du sens à tout cela.

Pourquoi ?

Oui, pourquoi ?! C'était la seule question qui résonnait dans mon esprit. Pour le reste, tout n'était que confusion. Je n'arrivais pas ou je ne voulais pas comprendre ce que j'avais vu. Si c'était elle... Si Zefryam avait pu récupérer son corps et lui rendre une jeunesse, pourquoi ne m'avait-il rien dit ? Pourquoi me priver de la compagnie

d'une âme si essentielle de ma vie ? De plus, s'il existait une humaine en plus de ma fille, cela changeait tout... Si les perrestres l'apprenaient ? C'était inconscient de l'avoir laissée-là, avec si peu de protection ! J'étais bouleversée.

C'était sûrement pour cette raison que je ne vis rien d'anormal. Absolument aucun indice dans cette forêt où la nuit tombait doucement. Mon cerveau d'azra fut cependant capable d'une chose : à la manière dont l'air craqua, dont je vis l'oxygène brûler au ralenti, grâce au bruit étrange d'aspiration que cela créa, je sus que j'étais confrontée brutalement aux explosifs qu'avait déjà utilisés Andrew contre moi. Mais je ne le sus que l'espace d'un centième de seconde. Ensuite, le noir m'avalait.

Chapitre 8

Je me sentais faible. Je me sentais lourde. Vaseuse. Une odeur de vieux bois flottait dans l'air. D'humidité. De terre.

Étais-je dans un souvenir ? Un souvenir où j'étais humaine ?

Mon corps ne répondait pas bien. Il semblait peser une tonne. J'étais assise, mal installée. Difficile d'ouvrir les paupières. Le son flottait. J'entendais par vagues les oiseaux, le vent dans les feuillages.

Peu à peu, je recouvris assez de force pour stabiliser mes sens. Mes yeux s'ouvrirent. J'étais dans une cabane. Miteuse, petite, sale. Des branches d'arbres feuillus pénétraient à l'intérieur tout comme des rayons de soleil. C'était une belle journée.

Je voulus bouger, mais je pris conscience que des liens retenaient mes mains prisonnières derrière le dossier de ma chaise. Mes pieds avaient également été attachés. Mes yeux s'ouvrirent plus grands. Je voulus utiliser mes forces pour me dégager mais j'étais trop faible. Rien ne se produisait quand je tirais sur mes attaches.

Pourtant, mes jambes frêles, lumineuses et longues me confirmaient que j'étais bien azra. Pire, j'étais dans la réalité. Ce qui avait survécu de mes vêtements à l'explosion me cachait au moins la poitrine et le bassin puis s'achevait en lambeaux.

— Tu es réveillée ? dit une voix lointaine tandis que j'entendais quelques pas dans le fond de la cabane.

Je me débattis pour m'enfuir. Sauf que mes mouvements étaient mous et incohérents. Même si mon corps venait tout juste d'achever sa réparation suite à la déflagration, cela n'expliquait pas l'état dans lequel je me trouvais. J'aurais dû être fatiguée, affamée, mais pas totalement privée de mes capacités.

— Parfait, j'avais hâte que tu te réveilles, dit un homme en entrant dans mon champ de vision au bout de la pièce.

Il avança lentement. Il portait des vêtements rapiécés qui laissaient entrevoir une musculature à toute épreuve. Sa peau était halée. Ses cheveux de jais un peu longs. Un visage fin, gracieux. Un regard noir, dément. Dangereux. Mielleux. Un perrestre. Je me redressai, me plaquant contre mon dossier tandis qu'il approchait mais j'étais résolument trop faible pour espérer pouvoir lui échapper. Il s'arrêta tout près de moi, posa ses mains sur les accoudoirs de ma chaise et se pencha doucement. Je détournai la tête pour ne pas subir la chaleur de son souffle menaçant.

— Je suis tellement heureux que tu sois là, siffla-t-il.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demandai-je d'une voix qui faisait peine à entendre.

— Ce que je veux ? dit-il très étonné. C'est toi que je veux, Lisor Gianello.

Il posa une main sur ma joue, la caressa délicatement, ce qui m'écœura, j'eus à peine la force de tourner la tête pour m'en dégager mais il attrapa mon menton et l'orienta vers lui.

— Enfin, pour être plus précis, ajouta-t-il. Je veux ton âme. Je veux la détruire. Je veux l'écarter vive. Je veux la réduire à rien. Et je veux te tuer. Lentement.

— Pourquoi ? fis-je dans un souffle, mélange de terreur et d'ébahissement.

— Oh il y a tellement de raisons à ça, murmura-t-il en promenant ses doigts sales sur ma gorge. Tellement ! Déjà, il faut que tu souffres exactement comme j'ai fait souffrir la délicieuse rouquine... Et je veux aussi que tu subisses ce que le bel esclave a subi, autrement, ce ne serait pas juste.

Elora et Manoa... parlait-il d'eux ? Ces mots réveillèrent mon attention, je fixai son visage : où la beauté s'associait à la plus vile noirceur. Il eut un sourire qui aurait pu éclairer ses traits déjà parfaits, mais qui ne faisait qu'aggraver son masque de cruauté.

— Oui, tu m'as bien compris, je parle de tes amis..., reprit-il. De toute évidence, mes mauvais traitements ne t'ont pas écœurée. Tu as même épousé ce qu'il restait du beau brun d'après ce qu'on dit !

Je fus capable de bouger la tête plus brutalement, d'un geste résigné qui parvint à me dégager de ses doigts.

— Ne me touchez pas ! m'écriai-je un peu plus forte.

Le sourire de mon ennemi s'agrandit.

— Oh, oui, débats-toi, j'adore ! fit-il. Tu es en colère. Tu es encore plus belle comme ça.

Il posa à nouveau les doigts sur moi et les fit glisser de ma gorge à mes épaules.

Je m'écartai brutalement en m'appuyant sur mes pieds. Je faillis basculer en arrière mais je n'avais pas le pouvoir de me rattraper. Il le fit pour moi et me rapprocha tout près de son visage une fois de plus. Je fermai les yeux. Unique moyen de lui échapper.

— Tu ne veux pas que je te touche, c'est amusant..., elle non plus, elle ne voulait pas. Elle criait beaucoup. Parfois, elle s'épuisait, alors elle ne disait plus rien comme une morte... Comment c'était son nom, ah oui, Elora !

— Arrêtez !

Il me saisit par la gorge si fort que mes yeux s'ouvrirent instinctivement.

— Je vais te détruire, comme je l'ai détruite !

— Elle n'est pas détruite ! rugis-je aussi fort que je le pouvais.

Il ricana.

— Ah bon ? Elle est épanouie aujourd'hui ? demanda-t-il amusé.

Je sentis que mes forces revenaient doucement. Je voulus gagner du temps, changer la donne, aussi je lançai :

— Je ne vous crois pas !

— Et pourquoi ça ? s'amusa-t-il.

— Vous faites ça pour me faire perdre pied, je ne sais pas pourquoi ou pour qui... Mais vous n'étiez pas là. Je les ai récupérés au fond d'un bateau !

— Tout à fait, confirma-t-il. Dans la plus large cellule. Et l'autre dans la pièce secrète. Pourquoi crois-tu qu'ils étaient encore en vie ? Parce que c'étaient mes favoris. Je les torturais tout personnellement.

Il se rapprocha à nouveau, je le vomissais par tous les pores de ma peau.

— J'avais remarqué qu'ils étaient de haute lignée, dit-il. Je me disais que ça serait très intéressant de les faire souffrir et longtemps... de les maintenir en vie le plus interminablement possible. Bien sûr, l'esclave n'était pas tellement conscient de ce qu'on lui faisait. Mais elle... Elle savait combien je m'employais à la détruire et j'ai vu dans ses yeux que j'avais réussi. Mon chef d'œuvre aurait été de la tuer. De voir la vie quitter son corps. De la voir souffrir à l'extrême jusqu'à ce qu'elle cède. De l'avoir vaincue. De l'avoir tuée de toute les manières dont on peut tuer quelqu'un.

Il caressa mon visage, s'attarda sur mon front.

— Mais toi, ma jolie, tu m'as empêché de terminer... C'est une des raisons pour lesquelles tu dois payer aujourd'hui !

Ses doigts effleurèrent mes lèvres, j'ouvris la bouche pour le mordre violemment tellement j'étais secouée par la haine. J'étais plus forte, mais pas encore dans mon état normal. Il sut donc dégager sa main bien à temps.

— Tu es agressive, j'aime ça ! Malheureusement, je ne peux pas prendre de risque. Tu es ici pour mourir, pas pour t'échapper. Même si ça sera aussi long que possible...

Il attrapa quelque chose sur la table à quelques pas et revint pour me le planter dans le bras. Je sentis un liquide gagner mes veines.

— C'est un produit très rare que je t'avais injecté avant que tu reprennes conscience, expliqua-t-il comme un bon ami. C'est une prouesse scientifique conçue par notre reine, il y a longtemps. Le seul produit en mesure d'affaiblir un azra, de le réduire à l'état de poupée.

Il retira la seringue et le liquide fit aussitôt son travail. Ma tête tenait à peine sur mes épaules, mes yeux se fermaient tous seuls.

— C'est triste, j'aime te voir en colère, soupira-t-il. Mais je n'ai pas

le choix. Nous sommes loin de tout ici. Personne ne pourra te trouver. J'ai effacé nos traces.

Je sentis ses mains se poser sur mes genoux.

— Donc, où en étions-nous ? Ah oui, je disais que tu m'as pris la rousse et l'esclave... Alors, je m'octroie une compensation, tu peux le comprendre, n'est-ce pas ?

J'étais totalement paralysée. Incapable de bouger, de réagir, embrumée.

— C'est fou, tu as la peau plus fine que la belle rousse, et plus blanche que ton esclave.

Ma tête se renversa, il s'approcha pour la redresser.

— Reste avec moi ! J'ai eu la main un peu lourde peut-être. Je ne devrais pas. La conception de ce produit est un mystère pour moi. Je ne dispose que d'une quantité limitée. La plupart des miens ignore son existence. C'est un graal que j'ai conservé pour une grande occasion. Tu es cette occasion.

Je me sentais complètement lessivée. Cette substance était forte.

Soudain, je reçus une énorme gifle qui érafla ma joue au passage. J'eus le goût du sang dans la bouche. J'étais totalement désorientée quand il rattrapa la chaise, que son geste avait failli faire basculer avec moi.

— Mais réveille-toi un peu ! m'ordonna-t-il. C'est étrange de se sentir si faible quand on est une azra, n'est-ce pas ? Tu dois être totalement désarçonnée, ma belle. Et ce n'est que le début !

Il avait tort. Il ignorait à quel point ses mots venaient de me donner du courage. Faible je l'avais été toute ma vie. Je connaissais la souffrance. Et j'étais une azra. Même si le produit engluait prodigieusement mes sens et aurait sûrement été immédiatement mortel pour un humain, je n'étais pas réduite à rien. J'avais encore quelques neurones à disposition et mon corps allait vite récupérer.

— Tu sais que, plus on est faible, plus on ressent la douleur ? demanda-t-il pernicieusement.

Il m'envoya un violent coup de poing qui l'obligea une fois de plus à rattraper ma chaise. Sa démonstration n'était pas nécessaire. J'avais passé une vie entière d'humaine à souffrir. Il pensait que ma toute puissance d'azra serait une faiblesse puisqu'elle me rendait ignorante sur le terrain de la douleur. Il croyait m'effrayer. Sauf que la souffrance avait été ma compagne durant de très nombreuses années. Elle ne me ferait pas perdre mes moyens. Je devais juste gagner du temps.

— Pourquoi est-ce que vous voulez me tuer ? réussis-je à lui demander.

Il me frappa encore. La douleur fut si violente que je crus ma mâchoire déplacée. Mais il sembla que je pouvais ouvrir la bouche

sans heurt.

— Je te l'ai dit, pour mon plaisir. Ma parole, ton corps guérit déjà !
Il caressa l'endroit où j'avais saigné plus tôt.

— C'est tout le problème des azras. Même affamés après une régénération, vous vous réparez encore très vite. Ce qui n'est pas le cas des hybrides. Les voir s'affaiblir jusqu'à ne plus guérir et voir leur sang rouge, c'est beaucoup plus satisfaisant !

Le sang... Depuis toute à l'heure, il me frappait sans réellement le faire couler. Ce qui, pourtant, devait le tenter. Si je perdais du sang, le produit qui me paralysait quitterait plus rapidement mon organisme. Le perrestre ne pouvait pas prendre ce risque. Lentement, je rapprochai mes mains attachées dans mon dos, l'une de l'autre et, à l'aide de mes ongles, j'entaillai très doucement ma chair.

— Il y a forcément une autre raison, murmurai-je pour détourner son attention. Me tuer ne passera pas inaperçu et vous le savez !

— Oui, j'avoue ! fit-il souriant. J'ai bon espoir que ta mort relance les hostilités. La guerre pourra enfin reprendre !

Il avait raison. Je n'osai pas imaginer comment réagirait Manoa. Et si jamais les hybrides d'Eléor se laissaient influencer par sa colère ? Les perrestres et les hybrides seraient à nouveau en guerre. Ce serait un carnage. Pourquoi n'avais-je jamais abordé ce sujet et fait promettre à mon mari de poursuivre la paix, quoiqu'il arrive ? Au moins pour Joy... Je ne devais surtout pas mourir ! C'était un fait très clair dans le brouillard de mon esprit. Voilà pourquoi je continuais de faire saigner mes poignets. Je sentais de fins filets de sang s'échapper et lorsque ma chair finissait par se refermer, je l'entaillai à nouveau, pour poursuivre la manœuvre.

— La guerre n'apporte que du malheur, comment pouvez-vous la désirer ? soupirai-je en réunissant mes forces pour parler intelligiblement.

— Du malheur ? J'espère que tu plaisantes, cracha le perrestre en se penchant sur moi. Cela faisait des siècles que je vivais caché. Et j'ai enfin pu tuer des azras et des hybrides. Les voir mourir, c'était un délice ! Malheureusement, certains clans de perrestres avec qui nous étions alliés ne veulent plus attaquer. En particulier à cause de personnes comme toi ! Capables de faire croire que la paix est possible entre nos races !

— Elle est possible !

— Bien sûr que non, s'agaça-t-il. Et de toute façon, je n'en ai aucune envie ! Je ne passerai pas l'éponge sur ces siècles de cavale. Tous les azras doivent mourir avec leurs rejetons infâmes que sont les hybrides ! Heureusement, malgré le calme plat depuis l'attaque d'Olyméa, j'ai au moins pu massacrer des tas d'hybrides en les torturant un à un. Comme c'était le cas avec ton esclave ! J'ai adoré

faire couler son sang...

Il avait cessé de me frapper, ce qui me permettait de reprendre un peu mon souffle. Je me sentais d'ailleurs moins faible. Le produit s'évacuait plus vite grâce à mon stratagème. Pourtant, je continuai de faire semblant d'être assommée. Et surtout, il fallait le faire parler. L'avantage, c'est qu'il savait faire ça tout seul !

— Quand j'en aurais fini avec toi, j'exposerai ton corps bien à la vue de tous ! assura-t-il ravi. Les pacifiques enrageront et crieront vengeance !

— Vous êtes fou !

— Peut-être mais j'ai su réaliser l'exploit de te capturer ! souffla-t-il dans mon visage. Et ça n'a pas été facile.

Il attrapa à nouveau ma gorge, m'étudia sous tous les plans comme s'il se demandait comment poursuivre les festivités.

— J'ai pris des risques mais ça en valait la peine, argua-t-il. Parce que j'ai pris un immense plaisir à massacrer des hybrides, c'est vrai... Seulement, toi, tu es le clou du spectacle. Il paraît que tu es une reine...

Il approcha son visage du mien et prit mes lèvres. C'était plus une morsure qu'un baiser. Mon sang avait beaucoup coulé, ce qui, en soi, pouvait m'affaiblir. Ce n'était pas grave car le produit qui m'épuisait réellement était presque évacué de mon système. Certes, je n'avais pas encore retrouvé toutes mes capacités, cela dit la proximité répugnante de Tialo et les gestes qui pouvaient s'ensuivre me firent l'effet d'un électrochoc.

D'un geste puissant, j'arrachai mes jambes de leurs liens en les balançant de toutes mes forces dans le sternum de mon ennemi. Il vola jusqu'à l'autre bout de la cabane. Ensuite, je basculai par-dessus la chaise que j'explosai contre le mur de lattes derrière-moi.

Je fus soudainement dehors, jetée comme une balle de revolver à travers la forêt. Je ne devais surtout pas m'arrêter de courir. Le moindre millième de seconde m'était précieux. Je basculai immédiatement dans l'Écoute tout en continuant de courir. J'analysai des kilomètres de forêt sans rien reconnaître. J'imaginais que nous n'étions pas forcément loin de son ancien clan, situé sur un bateau, aussi je me dirigeai vers le sud. Si je parvenais à trouver le littoral, alors, j'aurais un point de repère.

Bientôt, j'eus la certitude que le produit avait quitté mon système sanguin. Cependant, j'étais affamée par l'explosion récente qui avait nécessité une grande énergie pour me réparer – même si j'imaginais que Tialo n'avait pas dû utiliser une forte intensité des dispositifs Erodia. Son objectif était simplement de m'assommer pour quelques heures afin de me transporter dans sa cabane puante. De plus, j'étais affaiblie par la perte de sang. Cependant, mes facultés étaient de

retour. Conscient de la situation d'urgence, mon corps mettait toute mon énergie à la disposition de ma fugue.

Évidemment, je sus très vite que j'étais poursuivie. Pas seulement par Tialo, mais par une horde de ses comparses. Je ne devais pas ralentir. Ne pas me laisser impressionner. Je continuai d'user de l'Écoute pour appréhender mon environnement. J'avais enfin repéré le littoral. Toutefois, je continuai d'inspecter les kilomètres à la ronde, pour savoir quel itinéraire emprunter afin d'éviter mes ennemis, décidément partout !

C'est alors que je repérais des énergies familières. Il y avait des hybrides et des perrestres que je reconnus vaguement et, bientôt, je vis nettement les auras de mes amis. Manoa, Fay, Allan, Katrina... Zefryam ! Ils écumaient les bois à ma recherche. Je voulus crier pour leur dire que j'étais là. Je courais à une vitesse démentielle, mais je sentais que les perrestres se rapprochaient de moi, commençaient à m'encercler. Appeler mes alliés était inutile. Ils étaient à des kilomètres de moi peut-être même à des hectares – en tant que jeune azra il m'était encore difficile d'évaluer les distances. Cependant, Zefryam était parmi eux, et si j'avais réussi à les discerner, il pourrait en faire autant !

Cela devait faire au moins 24H que j'avais disparu, étant donné que c'était un minimum pour que mon organisme se répare. Mes proches avaient donc dû enquêter. Comme j'avais été inconsciente et très affaiblie durant tout ce temps, Zefryam n'avait certainement pas pu me localiser par le biais de l'Écoute. Seules les traces de mon enlèvement avaient dû guider mes amis. Mais la donne avait changé, j'allais mieux et je courais. L'espoir me donna d'autant plus de force.

Seulement à mesure que je me rapprochai de l'océan, je prenais conscience que mes ennemis m'entouraient totalement. Certains avaient même cessé de courir pour m'accueillir dans les bois, si je m'hasardai dans leur direction. Ainsi, Tialo avait tout prévu.

Je débouchai finalement dans une crique. L'air de la mer, puissamment chargé de lumière, ne me fut d'aucune aide. Je n'eus pas besoin de l'Écoute, je voyais désormais à l'œil nu mes ennemis. Ils m'attendaient tous. Un groupe sur un massif rocheux, un autre à l'entrée d'une grotte et un dernier devant la forêt. Ils étaient au moins une centaine. Une centaine contre une seule azra. Je m'arrêtai sur la plage, parce qu'il n'y avait décidément plus aucune issue.

Le vent sur ma peau me rappela que j'étais faiblement vêtue. Les restants de ma tenue de camouflage noire que je portai pour mes rondes avaient encore le mérite de cacher l'essentiel. Ma peau laiteuse et étincelante sur ces vêtements sombres et calcinés donnait un étrange spectacle. Mes longs cheveux épais semblaient m'habiller plus sûrement que ces fripes.

Je m'approchai de la berge et songeai nettement à m'enfuir par la mer. Je n'avais pas souvent nagé ces derniers temps mais, en tant qu'azra, je me savais rapide. Seulement les perrestres si proches n'auraient aucun mal à me rattraper si je m'y risquais.

— Franchement, tu t'imaginais pouvoir m'échapper ? demanda Tialo.

Si je gagnais du temps, mes amis pourraient peut-être enfin me retrouver. Ce qui équivaldrait à un sérieux combat. Cela dit, une petite bataille valait mieux qu'une guerre si je mourrai.

Je me tournai vers lui et le toisai.

— Pourquoi pas !

— Tu me vexes ! répondit Tialo en s'approchant de moi.

Je serrai les poings.

— Tu veux vraiment te battre ? s'étonna Tialo à qui rien n'échappait.

Il y eut des rires parmi les perrestres qui nous entouraient.

— Voyons ce que tu sais faire ! s'exclama leur chef.

Il m'envoya un uppercut que j'évitai grâce à mes réflexes d'azra hyper sensibles du fait de la panique. Je savais me protéger un minimum. Pas attaquer.

— Intéressant !

Il redoubla son attaque. Je redoublai d'esquives. Il s'agaça.

— Tu peux faire mieux que ça ! Tu es une reine, après tout !

Les perrestres ne manquaient pas une miette de cet échange. Et pour cause, il m'apparut clairement que Tialo avait organisé tout ceci pour leur faire du spectacle. Il l'avait promis, il comptait déguster ma mort. J'avais besoin de toute ma concentration, mais je brûlai de plonger à nouveau dans l'Écoute pour savoir si les miens étaient proches ou non.

Lors d'une des attaques de mon ennemi, au lieu de simplement contrer son geste, j'imitai les mouvements de Fay à la perfection pour lui balancer un coup en pleine face. Tout alla très vite : je parvins à l'atteindre mais c'était ce qu'il espérait depuis longtemps car il attrapa aussitôt ma poigne, me plaqua contre lui tout en injectant une bonne dose du produit dans mon bras. Aussitôt, mes jambes cédèrent sous mon poids. Tialo me tourna vers ses sbires en me maintenant tout contre lui.

— Ne m'en veux pas, me murmura-t-il dans l'oreille. J'ai connu de meilleures combattantes que toi. Et on a d'autres choses à faire, toi et moi.

Mes jambes ne me portaient plus. C'était lui qui me tenait. J'espérais juste qu'il prenne son temps, comme il l'avait fait depuis le début. C'était ma seule chance, car je n'avais plus d'idée brillante.

— Les amis ! Vous voulez voir mourir une reine ! hurla mon ennemi.

Les perrestres saluèrent cette proposition par des acclamations et se rapprochèrent.

— Et si on commençait par *humilier* une reine ! fit-il sans hausser la voix car il voulait me terrifier bien davantage qu'il ne souhaitait divertir ses comparses.

Je sentis ses mains arracher lentement le morceau de tissu qui encerclait ma poitrine. Heureusement, mes cheveux couvraient mon corps. Ce geste réveilla néanmoins toute ma hargne. J'entrevois comment il s'était amusé avec Elora et Manoa. J'attrapai la seringue qu'il avait mis dans sa poche et l'élevai mais j'étais lente du fait de l'épuisement que provoquait le liquide. Il eut tout le temps de la reprendre de mes mains et de croiser mon regard plein de haine.

— Ils vont te massacrer, persiflai-je très faiblement mais clairement. Mon-clan-va-te-massacrer.

Il sourit, un sourire de fou, un sourire de guerrier complètement abruti par la guerre.

— Je les attends avec impatience, assura-t-il.

— Alors ! hurla un perrestre qui me fit prendre conscience que tout le groupe s'était rapproché. Qu'est-ce que tu fiches ?!

— T'as besoin d'aide ? hurla un autre.

Tialo me jeta par terre, à moitié dénudée, seulement protégée par ma longue chevelure emmêlée.

Je sentis le groupe se refermer sur moi. Je n'avais même pas la force d'un geste.

Soudain, il y eut une voix, forte, intelligible, qui fit cesser tout mouvement.

— Ça suffit !

C'était Priam. Le seul, sûrement, en mesure de faire obéir une bande de perrestres décérébrés.

Tialo semblait ravi.

— Te voilà enfin, mon ami !

Je me redressai faiblement pour mieux voir.

J'aperçus en hauteur, sur le massif rocheux, mangé de végétation, Priam, entouré de nombreux perrestres et des miens. Je vis Ethiel, je vis Fay... je vis Manoa. Et mon attention s'arrêta-là. Car l'expression de mon mari était atroce. Comme s'il revivait tous ses cauchemars mais en pire, en un million de fois pire, car c'était de moi dont il était question. La femme qu'il aimait. Il voulut avancer vers moi mais Solal, qui était tout près, le retint d'une main, sûrement dans l'espoir d'éviter les combats :

— Rendez-nous, Lisor, et on ne vous fera rien ! hurla ce dernier, ce qui confirma ma pensée.

Tialo m'attrapa par la tignasse et me traîna vers lui.

— Elle est à moi ! hurla-t-il en riant.

Manoa poussa un cri de rage et fut retenu par plusieurs perrestres alliés sous l'ordre de Solal. J'imaginai la torture qu'il vivait. Mes amis étaient tous au bord de l'explosion. Cependant, deux clans étaient sur le point de s'affronter et les enjeux allaient même plus loin que cela, je le compris dans le brouillard de mes pensées.

— Tialo, on ne te laissera pas plusieurs chances ! le prévint Priam.

— Tu te retournerais contre moi, ton frère de meute ? le défia Tialo en continuant de me secouer légèrement. Tout ça pour une saleté d'azra !

— Tu n'es pas mon frère de meute ! hurla Priam pour toute réponse.

— De toute évidence, je ne le suis plus, fit semblant de s'attrister Tialo. Mais si tu me laisses tuer cette fille, on en restera-là... Si tu veux la récupérer par contre, ce sera la guerre. Pas seulement avec moi... j'ai des alliés, de nombreux alliés... ce sera fini de ta liberté, Priam, de ton clan... Tu seras l'allié de ces azras... et tu seras condamné avec eux !

Priam ne répondit pas tout de suite. Il devait réfléchir à toutes les implications dont j'ignorais l'étendue.

— Il suffit de la sacrifier ! ajouta Tialo fier d'avoir marqué un point, en me hissant pour me ramener contre son torse.

Il m'attrapa alors par la gorge.

— Laisse-moi sacrifier la dernière azra, continua Tialo, et tu seras en paix avec moi ! Tu seras du côté des vainqueurs...

Je sentais ses doigts se refermer sur ma gorge. Fay, Allan et Katrina jetèrent des regards paniqués à Priam. Contre toute attente, je remarquai qu'Elora était là, elle aussi. Elle se tenait près d'Ethiel. Tout comme lui, son regard n'était que haine envers le perrestre qui me maintenait prisonnière. Manoa, retenu par deux perrestres, se débattait comme un dément. Zefryam semblait analyser la situation et la disposition des ennemis, comme s'il essayait d'estimer combien de temps il lui faudrait pour tous les mettre hors d'état de nuire avant de me récupérer.

Le clan de Priam était au complet. Ses membres étaient bien plus nombreux que mes amis, qu'ils pourraient donc retenir, comme ils le faisaient déjà pour Manoa, si leur chef décidait de se rallier à Tialo. Et c'était un choix que je comprenais. Éviter un bain de sang... Priam pouvait décider de me sacrifier pour empêcher que deux clans ne se déchirent. Et même plus que ça, pour échapper à la guerre que promettait Tialo... Il le pouvait.

Tout comme moi, d'ailleurs. Malgré ma faiblesse, je pouvais très bien proposer qu'on me laisse mourir, qu'on me sacrifie pour le bien du plus grand nombre. Mais je m'y refusais et gardais les lèvres étroitement serrées. Tout simplement parce que je n'avais aucune confiance en Tialo et en la parodie d'alliance qu'il proposait. Il était

fou ! Abject.

— Je préfère crever plutôt que de me mêler à toi, Tialo, déclara finalement Priam du même avis que moi. Tu es la honte de notre espèce !

Il fit un geste et son clan au complet dévala la hauteur pour nous rejoindre. Mes amis coururent aussitôt parmi la troupe. Manoa fut relâché et ne perdit pas un instant, fusant directement vers moi.

Tialo me lâcha, me laissant tomber brutalement sur le sol. En un instant je sentis les mains de Manoa se refermer sur moi et je fus soulevée, ramenée contre lui. Son odeur emplit mes narines et mon cœur. Et je fermai les yeux de bonheur.

Chapitre 9

Manoa courait vite, extrêmement vite. Moi, faible, dans ses bras, j'avais l'impression d'être redevenue l'humaine que j'avais été. La Lisor fragile dont il prenait soin au péril de sa vie.

Pour le bouquet final, Tialo m'avait injecté une bonne dose de produit. Par conséquent, je peinais à récupérer. Je m'accrochais autant que possible à la nuque de mon mari et en aspirais le parfum comme si ma vie en dépendait. J'avais failli y passer. J'avais failli ne plus jamais le revoir. Mourir comme une chienne maltraitée. Il s'en était fallu de peu que Manoa me découvre déjà morte, déshumanisée, détruite. C'était l'idée de son visage complètement décomposé qui m'avait fait le plus mal. Et Joy évidemment, la menace qu'elle grandisse sans sa mère. Même si j'étais certaine que ma famille l'aurait comblée d'amour. Seulement, Tialo n'avait pas été pressé de me tuer. Son vrai but était politique. Peut-être même n'était-ce que d'attirer Priam.

Il fallut un moment pour que je saisisse que des perrestres du clan de Priam nous entouraient, fusant dans les bois sous forme animale.

— On est suivis, fis-je remarquer à Manoa.

— Priam a promis que l'on serait escortés, me répondit-il aussitôt.

Ma matière grise commençait enfin à se réveiller.

— Mais pourquoi ? m'écriai-je avec une faiblesse rageante. Ils ne peuvent pas se priver de soldats. On devrait plutôt retourner les aider !

— Hors de question ! répondit Manoa fermement.

Je pris conscience que sa rapidité n'était pas seulement une conséquence de ma perception défaillante, ni même de sa motivation toute particulière, non, il y avait quelque chose de plus. Je plantai légèrement mes ongles dans son dos pour me maintenir contre lui et me faire un peu mieux entendre – accessoirement.

— Je vais récupérer, affirmai-je plus sûre. Dans quelques minutes, je serai de nouveau opérationnelle. On ne peut pas les laisser se battre sans nous !

— Tu détestes te battre, fit Manoa.

— Tout ceci est de ma faute ! plaidai-je.

Il courait toujours me gardant contre lui, arrachant feuilles et branches sur son passage. Pas démonté le moins du monde par mon raisonnement.

— Certainement pas ! s'exclama-t-il. C'est plutôt de notre faute. Jamais on aurait dû te laisser sans protection !

Je sentis ses mains se refermer plus fort autour de moi. Plus fort. C'était le cas de le dire. Manoa était plus fort. Depuis que j'étais azra, je devais me contenir pour ne pas le blesser. Et Manoa pouvait me serrer de toutes ses forces, cela ne me gênait pas. Sauf en cet instant où je sentais réellement ses bras comme un étau.

— Ne t'inquiète pas pour notre groupe, assura Manoa d'une voix déterminée. Le clan de Priam est bien plus grand que celui de Tialo. Et nos amis hybrides sont en sécurité, Zefryam a tout prévu.

— Mais je ne peux pas fuir comme une lâche !

— Ta place n'est plus là-bas et tu le sais très bien !

Je ne voulus pas argumenter davantage. De toute façon, j'étais tellement cahotée par la vitesse de son déplacement que nous ne pouvions pas mener une conversation décente. De plus, j'étais encore faible et les oreilles des perrestres alentours réduisaient ma liberté de parole. Je lui demandai simplement :

— Où m'emmène-tu ?

— Dans la base de Priam. C'est là que nous avons rendez-vous. Eléor est trop loin.

Lorsque nous arrivâmes enfin dans la bibliothèque ravagée par le temps et dévorée par la nature, Manoa me déposa sur le sol moussu, non loin du lac qui miroitait paisiblement. Une douce pluie était en train de nettoyer la forêt et s'immisçait par le toit déchiqueté en gouttes éparses autour de nous. Je n'avais plus aucun symptôme du produit injecté par Tialo. Manoa veilla toutefois à demander de la nourriture à un perrestre qui nous apporta quelques bouts de viande séchées. J'y mordis à pleine dents sans hésiter. J'étais affamée et je savais que mon corps pourrait retrouver toute sa vitalité en quelques bouchées supplémentaires.

Mon mari me regardait, épiait mes gestes et, quand j'eus les mains libres, insista pour que je mette sa veste. J'en avais presque oublié que j'étais pour le moins dévêtue.

Les perrestres qui nous accompagnaient s'étaient éloignés, ils gardaient tranquillement leur repaire sans prêter attention à nous.

Manoa saisit finalement mon visage dans ses mains et embrassa mon front puis mes lèvres.

— Jamais plus je ne te laisserai seule.

— Je vais bien, lui dis-je même si son contact m'était agréable, comme un retour aux sources, après toute cette folie.

— Que s'est-il passé ? me demanda-t-il.

Tout avait commencé par la découverte bouleversante que j'avais faite avec Penina dans le laboratoire de Zefryam. Mais je ne voyais pas

comment l'expliquer à Manoa, tout simplement parce que je ne comprenais toujours pas ce que j'avais vu. Je résumais la situation en disant que j'avais dû me séparer de Penina pour régler un souci. C'était là qu'avait eu lieu l'explosion. Mon réveil dans la cabane. Le produit anesthésiant. Mon sang que j'avais fait couler pour l'évacuer. Ma fugue. Leur arrivée. Tout avait été très vite pour moi, mais pour eux, je n'osai imaginer la recherche et l'inquiétude.

Manoa m'écouta sans broncher, puis il ferma lui-même les boutons de sa veste que je venais d'enfiler avec une infinie douceur. Il y avait une grimace de douleur sur son visage.

Je saisis soudainement qu'il souffrait à l'idée que Tialo ait posé les mains sur moi. S'il pouvait accepter qu'il ait torturé l'esclave qu'il avait été, il ne supportait pas l'idée qu'il m'ait atteinte, moi. De ce fait, il me prit délicatement par les épaules, comme si j'étais faite de cristal et me murmura très doucement :

— Qu'est-ce que Tialo t'a fait réellement, Lisor ?

— Frappée, malmenée, rien de grave, je t'assure.

Il secoua la tête.

— Tu as été entre ses mains 27 heures, Lisor. Ne me fais pas croire ça.

Je ne pus m'empêcher de rire. C'était sûrement nerveux.

— Et il en a sûrement fallu 24 pour que mon corps guérisse de l'explosion, précisai-je. J'ai passé peu de temps avec Tialo. Je t'assure. Aussi fou que cela puisse paraître, je n'ai rien, je vais bien.

Et pour prouver mes dires, je me pressai contre lui et l'embrassai longuement. Il détacha ses lèvres des miennes au bout d'un instant et reprit son souffle.

— Ces 27 heures ont été les pires de ma vie..., murmura-t-il.

— Raconte-moi !

— Penina a entendu l'explosion, commença-t-il. Elle a prévenu Priam, puis nous tous. Nous avons uni nos forces pour passer le territoire au peigne fin. Zefryam t'a localisée une fois que ton corps a été réparé. On savait que tu étais entourée de perrestres, c'était une course contre la montre, mais on t'a trouvée à temps !

— Cela n'explique pas pourquoi vous avez mis en péril Allan, Fay, James... tous les autres. Que tu veuilles te battre, je le comprends, mais nos amis hybrides contre ces perrestres sanguinaires ? C'est du suicide !

— Non, fit Manoa avec un léger sourire. Zefryam nous a donné de l'Imative C.

— L'imative C ?! m'exclamai-je.

J'en connaissais l'existence depuis longtemps, mais j'ignorais encore ses propriétés.

— Il n'en avait plus, expliqua Manoa en parlant de Zefryam. Mais il

a pris le temps d'en préparer dans son laboratoire, ces derniers mois, au cas où. L'Imative C décuple les forces des hybrides. Nous devenons aussi puissants qu'un azra, avec les dons en moins.

Je compris donc pourquoi Manoa m'avait paru si fort. Ce n'était pas une simple impression due à mon état. L'Imative C pouvait tout changer...

— J'ai cru que tu allais mourir, reprit Manoa en me regardant intensément. J'ai cru te perdre... Mais tu es là. Rien ne sera plus jamais comme avant maintenant. Plus jamais.

Il attrapa mes doigts. Je le relevai les yeux vers lui.

— Lisor, tu as pris l'Imative A pour survivre, fit-il, l'Imative B pour me sauver, maintenant c'est à nous, ta famille, tes amis, à moi, ton mari, de prendre l'Imative C pour nous battre à tes côtés. Jamais plus je ne te laisserai en péril. Jamais plus tu ne devras partir seule au front. Tu n'es plus seule. Lisor, tu ne seras plus jamais seule. Tu as été la dernière humaine et la dernière azra. Un véritable symbole. Maintenant, tu es surtout un membre à part entière d'une grande famille. Je veux que tu le comprennes. Quoique tu aies vécu en tant qu'humaine, quoique t'ai fait Tialo. Tu n'es pas seule. Plus jamais.

Je souris devant ce discours tellement vibrant, tellement gentil et me contentai de fondre dans ses bras. Il m'étreignit et je réalisai qu'avoir frôlé la mort, connu la souffrance mentale et physique, n'empêchaient pas une chose indéniable : une chance insolente m'avait fait traverser les événements comme un navire doré sur des orages.

Lorsqu'ils furent de retour, mon cœur s'embrasa. Je vis d'abord une horde de perrestres envahir la bibliothèque. Manoa serrait mes doigts tandis que nous avancions vers les nouveaux arrivants. J'étais pétrifiée à l'idée d'avoir perdu certains de nos proches.

Alors, au milieu de la foule, j'aperçus Elora. Même si quelque chose chez elle me fit immédiatement douter qu'elle fut la même personne. Ses cheveux rouges étaient hérissés, comme un carnage sanguinaire, comme une mer agitée lors d'un coucher de soleil. Il y avait encore des traces de sang sur ses joues, de ses blessures déjà guéries, ou peut-être de celles qu'elle avait infligées – difficile à savoir. En tout cas, ses yeux étaient aussi révoltés que les flammes furibondes de ses cheveux. Elle était rouge, transcendée, puissante. Elle était à mille lieux de la douce fleur des bois mourante que j'avais retrouvée dans la cale. Ethiel et James avançaient à ses côtés. Allan et Katrina apparurent dans mon champ de vision. Leurs vêtements étaient abîmés, leurs cheveux en bataille, mais leur regard était sûr, franc et vainqueur. Je fondis sur eux pour les serrer contre moi.

L'étreinte d'Allan fut si forte que je le lui fis remarquer doucement.

Il éclata d'un rire décuplé par l'énervement légitime.

— L'Imative C ! rayonna-t-il. Nous voilà à égalité, Lisor !

Il me fit un clin d'œil.

— Et la bataille ? demandai-je avec empressement.

— Nous avons gagné, si on peut appeler cela gagner, fit-il. J'ai trouvé ça assez court.

Il semblait déçu. J'en étais consternée.

— En fait, tout s'est arrêté quand Priam et Ethiel ont réussi à coincer Tialo.

Il jeta un œil par-dessus son épaule vers Elora qui s'approchait.

— Et ils ont laissé Elora l'achever !

Cette dernière eut un large sourire machiavélique lorsqu'elle entendit les mots d'Allan. Un sourire que je ne lui connaissais pas. Au-delà, de la vengeance, c'était un soulagement immense que je voyais dans ses traits. Sa sœur lui prit le bras et embrassa sa joue. De toute évidence, Katrina n'était pas écoeurée par les traces de sang qui s'y trouvaient. Elle semblait fière et légère. Les jeunes femmes nous rejoignirent, à l'instant même où Priam s'invita dans notre conversation.

— La plupart des membres du clan de Tialo ont fui quand ils ont vu leur chef mourir, déclara-t-il.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demandai-je en jetant un regard inquiet à Manoa.

— Qu'ils vont sûrement raconter cet événement à tous leurs alliés, intervint Solal.

— Votre clan est en danger, réalisai-je. Et tout ça parce que vous avez voulu me sauver.

Priam eut une grimace.

— Les choses étaient déjà tendues depuis longtemps, répondit-il. Il fallait que l'abcès éclate. Maintenant, il est clair que je suis dans ton camp.

Il me sonda de son regard perçant.

— Me voilà plus que jamais votre allié, déclara-t-il en tournant ensuite vers Manoa.

Ce dernier s'avança.

— Viens t'installer à Eléor avec ton clan, Priam, proposa mon mari. Nous pourrons nous protéger mutuellement. Mes hybrides prendront de l'Imative C dès que nécessaire et se battront aux côtés des perrestres.

Il tendit sa main droite. Priam l'observa un instant puis la saisit, la comprimant d'une poigne très ferme avant de se tourner vers moi.

— Je dois avouer que je t'ai mal jugée, Lisor, ajouta le chef perrestre en se fendant d'un sourire. Je pensais que tu faisais un caprice en choisissant cet homme, cet hybride. Mais c'était un

excellent choix. Un roi hybride... Cela ne s'est jamais vu. Les hybrides viennent du monde entier pour vous faire allégeance et, avec l'Imative C, cela change tout. Je serais honoré de combattre à tes côtés, Manoa.

Je souris en jetant un œil vers mon mari qui s'autorisa une expression de satisfaction toute pudique. Je reconnaissais bien, à ses yeux bleus brillants, le plaisir qu'il éprouvait à ce que l'on reconnaisse sa valeur.

Penina, ravie, s'avança vers moi et me serra brièvement contre elle.

— Est-ce que tu vas mieux Lisor ? J'ai eu si peur ! Je n'aurais jamais dû te laisser seule !

— Je vais bien et tu as fait tout ce qu'il fallait, lui assurai-je.

Elle jeta un œil vers Zefryam puis me murmura :

— Je lui ai parlé de notre découverte, mais comme promis, je ne l'ai révélée à personne d'autre.

Mon regard croisa alors celui de mon père de cœur qui m'observa avec une sorte de déchirement. Penina s'éloigna. Je m'approchai donc de Zefryam lentement. Mes amis et les perrestres échangeaient encore sur les combats récents dans un brouhaha détendu. Manoa parlait tranquillement avec Priam et Solal. La paix avec les perrestres était réellement en train de s'instaurer. Mais à quel prix ? Je savais que notre victoire présente pouvait déclencher un carnage futur.

— Pardon, Lisor, fit Zefryam. Pardon... j'aurais dû t'en parler...

Je le fis taire en le serrant brutalement contre moi, sans même réfléchir.

— Peu importe, murmurai-je contre son épaule. On parlera de tout ceci plus tard. Pas ici. Pas comme ça. Maintenant, je suis juste heureuse que tu sois vivant. Que tout le monde soit en vie.

Il se détendit légèrement et referma ses bras autour de moi tendrement.

Tialo m'agrippait la gorge. Je lui crachai au visage :

— Ils vont te tuer, mes amis vont te tuer !

Mon ennemi m'accorda un sourire cruel :

— Et je vais les emporter avec moi.

Autour de nous, une bataille faisait rage. Et tous les miens mouraient. Allan, Fay, James... et tous ceux que j'aimais.

Manoa arriva, il se tourna vers moi.

— Tu n'es pas seule Lisor, on va mourir pour toi ! scanda-t-il.

Pendant qu'il me regardait, un perrestre ouvrit sa gueule béante, le happa et Manoa disparut entre ses crocs.

Je voulus hurler. Mais j'étais paralysée, incapable de bouger.

Soudain, elle arriva.

Cette jeune femme avait les traits de ma grand-mère. Ses cheveux étaient blancs. Impossible de lui donner un âge.

— Mamie ? dis-je.

Ses rides apparaissaient par les hasards de la lumière qui transperçait les bois par intermittence. Il faisait nuit. Les corps de mes amis avaient disparu, remplacés par le décor des bois.

L'étrange apparition me tendit une boîte, comme celle qui avait contenu l'Imative A autrefois.

— Mamie, tu es vivante ? demandai-je.

Elle voulait m'expliquer quelque chose, ouvrir ce trésor qu'elle me tendait mais elle n'en eût pas le temps. Elora venait d'arriver. Sa chevelure était un incendie sauvage qui brillait jusque dans ses yeux haineux. Elle planta un poignard dans le dos de ma grand-mère qui tomba sur le sol, ses grands yeux ouverts, happant les étoiles du ciel et tous mes espoirs.

La lumière disparut, avalée par une nuit bleue. Le visage d'Adylie redevint jeune. Mais elle était morte.

Je me réveillai en sursaut. Le bras de Manoa m'écrasait le ventre. Joy était endormie entre nous deux, son beau-père la tenant contre lui de sa main libre. La vision de cette famille aimante me calma. L'ambiance apaisante, les restants du feu rougeoyant dans notre cheminée blanche, le luxe et la tranquillité de notre chambre immense aux murs de pierre pâle, me rappelèrent que j'étais chez moi. Un chez moi dont je n'aurais jamais osé rêver lorsque j'étais humaine. Ce cauchemar m'avait fait revivre des souvenirs atroces et effleurer l'avenir que je craignais. Un mélange déroutant qui emplissait encore d'électricité mon système nerveux.

Je battis des paupières. Quelques respirations profondes en regardant les êtres que j'aimais le plus au monde suffiraient peut-être pour nettoyer mon esprit.

Nous nous étions endormis tous les trois pressés les uns contre les autres, trop heureux d'avoir retrouvé la sécurité d'Eléor, en se faisant des promesses d'éternité.

Priam logeait actuellement avec ses plus proches dans l'aile des invités - cet endroit paisible du château où nous demeurions avant mon mariage. Le reste de son clan s'était trouvé une place dans les auberges et maisons encore disponibles de la cité. Même si l'acclimatation risquait d'être difficile pour tous, cette alliance serait avantageuse pour les deux camps. Mais cela n'empêchait pas la peur.

Je sortis du lit aussi discrètement que possible, revêtis ma robe de chambre bleue et me rendis dans le salon du premier étage. J'avais besoin de regarder les étoiles à l'air libre, sans gêner qui que ce soit et l'immense terrasse était idéale pour cela.

Cependant, avant que je n'y parvienne, je remarquai Zefryam. Il

était assis dans l'un des énormes canapés de ce grand salon circulaire. Il semblait triste. Je m'installai doucement à côté de lui.

— Il faut que je sache, lui dis-je simplement au bout d'un moment.

— Je sais, répondit-il tristement.

C'était comme s'il m'attendait. Comme s'il avait deviné que mon retour à Eléor et quelques heures de sommeil suffiraient pour que je sois prête. Prête à entendre l'impensable, l'impossible... Je me sentais angoissée. J'avais peut-être peur de cette rencontre avec mon destin. Je voulais de toute mon âme retrouver ma grand-mère. Mais c'était techniquement impossible qu'elle soit là-bas, vivante dans sa maison, puisque je l'avais vue mourir...

— Je voulais te parler, Lisor, avoua lentement Zefryam. J'aurais dû le faire plus tôt. J'ai essayé, une bonne dizaine de fois, mais je n'ai jamais su...

Le silence qui s'en suivit fut long. Il n'osait pas me regarder. J'hésitais car je craignais toujours ce que j'allais apprendre, mais je ne pouvais pas perdre confiance en la personne qui m'avait guidée vers la vie durant ma mutation. Aussi, je pris doucement ses doigts.

— Quoique j'apprenne, lui dis-je délicatement, tu seras toujours mon père de cœur. Mon père azra.

Il tourna la tête vers moi et eut un léger sourire.

— Même si je sais quelle merveilleuse personne tu es, tu arrives toujours à me surprendre, Lisor.

Il prit une profonde inspiration. Je serrai davantage ses doigts pour lui assurer qu'il pouvait parler. Pour me rassurer sans doute un peu aussi.

— Comme tu le sais, commença-t-il, je suis tombé amoureux de ta grand-mère, Adylie, lorsqu'elle était considérée comme un cobaye dans les laboratoires d'Olyméa.

J'allai enfin tout savoir. Sans faux semblant. Sans la moindre censure. J'avais hâte et j'avais peur.

— Et comme tu le sais, elle a choisi de partir pour sauver son enfant, ajouta-t-il sombrement. En le découvrant, le Conseil d'Olyméa a fait assassiner tous les humains restants. Je n'ai pas su les protéger. Évidemment, Adylie me manquait horriblement. Mais je savais que si je parlais à sa recherche, je la mettrais en danger puisque j'étais sous surveillance. Pour la sauver, je devais la laisser partir. L'abandonner pour toujours.

Il se tut et je couvris ses doigts de mes deux mains pour l'encourager. Une telle douleur, je pouvais l'imaginer grâce à l'affection irraisonnable que je portais à Manoa.

— Les années ont passé, reprit-il d'une voix neutre. Et je souffrais toujours, atrocement. Je ne savais même pas si Adylie avait survécu. Je n'avais jamais aimé comme je l'aimais. C'était un déchirement qui

me rendait fou. Des personnes ont tenté de m'aider même si elles ignoraient mon histoire. Ana en faisait partie.

Il eut un sourire reconnaissant malgré sa tristesse.

— Mais ça n'était pas suffisant, avoua-t-il. J'avais beau me plonger dans le travail pour oublier, Adylie ne disparaissait jamais de mon esprit et je me suis mis à haïr Olyméa que j'estimais coupable. Alors, au bout d'une vingtaine d'années, je suis parti à Méréa.

— Auprès d'Andrew ? lui demandai-je surprise.

C'était donc cela qu'il avait essayé de me dire peu de temps après ma rencontre avec ce roi tordu.

— Oui, fit-il en baissant la tête. Je savais qu'Andrew était un scientifique de génie. Meilleur que je l'étais. Travailler à ses côtés serait forcément exceptionnel. Et je n'ai pas été déçu, je dois l'avouer. Ensemble, nous étions capables de très grandes choses même si je sentais que ses intentions étaient sombres malgré son allure de pacifiste. Un soir, toutefois, j'ai fini par me confier à lui. Je lui ai raconté toute mon histoire avec Adylie. Il m'a proposé de m'aider à la retrouver. J'étais tenté mais cela signifiait la mettre en péril ainsi que les potentiels humains qu'elle aurait trouvés. Je n'avais pas confiance en Andrew. Alors, il a proposé de la cloner...

Mes doigts se raidirent légèrement. Toutefois, je tins bon.

— Évidemment, cette idée m'a séduit, continua-t-il. Horriblement séduit. J'avais conservé des cellules d'Adylie et même un scan de son esprit au complet – puisque nous prenions l'habitude de scanner le cerveau de nos sujets à Olyméa, par simple sécurité. Obtenir la même personne, avec la même mémoire... ou presque. C'était dément. C'était ce que je désirais le plus au monde. Mais j'ai réalisé que c'était mal. Créer une personne pour en disposer... Lui injecter les souvenirs d'une vie dure... Je me suis rendu compte que mon deuil me rendait fou. J'ai décliné la proposition d'Andrew et je suis retourné à Olyméa. Il y avait là-bas, encore des personnes à qui je tenais.

Il s'arrêta un instant.

— J'aurais peut-être pu réussir à trouver la paix, réalisa-t-il. Même si Adylie m'avait changé pour toujours, peut-être aurais-je pu guérir. Seulement, Andrew ne m'en a pas laissé le temps. Quelques années plus tard, il m'a proposé un marché par lettre : récupérer celle que j'aimais contre l'Imative C. J'avais en effet créé l'Imative C pour protéger Olyméa grâce aux hybrides qui en consommeraient. C'était une arme qu'Andrew nous envoyait depuis longtemps. Au départ, j'ai cru qu'il bluffait. Je me demandais s'il avait réussi à retrouver Adylie ou s'il avait simplement fait son clone... J'ai suis allé à sa rencontre et il me l'a montrée.

Il cessa de parler, avala sa salive difficilement et je vis des larmes dans ses yeux d'étoiles.

— Elle était là, devant moi, inconsciente mais réelle, fit-il plongé dans son souvenir.

Un souvenir que je partageais en quelque sorte. Un souvenir qui me fila des frissons. Mes doigts furent hésitant sur les siens.

— Tout ce que j'avais pu éprouver pour elle, tous nos souvenirs, tout cet amour, reprit-il, me sont revenus brutalement en plein cœur. Peu importe si c'était vraiment elle ou non. C'était elle que je voyais, alors... j'ai accepté son marché. J'ai offert la formule de l'Imative C à Andrew. Et j'ai récupéré Adylie... Enfin son clone...

J'eus envie de pleurer et retirai mes mains pour remettre mes cheveux en place, dans un geste qui me donnerait une certaine contenance. J'étais bouleversée par cette histoire.

— Elle est humaine ? demandai-je finalement.

— Non, c'est une hybride.

— Comment c'est possible ? m'étonnai-je.

— C'est le contraire qui est impossible, assura Zefryam. Si on était capable de cloner des humains, on l'aurait fait depuis longtemps. Par exemple, les azras du Conseil t'auraient clonée au lieu d'exiger que tu sois mise enceinte. Pour cloner un individu, il faut un ovule fécondé dans lequel on va transférer le matériel génétique du sujet. Les ovules à disposition sont simplement issus d'un homme et d'une femme hybride. Même si les hybrides et les humains sont très proches génétiquement, nous n'avons jamais réussi à concevoir un fœtus viable de cette manière. Andrew a donc procédé autrement. Il a décidé d'injecter des gènes hybrides au matériel génétique d'Adylie afin qu'il soit compatible avec l'ovule hybride.

— Il a donc su transformer une humaine en hybride !

— Oui, mais en état cellulaire, répondit-il. Il a sûrement procédé à de très nombreux essais pour y parvenir. Ce qui était déjà criminel en soi, mais de plus, il a pris de gros risques. Ces mutations, effectuées contre tout bon sens avant gestation, pourraient provoquer des problèmes de santé à l'avenir sur le clone d'Adylie. C'est encore une des raisons pour lesquelles j'ai retardé son réveil...

— Depuis combien de temps est-elle là, dans ta villa ? demandai-je d'une voix un peu dure.

— Vingt ans..., avoua-t-il.

Je me levai, choquée.

— Comment ça ? Comment as-tu pu laisser une innocente, vingt ans, prisonnière ?

— Tant que je ne la réveille pas, expliqua-t-il rapidement, elle ne vieillit pas. Je ne lui vole aucune année de vie. Elle est en sécurité, totalement inconsciente, comme si elle n'était pas née.

— Mais elle est née ! m'exclamai-je. Elle existe, elle est là ! Comment peux-tu te donner le droit de lui refuser la vie ?

— Parce que c'est criminel, Lisor ! s'écria-t-il. Parce qu'elle ne s'appartiendra pas... Andrew lui a mis les souvenirs d'Adylie... Au moins tous ceux que j'avais sauvegardés, avant que je ne cesse les scans pour éviter que l'on ne découvre notre relation... Elle sera en partie Adylie. Elle aura toutes ses souffrances et crois-moi, elle a souffert... Et parce que...

Je n'avais jamais vu Zefryam dans cet état d'agitation et de souffrance.

— Parce que..., répéta-t-il.

— Parce que tu as peur qu'elle parte, elle aussi, terminai-je avec sévérité.

— Oui, avoua-t-il en baissant les yeux.

Il me regarda à nouveau, on aurait dit un petit garçon, âgé de plus de 800 ans, présentant le visage magnifique et lisse d'un mannequin d'une trentaine d'années, certes, mais un petit garçon tout de même.

— En fait, je me préparais à la réveiller, expliqua-t-il. Je tâchais de me préparer à l'idée que j'allais tout lui expliquer et que la liberté lui appartiendrait, si elle la choisissait. Mais c'est là que tu es arrivée à Olyméa. Et j'ai compris que je devais te sauver en priorité. Je comptais t'emmener vivre dans ma villa. T'expliquer tout. Et la réveiller en ta compagnie pour que nous partions ensemble là où vous l'auriez décidé... Mais tous mes projets ont été contrariés par ton arrestation, la guerre... Tant que nous n'étions pas en sécurité, je considérais qu'il n'était pas prudent de réveiller le clone d'Adylie. Non seulement pour elle, qui ne méritait pas de vivre pour être en danger, mais aussi pour moi, elle est mon talon d'Achille. N'importe qui pourrait me manipuler en mettant la main sur elle. La cacher au regard de tous était ma seule option.

— L'enterrer vivante, tu veux dire, murmurai-je amère.

— Lisor, imagine que tu perdes Manoa et qu'on te donne son clone, 30 ans plus tard ! Imagine que cela ravive ton amour et ton deuil en sachant que cette personne n'aura aucune obligation envers toi...

— Désolée, dis-je en me rasseyant près de lui. J'ai l'air en colère contre toi mais je suis surtout bouleversée. Je pensais avoir fait le deuil de ma grand-mère... Toute cette histoire me retourne complètement... Je ne sais plus quoi penser.

— C'est ce que j'ai ressenti aussi, c'est ce qui m'a également fait retarder son réveil, soupira-t-il.

— Quand on était en danger, je conçois que tu ne m'aies pas parlé d'elle, repris-je avec plus de douceur. Mais pourquoi ne pas l'avoir fait pendant la construction d'Eléor, ou ces derniers mois, par exemple ?

— Plus j'ai retardé l'échéance et plus ça a été difficile, avoua-t-il. Et comme j'avais trouvé un semblant d'équilibre émotionnel, je me suis contenté de la situation. La voir de temps en temps, quand j'allais

nettoyer la maison, me suffisait.

— Tu t'es nourri de son image, réalisai-je. Nourri de la regarder car c'est mieux que de la voir partir pour de bon...

— Oui.

— Je comprends, du moins, je commence à comprendre que tu puisses avoir une peur panique de la perdre à nouveau. Mais pourquoi ? Adylie t'aimait, non ? Si elle a sa mémoire, elle aura son amour...

Il eut un sourire amer.

— La mémoire de l'amour est-ce de l'amour ?

Il désigna mon cœur.

— Ce n'est pas au même endroit, Lisor. Et puis, Adylie m'aimait, mais elle est partie.

Il soupira, devant mon mutisme soudain, car il venait de marquer un point.

— En fait, j'ai pensé à autre chose, dit-il tristement. Une manière de la rendre plus libre de ses choix. J'ai pensé à lui effacer la mémoire avant de la réveiller. Afin qu'elle puisse être la personne qu'elle souhaitera.

Je réfléchis un instant.

— Elle n'aura pas d'enfance, elle ne sera personne, juste une page blanche, le raisonnai-je.

— C'est peut-être mieux d'être sa propre page blanche, que la page salie d'une histoire qui ne nous appartient pas, répondit-il en me regardant douloureusement.

Je voyais la souffrance que cette option lui provoquait. C'était une autre manière de laisser partir Adylie. Ne pas donner à son clone son identité, c'était se priver une fois de plus de celle qu'il aimait. Je réfléchis et me rendis compte que je ne voulais pas. Moi aussi, je voulais retrouver Adylie. Je voulais lui parler. Je voulais ma grand-mère. Même si c'était une copie, je la voulais maintenant plus que tout. Je me sentis honteuse de cet égoïsme et compris le dilemme dans lequel se débattait mon père de cœur depuis des années. Si aimer c'est donner la liberté, alors ce n'est synonyme que de souffrance...

Je repris la main de Zefryam.

— Je veux Adylie, lui avouai-je. C'est elle que je veux.

— Elle n'aura aucun souvenir de toi, me fit-il remarquer. Ce ne sera pas ta grand-mère, mais la jeune femme qu'elle a été. Avant même d'apprendre qu'elle attendait ton père... Elle sera une étrangère pour toi.

— Une étrangère qui me ressemble, notai-je. Une étrangère qui a la même forme de visage et qui aura sûrement une manière de parler et de voir les choses qui me rappelleront mon père et la vieille femme qui m'a élevée. Zefryam, je veux connaître cette étrangère parce

qu'elle est de mon sang, de ma lignée, de mon histoire ! De plus, le vécu d'Adylie n'est peut-être pas celui de son clone. Mais cette femme a été conçue grâce à elle. Elle est comme sa jumelle. Elle mérite de savoir. Même si on considère qu'elles ne sont pas une seule et même personne, on doit reconnaître qu'elles ont un lien étroit.

Il assentit d'un signe de tête. Je sentais qu'il était partagé entre terreur et joie. Parce que lui et moi, étions lentement en train de décider de retrouver un être qui comptait plus que tout pour nous, l'être qui nous avait réunis, qui avait changé pour toujours le cours de nos vies. Même si ça n'était pas tout à fait Adylie, elle était au moins une part d'elle, au même titre que je l'étais moi aussi, au même titre qu'elle avait changé l'âme de Zefryam.

— Tout ce qui s'est passé avec Tialo..., murmura Zefryam, c'est une menace supplémentaire sur notre avenir. Tu crois que c'est le bon moment ?

— Ce ne sera jamais le bon moment.

Je pressai les doigts de Zefryam.

— Je sais que tu as peur de la perdre à nouveau, repris-je. Qu'elle te rejette, qu'elle nous rejette, qu'il lui arrive malheur... Mais c'est une chose que la vie m'a apprise : on ne peut pas accueillir le bonheur sans risques. Toutes nos craintes pourraient se réaliser. On ne sait pas comment cette jeune femme va réagir... Mais tu ne seras pas seul, Zefryam.

Je le regardai avec beaucoup de compassion.

— Manoa prétend que je me suis battue seule trop longtemps, ajoutai-je. Mais c'est toi qui as été seul le plus longtemps. Je serais avec toi quelle que soit la réaction de cette nouvelle Adylie. Je serais avec toi, toujours. On est une famille dorénavant.

Je croisai le regard de mon père de cœur, pailleté, ému. Nous nous serrâmes dans les bras l'un de l'autre, instinctivement, car le moment approchait et outre mon choc, ma colère, mes peurs, j'étais fébrile... Et je savais que Zefryam éprouvait la même chose.

Chapitre 10

— C'était donc pour ça qu'il semblait si triste ! réalisa Manoa.

Avec l'autorisation de Zefryam, je venais de raconter toute la situation à mon mari. Ma fille et lui ouvraient seulement un œil lors de mon retour tandis que le soleil se levait paisiblement sur le parc verdoyant.

J'avais donné à Joy son biberon matinal durant mon récit. Elle venait désormais de le jeter par terre avec humeur. Elle était grande maintenant, un an déjà et mes câlins lui tapaient vite sur le système.

Manoa paraissait tomber des nues et je le comprenais.

— Quel torturé dans l'âme ! s'exclama-t-il en parlant de Zefryam. Non mais franchement, j'aurais réveillé ce clone immédiatement !

Je m'assis à côté de lui tandis que Joy courait déjà dans la chambre à la recherche de bêtises à faire.

— C'est ce que je souhaite faire maintenant, conclus-je.

L'expression de Manoa changea, il se renfroigna.

— Hors de question que je te laisse repartir à la villa ! s'écria-t-il. Si Zefryam n'avait pas fait toutes ces cachoteries, tu n'aurais jamais fini entre les mains de Tialo.

— Tu sais bien que si, le calmai-je. J'aurais fini par voyager seule tôt ou tard et il en aurait profité.

— Ça ne change rien, se rengorgea Manoa. Si ça ne tenait qu'à moi, tu ne quitterais même plus cette chambre.

Je ris.

— Si tu restes avec moi, ça pourrait se faire, souris-je avec malice.

Comme escompté, sa colère s'estompa au profit d'une autre émotion. Il s'approcha pour m'embrasser. Nous étions enfin en sécurité, après des retrouvailles terribles, et une nuit serrés étroitement l'un contre l'autre, comme une nécessité. Surtout, lui et moi avions le droit à davantage. Contrairement à Zefryam et Adylie qui n'avaient pas eu cette chance, nous pouvions nous aimer librement. Nos combats nous avaient permis d'être unis aux yeux de tous. Et c'était un cadeau merveilleux dont nous étions soudainement plus conscients que d'habitude.

Seulement, les lèvres de mon hybride avaient à peine frôlé les miennes que Joy fit un pet impressionnant. Cela nous arracha l'un de l'autre dans un grand fou rire.

Les jours qui suivirent, je fus effectivement assignée à résidence par Manoa et le reste de mes proches. C'était à peine si j'étais autorisée à quitter ma chambre tant que la muraille extérieure de la ville ne serait pas terminée et les rondes des hybrides et des perrestres parfaitement orchestrées.

D'après ma famille, le clan de Priam commençait à s'adapter à cette nouvelle vie de manière prometteuse. Évidemment, Penina était profondément ravie par la situation. Au même titre qu'Allan et Katrina. Chacun d'eux venait me raconter à tour de rôle les nouvelles idées d'organisations et les disputes entre les races. Dans l'ensemble, les choses se passaient bien.

J'avais pris mon parti et ne luttais pas contre le protectionnisme exagéré des miens. En fait, j'en voyais l'avantage. J'avais passé les semaines avant mon enlèvement dans une telle effervescence de rendez-vous dans la salle du trône, de réunions sur l'organisation et de rondes pour la protection d'Eléor, que j'avais parfois craint de manquer les tendres années de ma fille qui grandissait à vue d'œil. D'ailleurs, elle babillait déjà « papa ». Nom dont elle m'affublait le plus souvent, qu'elle réservait aussi à Manoa et finalement à Ethiel. Il lui faudrait sûrement du temps pour appréhender les rôles dans notre grande famille...

Manoa découpait son temps entre l'élaboration de la muraille extérieure et moi. Il m'enlaçait à la moindre occasion. Avec la santé idéale que j'avais, je ne me sentais plus dans le besoin affectif des temps de mon humanité. Aussi, j'appréciais intensément sa présence, ce côté fusionnel qui gorgeait mon cœur de bonheur mais je m'apaisais aussi dans son absence. J'avais besoin de mes moments à moi. De mon jardin secret. De ce fait, quand Joy faisait la sieste, je passais des heures à parfaire les plans de l'Institut Gianello.

Bien sûr, ces quelques jours auprès de ma fille, aimée et protégée dans un cocon doré, étaient plus que jamais les bienvenus après le moment passé avec Tialo et son clan. Je n'y pensais pas la journée. J'estimais avoir été hautement épargnée, et tout ceci n'avait pas d'importance, puisque j'étais la seule victime. Seulement, la nuit, les cauchemars m'étreignaient. Mes songes me rappelaient l'angoisse, non pas d'être prisonnière, même si parfois ces souvenirs éclaboussaient mes rêves, mais plutôt le danger qu'encourait mes amis. Je les voyais se battre et périr. Et je craignais intensément cette guerre qui nous menaçait et dont personne n'osait parler.

Enfin, j'étais malgré tout obnubilée par l'existence d'Adylie 2.0. L'idée de la voir, de lui parler... devenait une obsession que j'avais hâte de voir se concrétiser. Mais je savais qu'il faudrait encore patienter au moins quelques jours pour que nous puissions organiser un raid suffisamment sécurisé vers la villa de Zefryam. Le dernier

s'étant pour le moins mal terminé...

Heureusement, je pouvais compter sur mes amis pour me « distraire » en attendant...

— Alors, qu'est-ce que ça te fait d'être maintenue prisonnière par ta propre famille ? me demanda Priam en entrant un beau jour dans ma chambre.

Comme tous les autres, il avait eu la noblesse de se faire annoncer.

— Je ne vois pas les choses de cette manière, éludai-je en l'invitant d'un geste à s'installer avec moi du côté salon.

Il prit ses aises sur un canapé en observant la large pièce dans laquelle je vivais. Il jeta un œil à la vue imprenable sur la ville puis les montagnes lointaines et s'attarda sur les plans de l'institut Gianello qui recouvraient mon bureau.

— Je vois que tu trouves à t'occuper, commenta-t-il.

— Et toi ? demandai-je. La vie se passe bien à Eléor ?

— Mieux que je n'aurais pu l'espérer, avoua-t-il en s'autorisant un petit sourire. Je dois avouer que tes azras ont bien organisé les choses.

— Mes azras ?

— Seulement, j'ai un petit souci, ajouta-t-il en se penchant vers moi. Je t'ai souvent protégée et aidée Lisor Gianello... Par conséquent, une rumeur prétend que tu m'as asservi.

— Asservir un perrestre ? Ça n'a aucun sens ! m'exclamai-je.

— Peut-être pas, quand on regarde les choses telles qu'elles sont... J'ai toujours fait ce que tu souhaitais en fin de compte...

Cette insinuation ne sentait pas bon, pas bon du tout...

— Aussi, j'aimerais un geste de ta part, me fit le perrestre en me toisant avec un petit sourire.

— Si je peux faire quelque chose...

— Je veux la main de Fay, me coupa-t-il.

Je l'observai hébétée.

— Comment ça ?

— Tout le monde sait que Fay est ta plus proche amie, rétorqua-t-il. Elle a une place de choix à Eléor.

— Quand tu dis sa « main », tu parles de mariage ? demandai-je incrédule.

— Évidemment, tu croyais que je voulais la croquer ?

— C'est juste que je n'imaginais pas que les perrestres... Eh bien, qu'ils se marient.

— Pour qui nous prends-tu ?

— Des loups solitaires ? risquai-je.

— Bien trouvé, s'amusa-t-il.

— Est-ce que tu l'aimes ? hasardai-je.

— Qui ça ?

— Eh bien, Fay ! insistai-je presque scandalisée.

— Je la veux, c'est bien mieux. J'aime sa manière de se battre. Elle a quelque chose de sauvage. Elle a une âme de perrestre.

— Pas faux, dus-je admettre.

— Bien sûr, c'est une hybride, j'en suis conscient, continua-t-il. Mais il faut croire que tu m'as inspiré. Les hybrides te rejoignent en masse, séduits par ton choix. Le mien pourrait jouer dans cette paix que nous forçons.

— L'ennui, c'est que tu me prêtes un pouvoir que je n'ai pas, me dépatouillai-je difficilement.

Manoa débarqua brutalement, sûrement alerté à l'idée que je reçoive seule un perrestre. Mais il n'eut pas le temps de parler, il sembla réprimer un haut-le-cœur et courut vers la salle de bain.

— On dirait que tu as fait un gosse à ton hybride, se moqua Priam avant de reprendre la conversation. Lisor, tu es reine ou non ? Fay t'obéit, n'est-ce pas ?

— Précisément, je suis considérée comme une reine mais...

— Épargne-moi les longs monologues que tu réserves à ta famille ! s'agaça-t-il sans me laisser terminer. Cette alliance pourrait resserrer la nôtre. C'est la seule chose que je te demande, Lisor.

Il se leva et j'étais tellement sous le choc que je ne trouvais pas les mots. Il partit et je me tournai vers Manoa qui venait de me rejoindre dans la pièce. Il retrouvait lentement des couleurs.

— Priam veut Fay, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Oui, dis-je encore soufflée.

— Il ne manque pas de culot ! fit Manoa avec une grimace.

Je me levai.

— Je me trompe ou tu viens de vomir ? l'interrogeai-je.

— Oh ce n'est rien.

— Bien sûr que si, ce n'est pas normal ! Tu en fais trop en ce moment !

C'était bien ce que je craignais, Manoa se rendait malade à vouloir être sur tous les fronts pour assurer ma protection... Si les corps d'azras avaient leurs limites, d'autant plus ceux des hybrides !

— Je t'assure que ce n'est pas grave, tenta-t-il d'éluder.

Je m'approchai doucement, faisant mine de vouloir le prendre dans mes bras mais je me contentai de glisser rapidement une main dans sa poche d'où je sortis une fiole d'Imative C.

— Ah ah ! le pris-je à témoin en brandissant le sérum. C'était donc ça !

— Tu m'as piégé ! s'exclama-t-il ses beaux yeux bleus trahis.

— Oh ça va, ne joue par les effarouchés ! Si je n'avais pas fait ça, on aurait longuement tourné autour du pot !

Voyant que je n'étais pas émue par sa comédie, il reprit un visage normal.

— L'Imative C n'a rien à voir avec mon état, assura-t-il.
— Inutile de me mentir. J'irai de toute façon m'informer auprès de Zefryam.

— Très bien, s'agaça-t-il en faisant quelques pas. On n'est pas supposés en prendre autant. Sinon, il y a accoutumance et il faut augmenter les doses pour que ça fonctionne...

— À quelle fréquence avez-vous le droit d'en consommer ? lui demandai-je fermement.

— Une fois par semaine à peu près.

— Et tu en prends tous les jours, n'est-ce pas ?

— Lisor, tu crois que je n'ai pas remarqué tes cauchemars ? se défendit-il. Toi aussi tu as peur de ce qui pourrait nous arriver !

— Vous étiez censés préparer des équipes pour ça, qui se relayeraient, le raisonnai-je.

J'agitai la bouteille d'Imative.

— Tu n'es pas le seul à pouvoir en consommer !

— Sauf que les autres hybrides ne prennent pas ta sécurité autant au sérieux que moi, fit-il les sourcils froncés.

— Manoa, dis-je après une pause. Tu réalises que tu ne peux pas protéger Eléor à toi tout seul ? Quand je pense que tu m'as fait accepter de rester-là, inutile, dans ma chambre... Alors que tu te mets tout sur le dos... C'en est presque vexant !

Il soupira et se laissa tomber sur le canapé. Je m'assis à côté de lui. Il ricana soudainement.

— Qu'est-ce qui te fait rire ? m'enquis-je.

— Ce qui me fait rire, c'est la situation...

Il me sonda de ses yeux crépitants. Même après avoir été malade, il était irrésistible.

— Tu pensais épouser un homme et tu réalises parfois que je suis un gosse de plus.

— C'est le mariage, lui concédai-je.

— Je peux te prouver que je suis un homme, si tu veux, rétorqua-t-il d'une voix plus grave.

Ses yeux s'illuminèrent davantage, lessivant mon cerveau, comme ils en avaient le pouvoir depuis toujours. Je faillis me laisser prendre au piège et je réalisai subitement :

— Tu me manipules ! m'exclamai-je. Pour nous faire changer de sujet !

— C'est le mariage ! s'amusa-t-il à mes dépens.

Je le repoussai et il rit.

— Tu sais que je ne te résiste jamais ! fis-je avec un sentiment de trahison. Et tu t'en sers !

Il s'esclaffa de plus belle mais redevint vite sérieux :

— Lisor, laisse-moi reprendre une gorgée d'Imative C ! supplia-t-il.

Juste pour que je donne une leçon à Priam, il a suggéré que tu étais le mec dans notre couple !

Je me dirigeai vers la porte.

— Tu rêves, c'est à ton tour de te reposer, moi je vais voir Fay !

— Elle est en train de faire une ronde ! s'exclama-t-il. Tu ne peux pas, ce serait bien trop dangereux !

— Tu n'as pas respecté les règles, affirmai-je en montrant la bouteille. À mon tour !

J'étais déjà dans le couloir et il me suivit.

— Et Joy ? Tu vas la laisser toute seule ? s'exclama-t-il.

— Elle n'est pas dans sa chambre, elle est avec Ethiel, l'informai-je.

Manoa fit la moue, il n'avait plus d'argument et pour cause, je découvris très vite que Fay faisait une ronde autour du château au sein même des murailles intérieures.

— Du danger, tu disais ? fis-je remarquer à mon mari qui continuait de jouer aux gardes du corps.

— Qu'est-ce que tu fais-là ? s'étonna Fay en me voyant débarquer.

— Est-ce que je peux te parler en privé ? me contentai-je de répondre.

Manoa accepta de la remplacer à son poste de surveillance tandis que nous nous rendions toutes les deux dans la bibliothèque située au rez-de-chaussée.

J'expliquai à mon amie l'entretien que je venais d'avoir avec Priam. Elle resta interdite un long moment.

— Tu savais qu'il te visait ? lui demandai-je timidement. Il y avait quelque chose entre vous ?

Elle demeura silencieuse, les yeux fixes, les sourcils froncés et finit par secouer la tête.

— Non... non, non ! Il est hors de question que j'épouse ce type ! s'exclama-t-elle finalement.

— Bien sûr, ne t'inquiète pas, intervins-je, je n'ai fait que t'informer, je n'allais rien exiger.

Elle secoua encore la tête et fit volte-face, me plantant-là.

— On dirait que tu as mis Fay en pétard, me fit remarquer Manoa en me rejoignant dans le couloir une minute plus tard.

— Lisor ! s'exclama Zefryam, que je n'avais pas vu arriver. Tu es sortie pour admirer la muraille ?

— Elle est terminée ? m'étonnai-je.

— Oui, depuis deux jours, s'enthousiasma Zefryam.

Je me tournai vers Manoa qui n'en menait pas large. Il ne m'avait pas menti, c'était tout simplement une information qu'il m'avait cachée.

— J'ai voulu gagner un peu de temps, avoua-il.

J'eus un soupir. Je pouvais comprendre qu'il soit traumatisé par ce

qui m'était arrivé et veuille m'enfermer dans un cocon doré. Après tout, j'avais vécu la même angoisse vis-à-vis de lui. Du coup, je choisis de passer l'éponge et m'adressai à Zefryam avec un sourire :

— Je pense qu'il est temps qu'on s'occupe de la personne qui attend dans ta villa, lui dis-je simplement. On pourrait peut-être programmer ça pour demain ?

Zefryam sembla tiquer.

— J'y ai réfléchi Lisor, et j'aimerais te montrer quelque chose avant, objecta-t-il. Est-ce que l'on peut en discuter quelque part ?

Je fronçai les sourcils.

— D'accord..., murmurai-je un peu inquiète.

Avait-il de nouveaux secrets ? J'étais partagée entre la curiosité naturelle et la saturation. Je le suivis sans rien dire dans sa chambre. C'était une pièce large aux tons bleu marine qui offrait une très belle vue sur les jardins, la terrasse intérieure et était agrémentée d'un espace de travail avec un énorme bureau solide couvert de plans. Je reconnaissais bien l'organisation rassurante et posée de mon père azra.

Zefryam m'invita à m'asseoir sur un fauteuil en face de son bureau derrière lequel il s'installa, pensif.

— Tu as changé d'avis ? lui demandai-je en essayant de cacher mon irritation.

— Non, fit-il en secouant la tête. Mais j'ai la sensation de ne pas t'en avoir assez dit. Tu te souviens quand je t'avais parlé du scan de la mémoire d'Adylie ?

— Oui, c'est ce qui a permis de donner sa mémoire à son clone, me rappelai-je.

— Ce scan est toujours en ma possession, expliqua-t-il. Et je dois t'avouer que, pendant des années, j'en ai regardé de nombreuses images pour me rappeler d'elle, pour me rappeler de tout...

— Tu as dû te torturer avec ça, commentai-je.

— À vrai dire, j'ai même fini par me préparer un mélange des derniers souvenirs importants d'Adylie, avant que je ne cesse de scanner son esprit.

Il se pencha, tira un petit appareil rond d'un tiroir et le posa sur le bureau devant moi.

— Et j'ai pensé que tu voudrais peut-être en prendre connaissance.

Je regardai l'appareil avec hébétément.

— Tu veux dire... que les souvenirs de ma grand-mère sont là-dedans ? demandai-je en le désignant.

— Oui. Certains souvenirs, mélangés un peu abruptement. J'ai retiré les choses trop intimes. Tu n'y verras que l'essentiel. Tu n'es pas obligée de regarder, bien sûr. Mais si tu décides de le faire, tu auras une idée de l'état émotionnel dans lequel se réveillera son clone. Tu sauras si c'est vraiment la meilleure chose à faire.

J'étais complètement fascinée par ce tout petit objet devant mes yeux. Cette fois, on ne parlait plus d'un clone. Cette fois, il s'agissait d'un véritable morceau de ma grand-mère. Une fraction d'un passé dont j'ignorais tout. Un fragment d'une personne que j'avais aimée si fort et perdue si vite.

J'osai à peine avancer ma main vers l'appareil. J'avais peur et hâte à la fois.

— Est-ce... est-ce que c'est difficile ?

— Pour quelqu'un qui aime Adylie, oui, avoua-t-il. C'est difficile, je ne vais pas te mentir.

— Tu es dedans ?

Il eut une expression très triste, un sourire fané, meurtri.

— Oui, évidemment. Tu me verras à travers ses yeux, ses pensées et ses ressentis.

Je pris l'outil qui me parut tout minuscule entre mes doigts et pourtant, symboliquement, il pesait une tonne.

— Tu n'es pas obligée, ajouta-t-il.

— J'ai envie de le faire, avouai-je, mais j'ai très peur.

— Prends ton temps. Il suffit juste que tu le colles sur ta tempe et que tu appuies sur le bouton central. Alors, tu verras tout ce qu'elle a vécu et tu entendras même ses pensées.

— Est-ce qu'il n'y pas de choses trop intimes entre vous là-dedans ? demandai-je en tâtonnant l'appareil du bout des doigts. Car je ne le supporterais pas, le prévins-je.

— Non, ne t'inquiète pas, dit-il avec un léger sourire. Et si quelque chose venait à te gêner, tu n'aurais qu'à appuyer deux fois rapidement sur le bouton pour passer en avance rapide.

Même si mon cœur battait vite et que mon corps frissonnait, je plaçai l'outil comme il venait de me l'indiquer, dans un geste presque désincarné. Je voulais savoir.

— Lisor, intervint Zefryam, ne me juge pas trop durement, s'il te plaît.

— Tu sais bien que ce n'est pas mon genre, lui souris-je.

Puis, après avoir regardé une dernière fois mon père de cœur, j'appuyai sur le bouton.

Chapitre 11

50 ans plus tôt
Laboratoires d'Olyméa
Adylie

On me secoue les épaules. Je résiste. Je ne veux pas me réveiller. Mais le jour a raison de moi. Il y a de la lumière partout. Mélia est penchée sur moi. Son petit nez mutin un peu trop près de moi.

— Allez, Ady ! Allez !

Je la repousse, attrape mon oreiller et le plaque sur ma tête. Parfois, il arrive que les lumières qui s'activent de bonne heure ne suffisent plus à me réveiller. Et j'en suis très heureuse. C'est ma manière d'échapper au contrôle omniprésent des hybrides. De leur monde. Je les hais.

Mélia me secoue encore. Elle est assise sur mon lit. Elle bouge tellement que j'ai l'impression qu'elle est en train de sauter. Je lui crie dessus :

— Fiche-moi la paix !

— Tu vas être en retard, dépêche-toi ! Oh et puis, débrouille-toi !

Elle part. Enfin ! Je ferme les yeux mais le sommeil ne vient plus. Peu importe, je me redresse, mets un peu d'ordre dans ma longue chevelure dorée et observe ma chambre.

Elle est assez petite mais confortable. Un lit, une table de nuit, une armoire, un écran, des livres. Je vis ici depuis mes sept ans. Mais ce soir, je n'y retournerai pas. Je dois passer une visite médicale très importante dans quelques minutes, ensuite, je vais rencontrer le garçon qu'on m'a attribué tout comme les autres filles de vingt ans. C'est pour cela que mon amie Mélia est toute excitée. On nous met en couple avec la personne avec laquelle nous sommes le plus compatible, le plus susceptible d'avoir un enfant rapidement. Une fois chose faite, on nous injecte la formule AZ pour que nous puissions devenir un azra et vivre à Olyméa au grand jour.

Mais... il y a un « mais ». Et ce « mais », tous les pensionnaires qui m'entourent tâchent de l'ignorer copieusement. Nous n'avons aucune preuve de la survie de nos prédécesseurs. Aucun humain devenu azra n'a été autorisé à venir nous voir pour en témoigner.

Je pose la main sous mon lit, glisse mes doigts dans une encoche à peine visible sous le matelas, et tire un vieux bouquin élimé. La pièce

Roméo & Juliette, un livre de l'Ancien Monde. Ce n'est pas sa lecture qui m'intéresse. Au dos de quelques pages vides, mes ancêtres – qui ont également logé dans cette chambre avant d'être mises en couple puis soi-disant transformées en azra – ont écrit des informations.

La première, a noté que son nom d'origine, avant d'être enfermée dans ce lieu, était Amélia Gianello. La deuxième, a commencé à faire part de ses doutes en quelques phrases. Les suivantes, ont tenté de créer un plan des souterrains dans lesquels nous nous trouvons et ont même décrit leurs tentatives d'évasion. Une phrase, écrite d'une main tremblante m'a fait frémir lorsque je l'ai découverte pour la première fois alors que je n'étais qu'une enfant « *La formule AZ a un taux de réussite de 0,7 %. Tous les cobayes meurent. J'ai entendu deux hybrides en parler.* »

J'ai mené ma propre enquête au fil des ans pour vérifier tous ces arguments. Si je n'ai pas réussi à trouver de preuve concrète, rien n'a démenti les dires de mes aïeules. Je n'ai cependant jamais pu parler de ces notes à qui que ce soit. Je ne sais que trop bien ce qui m'arriverait. Dès qu'un pensionnaire s'avère malade, défaillant d'une manière ou d'une autre, il est « transféré ». Et il n'est pas bien difficile de deviner ce que cache ce mot. Je ne veux pas de raccourci vers la mort. Je veux avoir le plus de temps possible pour mener l'enquête à mon tour. Je prends un crayon. Ce livre doit rester ici, dans le lit. Il servira peut-être à ma fille plus tard... C'est un maigre combat que d'échanger nos recherches sur plusieurs générations. J'espère, je veux, faire la différence. Je note « *Moi, Adylie Gianello, je vais rester en vie le plus longtemps possible pour découvrir la vérité.* »

C'est assez stupide mais je n'ai rien d'autre en tête. Je ferme le carnet et y pose brièvement les lèvres. Ma mère, ma grand-mère, mes arrières grand-mères que je n'ai guère pu connaître, ont sûrement eu ce livre entre les mains. Il est notre seul lien – même si je ne désespère pas qu'elles aient laissé d'autres indices dans la section réservée aux couples, dans laquelle je ne vais pas tarder à m'installer.

Je me lève, m'habille rapidement et me plante devant le miroir pour me coiffer. Je suis belle. Je n'ai aucun doute là-dessus. Un visage d'une harmonie extrême. Des lèvres pulpeuses. Des yeux marron clair étincelants. Des cheveux blonds avec quelques mèches plus foncées, d'un châtain doux dont mes sourcils ont pris la couleur. Je suis le genre de fille vers qui les regards se tournent machinalement. Même les hybrides, naturellement plus gracieux que nous, m'observèrent à la dérobée. Je le sais. C'est une chance qui me permet de ne pas les laisser me dominer. Ils sont d'une autre race, possiblement plus puissante, mais ils ne sont pas meilleurs que nous.

Je referme la combinaison que je porte sur mon corps fin et musclé, sur mes formes idéales. Je ne perdrai jamais de temps à douter de moi

ou de ma beauté, elle est une arme dans le défi qu'est mon existence d'humaine. Je sais que mon espérance de vie est courte. Je me battrai jusqu'au bout, même si ma fin n'est pas loin.

Dans la salle commune, toutes les filles de mon âge sont pétrifiées. Nous vivons séparées des garçons mais nous les voyons lors des repas et durant certains cours ou certaines plages de travail à la chaîne. Je suis la dernière à m'immiscer dans la file. Je suis consciente de l'air hautain peint sur mon visage. Les autres me jettent quelques regards. Elles pensent sûrement que je suis une peste, et je peux l'être si nécessaire. En réalité, je suis simplement plus consciente de la mascarade dans laquelle nous vivons et je refuse de me laisser atteindre par ces monstres. Je veux que ma posture, mon regard et mon comportement le leur signalent très clairement. Je les hais.

Mélia attrape ma main. Aussitôt, je suis ramenée à de plus nobles sentiments. C'est ma meilleure amie. Je prends soin d'elle à l'instar d'une sœur, et elle m'apaise comme telle lorsque c'est nécessaire. C'est une jolie rousse plus petite que moi avec un air fragile. Ses yeux verts très éloquents sont attachants au possible.

— J'ai cru que tu n'allais pas venir, dit-elle discrètement. Il paraît que c'est un azra qui va nous faire passer la visite médicale !

Je réponds entre mes dents :

— Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse !

— Ne fais pas semblant ! me corrige-t-elle avec un air entendu.

Mélia me connaît bien. Elle sait que je présente une carapace la plupart du temps. À force, je la conserve même avec mes intimes. Mais elle voit toujours au-delà.

— On dit qu'il est inhumain de beauté !

— Techniquement, il n'est pas humain, alors...

— Un jour, on va lui ressembler...

Je fronce les sourcils. J'ai déjà parlé à Mélia de la possibilité qu'on ne puisse pas muter. Même si je n'ai pas pu argumenter autant que possible. J'ai confiance en elle, mais ce sujet est trop grave, on pourrait être entendues.

— C'est incroyable qu'il se soit déplacé pour nous ! ajoute-t-elle.

— Je m'en moque.

Ce n'est pas tout à fait vrai. Je suis très curieuse de voir un azra de près. Je sais que le scientifique qui chapeaute notre section est un azra. Je l'ai parfois aperçu de loin. Le détailler sera une toute autre chose. Je ne compte pas l'admirer, je ne compte que l'en détester davantage, que ce soit clair !

— Tu as raison, au fond, moi aussi, avoue-t-elle en se plaquant contre le mur pour parler dans mon oreille. Je pense sans arrêt à Jaden !

Mélia a l'œil pétillant et je ne peux m'empêcher de sourire. Ce qui

me fait aussitôt songer à Neil. Même si nous n'avons pas le droit de parler aux garçons, nous pouvons les regarder. Mélia et moi avons déjà pronostiqué sur ceux avec qui l'on sera associées. Elle a craqué pour un grand brun, beau gosse impétueux, et moi sur un beau blond svelte. Cela fait déjà plusieurs années que nous avons arrêté notre choix. Je pense que les couples compatibles sont formés par des êtres qui se ressemblent. J'estime que Neil, dans son silence hautain et placide, me correspond. Cette idée me rend plus frivole. Nous sommes jeunes. Grâce à Mélia, je réalise que ma part d'adolescente est toujours bien vivante. J'oublie presque mes envies de meurtres envers les azras. Je n'ai même pas remarqué que des filles ont commencé à être appelées pour la visite médicale.

Quand vient mon tour, Mélia m'adresse un regard enthousiaste et encourageant.

— On se retrouve de l'autre côté, murmure-t-elle.

Je me surprends à lui sourire encore.

Une hybride en blouse blanche m'enjoint à la suivre avec la froideur habituelle de tout le personnel encadrant. Je ne prends même pas conscience que je ne reviendrai plus dans la salle commune que nous venons de traverser. Je suis un peu à l'Ouest.

L'hybride me dirige vers une pièce dont la porte se referme automatiquement sur moi.

Je me retrouve seule avec... *un azra*. Le temps se met sur pause.

Il est de profil, assis. Il pianote sur un ordinateur. Je suis complètement paralysée. Il n'y a plus rien du tout dans mon esprit pendant les quelques secondes où je le dévisage.

Son nez, ses lèvres, sont d'une délicatesse incroyable. Sa peau vraiment blanche dégage presque de la lumière. Sa manière de se tenir, entre noblesse et indifférence sereine, me laisse sans mot. Si les hybrides peuvent être impressionnants de maîtrise et de classe, cet azra terrasserait des centaines d'entre eux par sa présence. Il est déroutant. Je me sens minuscule tout à coup. Nous le sommes tous face à lui. Mes pensées d'adolescente d'il y a quelques secondes ont fondu comme neige au soleil. Cette créature puissante, cette... chose en face de moi, qui m'ignore car je ne suis qu'un sujet parmi tant d'autres, n'est pas humaine. Je sais que le sang qui coule dans ses veines n'est même pas rouge. Cette créature est froide. Elle est froide comme la mort qui m'attend. J'en suis totalement convaincue.

Mes poings se referment violemment. Ce n'est pas ma carapace qui est de retour, c'est une vraie haine, pure, véritable, qui s'empare de moi.

Il tourne brièvement la tête vers moi. Ma haine s'embrase plus fort encore en discernant la perfection immobile de ses traits.

— Votre identifiant est bien BJA47 ?

Il ne me regarde pas dans les yeux. En fait, c'est comme si ses prunelles transperçaient sans la voir la personne que je suis pour n'étudier qu'un cobaye. Je sens la colère monter.

— Je m'appelle Adylie, dis-je froidement.

— Approchez, demande-t-il en attrapant une tablette sur laquelle défilent des données.

J'obéis à contrecœur.

Il attrape un scanner pour m'analyser de la tête aux pieds. Je sais que cela lui permet de voir dans le détail mes constantes vitales.

— Vous avez eu des sautes d'humeurs récemment ?

— Pourquoi vous me demandez ça ? Votre appareil doit mieux le savoir, non ?

Il se fige et relève finalement les yeux vers moi. Il ne compte pas me répondre. Je suis immanquablement stupéfaite par l'harmonie de son visage. Je le hais. Je me demande si sa tablette le lui indique.

Il réfléchit, recule à l'aide de son siège à roulettes et tapote quelques petites choses sur son ordi.

— La lignée BJA, bien sûr, murmure-t-il songeur.

— Qu'est-ce qu'elle a ma lignée ? dis-je légèrement agressive.

Il se tourne vers moi et m'accorde une sorte de sourire. C'est étrange. Cela semble améliorer ses traits, leur apporter davantage de lumière – comme si c'était possible ! Mais cela me dégoûte parce que son sourire est plus intérieur. Il ne s'adresse qu'à lui-même. Il ne me révélera rien. Car je ne suis rien.

— J'ai presque terminé, dit-il tout de même. Restez immobile.

Il a un petit implant dans les mains qu'il pose sur ma tempe. L'appareil y reste collé. Les hybrides qui m'auscultent d'habitude en font autant. Je ne sais pas à quoi sert cet outil, j'ai toujours peur qu'ils puissent lire mes pensées et connaître l'existence du carnet caché sous mon lit. Mais là, ma colère est si forte que je ne serais pas gênée que le capteur la lui révèle.

Au bout de quelques minutes, il ôte l'appareil.

— Ça ne m'impressionne pas que vous soyez un azra, lui dis-je finalement en plantant mon regard assuré dans le sien.

Ses yeux croisent enfin réellement les miens. Une myriade d'étoiles pétille dans son regard sombre. Malgré ce que je dis, j'en suis tout à coup déstabilisée. Et je me sens profondément idiote.

— Ce n'est pas ce que je souhaite, répond-il avec indifférence.

Il lève une main d'un geste gracieux pour m'indiquer que je peux quitter la pièce.

Je sors sans demander mon reste, les joues en feu.

Qu'est-ce qui m'a pris ? Je suis totalement stupide. La porte se referme sur moi et j'avance dans le couloir qui se dessine devant moi grâce aux spots qui s'activent sur mon passage.

Pourquoi me suis-je comportée de la sorte ? D'habitude, je me contente de toiser les hybrides aussi hautainement que possible pour leur montrer à quel point je ne les crains pas. Je suis distante et droite. Rien ne me fait vaciller. C'est ma manière de me différencier des autres humains. Mais là, je me suis comportée telle une véritable gamine. Et s'il jugeait ma colère comme une défaillance ? Il pourrait me faire transférer... Je n'ai pas réfléchi une minute. J'espère de tout cœur qu'il a mis mon comportement sur le compte de ma nervosité à le rencontrer et à être bientôt en couple. J'espère qu'il prendra tout ceci pour de l'immaturité. Car finalement, c'est bien ce que c'était !

Je suis encore secouée par ma rencontre avec l'azra lorsque j'arrive dans la salle commune section couples. Toutes les filles et les garçons d'une vingtaine d'année sont réunis. Quelques couples ont déjà été formés. Lorsqu'un hybride prononce mon prénom, je sors à peine du brouillard dans lequel j'étais plongée. Mon tour est venu. Bien que je tâche de rester de marbre, je suis tétanisée. Mon flegme a fondu à la chaleur de mon comportement stupide durant la visite médicale. Les regards se tournent tous vers moi. C'est quelque chose dont j'ai l'habitude. Je me dirige vers le centre de la pièce avec autant de détachement que possible. Fort heureusement, ma silhouette superbe et ma longue chevelure dorée ont toujours le mérite de détourner l'attention. Un autre matricule est appelé pour désigner la personne qui m'est attribuée. Je me fige littéralement.

Jaden. Cette espèce de beau gosse prétentieux au teint halé et aux grands yeux sombres que je ne peux pas sentir. Pire, il est celui qu'espérait Mélia.

Je me tourne brièvement vers ma meilleure amie. Son visage est décomposé. Bien que Jaden tente de donner le change comme je le fais, il n'en mène pas large. Je perçois son angoisse parce qu'elle me rappelle la mienne. Un hybride nous offre des bracelets connectés exactement de la même teinte. Il prononce quelques mots. Je présume que cela est censé nous paraître aussi officiel qu'une cérémonie de mariage. Ils veulent que nous prenions très au sérieux cette association qu'ils jugent être bien plus productive et gage de bonheur qui si nous nous étions choisis nous-mêmes.

Nous sommes pourtant bien rapidement dirigés vers une autre file. Celle des personnes déjà unies. Quelques instants plus tard, Mélia est associée à un roux maigrichon qui lui ressemble et Neil, le jeune homme que j'espérais, à une blonde bien plus discrète que je ne le suis. Je jette un œil vers Jaden. Lui et moi osons à peine nous regarder. Derrière notre popularité et nos physiques de mannequin, nous ne sommes finalement encore que des adolescents. Et je prends conscience que cette adolescence a pris fin. Déjà, parce que les

garçons que Mélia et moi convoitions niaisement nous ont filé entre les doigts. Ensuite, parce que ceux que l'on a choisis pour nous, révèlent probablement qui nous sommes réellement. Je pensais être à l'image du mystérieux et placide Neil. En fait, je suis sûrement comme l'impétueux et orgueilleux Jaden. Je n'aime pas sa manière de regarder les autres à croire qu'il est sûr d'avoir l'avantage. Et pourtant, c'est peut-être exactement l'image que je renvoie.

Le soir est tombé. Nous le voyons sur les nombreux écrans qui jalonnent les murs de notre nouvelle salle commune. Nous n'avons encore jamais vu la lumière du jour. Les hybrides ont raconté que l'air est trop pollué et donc mortel pour des créatures aussi fragiles que nous le sommes. Mais d'après eux, ce n'est qu'une question de temps, nous serons bientôt tous des azras. Libres et puissants. Notre unique rôle est aujourd'hui d'avoir des enfants. Certes, nous serons séparés pendant plusieurs années de notre progéniture – le temps qu'elle soit à son tour en mesure de muter. Mais nous aurons tant à faire en tant que puissants azras que c'est un faible prix à payer. Nous sommes l'avenir. Nous sommes la force. Nous sommes tout le potentiel d'Olyméa. Cette ville dans les sous-sols de laquelle nous vivons. Voilà ce dont les hybrides nous rabattent les oreilles depuis l'enfance.

Je ne les crois pas.

Je sais qu'il y a un peu de vrai dans ce qu'ils disent, certes, mais joliment emballé dans un tissu de mensonges. Ceci dit, la vie dans la section couples semble beaucoup plus confortable. La salle principale est immense, les canapés bien plus larges. Les hybrides prétendent que nous goûtons au meilleur de notre vie d'humain. Nos heures de travail – une contribution à notre vie collective – ne sont pas très intenses. Et pour ce premier jour, nous avons disposé d'un congé. Le personnel veut que nous fassions connaissance.

Seulement, Jaden et moi avons à peine échangé un mot. Il a passé tout son temps avec ses amis à raconter des blagues salaces pour cacher son angoisse. Certains autres couples ont commencé à se lier d'amitié entre eux. J'ai fait de mon mieux pour me montrer un minimum sociable avec les gens qui m'entouraient, histoire de bien démarrer la dernière ligne droite. Si j'en crois le carnet caché sous mon ancien lit, je ne vivrai plus très longtemps. Enfin, à part si j'arrive à ne pas tomber enceinte... Ce qui pourrait s'avérer compliqué. J'aurais aimé parler à Mélia mais elle m'a littéralement fui toute la journée. J'ai même eu l'impression qu'elle pleurait dans un coin de la pièce. Elle doit pourtant savoir que je ne suis pour rien dans le choix de mon compagnon. Quant à le refuser ? Impossible. J'aurais pu être

« transférée » par l'azra pour mon comportement durant la matinée. Hors de question que je prenne davantage de risque. De toute façon, je ne prends pas au sérieux cette histoire de couple.

Comme il se fait tard, les hybrides nous enjoignent à gagner nos nouveaux appartements. Je tends le cou et aperçois le compagnon de Mélia en train de lui parler avec beaucoup d'insistance. Il semble se montrer sympathique. Il veut sûrement faire ses preuves. Si mes déductions sont bonnes, et qu'ils lui ont trouvé quelqu'un d'aussi ressemblant que Jaden l'est de moi, elle doit être unie à une personne merveilleuse.

Je me dirige vers mon nouveau logement. Mon bracelet peut en ouvrir la porte. Tout comme celui de Jaden. Lorsque j'entre, il est déjà là.

Notre espace est magnifique. Nous disposons d'un petit salon à nous. Mon regard embrasse les canapés avec une joie qui me surprend. Je réalise que je ne me suis pas sentie détendue depuis bien longtemps.

— C'est plutôt cool, commente Jaden.

Mes yeux tombent sur lui. Il est beaucoup moins fanfaron. Il a rangé son air prétentieux. Il a baissé sa carapace. Cela n'a rien d'étonnant. S'il me ressemble, il peut avoir des moments d'authenticité. Des moments d'humilité. Pour une fois, j'aimerais oublier ce que je sais. J'aimerais croire que nous allons devenir azras et que ce soir nous n'avons qu'à apprendre à nous aimer.

— Tu as raison, je ne m'attendais pas à ça.

— Après tout, on va être des azras, répond-t-il soulagé que je lui réponde. Si on est trop mécontents de nos logements, les hybrides pourraient avoir des soucis dans l'avenir.

Je pense « *Oui, si on survit...* »

— Est-ce que tu as faim ? enchaîne Jaden car mon silence le rend encore plus nerveux. Ils ont mis un frigo !

— Non, on vient de manger.

— C'est vrai.

À vrai dire, si je ne suis pas bavarde c'est parce que je ne sais pas comment je vais m'en tirer pour ce soir. Il faudrait que je lui parle de ce que je sais. Sauf que je n'ai aucune assurance que nous ne sommes pas sur écoute. Et puis, j'ai toujours été si sûre de moi que je pensais passer cette soirée avec Neil. J'imaginais depuis longtemps comment le séduire et lui donner uniquement ce que je voudrais sans prendre de risque – histoire de gagner du temps. J'étais inspirée à cette idée. Mais je ne suis pas inspirée par Jaden. Il est vraiment beau. Mais il n'est pas celui que je veux. Il est celui que Mélia voulait...

Je finis par me lancer :

— Jaden, heu...

— Désolé, me coupe-t-il. Je me suis comporté comme un gamin aujourd'hui.

Je suis surprise par sa gentillesse.

— Oh... non, ne t'en fais pas.

— Il faut dire que tu n'es pas le genre de fille qui met à l'aise.

— Pardon ?

Je veux bien lui accorder que je ne suis pas spécialement chaleureuse ce soir, mais sa manière de le dire manque vraiment de tact.

— Eh bien oui, se défend-il stupidement, tu es un peu...

Il s'arrête en réalisant qu'il ne trouve pas les mots.

— Tu es vraiment belle, et ça me suffit, conclut-il en me regardant.

Il croit marquer un point mais je suis vexée.

— Sérieusement ? Tu n'aimes pas mon caractère mais tu vas le supporter vu que mon physique compense ?

— Ce n'est pas la même chose pour toi ? me demande-t-il. Je veux dire, tu ne m'as pas choisi !

— Je ne suis pas un robot. Je ferais uniquement ce que je veux.

— Attends, on est mariés !

Il croit que c'est un argument.

— Ce n'est pas un mariage. C'était juste une cérémonie bidon pour nous impressionner.

— Moi, je la prends au sérieux. Je ne t'ai pas choisie. Mais tu es ma femme maintenant. Et je ferais ce que l'on attend de moi.

— Génial ! Tu m'as séduite !

Je suis totalement ironique évidemment. Passablement en colère. Je me dirige vers la chambre. Il me suit. Alors je me retourne. Finalement, son total manque de savoir-faire avec les filles va jouer en ma faveur. Je me trouve franchement en droit de me vexer.

Je lui envoie :

— Je te laisse le choix, la chambre ou le canapé. Mais on ne dormira pas ensemble.

Il est tellement estomaqué qu'il ne trouve rien à dire.

Je choisis à sa place :

— Alors ce sera le canapé !

— Mais attends ! se dépêche-t-il de dire. On est censé faire un enfant... ! Tu ne peux pas faire ça !

Je m'avance vers lui. À quelques centimètres de son visage. Je ne suis pas du tout habituée à être aussi proche d'un garçon, mais je suis tellement en pétard que cela abat toutes mes inhibitions.

Je lui persifle au visage :

— Et quoi ? Tu vas me dénoncer ? Ou mieux, tu vas me forcer ?

Il est déstabilisé par cette proximité. Je le foudroie par mon regard. Il chancelle et recule d'un pas.

— Non, non je ne ferais pas ça, murmure-t-il.

J'ajoute :

— Un conseil : cherche plutôt à m'aimer plutôt qu'à me culpabiliser ! Et tu auras peut-être une chance !

Je referme la porte. Je la verrouille et m'appuie contre elle. Je m'en suis sortie. Je suis désolée d'avoir dû me reposer sur la gaucherie de ce gamin pour y parvenir, mais j'ai une excuse pour lui refermer ma porte, au moins pour les premiers soirs...

— Je suis désolée, Adylie, pardonne-moi, je t'en prie !

Je serre Mélia dans mes bras aussitôt et la fais taire doucement :

— Arrête, ça ne fait rien.

Elle ne m'a pas adressé un mot pendant plusieurs jours. Mais tout à coup, ce matin, elle s'est dirigée vers moi presque en courant pour me faire des excuses. La revoir, la toucher, cela me réchauffe le cœur. J'ai retrouvé mon amie.

Elle a le visage couvert de larmes.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris, explique-t-elle. Quand j'ai vu que tu étais avec Jaden, je me suis sentie démolie. Je crois même que ça m'a rendue malade. J'ai vomi plusieurs fois ces derniers jours. Heureusement, Dimitri a été adorable avec moi. Il m'a aidée à y voir plus clair. Je crois que je n'aurais pas pu rêver meilleur compagnon. Oh pardonne-moi, Ady !

Je m'étonne avec un regard malicieux :

— Tu as vomi ? Déjà enceinte ?

Je veux que nous parlions d'autre chose. Je suis trop heureuse de la retrouver.

— Non, j'étais malade avant même que...

Mélia n'arrive pas finir sa phrase, elle rougit. Contre toute attente, j'ai le sentiment qu'elle ne s'attendait pas à être si heureuse. De toute évidence, ils lui ont choisi la bonne personne. Je suis rassurée.

Nous nous dirigeons vers la cantine pour manger ensemble. Dimitri s'approche et elle lui demande gentiment de nous laisser seules. Il accepte, lui dépose un baiser tendre sur la joue et va rejoindre ses amis. Mélia semble ravie mais son sourire se fane lorsqu'elle prend conscience que Jaden n'est même pas dans les parages. Elle me demande comment les choses se passent avec lui. Pendant que nous déjeunons, je lui résume la situation. Notre première dispute, les tensions qui s'en sont suivies ces derniers jours.

Je conclus :

— Même s'il a été très maladroit, je devrais sûrement être moins

hermétique, les choses iraient sûrement mieux entre nous.

— Non, je ne crois pas que ce soit le problème, dit-elle songeuse. Je pense que vous avez peut-être tous les deux 20 ans, mais tu es beaucoup plus mûre que lui. Alors, même en prenant sur toi, il y aura toujours un décalage.

— Si on est si peu compatibles, pourquoi m'ont-ils associée à ce type ?

Mélia réfléchit un moment avant de me répondre.

— Peut-être qu'il faut lui laisser du temps, décrète-t-elle. Il pourrait te surprendre. Après tout, s'il m'a plu, c'est que j'ai vu quelque chose en lui.

Elle sourit. Elle est joyeuse. Elle semble même vraiment croire aux qualités d'entremetteurs des hybrides. J'ai si souvent eu envie de lui révéler l'existence du carnet, mais je réalise qu'à part gâcher ma vie, ce carnet ne m'a jamais rien apporté. Et il en sera de même pour elle.

— Adylie, il est possible que ma réaction ait influencé ta relation avec Jaden..., ajoute Mélia avec embarras. Tu avais peut-être l'impression de me trahir... Je me suis vraiment comportée comme la pire des gamines...

— C'était un moment éprouvant pour nous tous.

— S'il te plaît, donne-lui sa chance. Donne une chance à Jaden.

Je lui souris. Passer quelques jours sans parler à Mélia était un vrai calvaire. Elle est douce et psychologue. Elle donne du sens à ma vie. Je parais forte, je suis admirée ou crainte, belle et téméraire pour beaucoup. En réalité, je suis juste une personne très seule.

Néanmoins, il y a une chose dont je suis sûre : je suis déterminée. Je ne perds jamais de vue mes objectifs. Je vais continuer ma quête de la vérité mais je ne mêlerai jamais Mélia à cela. Elle compte beaucoup trop pour moi.

Aussi j'ajoute :

— Promis, je vais donner une chance à Jaden.

Mélia veut ajouter quelque chose, mais son teint devient blafard.

— Je ne me sens pas bien, avoue-t-elle.

Je m'inquiète illico.

— Tu vas vomir ?

Elle a parlé de vomissement un peu plus tôt, peut-être n'est-elle pas guérie. Elle secoue la tête.

Et soudain, elle s'effondre.

Je n'ai pas le temps de réagir qu'elle a déjà glissé de sa chaise. Je hurle aussitôt son prénom et fais le tour de la table. Elle est agitée par des convulsions sur le sol. J'ai l'impression de vivre la scène au ralenti. Tout devient flou. Je suis terrorisée. Je refuse d'admettre ce qui est en train de se produire.

Des hybrides arrivent immédiatement, ils soulèvent Mélia et

l'emportent devant les mines ébahies des autres humains. Cela me rappelle un souvenir d'enfance qui me pétrifie littéralement d'horreur. L'un d'entre nous a déjà eu exactement ce type d'attaque : résultat, il n'est jamais revenu. Ils l'ont tout simplement « transféré ». Dès que nous présentons un souci de santé hors norme ou en mesure de contaminer les autres, nous sommes « transférés ». Je sais ce que cela veut dire. Je réalise ce que cela veut dire pour Mélia. Aussitôt, de statue glacée je me transforme en fusée.

C'est de la folie, mais il est hors de question que je laisse ma meilleure amie mourir.

Je fonce dans les couloirs comme une furie, je heurte d'autres humains mais ne ralentis pas. C'est une course contre la montre. Je vais mettre toutes mes capacités, tout mon potentiel, au service de cette cause. Je débarque dans le passage qui mène à l'infirmierie. Une hybride me barre la route.

— Enfin ! Vous ne pouvez pas être là ! me lance-t-elle avec consternation.

— Je dois voir l'azra ! C'est urgent !

Elle est tellement subjuguée par mon comportement qu'elle ne réagit pas assez vite, je passe sous son bras. Les portes automatiques s'ouvrent. Je découvre l'azra qui a réalisé ma visite médicale en train de pianoter sur un ordinateur. Une chance qu'il soit là.

— Je vous en supplie, aidez-moi ! lui dis-je presque en hurlant.

Il reste calme en se tournant vers moi. L'hybride que j'ai défiée arrive aussitôt.

— Pardonnez-moi Zefryam, je n'ai pas eu le temps de la retenir, déclare-t-elle. Venez tout de suite avec moi ! m'ordonne-t-elle.

Je me débats :

— Non ! Je dois lui parler !

— Laissez-là, s'il vous plaît, ordonne doucement le médecin.

L'hybride qui me tient, bien qu'à contrecœur, obéit immédiatement. L'azra lui fait signe de partir. Elle quitte la pièce et les portes se referment. J'explique vivement ma situation :

— C'est mon amie Mélia, elle vient de faire un malaise. Elle va être transférée. Je le sais. Je vous en supplie, faites quelque chose pour elle !

Le prénommé Zefryam, semble légèrement étonné. Je ne pensais pas qu'un tel visage pouvait exprimer la surprise. Mais ça n'est qu'une toute petite information dans le tsunami d'effroi que j'éprouve.

Je continue mon plaidoyer, bien qu'il soit décousu :

— Je sais que vous en avez le pouvoir ! Vous pouvez la sauver. Je vous en supplie !

Je suffoque. Je halète d'avoir tant couru. Je sais que mes joues sont rouges et mes cheveux en bataille.

— Si votre amie a été emportée, c'est pour la soigner, inutile de vous mettre dans cet état, rétorque-t-il finalement.

— Non ! Je sais très bien que non !

Je sais ce que je risque. Je pourrais mourir, moi aussi. Peu importe. Il s'agit de Mélia. Je fais un pas vers lui et j'ajoute avec un grand sérieux :

— Elle va être transférée. Je sais.

Cette fois l'azra est interpellé. Il peut signer mon arrêt de mort sur le champ. Mais son visage se glace.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, affirme-t-il en se levant.

Il se dirige vers la porte. Je suis tétanisée. Mélia va mourir. Je dois tout tenter.

— Je sais pour la formule AZ, je sais qu'elle est mortelle !

Zefryam se fige. Il me regarde comme il ne m'a jamais regardée. C'est comme s'il venait de découvrir que je suis un individu à part entière. Alors, j'ajoute bêtement :

— Je vous en supplie...

Je suis à bout d'argument. Je n'ai plus d'autres cartes à jouer.

Le visage de l'azra se ferme davantage tandis qu'il se dirige à nouveau vers la porte. Je suis fichue. Je vais être transférée, moi aussi. Je vais mourir auprès de Mélia. Au moins serais-je morte pour une vraie cause.

— Je sais que j'ai mis ma vie en jeu en vous révélant cela, dis-je sur ses talons. Mais je préfère mourir maintenant, en étant humaine, plutôt que mourir plus tard en tentant d'être une créature aussi froide que vous l'êtes.

Ma voix est pleine de ressentiment et de tristesse. Étonnamment, ma pique semble avoir atteint l'azra. Il s'arrête et se tourne de trois quarts vers moi. Mon cœur semble avoir cessé de battre.

Le visage de Zefryam dénote une extrême perplexité. Non, c'est même plus que cela, je l'ai... impressionné. Ses lèvres sont légèrement entrouvertes. Il y a quelque chose de très humain dans son expression. Il a le visage d'une personne en plein dilemme moral. Y-a-t-il un cœur sous le corps parfait de ces créatures ? Je m'apprête à le savoir.

— Retournez dans votre appartement, déclare-t-il froidement.

Son regard est franc, direct. Je ne suis plus seulement un cobaye à ses yeux.

— Je vais voir ce que je peux faire pour votre amie, ajoute-t-il.

Le soulagement m'inonde totalement. Je souris. J'étais au bord de la crise de nerfs, maintenant, j'ai envie de pleurer.

— Merci.

— Cette conversation n'a jamais eu lieu, me concède-t-il en fuyant des yeux mon élan de gratitude.

Il se tourne aussitôt vers la porte qui s'ouvre automatiquement. Il me fait signe de sortir, je lui obéis. Ce ne sont que des mots, mais j'ai obtenu quelque chose. De plus, il ne souhaite pas me dénoncer, ce qui tient du miracle. Je m'active dans les couloirs, mettant le plus de distance entre nous. Je dois faire profil bas désormais. Et espérer. Espérer de toute la force de mon être.

Une fois rentrée dans mon logement, je me sens encore sous le choc. Complètement bouleversée. C'est rare, déroutant, mais j'avoue que j'aurais besoin d'une épaule pour pleurer. J'ai besoin de lâcher-prise. J'ai cru perdre l'amitié de Mélia et maintenant sa vie. Je viens de risquer la mienne. J'ai livré pratiquement tous mes secrets à l'azra. Mon pire ennemi.

La porte s'ouvre, Jaden entre. J'ai la subite envie de me réfugier dans ses bras. Mais avant que je n'aie pu faire un pas, mon compagnon brandit un masque qu'il plaque sur sa bouche et me fait signe de rester à ma place.

— Bon sang, tu étais là ! s'exclame-t-il. Ça fait une éternité qu'on te cherche. Deux autres personnes ont fait un malaise, c'est une épidémie. Toutes les personnes qui ont été en contact direct doivent être mises en quarantaine.

Je lui demande pleine d'espoir :

— Et Mélia, est-ce qu'elle est en quarantaine, elle aussi ?

— Je suis désolé, se contente de répondre Jaden en appuyant sur son bracelet numérique afin de joindre les hybrides.

— Pourquoi tu fais ça ? dis-je éberluée.

— Tu as été en contact avec elle. Il faut qu'ils le sachent, je ne veux pas risquer d'être contaminé, se défend-il. Si tu n'as rien, ils te relâcheront vite.

Jaden a réellement peur. Il se sent mal de me trahir. Je suis dépassée par les événements. Une bande d'hybrides pénètre subitement dans l'appartement et m'enjoint de les suivre.

Jaden se plaque contre un mur pour nous laisser passer et lance sur mon départ :

— On se revoit très vite Adylie !

Chapitre 12

Cela fait plusieurs jours que je suis en quarantaine. Heureusement, je peux librement parler avec les autres humains qui logent dans le large dortoir où nous nous trouvons. Il paraît que cette maladie, dont les symptômes sont très longs à être détectés, a déjà atteint et décimé une certaine quantité d'humains par le passé. Les plus forts peuvent y survivre. Je ne sais pas si ces informations sont vraies ou non. À vrai dire, je ne sais plus rien. Je n'ai aucune nouvelle de Mélia. J'ignore si Zefryam a tenu parole. Si on peut considérer qu'il s'agissait d'une promesse. Je m'efforce simplement d'y croire.

— Adylie, visite médicale ! scande brutalement une hybride alors que je patientais sur mon lit.

Je saute littéralement sur mes pieds. Jusqu'à maintenant, ce sont les hybrides qui nous auscultaient directement dans cette pièce. Mais là, je suis attendue à l'infirmerie. Je me dépêche de suivre la direction indiquée. Comme espéré, je retrouve Zefryam.

Une fois les portes fermées, je me hâte de lui poser la question qui me démange :

— Comment va Mélia ?

Zefryam prend son scanner afin de m'examiner. Il ne me regarde pas dans les yeux.

— Elle est vivante, se contente-t-il de répondre.

— C'est vrai ?

— Il va falloir me croire sur parole, dit-il avec une sorte de léger défi dans le timbre de sa voix.

Il passe l'appareil devant mon visage. Une autre question me vient en tête :

— Pourquoi est-ce que vous ne m'avez pas dénoncée ?

— Je me pose la même question, répond-il.

Le doute. Les azras l'éprouvent aussi. La confusion, elle existe pour eux également. Il abaisse le scanner et nos regards se rencontrent. Le mien ne le lâche pas. Je suis subjuguée par les étoiles qui étincellent dans ses yeux bleu sombre.

— Et vous, pourquoi m'avez-vous fait confiance ? demande-t-il soudainement.

J'ai envie de lui dire que je n'ai pas réfléchi. Que j'ai agi follement dans le seul but de sauver Mélia. Mais j'ai l'intuition qu'il vaut mieux

lui révéler une autre vérité. Une vérité enfouie que je n'ose même pas formuler en pensée.

— Parce que j'ai senti que je pouvais vous faire confiance.

C'est stupide. Je hais les azras.

Même s'il est difficile de le haïr, lui. Il m'a épargnée. Et ce n'est pas un jeu. Je l'ai vu. Je l'ai réalisé. Pour l'instant, tout porte à croire qu'il y a quelque chose d'humain chez lui.

Nous nous regardons un moment. L'un jugeant le niveau de sincérité de l'autre. C'est difficile car nous sommes encore profondément sur la réserve.

— Comment savez-vous pour la formule AZ ? me demande-t-il finalement.

Nous y voilà. Il ose aborder le sujet.

— Si je vous le dis, je n'aurais plus rien pour...

— Pour me manipuler ? me coupe-t-il. Vous ne m'avez pas manipulé. Je vous ai simplement fait une faveur. Et je vous en propose une autre en échange de la vérité. La vérité complète, sans omettre le moindre détail.

— À part sauver Mélia et m'épargner, ce que vous avez déjà fait, je ne vois pas quelle autre faveur vous pourriez bien m'accorder.

— Voir Mélia.

Mon cœur s'anime soudainement joyeusement dans ma poitrine.

— Si je vous dis tout, vous n'allez pas me tuer ?

— Il me semble que si je souhaitais me débarrasser de vous, j'aurais eu maintes occasions de le faire, non ?

Il m'accorde un regard entendu.

Je suis en train de converser librement avec un azra. Je ne pensais pas cela soit possible un jour. Pas seulement de la part de l'azra en question. Plutôt de ma part. Je dois ceci à Mélia. Elle réalise des prouesses même quand elle est absente.

Je prends une grande inspiration et – follement – je commence à tout lui raconter. Le livre sous mon matelas, les témoignages de mes ancêtres, les plans, tout.

Il reste songeur un moment et finit par dire :

— Votre lignée n'a jamais été comme les autres.

— Vous les avez tués, n'est-ce pas ? Vous avez tenté de les faire muter et elles sont toutes mortes ?

Il me regarde à nouveau. Il semble chercher dans mes yeux quelque chose. Je ne ressens pas de haine. Je n'ai pas l'impression d'être dans la réalité. Je ne peux pas parler à cette créature dangereuse et être complètement vivante ; je ne peux pas connaître toute la vérité et être vivante... Je suis morte ou presque morte. Malgré toutes les promesses de Zefryam, ma condamnation s'est peut-être confirmée. Surtout maintenant que j'ai trahi toutes mes ancêtres. La lignée des Gianello...

— Je ne les ai pas tuées, rétorque-t-il. Mais oui, elles sont mortes tandis qu'on tentait de les faire muter.

Je secoue la tête et n'ose même plus le regarder pendant quelques secondes. Je me contente de soupirer ma question :

— Pourquoi osez-vous me dire tout ça ?

— Peut-être parce que moi aussi je vous fais confiance.

Je relève la tête.

— Je sais que vous n'allez pas parler, ajoute-t-il. J'ai entre les mains la vie de votre amie.

J'ose lui demander :

— À quoi bon la sauver maintenant, si c'est pour l'assassiner plus tard ?

Il se renfrogne légèrement.

— Je n'ai jamais assassiné quelqu'un, assure-t-il. Je tente simplement de vous sauver.

Je suis ébahie. Je me redresse.

— Comment ça nous sauver ? Nous sauver de quoi ?

— Eh bien, de votre condition d'humain.

— Vous pensez qu'il faille être sauvé de cela ?

— Évidemment, assure-t-il presque choqué. Ce n'est pas ce que vous souhaitez ?

— Non, pourquoi le souhaiterais-je ?

— Parce que les humains sont fragiles ! Les humains sont faibles. Les humains ont une longévité très courte. Ils n'atteignent pas même cent ans !

Il semble sûr de son discours complètement ahurissant.

Je me lève et le toise. Je suis de retour. La Adylie que rien ne peut soumettre, le regarde. Je suis plus petite et tellement plus gracile que lui, mais je le contemple du haut de mon assurance. Alors je le questionne à nouveau, un brin provocateur :

— Parce que vous me trouvez fragile ? Quand j'ai couru ici pour vous supplier de sauver Mélia, vous m'avez trouvée fragile ? Quand j'ai risqué ma vie pour elle, vous m'avez trouvée faible ? Quant à ma longévité... À cause de votre procédé, elle risque d'être réduite à une vingtaine d'années, alors que j'apprécierai tout à fait d'en vivre une centaine. Je veux vivre humaine. J'aime être humaine. Je me sens bien. Je veux même vieillir. Je veux que la vie me rappelle à quel point nous ne sommes rien. Cela lui donne plus de goût. Je ne suis pas une erreur de la génétique. Je fais simplement partie d'un tout. D'un cycle. Je suis parfaite dans mon imperfection.

Il ne répond rien pendant un moment. Je réalise que je me suis postée tout près de lui. Je vois le détail de ses incroyables iris. Je devine la soie de sa peau d'albâtre. Il est presque irréel de perfection. Mais je suis sûre de moi. Plus que jamais. Je suis vivante et parce

qu'éphémère, d'autant plus vivante.

— Vous êtes différente de vos congénères, assure-t-il finalement. Vous êtes peut-être l'exception qui confirme la règle. Les vôtres sont primaires et stupides. Une mutation leur permettrait d'avoir un cerveau mille fois meilleur.

J'ai une sorte de rictus avant de lui répondre :

— Vous nous tuez à l'âge de 20 ans ! Comment voulez-vous que l'on soit autrement que stupides ! Nous sommes trop jeunes pour faire nos preuves ! Vous pensez que c'est notre humanité qui nous limite, mais c'est simplement notre immaturité !

— Je ne tue personne. Je m'efforce, jour après jour, de tous vous sauver, affirme-t-il encore même si je sens pour la première fois un mal-être naissant chez lui.

— Et combien d'entre nous sont devenus des azras ?

Cette fois, il ne répond pas. Alors j'enchaîne avec certitude :

— Il est peut-être temps que vous réalisiez que vous ne pourrez pas nous sauver en vous acharnant à faire de nous vos semblables. Nous sauver, c'est tout simplement nous rendre notre liberté !

— Mélia !

Zefryam a tenu promesse, en échange de la vérité, il m'a permis de parler à mon amie qui se trouve dans une autre quarantaine. Je ne dispose que de quelques minutes pour échanger avec elle à travers une vitre. Je pose les doigts sur ce verre qui nous sépare. Elle ne peut pas m'entendre. Elle est allongée dans un lit. Blafarde et épuisée, mais elle me sourit. Et ce sourire ranime toute mon âme. Je rêverais de pouvoir lui raconter ma conversation avec l'azra. Mais je me contente d'articuler des phrases simples afin d'avoir une chance qu'elle me comprenne. Elle essaye de m'expliquer des choses, mais je ne saisis quasiment rien.

Alors, je pose le front contre la vitre et j'inspire doucement. Elle s'approche et fait la même chose juste de l'autre côté. Nos mains se superposent. J'apprécie ce moment. Sans mot. Sans respirer le même air, juste à imprimer notre amitié indéfectible dans la buée de nos souffles. Mélia est vivante. J'ai réussi.

Les jours défilent dans ma quarantaine. Même si l'épidémie est mortelle, les contaminés – tels que ma meilleure amie – sont soignés et peuvent encore guérir.

Pour l'instant, je ne présente aucun signe de maladie mais il faut du temps pour que les analyses en révèlent la présence. En attendant, je me porte comme un charme et m'efforce de rester obéissante. En fait,

tout comme les autres patients, je vois Zefryam presque quotidiennement depuis des semaines afin qu'il puisse suivre l'avancée de mon état. Il me rassure toujours quant à la situation de Mélia et parfois, m'autorise encore à passer la voir quelques secondes.

Il est généreux avec moi. Il se détend, sourit plus souvent. Je croyais qu'il n'était qu'un monstre sans cœur mais c'est simplement une distance qu'il s'impose pour ne pas perdre de vue son objectif. Nos vies sacrifiées ne représentent qu'un moindre mal à ses yeux depuis qu'il travaille d'arrache-pied pour nous offrir une autre existence. Une existence d'azra. Il s'est toujours persuadé qu'il vaut mieux que nous mourrions jeunes en tentant d'être azras plutôt que d'avoir une vie entière de faible humain. Je pense que mon assurance l'a un peu ébranlé dans ses certitudes. Tant mieux. Je ne veux pas mourir...

En fait, aussi stupide et immature que cela puisse être, je me suis attachée à lui. Je me suis attachée à cet assassin qui déguise ses meurtres, avant tout à ses propres yeux, sous couvert de la science. Je suis fascinée bien plus que je ne devrais le dire par sa beauté, par sa splendeur, par le magnétisme déroutant qu'il dégage. Je hais les azras, je prétends ne pas souhaiter en être une, et pourtant, je suis toujours enchantée à l'idée de le revoir. J'ai l'impression que mon cœur enjoué me trahit...

— Pardonne-moi, Ady, murmure Jaden en me prenant dans ses bras.

Je suis de retour dans notre appartement. J'ai été jugée apte à retrouver le reste de mes congénères. Je n'ai pas été contaminée. Je le savais. J'ai une santé à toute épreuve. Une chance qui m'a bien servie pour prouver à Zefryam combien il se trompe.

Jaden me serre contre lui chaleureusement. Je le laisse faire. Je ne lui en veux pas. En fait, j'ai pu vider mon sac. Me délester de tout ce poids que je porte seule depuis des années sur notre prochaine condamnation. Et j'ai pu m'en décharger en parlant à un azra... Aussi fou que cela puisse paraître, pour la première fois de ma vie, je me sens moins seule. Donc, je suis moins dure avec les autres.

— Tu n'as pas à t'excuser, dis-je à Jaden. Tu as fait ce qu'il fallait pour protéger la communauté.

— Tu es sérieuse ? me demande mon compagnon, dérouté par ma réaction.

— Oui, n'en parlons plus.

— Tu veux bien que l'on parle tout court ? s'inquiète Jaden qui semble marcher sur des œufs avec moi.

— Évidemment, parle-moi de ce que tu veux, dis-je en m'installant

pesamment dans un canapé. Sauf de maladie !

Il rit, s'assoit à mes côtés.

— Ady, je te dois la vérité, déclare-t-il aussitôt. Durant notre première soirée, j'ai sous-entendu que je ne t'avais pas choisie mais que je m'y ferais. Sauf que c'était faux.

Je le regarde un peu surprise et le laisse enchaîner.

— En fait, cela faisait très longtemps que je t'avais remarquée et... je te voulais. À peu près comme tous les garçons de notre cycle. On avait même fait des paris sur qui remporterait la plus belle fille – autrement dit, toi.

— Ah...

C'est fou ce que son histoire m'est indifférente quand je pense au véritable tissu de mensonges qui nous entoure et qu'a confirmé Zefryam.

— J'avoue que j'ai été très impressionné quand j'ai appris que tu étais ma promise..., continue Jaden. Mes potes m'ont conseillé de ne pas te le montrer. Tu es une fille qui... Disons que tu as du caractère... Alors, ils disaient que je ne devrais surtout pas me laisser dominer par toi.

— Donc, c'est pour ça que tu t'es comporté comme un idiot ?

— En partie oui, avoue-t-il.

— Et l'autre partie ?

— Eh bien, ajoute-t-il en se mordant la lèvre. C'est sûrement parce que je suis vraiment un idiot. Disons, que je ne connais rien aux filles...

Je ne peux m'empêcher d'avoir un petit rire qui le détend. Du coup, il continue :

— Alors, j'aimerais tout faire pour me rattraper.

Je suis agréablement surprise par sa décision.

— Donc, je ne serais pas forcément plus adroit, déclare-t-il. Mais je te promets de faire mon maximum, Ady. Si tu me laisses une chance.

Je l'ai promis à Mélia et cela aura peut-être le mérite de me faire oublier un peu notre sentence. Du coup, je lui réponds avec un sourire tout simple :

— Oui, bien sûr que je te laisse une chance.

Je ne perds cependant pas le nord – sachant que tomber enceinte risquerait de me projeter trop rapidement vers la fin de mon histoire. Aussi j'ajoute :

— Mais allons-y doucement, d'accord ?

— Bien sûr.

J'ai posé la main sur la vitre. Mélia s'efforce de me sourire mais je

vois bien qu'elle est épuisée. Zefryam m'a expliqué comment faire pour pouvoir lui rendre visite aussi discrètement que possible. Je n'ai le droit qu'à quelques micro-minutes. Je les savoure. Nous ne pouvons pas vraiment parler. Mais mon amie a réussi à me faire comprendre que ma présence l'aidait à tenir. Ou bien, qu'elle est constipée, j'hésite entre deux interprétations.

Je n'arrive pas à croire que l'azra avec qui j'ai sympathisé, après l'avoir vu si souvent, soit capable de tester la formule AZ et de tous nous tuer... Le simple fait de m'autoriser à rendre visite à Mélia est une preuve d'humanité. Aucun hybride ne m'aurait fait ce cadeau. Zefryam est un être puissant. Je pense qu'il a de grandes responsabilités à Olyméa. Cela dit, il ne doit pas être libre de tous ses faits et gestes.

Mélia est assise de l'autre côté de la vitre. Ses doigts tapotent contre les miens. Je ne sens rien car la paroi, bien que très fine, est d'une matière extrêmement solide. Toutefois, je devine ces petites impulsions. Je ne veux pas la perdre. Je ne peux pas la perdre. Elle est tout ce qui me rappelle une famille et je considère la famille comme le plus important.

Soudain, elle se retourne et regarde quelque chose dans le dortoir où elle se trouve. Je mets un instant à comprendre, puisque je ne dispose pas du son. Un contaminé s'est effondré. Il convulse. Il y a du sang qui sort de ses narines. Je suis tétanisée. Mélia quitte la vitre pour s'en approcher. Je tape contre la paroi pour la supplier de ne rien en faire.

Du personnel hybride se hâte de courir à l'intérieur pour aider le patient. Mais il s'est immobilisé, les yeux grands ouverts. Son corps est ramassé. Mélia se tourne vers moi « Il est mort » formulent ses lèvres.

Je suis totalement pétrifiée. Mon amie observe autour d'elle. Les hybrides sont trop occupés à gérer les autres humains effrayés pour remarquer que je suis là, de l'autre côté de l'isolement. Mais je ne dois surtout pas me faire repérer.

Mélia me fait signe de me sauver.

Je l'étudie. Mon cerveau fonctionne à toute vitesse. Je n'ai pas besoin de plus de temps pour analyser la situation. Je me détache brutalement de la vitre et cours à travers les couloirs. Dès que je croise un hybride, je fais comme Zefryam me l'a enseigné, je me planque dans un renforcement et j'attends qu'il ait disparu.

Je me rends directement à l'infirmerie. Ce n'est pas mon horaire de rendez-vous. Qu'importe, l'heure est grave. Je débarque sans préambule. Zefryam est en train de parler à une hybride. Alors, je me calme, je fais mine d'attendre mon tour. Quand elle part et que les portes se sont refermées sur moi, je m'approche toute échevelée :

— Mélia est en danger ! Un patient est mort ! Elle ne peut pas rester

en quarantaine !

Zefryam me prend par les épaules et m'emmène à l'endroit le plus éloigné de la porte du cabinet.

— Adylie, il faut te calmer, murmure-t-il les sourcils froncés sur son visage de prince angélique, tu ne peux pas débarquer de la sorte !

— Mélia a plus de chances de mourir si elle reste là-bas, dis-je encore paniquée.

Il regarde autour de nous. Je sais pourtant que nous sommes en sécurité. Mais comme je m'en doutais, il n'est pas aussi libre que sa nature pourrait le supposer.

— Nous avons beaucoup parlé et je t'ai offert des avantages, avoue-t-il. Mais cela ne t'autorise pas à prendre autant d'initiatives ! Je n'ai pas le droit de te traiter différemment, tu comprends ?

— Et pourtant, on dirait qu'on se tutoie maintenant ? dis-je d'une voix beaucoup plus posée en le sondant du regard.

Il est mal à l'aise. Il retire immédiatement ses mains de mes épaules. Il réalise sûrement qu'on s'est rapprochés sans même qu'il en prenne conscience. Je fais un pas vers lui avec calme cette fois et j'ajoute très doucement :

— Je t'en supplie, Zefryam. Ne laisse pas Mélia mourir avec les autres.

Il me contemple avec une grande tristesse.

— Adylie, j'ai fait mon possible, mais il va falloir que tu te prépares...

Il ne finit pas sa phrase. Je secoue la tête avec horreur.

— Non, non... non !

C'est moi qui l'attrape par les bras cette fois, ils sont puissants et solides mais ne m'impressionnent pas le moins du monde.

— Tu ne peux pas la laisser, mourir ! Tu ne peux pas ! Tu es un azra !

Il reste très calme. Ne se défend pas de mon geste et me regarde avec compassion.

— Tu n'imagines pas combien je rêverais d'être en mesure de tous vous sauver, explique-t-il. Je n'en dors quasiment plus. Mais même les azras sont limités.

Je le lâche, en colère, paniquée. Je suis pleine de rage et de certitude. Je suis Adylie. Personne n'a jamais pu m'arrêter.

— Moi je le pourrais ! dis-je avec vigueur. Fais-moi devenir une azra. Je survivrai à la mutation. Je suis la plus forte ! Je survivrai et je sauverai Mélia et tous les autres !

— Tu feras mieux que je ne l'ai pu en presque huit cents ans ?

Je titube légèrement en entendant son âge. Mais je réponds tout de même, en sachant très bien que c'est la folie du désespoir qui me fait parler :

— Oui, je ferais mieux !

Il a une sorte de sourire triste.

— Tu seras condamnée bien assez tôt, poursuit-il. Dès que tu auras eu ton premier enfant.

— Aucun risque vu que je ne laisse pas mon compagnon m'approcher !

Il me regarde avec étonnement.

— Comment se fait-il qu'il ne t'ait pas dénoncée ? demande-t-il.

— Je ne suis pas comme les autres, dis-je avec hauteur. Il le sait. Il patiente parce qu'être auprès de moi est déjà une chance !

Zefryam semble partagé entre amusement et tristesse. Vu que mon orgueil l'amuse, je lui en donne pour ses frais. Je suis désespérée, en colère, terrifiée, je lui ordonne :

— Injecte-moi la formule AZ !

Zefryam cesse de sourire.

— Je ne vais pas te faire muter Adylie, murmure-t-il. Je ne veux pas que tu meures maintenant.

Je suis ébahie. Je lui parle presque agressivement :

— Comment ça ? C'est pourtant ce que tu fais depuis des décennies... Tuer les mien en tentant de nous sauver !

— Je commence à voir les choses autrement, avoue-t-il.

Je le cramponne à nouveau. Il a été touché. C'est le moment ou jamais ! Je m'exclame :

— Alors si tu vois les choses autrement, change les choses ! Ne nous fais plus subir ce calvaire ! Libère-nous ! Fais-nous sortir de cette prison ! Arrête tous ces tests sur les humains ! Rends-nous notre liberté !

Il me regarde avec douleur.

— Je le voudrais... mais je ne peux pas, explique-t-il. Ce que tu ne comprends pas c'est que ces « tests » sont la seule excuse pour vous garder en vie...

— Quoi ?

Je le lâche, déroutée.

— Je fais partie du Conseil d'Olyméa, c'est ma place et mes arguments qui m'ont permis de tenter de sauver les derniers humains que vous êtes. Si j'abandonne, ils voudront vous exterminer.

— Les derniers humains ? dis-je terrorisée.

— Oui, il ne reste plus que vous et quelques spécimens en fuite dans la nature...

J'ai l'impression d'avoir reçu un coup de massue. Je croyais que nous étions nombreux. Dans pleins d'autres villes. Certes, les hybrides sont fermes avec nous, mais ils nous soignent ici. Alors je pensais qu'ils étaient conscients de notre valeur. En réalité, l'équipe qui nous entoure fait partie des dernières créatures à croire encore en notre

utilité.

— Adylie, si je suis distant depuis le début avec les humains, reprend Zefryam avec conviction, si je continue les expériences malgré les morts... Ce n'est pas parce que je suis un monstre dénué de sentiments. C'est parce que me salir les mains est la seule manière de vous offrir un espoir ! Grâce à moi vous vivez correctement jusqu'à vingt ans. J'aimerais que ce soit plus long mais c'est l'âge parfait pour muter...

Je secoue la tête. Tout semble tourner autour de moi. Je réalise à voix haute :

— Alors, nous ne sommes rien... Nous sommes une race en voie d'extinction...

— Vous n'avez plus votre place en effet, s'attriste-t-il. C'est pour ça que vous devez muter. C'est votre seule échappatoire pour exister dans ce monde.

— Non, il y a forcément une autre solution, dis-je écœurée.

— Adylie, entends-moi bien, ce n'est pas ce que je veux, affirme-t-il. Depuis que j'ai appris à vous connaître, vous, les humains... enfin surtout, toi, je réalise que vous êtes précieux. Mais mon peuple ne sera pas capable de voir les choses ainsi.

— Pourquoi ? Si tu as du pouvoir dans cette ville, montre-leur !

— Par le passé, les humains ont trahi les azras... La confiance est rompue...

— Je me moque du passé, pourquoi ne te bats-tu pas pour la bonne cause ? lui dis-je énervée. Au lieu d'expérimenter sur nous pour leur faire plaisir, utilise ton énergie afin de leur montrer notre valeur !

Il a un sourire désabusé.

— C'est plus compliqué que ça... Les azras pensent protéger le plus grand nombre en agissant ainsi.

J'éprouve du dégoût pour ces créatures. Je me recule et lui lance :

— Ton peuple n'est pas supérieur au mien, au contraire, il est attardé ! Il ne sait pas aimer ! Si tu as accepté de me parler réellement, c'est parce que j'ai réussi à te toucher de la plus infime des manières. Tu as vu que j'étais prête à mourir pour Mélia ! Et ça, j'ai l'impression que ton peuple, froid et calculateur, ne peut pas le comprendre !

Zefryam ne dit rien et me regarde. Il semble se refermer comme lorsque nous nous sommes rencontrés. Peut-être est-ce parce que je lui fais du mal, peu importe. Je suis en rage, aussi je poursuis :

— Tu vois, c'est ça être humain, on aime et on aime plus fort parce que l'on sait que l'on peut perdre l'être aimé ! On est dans le présent et on le dévore, parce que l'on sait qu'il a déjà glissé entre nos mains ! Je ne serais capable de tester la formule AZ que pour une seule raison, je le ferais par amour ! Cela m'offrirait un cerveau plus puissant et je pourrais sauver Mélia mais en aucun cas cela me rendrait meilleure !

J'ai déjà le plus important. J'ai un cœur humain qui me rend prête à mourir pour mon amie ! En tant qu'humains, on est obligés de nous approprier le meilleur de la vie, parce que la mort nous attend. C'est génétique, c'est plus fort que nous ! Et le meilleur de la vie, c'est d'aimer !

Je me rends compte que je hurlais presque en lui disant tout cela quand le silence retombe enfin. Le visage de Zefryam est étrange, figé dans une expression que je ne lui ai jamais vue. Il est bouleversant de beauté.

Il me regarde soudainement avec une grande intensité.

— Je sais ce que c'est d'aimer, Adylie, déclare-t-il si brutalement et froidement que tout le duvet sur ma peau se soulève.

En quelques centièmes de secondes, il se rapproche, me saisit et m'embrasse.

Je n'ai pas l'impression que c'est réel. J'ai envie de le repousser et de le frapper même. Mais je fonds entre ses mains. Comme si je lui appartenais totalement d'une manière que je n'aurais jamais pu soupçonner. Alors je mets la violence de ce que j'éprouve dans notre baiser, enserre sa nuque et ne le laisse plus respirer... Plus jamais !

J'ai les jambes qui flagellent. Je ne sais plus où j'en suis. Je me dirige vers mon appartement le cœur battant, la tête bourdonnante. Je ne réalise toujours pas ce qui vient de se passer. Je viens d'embrasser un azra. Non, je viens d'embrasser Zefryam. Notre baiser a duré si longtemps que j'en ai perdu la notion du temps. Seulement, un hybride a demandé à voir Zefryam. Nous nous sommes recomposés un visage serein, j'ai réajusté ma veste, que notre étreinte avait froissée, replacé mes cheveux et je suis sortie sans pouvoir le regarder. J'ai su me montrer naturelle mais à présent que je suis seule dans le couloir, j'ai l'impression de flotter. Qu'est-ce que tout ceci veut dire ? Je suis une humaine. Une gamine de 20 ans qui a peur. Peur de la mort. Peur de perdre sa meilleure amie. Peur, tout court. Je suis en colère. J'ai toutes les raisons de tomber stupidement dans les bras d'une créature telle que Zefryam.

Mais lui ? Quelles sont ses raisons ? C'est un être vieux de plusieurs siècles qui doit avoir une colonie de femmes étourdissantes à ses pieds. Il semble si froid et maître de lui-même, comment a-t-il pu se laisser prendre au piège d'un instant de faiblesse avec une humaine ?

J'ai l'esprit en totale ébullition.

Jaden m'attend dans notre appartement. Il est tout souriant. Nous avons commencé à devenir amis ces derniers temps. Je me sens honteuse de lui refuser depuis des semaines ne serait-ce que ce que j'ai

été capable d'accorder à Zefryam, sur un coup de tête.

— Un souci ?

Évidemment, il a dû repérer mon malaise. Je dois redevenir l'inatteignable Adylie.

— Un contaminé est mort.

— Oh, Ady, je suis vraiment désolé, fait-il en réalisant que cela me terrorise pour Mélia.

Il me serre contre lui. Je ne peux pas le repousser mais cela me démange. Je suis enveloppée dans les bras d'un beau gosse que bien des humaines m'envient, pourtant je ne souhaite qu'une chose : mettre le plus de distance entre lui et moi. Zefryam ne m'a vraiment pas fait un cadeau en m'embrassant le premier. Après lui, tous les autres paraissent fades.

Jaden replace derrière mon oreille une de mes mèches de cheveux et se penche sur mon visage. Je présume qu'il veut se servir de cet instant, où je suis fragilisée, pour obtenir le contact que je ne lui ai jamais permis. Même s'il le mérite probablement, c'est bien trop tôt après ce que je viens de vivre...

Je le repousse doucement.

— Je ne me sens pas bien, excuse-moi.

Il y a un silence.

— Non, je ne t'excuse pas, Ady, finit-il par dire. J'en ai juste marre.

Je relève les yeux vers lui, toute étonnée. Il me regarde avec mauvaise humeur.

— Cela fait des semaines maintenant que tous mes potes ont une vie normale avec leur compagne, continue-t-il avec lassitude. Des semaines que j'apprends à être patient et à l'écoute et j'ai l'impression de vivre avec un mur !

— Pardonne-moi, dis-je embarrassée.

Il fait quelques pas dans la pièce et s'arrête.

— Non ! répond-il d'une voix agacée. Non Ady. Tu me demandes pardon depuis trop longtemps. Il va me falloir autre chose que ça.

— Je ne suis pas comme les autres filles, dis-je. Il ne suffit pas d'un bracelet et de trois mots officiels pour que je réussisse à me donner corps et âme !

— Je l'ai remarqué, en effet, continue-t-il de plus en plus en colère. Et j'ai pensé que c'était ma chance. Tu es la plus belle. C'était toi que tout le monde voulait. Je me suis dit que ça serait plus compliqué pour moi mais que ça en valait la peine. Sauf que c'est faux. De toute évidence, tu n'as aucune envie d'être réellement avec moi.

Je ne sais pas quoi lui répondre. Je suis encore sous le choc du danger qu'encourt Mélia et du baiser de Zefryam.

— Tu vois, tu ne dis rien ! enchaîne-t-il. Tu as un problème ? C'est médical ? Il faut qu'on en parle aux hybrides.

— Non, surtout pas !

Je suis idiote. Je lui montre ma peur.

— Très bien. Alors fais un effort ! À ce rythme, on n'aura jamais d'enfant et on ne deviendra jamais azra !

Il n' imagine pas combien il a raison sur ce dernier point.

Je plaide :

— S'il te plaît, laisse-moi encore un peu de temps.

— Je n'ai pas envie de te mettre un couteau sous la gorge, Ady. Je voulais que ça soit cool entre nous. Mais tu me coupes de mes objectifs. C'est vrai, il paraît que certains humains n'ont pas réussi à avoir d'enfant. Alors, au bout de quelques années, on leur a permis de muter quand même. Ce sera peut-être ce qui nous arrivera si on continue dans cette voie. Mais je sais que les azras ont une fécondité très faible. Donc, je n'aurais peut-être pas d'enfant. Et je n'ai pas envie de passer des années ici, à regarder les autres être heureux, tu peux le comprendre ?

— Oui, je comprends. Je suis très perturbée par ce qui est arrivé à Mélia. Mais ça va changer.

Même moi je trouve que ma voix sonne faux.

Pourtant, je suis dans une impasse. Si Jaden me dénonce, je risque d'être « transférée » par les hybrides. Et je ne suis pas sûre que Zefryam pourra me protéger. Si j'accepte de céder à Jaden et que je tombe enceinte... ma mutation et donc ma mort, notre mort, vont se rapprocher. C'est vrai, je veux de plus en plus devenir une azra... Je le veux pour Mélia. Je le veux pour me venger. Mais j'ai peur. Je sais très bien que je vais mourir comme tous les autres avant moi. Je devrais sûrement tout dire à Jaden. En fait, ce qui me terrifie le plus, c'est de céder à Jaden tout court. Cette idée me dégoûte et je n'arrive pas à comprendre tout à fait pourquoi.

— Je te laisse 24H pour réfléchir et ensuite, je parle aux hybrides, annonce Jaden. Je ne voulais pas en arriver-là, mais j'en ai marre que tu me prennes pour un idiot.

C'est ma visite médicale. Officielle cette fois. Le lendemain de ma dispute avec Jaden. Elle tombe donc à point nommé car je suis perdue. Et je ne vois que Zefryam pour m'aider. Lorsque la porte se referme sur moi, je n'ai qu'une hâte : tout lui raconter.

Mais je remarque immédiatement qu'il n'est pas comme d'habitude. Il manie les ustensiles de manière glaciale. Ne me regarde pas. Je dois comprendre, aussi je l'interpelle doucement :

— Zefryam ?

Lorsqu'il m'observe enfin, il semble avoir mis une distance évidente

entre nous.

— Je suis désolé pour ce qui s'est passé hier, dit-il. Je n'aurais pas dû t'embrasser.

Il passe le scanner devant mon visage pour analyser mes données.

— Je te demande pardon, ajoute-t-il.

Ces mots me provoquent une douleur horrible. J'ai envie de m'accrocher. Tout à coup, j'ai envie de lui dire que, pour moi, c'était plus qu'un baiser. Mais je ravale ce réflexe. Je suis au-dessus de ce genre de supplication de fille éconduite.

— Je vais garder tes secrets, assure-t-il. En échange, je compte sur toi pour garder les miens. Un hybride va me remplacer à ce poste, c'est la dernière fois que l'on se voit.

Il m'étudie avec une certaine anxiété pour jauger de ma réaction. Je ne suis pas du genre à m'effondrer. Je sens la colère monter. J'essaye de lui parler calmement mais le mépris perce dans ma voix :

— Donc, tu vas tout abandonner, juste à cause d'un baiser ?

Il semble surpris.

— Non, je continuerai à chapeauter ces recherches, mais je ne m'occuperai plus directement de vous.

— Et donc, on ne se reverra que quand tu m'injecteras la formule AZ pour me tuer ?

— On se reverra pour le test de mutation, me corrige-t-il.

Je suis écœurée par sa décision. Je lui lance :

— Et moi qui pensais que tu étais différent des autres azras ! Oh je ne m'attendais pas à ce que tu me demandes en mariage. Tu sais que je ne suis pas stupide à ce point. J'espérais simplement que nos conversations débouchent sur quelque chose. Je pensais t'avoir ouvert les yeux sur les humains. Mais tu as trop peur de faire bouger les choses. En fait, tu n'es qu'un lâche qui fuit à la moindre complication !

Jusqu'à maintenant, Zefryam s'est montré aussi froid que possible. Mais ces paroles l'atteignent enfin, il se dirige vers moi et me parle d'un timbre beaucoup plus vivant :

— Je le fais pour te protéger, Ady ! Des hybrides ont déjà soupçonné quelque chose à cause de tes allées et venues. Si on savait que j'entretiens une relation inappropriée avec une humaine... cela pourrait mettre un terme à toutes mes expériences. Tous les humains ici seraient immédiatement supprimés.

Je suis désabusée.

— Quelle importance ! On va tous mourir de toute façon. Entre tes mains d'ailleurs !

Il y a de la douleur dans son regard quand il accuse ma réplique. Il respire lentement avant de parler à nouveau :

— Le plus tard possible...

Il y a de l'émotion dans sa voix. De l'émotion de pacotille. Il

n'assume pas ses sentiments. C'est un azra, mais il n'assume rien. Du coup, je déclare :

— Si c'est juste une relation inappropriée avec une humaine qui peut causer la mort de tous, alors je veux bien faire semblant que rien n'est arrivé entre nous. Ta réaction pathétique me facilite la tâche en fait.

Je croise les bras. Je vois qu'il est vexé mais il se maîtrise.

— Il est trop tard, assure Zefryam. C'est trop risqué.

Je m'approche de lui et le toise.

— Si tu avais vraiment peur pour la vie de tes cobayes, tu ne fuirais pas. Tu te battrais. On ferait équipe.

Je suis plus proche de lui. Mes yeux se dirigent légèrement vers ses lèvres. Il le voit. J'ai l'impression que j'arrive vraiment à le troubler. Moi, une humaine si jeune et sans expérience. Lui, un azra si âgé et puissant...

Il hésite en me regardant intensément. Et puis d'un coup, il se détache de moi.

— Adieu Adylie, fait-il en tâchant de ne plus croiser mon regard.

Il me montre la porte avec pratiquement le même geste que lors de notre rencontre. Ce tout premier jour où je n'étais strictement rien pour lui. Cela me blesse intensément. J'ai envie de le gifler. De le frapper. De lui hurler combien je hais les azras. Au moins, n'a-t-il pas joué trop longtemps avec moi. Je peux lui concéder cela.

Je quitte la pièce sans lui jeter un regard. Je fonce dans les couloirs pour retourner dans mon appartement.

Jaden est là, en train de terminer son déjeuner en faisant une sale tête. Il a l'air surpris lorsqu'il voit mon expression.

Je me dirige droit vers lui. J'ai les joues rouges. Les yeux furieux. Quand je m'approche, il se recule et fait presque tomber sa chaise en se levant. Il est bien plus grand que moi mais je l'effraie. Il a cru que j'allai le frapper. Je me hisse sur la pointe de mes pieds, attrape sa nuque et plaque mes lèvres contre les siennes.

Il hésite parce que mon approche est brutale. Il me repousse même un peu. Et puis, il voit dans mon regard que je suis plus déterminée que jamais.

Oui, je suis Adylie. Je suis la blonde frêle et forte qu'il a convoitée depuis le début. Alors il me prend dans ses bras et répond à mon baiser avec urgence.

J'embrasse Jaden avec plus de colère et de passion que je ne l'ai fait pour Zefryam. C'est vrai, c'est le visage de l'azra qui s'imprime sur l'écran de mes paupières closes. Mais je vois surtout ce visage placardé sur une cible dans laquelle je plante un couteau. J'entraîne Jaden vers la chambre. Il voulait Adylie. Il l'a.

Chapitre 13

Jaden dort profondément. Je suis couchée à côté de lui. Je le regarde. Je voudrais qu'il soit heureux. Je le voudrais sincèrement.

Il avait raison lorsqu'il m'a reproché de le couper de ses objectifs. Le seul problème est que la manière dont il m'a mis la pression excluait tout sentiment. Il ne l'a pas réalisé parce qu'il est jeune. On ne pousse pas une fille dans ses bras en la menaçant ou en la culpabilisant. Il a sûrement cru que l'émoi de notre première vraie relation me ferait tout oublier. Surtout, il a pensé que ça n'avait pas d'importance parce que le meilleur serait à venir. Le meilleur serait nos vies d'azras. Mais il se trompe. Parce qu'il n'y aura pas de vie d'azra. Le meilleur de nos vies, c'est maintenant. Et si je ne peux pas lui dire l'odieuse vérité, je peux au moins lui offrir un délicieux mensonge. Je peux essayer de lui donner quelque chose qui ressemble au meilleur.

C'est ce à quoi je m'emploie depuis plus de deux semaines. Je me raconte que je l'aime. Je sais aimer. Alors, j'apprends même à y croire. Je m'invente des sourires. J'apprends à vouloir être à ses côtés. Je m'ingénie à savourer sa présence et à lui faire désirer la mienne. Je pense que cela fonctionne.

Jaden ouvre les yeux et les tourne vers moi. Il est touchant dans sa beauté juvénile. Ses joues ont encore conservé quelques rondeurs de l'enfance. Je crois qu'il est heureux.

— Tu me regardes, ma belle ? me demande-t-il.

— Prise sur le fait ! dis-je en souriant.

Il m'embrasse doucement et il me sourit, les yeux pétillants.

Je m'efforce de ne plus penser à Zefryam. De ne plus penser à la mort. Si ces instants, ces quelques mois, sont les derniers, je veux les donner à Jaden. Si je ne peux pas être réellement heureuse, au moins puis-je me nourrir de son bonheur à lui.

Seulement, je n'ai pas vu Mélia depuis une semaine. Nos horaires de travail étant peu chargées, je passe l'essentiel de mon temps avec Jaden. Mélia me manque. Elle semblait mieux à ma dernière visite.

— Je vais aller faire un tour ce matin, dis-je évasivement.

— Tu vas aller voir Mélia ?

— Comment tu le sais ?

— Je ne sais pas comment tu as fait ton compte, répond-il, mais je t'ai vue lui rendre visite plusieurs fois.

Jaden n'est pas aussi naïf qu'il y paraît. Je pourrais bien finir par l'aimer, mais sa phrase suivante est une douche froide :

— Je ne veux pas que tu y retournes.

Il s'est assis dans le lit et prend ma main.

— C'est trop dangereux, argumente-t-il.

— Mais pourquoi ?

— Les hybrides pourraient te voir et te transférer pour ça.

— Je suis très prudente.

— Et tu pourrais être contaminée, ajoute-t-il.

— Impossible, je n'entre pas dans la zone des contaminés, je les vois à travers une vitre. Je ne peux même pas parler à Mélia.

— Et si tu faisais une erreur ? Le simple fait de te balader dans les couloirs sans raison est un risque inutile.

Il est sincère quand il ajoute :

— Je ne dis pas ça pour t'ennuyer, je veux juste que l'on ne soit pas séparés.

Sa main se resserre davantage autour de la mienne. Je me sens prisonnière d'une vie que je n'ai absolument pas choisie. Entre autres choses.

— Tu ne peux pas me demander de ne plus revoir ma meilleure amie, c'est trop dur.

— Tu la retrouveras quand elle sera guérie.

— Et si... si jamais, elle ne guérissait pas ?

— Si elle ne guérit pas, c'est une preuve supplémentaire que ce virus est dangereux.

— Mais je dois lui dire au revoir.

Je suis triste car je sais que, malgré sa décision stupide, Zefryam ne m'a jamais menti. Je le sens. Et la vie de Mélia est réellement en jeu.

Je me lève. Jaden tente encore de me retenir :

— Ady, n'y va pas, s'il te plaît !

— Ce que tu me demandes est trop dur.

Je suis de l'autre côté de la vitre. Mélia n'est pas là. Je la cherche du regard depuis un long moment. Un autre patient qui me reconnaît, à force de m'avoir vue rendre visite à mon amie, s'approche lentement. Il a l'air mal en point. Mon cœur bat vite.

« Mélia » forment mes lèvres pour qu'il comprenne ce que je veux. Il le sait très bien. Il est triste. Il touche la vitre doucement. Puis il baisse les yeux et fait « non » de la tête. Je ne veux pas comprendre.

Je répète « Mélia ! » et tout haut cette fois. Il me regarde avec une profonde douleur, il a entre les mains un objet qui appartenait à Mélia. Un petit coffret rond qu'elle gardait toujours sur elle.

Je sens quelque chose exploser en moi. Je ne croyais pas qu'une telle douleur soit possible. J'ai si mal que je ne sais plus respirer. Je suis terrorisée. Je sais la mort si proche depuis longtemps. Mais là... pour une fois, elle est présente.

— MÉLIA !

Je hurle contre la vitre. Je la tambourine. J'ai si mal. Si mal. Je m'affale contre la paroi et j'explose pour la première fois. Je pleure. Je hurle.

Soudain des mains m'attrapent. Un hybride, sûrement, qui va me transférer. Peu importe. J'ai fait mon possible dans cette vie mais j'ai échoué. Moi, Adylie. Mélia est morte.

Ce contact plein de douceur, ferme et rassurant. Cette odeur. Je murmure :

— Zefryam ?

Il me presse contre lui. Je ferme les yeux. Mes larmes ne veulent plus s'arrêter, je suis agitée par de longs sanglots. Il m'emmène très vite avec lui. Nous nous retrouvons dans l'infirmierie. Il m'assoit sur la table d'auscultation sans même que j'en prenne conscience. J'ai froid. J'ai peur. Il revient vers moi dès que les portes sont fermées. Je ne vois même pas son visage dans le brouillard de mes larmes. Il se contente de me serrer contre lui. Me serrer très fort.

Je pleure comme je n'ai jamais pleuré. Mes ongles griffent la blouse de l'azra. Il me berce contre lui. Pas besoin de mots. Il est le seul à me connaître réellement. Il est le seul à comprendre. Si nous avons appris à nous connaître, moi, le cobaye, et lui, le scientifique, c'est uniquement en raison de mon amour pour Mélia. Seulement, Mélia est morte. Elle est morte.

J'avais essayé de me faire à l'idée. Je m'étais préparée. J'avais enfermé mes vraies émotions dans une toute petite boîte au fond de ma tête. J'ai juste fait ce que l'on attendait de moi. Ce que Jaden attendait de moi. J'ai enfermé mes sentiments pour Zefryam dans cette boîte. Mais maintenant qu'il est contre moi et qu'il m'enlace si fort, je voudrais mourir plutôt que d'être arrachée à lui. Parce que cette boîte n'existe pas dans mon cœur. Mon cœur, lui, implose.

Au bout d'un moment, Zefryam semble vouloir reculer. Je me raccroche à lui.

— Ady, murmure-t-il d'une voix très douce.

Je secoue la tête pour lui dire que je refuse qu'il parte. Il me répond comme s'il avait lu dans mes pensées :

— Je suis là.

Et c'est vrai qu'il est là. Je le sens présent. Comme s'il s'autorisait réellement à être proche de moi. Je sens presque sa souffrance. Je voudrais que nous ne soyons plus jamais séparés. Je voudrais que nous ne fassions plus qu'un. Alors, dans la folie de mes larmes, je cherche

ses lèvres et je les trouve. Longuement. Si longuement que plus rien n'existe. La douleur, abyssale, que j'éprouve pour Mélia, nourrit ma passion. Il n'y a plus rien au monde d'autre que cet azra.

Il coupe court à notre échange pourtant. Sans son soutien, j'ai l'impression que je pourrais m'effondrer.

— Ady, pardonne-moi, murmure-t-il en saisissant doucement mon visage. Pardonne-moi. Je n'aurais pas dû partir. Je n'aurais pas dû fuir. Tu avais raison.

Je pose ma tête contre son torse et respire doucement, calmement. Je lui demande simplement :

— Alors, ne pars plus.

— Je te le promets, je vais rester, répond-il.

Il m'enveloppe, me berce. Je suis épuisée. Totalement épuisée. Mais je ne veux pas qu'il me lâche. Je pense qu'il le sait.

— Ady, souffle-t-il, il faut que tu saches...

Il s'arrête et attrape le petit appareil rond qu'il avait collé sur ma tempe le premier jour.

— D'abord, je vais faire ton scan des six mois, explique-t-il. Ensuite, je pourrai parler.

Je lui réponds, même si ça m'est égal :

— D'accord.

Je suis ailleurs. Je sens à peine le contact de l'appareil sur ma peau lorsqu'il le colle doucement. Ensuite, il me regarde. Je vois ses yeux bleus marine, rayonner d'un milliard d'étoiles, et j'aime ça. Je m'y perds. J'aime cet azra. Tout simplement.

***Vendredi 26 Mai 4117
Chambre de Zefryam
Lisor***

J'avais beau appuyer sur le bouton, le souvenir s'était arrêté-là. Il n'y avait plus rien.

— C'est tout ? demandai-je. Ça s'arrête-là ?

— Oui, c'est le dernier scan que j'ai fait, répondit le Zefryam du présent, assis à mes côtés silencieusement durant toute ma visualisation du souvenir d'Adylie.

— Mais que s'est-il passé ensuite ? Que voulais-tu lui dire ? m'empressai-je de lui demander.

Il prit une profonde inspiration.

— En fait... que je l'aimais, répondit-il douloureusement.

— Il va m'en falloir plus, insistai-je encore bouleversée par tout ce que je venais de voir.

— Une fois que j’ai scanné son esprit, reprit-il, j’ai avoué à Adylie que, depuis mon départ, je n’avais jamais cessé de penser à elle. Au point qu’elle m’avait inspiré la conception d’un produit multipliant ses chances de survie durant la mutation. Naturellement, nous avons démarré une relation amoureuse tous les deux, pleins d’espoirs. Cependant, nous nous sommes très vite aperçus qu’elle était enceinte de Jaden... Elle l’était déjà lors de ce dernier scan... Le reste, tu le sais. Adylie s’est lentement rendu compte que son enfant n’aurait pas de mère si la mutation échouait. Elle n’a plus voulu prendre ce risque. J’ai appelé le sérum inutilisé l’Imative A. Je lui en ai offert une fiole qui lui a permis de fuir Olyméa, fiole qu’elle t’a transmise 50 ans plus tard...

Quelques larmes étaient tombées sur mes joues. Évidemment, je connaissais ce récit... Mais je ne pensais pas en vivre un jour les prémices aussi puissamment.

— Votre histoire est si belle, murmurai-je. Si déchirante...

— Tout ce que ce scan ne montre pas, ce sont les quelques mois où nous avons osé nous aimer et ceux où nous nous sommes lentement déchirés... Mais la suite, tu la connais mieux que moi. Est-ce qu’Adylie a été heureuse ?

Zefryam aussi était ému.

— Oui, fis-je rassurée par cette réalité. Comme je te l’ai dit, lors de notre rencontre, elle a trouvé un groupe d’humains et même un nouveau compagnon. Je sais qu’elle était heureuse avec lui, je le considérais comme mon grand-père.

Je secouai la tête encore tellement troublée.

— Adylie était d’une force prodigieuse, réalisai-je. Quand je vois sa réaction... Ses réactions... Elle ne me ressemble pas. Elle aurait été une superbe azra... Son cœur l’était déjà.

— Je pense qu’elle était parfaite en humaine, intervint Zefryam. Elle en voyait la beauté, elle en faisait une force. C’est vrai, elle avait un cœur d’azra. Mais c’est toi, Lisor, qui étais faite pour le devenir, parce que ton cœur à toi, quoiqu’il arrive, est humain.

Je lui souris tristement et ajoutai :

— Au moins, Adylie a eu ce qu’elle a toujours souhaité : la liberté. Et je peux t’assurer qu’elle en a fait bon usage.

Je n’étais pas certaine que cela puisse réellement le consoler. Je venais d’investir l’esprit d’une jeune femme que je n’avais pas connue sous cet aspect, mais qui me semblait encore plus proche de moi que ne l’avait été ma grand-mère. J’avais mal de réaliser que toutes ces pensées, ces émotions, ces gestes n’étaient que du passé... Cet esprit fort s’était éteint. Une flamme soufflée. Une âme sublime à la mort de laquelle j’avais assistée.

Zefryam, qui avait vécu chacun des instants que je venais de

découvrir, avait dû se torturer en les revivant encore et encore.

— Et Jaden ? demandai-je. Je présume qu'il a été exécuté après la fuite d'Adylie ?

— Je n'ai rien pu faire, avoua tristement mon père de cœur.

Malgré ses erreurs, mon grand-père biologique n'était qu'un gamin lors de ces événements. Il ne méritait en rien ce qui lui était arrivé. C'était tragique et injuste.

Je pris la main de Zefryam et le regardai droit dans les yeux :

— Leur histoire est terminée, dis-je doucement. On doit l'accepter. Mais il y en a une autre qui reste inachevée.

Il releva ses yeux bleu marine vers moi.

— Si la fille dans ta villa en est restée à ce tout dernier souvenir, ajoutai-je en montrant le petit scan, alors une toute autre histoire reste à écrire...

Un périmètre de sécurité avait été constitué grâce une vingtaine d'hybrides sous Imative C ayant accepté de participer à « une mission de sauvetage ». Seuls Manoa et Penina, postés aux deux entrées de la villa de Zefryam, savaient en quoi cette mission consistait réellement.

— Nous n'aurons pas beaucoup de temps, me prévint Zefryam. Même avec les hybrides nous ne sommes pas assez nombreux dans le cas où les membres de l'ancien clan de Tialo souhaiteraient se venger.

— J'en suis consciente, lui assurai-je en le suivant dans son laboratoire.

L'endroit me donnait toujours des frissons d'autant plus que j'étais particulièrement nerveuse. Je remarquai que mon père azra avait parfaitement réparé la porte que Penina et moi avions démolie. Il l'ouvrit à l'aide de son empreinte digitale et nous pénétrâmes dans ce sanctuaire étrange que seule la lumière de la cuve rectangulaire, dans laquelle baignait la jeune femme, éclairait les lieux.

Je m'approchai et la regardai. Cette fois je ne voyais plus seulement un être rappelant ma grand-mère. Je voyais cette jeune femme, cette amie, pour qui j'avais vibré et tremblé à mesure que j'explorais ses souvenirs. Elle était exactement comme la Adylie dans les miroirs de sa mémoire. Si ce n'est ce sommeil profond qui apaisait chacun de ses traits, lui offrant un calme et une quiétude qu'elle n'avait jamais eus. Mon cœur battit plus fort.

Je voulais la connaître. Je voulais qu'elle vive. Je voulais pour elle cette autre chance d'exister...

— Si on lui explique tout en cinq minutes, ça risque d'être violent, remarquai-je.

Zefryam posa une main sur la vitre qui protégeait l'endormie.

Jamais je ne l'avais vu regarder quelqu'un comme il la regardait. Il l'aimait, sûrement au-delà du possible. Voilà pourquoi, il lui avait toujours semblé insupportable d'affronter cet événement.

— La vérité est souvent violente, me dit-il sans cesser de contempler la beauté.

Je savais qu'il avait mal à l'idée d'infliger à cette innocente la triste histoire de sa venue au monde. Une histoire cependant, gorgée d'amour.

— Mais elle en a besoin, assurai-je. Elle a besoin de vérité, tout comme elle aura besoin de nous.

Et je posai mes doigts sur ceux de Zefryam en le contemplant. J'étais son alliée, son amie, je serais là pour lui, quoiqu'il advienne. Il croisa mon regard un bref instant. Cela lui donna peut-être un peu de courage. De sa main libre, il appuya sur un bouton et un mécanisme s'enclencha qui nous fit aussitôt reculer.

La jeune femme ne flottait pas dans de l'eau mais dans une substance un peu plus lourde que l'air et qui fut aspirée dans un léger tourbillon. La vitre se retira silencieusement et plusieurs iodes s'enclenchèrent ainsi qu'une voix informatique :

« Réveil du sujet. Rythme cardiaque en progression. Muscles en régénération. » dit-elle.

La lumière bleue donnait un aspect irréel à la patiente. Mais les spots s'éteignirent peu à peu et Zefryam appuya sur une télécommande. Un pan de mur s'abaissa et une fenêtre apparut, laissant pénétrer une lumière naturelle dans le local où nous nous trouvions. Une charmante attention qui permit à la forêt d'apparaître, verdoyante, ramenant de la vie et du mouvement dans cette pièce sinistre ainsi que sur le visage de la jeune femme. Sa peau prit une couleur plus rosée et il me sembla remarquer ses yeux bouger sous ses paupières.

« Rythme cardiaque satisfaisant. Conscience du sujet à 88 % » ajouta la voix informatique.

— Elle est réveillée ? murmurai-je à Zefryam.

— Presque.

— Ce n'est pas plus compliqué que ça ? m'étonnai-je.

— Non.

Il ne savait pas me regarder. Ses lèvres bougeaient à peine lorsqu'il parlait. Il était paralysé. Et malgré la lumière du jour qui adoucissait nos visages, je le trouvai plus livide qu'à l'accoutumé. S'il n'avait pas été azra, j'aurais craint un malaise. En fait, il se statufiait dans une expression de douleur que je ne lui avais vue qu'une seule fois : dans la mémoire d'Adylie, lorsqu'il avait tenté de mettre un terme à leur relation, lorsqu'il avait tenté de se retrancher dans sa force glaciale d'azra.

Je pris sa main et lui serrai les doigts avant de m'intéresser à la patiente. Sa poitrine se soulevait par intermittence. Elle respirait de mieux en mieux.

J'étais bouleversée.

Les paupières de la jeune femme papillonnèrent légèrement puis ses yeux s'ouvrirent. Ce marron clair, je le connaissais. Je l'avais vu mille fois. Mais ce regard était autrefois encadré par des rides et des cheveux blancs. C'était étonnant de le retrouver dans ce visage à la peau lisse, aux lèvres pleines, au nez fin et délicat. Elle était incontestablement très belle. Peut-être même plus belle que la Adylie du scan, qui compensait ses légers défauts d'humaine – si on pouvait les appeler comme tels – par une confiance irradiante. Cette personne était une hybride.

Elle observa la pièce puis ses yeux furent aimantés par le torrent de lumière et de verdure que déversait la fenêtre. Elle se redressa pour mieux voir et nous tourna le dos. Il me sembla que mes doigts s'étaient transformés en griffes. J'étais tendue au possible. Évidemment, Zefryam était dans le même état.

Adylie dû sentir notre présence, nos souffles peut-être, car elle se tourna brutalement vers nous, même si elle demeurait assise. Elle portait une petite tunique blanche qui laissait émerger ses longues jambes très fines. Ses longs cheveux couvraient ses épaules de leur épaisseur dorée qui captait les rayons du jour. C'était la première fois qu'elle voyait le ciel. Aussi, avait-elle des larmes dans les yeux.

— Zefryam, murmura-t-elle émue.

Je lâchai la main de mon père azra, discrètement, histoire de disparaître, de leur offrir de vraies retrouvailles.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ?

C'était bien la voix d'Adylie. Étrange de l'entendre sans être dans ses pensées. Elle semblait bouleversée.

— Comment as-tu fait pour... ?

Elle m'observa soudainement, comme effrayée qu'ils ne soient pas seuls. Leur histoire était un secret à l'époque...

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

Mon visage lui rappelait quelque chose. Notre nouvelle Adylie fut hésitante en me regardant. J'essayai d'arborer une figure douce et amicale. Je ne voulais pas parler. Les premiers mots devaient être ceux de Zefryam. Mais ce dernier ne bougeait pas. Complètement immobilisé. Complètement sous le choc de la voir.

Elle fronça les sourcils, baissa les yeux sur son propre corps et vit sa tenue différente de son dernier souvenir. Elle en était restée à la fin du dernier scan. Quand Mélia venait de mourir et que Zefryam l'avait écartée des hybrides qui auraient pu remarquer son désespoir. Elle en était à la promesse de l'azra qu'il ne la quitterait plus. Elle en était

restée à leur baiser passionné et à l'instant où elle avait réalisé à quel point elle l'aimait...

— Qu'est-ce qui m'est arrivé ? murmura-t-elle. Pourquoi est-ce que j'entends si fort ?

Elle se tourna vers la fenêtre puis à nouveau vers nous.

— Qu'est-ce que tu m'as fait, Zefryam ? lui demanda-t-elle, le doute emplissant son visage.

— J'ai tout fait pour te sauver, lui répondit-il, la voix vibrante d'amour et de sincérité.

Elle secoua la tête. Se leva, faillit tomber mais se rattrapa à Zefryam qui avait fusé à côté d'elle. Quand elle se rendit compte qu'elle l'avait touché, elle s'écarta brutalement et tituba vers la fenêtre.

— Je me sens tellement bizarre et toi aussi tu l'es..., fit-elle. Ce truc que tu as collé sur ma tempe, qu'est-ce que c'était ?

— Un scan, comme tous les autres, répondit-il très doucement.

— Tu m'as transformée en azra ? l'interrogea-t-elle.

— Non, si seulement j'avais pu, lui murmura-t-il.

— Alors quoi ? Pourquoi est-ce que tu n'expliques rien ?

— Parce que c'est un peu difficile à expliquer.... Tu es en quelque sorte dans le futur...

Elle regarda tout autour d'elle, posa même brièvement les yeux sur moi. Une expression de dégoût remplit son visage lorsqu'elle se tourna à nouveau vers l'azra qui avait tant compté pour elle.

— Je te faisais confiance, murmura-t-elle. J'avais décidé de te faire complètement confiance... mais je me suis trompée, n'est-ce pas ? Je suis toujours le cobaye de tes collègues et toi !

J'étais une azra. Ce n'était pas sa potentielle alliée qu'elle voyait chez moi mais l'un de ces monstres qui maintenaient prisonniers les humains.

— Tu sais pertinemment que tu n'es pas un cobaye à mes yeux, tu es tout l'inverse, dit Zefryam avec douleur parce qu'il sentait qu'il la perdait.

— Qu'est-ce que tu as bien pu tester sur moi qui te rendes si honteux ? persifla-t-elle en reculant vers la fenêtre.

Je ne m'attendais pas à ce qu'elle ait ce genre de réveil. Mais c'était Adylie. En tout cas, elle lui était totalement semblable. Elle ne faisait confiance en personne et préférait attaquer plutôt que de l'être. Tout mon contraire, en clair...

— Et où sont Jaden et tous les autres ? demanda-t-elle avec colère. Ils sont dans le futur eux aussi ? Ou tu les as laissés mourir ?

Son ton montait, je percevais que son rythme cardiaque s'était décuplé.

— Adylie, calme-toi s'il te plaît, murmura Zefryam qui venait de l'appeler par ce prénom pour la toute première fois, sans même s'en

rendre compte.

— Alors crache le morceau ! hurla-t-elle.

Zefryam croisa mon regard un très vague instant. On pouvait essayer d'enrober les choses. Ou on pouvait les lui expliquer brutalement. Dans un cas comme dans l'autre, ce serait douloureux. Et je voyais que Zefryam hésitait, il finit par répondre d'une voix blanche :

— Les souvenirs que tu as en tête sont ceux d'Adylie, une humaine. Ils datent de plus de cinquante ans. Toi, tu es son clone, en version hybride.

Apparemment, il avait opté pour la première option. Cela ne lui ressemblait pas trop, mais sûrement était-il temps d'évoluer. La jeune femme resta immobile pendant quelques secondes. Même son expression ne changea pas. Puis soudain, elle s'anima :

— Je dois partir, je dois partir d'ici tout de suite ! se contenta-t-elle de dire en se tournant vers la fenêtre qu'elle ouvrit.

— Attends, tu ne peux pas, c'est trop dangereux ! la rappela Zefryam qui la saisit aussitôt.

Elle se débattit et il n'osa pas la maintenir par la force, pour éviter de la contrarier davantage.

— Tu es fou..., lui dit-elle. Laisse-moi sortir de ce cauchemar, tout de suite !

— Je ne peux pas, lui dit-il. J'ai attendu très longtemps avant de te réveiller pour t'éviter ça justement... Je ne vois pas comment t'épargner...

— Tu n'as pas été capable de sauver, Mélia, lui cracha-t-elle au visage. Ni même de me sauver moi... Tout ce que je te demande, c'est ma liberté. Rends-la moi, Zefryam !

Il avait juste saisi son bras. Ils eurent un long échange visuel. Et il la lâcha. Il céda. Elle sauta par la fenêtre et se mit à courir dans les bois.

— On ne peut pas la laisser partir, pas maintenant, dis-je aussitôt. Elle en sait trop peu. Elle n'a pas toutes les cartes en mains pour prendre une décision cohérente.

— J'ai une injection anesthésiante pour hybride, dit tristement Zefryam en sortant une seringue de sa poche.

— Très bien, fis-je bien plus dynamique que lui. Je la rattrape et tu l'endors !

Je sortis à mon tour dehors et fonçai vers la jeune femme, que je plaquai par terre. Elle se débattit, hurla, tempêta. Elle était en pleine crise d'angoisse et c'était précisément pour cela que nous avions décidé de la réveiller ici même et non à Eléor où d'autres auraient pu être témoins de ses premiers instants. Nous voulions lui offrir un réveil, à défaut d'être paisible, au moins en présence des deux êtres pour qui elle comptait le plus. Un réveil plus intime.

Je l'immobilisai sur le sol et elle finit par croiser mon regard.

— Calme-toi ! lui dis-je avec conviction. Je suis une Gianello, moi aussi !

Ce nom eut l'effet escompté. Elle se paralysa.

— Regarde-moi, ajoutai-je plus doucement, même si j'étais toujours à moitié allongée sur elle, mes cheveux bruns tombant sur son visage clair.

Elle était magnifique à la lumière du jour et je ne pouvais nier comme elle me rappelait, en partie mes propres traits, en partie ceux de mon père. Mais son visage était tordu par l'angoisse et le chagrin.

— Tu vois, je te ressemble, je suis de la même lignée que toi, ajoutai-je avec beaucoup de douceur.

Elle était tendue, à deux doigts de repartir en crise. Aussi, je lui dis presque dans un murmure affectueux :

— Nous sommes parentes, je ne t'abandonnerai jamais ! Jamais !

Au même moment, Zefryam, qui s'était approché parfaitement silencieusement, lui injecta une dose d'anesthésiant dans le bras. Elle me regarda jusqu'à ce que ses yeux se ferment d'eux-même. Sa tête glissa sur le côté. Je me relevai, complètement secouée. J'avais retrouvé une part de ma grand-mère, une part de mon père, une part de moi dont j'avais tout simplement cru faire le deuil. Je m'appuyai contre un arbre et fermai les yeux. Pendant ce temps, Zefryam avait déjà soulevé la jeune femme qu'il tenait amoureusement dans ses bras. Manoa et Penina, alertés par les cris mais respectueux de ce moment, s'étaient rapprochés.

— Tout va bien, assura Manoa dans un talkie-walkie à l'adresse de nos amis hybrides situés à quelques mètres autour de la villa. Préparez-vous, nous allons rentrer, ajouta-t-il.

Cette fois, il s'adressa à moi :

— N'est-ce pas, Lisor ? Nous rentrons ?

— Oui, on rentre à la maison, conclus-je.

Chapitre 14

Une rivière de cheveux clairs et brillants entourait ce visage d'une grâce époustouflante. Le sommeil lui allait comme un gant, voilant momentanément l'angoisse qui habitait ses yeux et froissait ses traits. Il m'était presque impossible de détacher mes yeux d'Adylie, son clone, ou peu importe comment j'étais en droit de l'appeler. Je la connaissais de multiples manières et j'avais l'impression de l'avoir perdue et retrouvée d'autant de façons.

Je l'avais déposée sur un énorme lit couvert d'oreillers bleus dans une chambre que j'avais fait spécialement aménager pour elle. Cette pièce située au premier étage, juste en dessous de mes propres appartements, avait le mérite d'être entre les chambres de Penina et d'Aaron. Une parfaite position à mes yeux. Le mobilier était chaleureux et confortable, je m'étais donc installée près du lit, sur un fauteuil, un livre ouvert sur les genoux. Lorsque la jeune femme reprit enfin conscience, avant même qu'elle n'ouvre les yeux, je feignis de lire pour lui laisser plus d'intimité.

Ce réveil fut plus calme. Mon invitée ne bougea pas, espérant que son immobilité la rendrait plus discrète. Je perçus néanmoins qu'elle jetait un œil vers les issues, telles que la porte et les fenêtres. Sûrement pour estimer si elle serait capable de m'échapper. Elle dû en conclure que non puisqu'elle n'amorça aucun geste. Elle finit même par refermer les yeux. Je n'avais pas quitté mon livre de mon côté, afin de lui accorder tout le temps d'émerger. Seulement, je lui avais promis de ne jamais l'abandonner et je comptais tenir cette promesse. Au bout d'un long moment, elle se résolut à me parler :

— Est-ce que c'est vrai ? demanda-t-elle sans me regarder.

Elle se redressa, ses longs cheveux blonds légèrement ondulés par l'humidité de la forêt, formaient une sorte d'auréole vaporeuse autour de sa tête et de son corps. Résolument, elle avait quelque chose de fascinant. Je comprenais l'engouement de tous ceux qui l'avaient approchée.

— Est-ce que je suis un simple clone ? ajouta-t-elle à mon adresse.

— Simple ? Ce n'est pas le mot qui convient, dis-je. Tu es le clone hybride d'un être humain. Tu es un prodige génétique, crus-je bon de rajouter.

Elle soupira. Et ferma les yeux à nouveau. Un rire nous parvint depuis le parc du château grâce aux portes du balcon, restées

entrouvertes. La rumeur d'Eléor sembla devenir plus nette aux oreilles de la nouvelle Adylie qui tourna la tête vers les fenêtres. On entendait un bruit de foule, de marteaux, de pas, de chariots qui roulaient sur le pavé et même de quelques chevaux.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle.

— À Eléor, une cité où toutes les races vivent en paix, fus-je fière de lui préciser. Azras, hybrides, perrestres et même humains ! Nous sommes tous égaux ici.

Le visage de mon invitée sembla s'illuminer un peu.

— Il y a des humains, ici ?

Je souris.

— À vrai dire, il y en a une, ma fille.

— Mais tu es une... azra, murmura mon interlocutrice, très surprise en me dévisageant.

— Seulement depuis un an, eus-je le plaisir de lui annoncer.

— Comment... Tu as survécu à la mutation ?

— Je crois que je te dois une très longue explication, fis-je simplement.

Je me levai et attrapai un plateau repas préparé expressément pour notre invitée. Je le déposai sur le lit devant-elle.

— Et tu vas avoir besoin de reprendre des forces pour pouvoir m'écouter, lui conseillai-je doucement.

Elle m'étudia un moment, comme si elle cherchait à comprendre qui j'étais, dans cette ressemblance que nous ne pouvions pas nier entre nous, dans la bienveillance qui émanait de moi. Finalement, elle assentit :

— Très bien, raconte-moi...

C'était exactement ce que j'avais espéré et la raison pour laquelle j'avais accepté de veiller seule sur son sommeil. J'étais la mieux placée pour raconter cette histoire, notre histoire, avec un recul que n'aurait pas Zefryam – trop empêtré dans son amour et sa culpabilité. De son côté, j'imaginai que mon père de cœur était sûrement en train de se ronger les sangs, quelque part dans le château.

Je choisis de commencer par le début, c'est-à-dire l'histoire de ma grand-mère.

L'absence de scan supplémentaire privait son clone d'un pan énorme de la vie d'Adylie qu'il était très difficile d'aborder. J'évoquais donc rapidement l'espoir et l'amour entre la jeune humaine et Zefryam – précisant que ce dernier serait toutefois mieux à même de lui expliquer. Puis, je parlais de la fuite d'Adylie pour sauver son enfant. Je racontais la souffrance de Zefryam, son amitié dangereuse avec Andrew, le clonage, le chantage... la peur de Zefryam d'oser réveiller cet être innocent. Ensuite, j'esquissai un tableau plutôt positif de la vie de ma grand-mère, également de sa manière de m'élever, quand,

malheureusement, son fils et sa belle-fille avaient été tués. Je parlais de l'Imative A, de mon arrivée à Olyméa. De tous les êtres qui m'avaient aidée, avant tout de Zefryam puis de Manoa. Je racontais notre histoire d'amour. Sa condamnation, ma fille, ma mutation inespérée et mon combat pour sauver Manoa. Andrew le roi de Méréa... Ensuite, je parlais rapidement d'Eléor, de mon mariage et de l'enlèvement de Tialo... puis je conclus sur *elle*, son réveil, l'espoir que j'éprouvais à retrouver une part de moi.

Mon invitée m'écouta à la fois émue et détachée, comme si elle n'arrivait pas à croire la moitié de ce que je disais, mais que cela la touchait malgré elle. J'avais tâché de taire de nombreux moments pour ne m'attarder que sur ce qui pourrait la concerner d'une manière ou d'une autre. Lorsque j'eus terminé, elle finit par planter ses yeux dans les miens :

— Je ne sais plus quoi croire, me dit-elle, mais il y a une chose dont je suis sûre : la liberté que je... ou qu'elle... Adylie... voulait, c'est toi qui l'as remportée.

Cela me rappela brutalement la franchise de la Adylie âgée qui m'avait élevée et réveilla même l'engramme de mon père. J'en eus le souffle coupé, le cœur fissuré. Mais c'était également une délivrance. J'étais comme une toute petite fille qui recevait enfin les félicitations rêvées.

— Tu as libéré notre lignée, me dit-elle. Tu t'es affranchie de toutes les manières possibles et tu as créé un monde à ton image.

C'était étrange. J'avais purement le sentiment de parler avec la Adylie du scan. Et c'était bon.

— J'ai juste... bégayai-je perdant mon assurance alors que j'avais parlé avec beaucoup de confiance jusqu'alors. Je me suis simplement battue pour survivre. Je n'ai jamais cessé de me battre. C'est tout.

— Je crois que c'est quelque chose que peu de gens savent faire, fit-elle avec une sorte de tristesse.

— Toi... Ady, tu es une battante, assurai-je.

Elle eut un sourire triste.

— Sauf que, si j'en crois tout ce que tu viens de me raconter, je ne suis pas Adylie... Je suis juste une copie. Tout comme ce que je ressens...

— Qu'est-ce que tu ressens ? lui demandai-je.

— Une souffrance atroce..., fit-elle en baissant les yeux. Je viens de perdre Mélia... Et c'est d'autant plus terrible que cette douleur et cet amour ne m'appartiennent même pas. Je viens aussi de comprendre que je ne reverrai jamais Jaden. J'ai l'impression qu'il fait partie de mon monde et de ma vie, que mon corps le connaît, alors que... tout cela, c'est la vie d'une autre... Je ressens une grande confusion, un profond chagrin et une intense colère – entre autres.

Je m'approchai d'elle avec précaution et posai très doucement mes doigts sur sa main. Elle regarda ce geste et leva ses yeux clairs vers moi.

— Si toute cette histoire est vraie, qui suis-je, moi, au juste ? me fit-elle avec une sorte défi dans la voix.

— Qui veux-tu être ? lui demandai-je.

Elle baissa un instant les yeux et lorsqu'elle les releva, malgré la confusion qui y résidait, je perçus tout le puissant tempérament d'Adylie, présent dans ses gènes, qui la ramenait vers la vie, même si ce n'était que par l'énergie de la colère.

— Je refuse d'être une autre, affirma-t-elle.

— Alors pourquoi pas Abby ? proposai-je.

Elle sourit et je vis dans ce sourire, qu'après un deuil légitime, elle pourrait reprendre les rênes de son existence. Elle en avait la force, elle en avait l'étoffe.

— Bon sang, Lisor, tu ne m'avais pas dit que tu avais une cousine aussi canon ! remarqua Aaron tandis qu'Abby discutait avec Allan et Katrina dans la salle de ripaille.

Nous avions décidé de nous réunir pour le repas. Tous mes plus proches amis hybrides, azras et perrestres étaient présents. Y compris Joy, installée sur une chaise haute et entourée par Ana et Elora. J'avais décrit Abby comme une hybride de ma lignée que Zefryam et moi venions de retrouver. Génétiquement, c'était la vérité. Vivre avec l'étiquette « *Clone du grand amour de Zefryam* » collée sur le front ne me semblait pas une bonne manière de faire son entrée dans la société.

Ces précautions me paraissaient toutefois un peu superflues quand je voyais Abby, belle et confiante, séduire naturellement qui l'approchait. Bien sûr, je savais qu'elle jouait un rôle, qu'elle se revêtait d'une carapace pour mieux appréhender la complexité de son existence. Et puis, en gardant la tête haute, peut-être faisait-elle honneur à la puissante Adylie, qui avait vécu toute une vie sous terre en se battant pour la liberté.

Quoiqu'il en soit, après quelques jours de repos, Abby avait insisté pour que je lui présente toute ma famille, ma fille qu'elle avait serré dans ses bras, avec une émotion que seules elle et moi pouvions comprendre, Manoa et Penina, qui connaissaient son histoire, et la plupart de mes amis. Ensemble, nous avions visité le château d'Eléor. Abby avait été ravie de découvrir ce lieu pacifique que nous avions construit. Et pour la première fois, ce soir, elle s'apprêtait à dîner à nos côtés avec une aisance qui forçait l'admiration.

— Il ne faut surtout pas qu’Ethiel la remarque ! ajouta Aaron, fasciné par la belle hybride.

Il sous-entendait probablement qu’Ethiel, qui m’avait officiellement courtisée, trouverait peut-être une agréable consolation en cette jeune femme qui me ressemblait. Mais il se trompait. Le père de ma fille était actuellement en pleine conversation avec Elora. Et même si leurs liens semblaient totalement amicaux, j’avais tout à fait remarqué qu’ils s’étaient resserrés depuis la mort de Tialo. La belle rousse était beaucoup plus détendue et joviale et Ethiel d’autant plus épanoui.

— Je pense que tu vas devoir attendre ton tour, Aaron, répondis-je simplement en jetant un œil à Zefryam qui ne quittait pas des yeux Abby.

Ils ne s’étaient pas parlé seul à seul depuis l’arrivée de cette dernière à Eléor. Zefryam respectait son besoin de se créer sa propre vie. Évidemment, il y avait une tension entre eux. Même si Abby avait décidé de se dissocier d’Adylie, elle ne pouvait pas nier qu’elle était influencée par son passé, en parlait parfois à la première personne et défendait avant tout la cause des humains. Alors peut-être souhaitait-elle résister à Zefryam pour se prouver qu’elle n’était pas Adylie ? Je brûlais de lui poser la question mais je m’étais promis de lui laisser du temps avant de me mêler – encore – de son histoire.

J’avais un étrange sentiment à propos d’Abby. C’était un peu comme si elle était à la fois, ma mère, ma sœur et ma fille... Un élan puissant qui me liait à elle et m’inspirait de l’inquiétude dès que quelqu’un s’en approchait. Je craignais d’ailleurs que Priam ne la remarque et en fasse sa nouvelle cible. Après tout, il prétendait avoir choisi Fay du fait de sa proximité avec moi. Que dire d’une nouvelle beauté qui me ressemblait et était même liée à moi par le sang ? Rien, de toute évidence, parce que le chef des perrestres lui avait à peine jeté un œil. En fait, depuis le refus de ma meilleure amie, qu’il avait étrangement reçu sans colère, il ne cessait de la regarder. Invité à notre repas, il avait encore les yeux rivés sur elle. Fay le fuyait ostensiblement, parlant à Ana, à James ou même à Manoa, pour éviter son contact.

De ce fait, à la fin du repas qui s’était déroulé dans une ambiance joyeuse et paisible, je suivis Fay qui s’échappa dans les premiers, pour lui demander si elle souhaitait que j’intervienne. Même si ça ne serait pas facile, je comptais bien remettre Priam à sa place s’il continuait de la harceler. Ce que je vis, au détour d’un couloir, me laissa sans voix : Fay et Priam s’embrassaient avec passion.

Je fus scotchée. Incapable de réagir pendant une bonne poignée de secondes.

— On devient voyeuse, maintenant ? me demanda Ethiel qui venait d’arriver et me contemplait très amusé.

— Tu le savais ? lui murmurai-je ébahie.

Il partit d'un rire franc qu'il tâcha d'étouffer en m'attirant vers le parc pour que nous puissions discuter sans gêner les... « tourtereaux » ?

— Si tu savais tout ce qu'il s'est passé, depuis la création d'Eléor... fit Ethiel. Nous sommes plus ou moins en temps de paix et de plus en plus nombreux. Je crois qu'on a bien le droit d'en profiter, non ?

— Tout à fait, fis-je tandis que nous nous éloignons vers la protection des grands arbres. Je crois simplement que j'aurais besoin d'une bonne mise à jour. J'ai été enfermée dans ma chambre trop longtemps.

— Et dans ta propre histoire avec Manoa, s'amusa Ethiel.

Je remarquai qu'il évoquait ma relation sans l'ombre de la souffrance d'autrefois. Une souffrance dont nous n'avions plus parlé depuis longtemps. Nous nous côtoyons en amis, pour prendre soin de Joy qui faisait nos rires et notre fierté respectifs. Je lui jetai un œil un peu curieux. Ethiel semblait plus paisible qu'avant. À bien y réfléchir, plus paisible que jamais. Et c'était bon de le voir ainsi.

— Et toi ? demandai-je. Comment est-ce tu vas ?

— Je dois dire que ça va, m'assura-t-il tandis que ses yeux dorés le confirmaient.

— Et... Elora ? osai-je demander.

Il eut un rictus mi-amusé, mi-gêné.

— Évidemment, rien ne t'échappe, fit-il.

— Disons que j'ai surpris l'une de vos conversations lors de mes rondes, avouai-je très honteuse.

Il me regarda avec surprise puis ajouta, moqueur :

— Donc voyeuse et depuis longtemps, en plus !

Il rit et me fila un petit coup amical sur l'épaule tandis que je baissais les yeux.

— Ne t'en fais pas, assura-t-il. Nous vivons dans une ville peuplée de créatures aux sens développés, je sais que rien n'est jamais secret. À part entre les murs insonorisés du château !

Il reprit sa respiration tout en continuant de marcher tranquillement avec moi vers le lac artificiel, et pourtant sublime, que nous avions conçu.

— Je ne sais plus ce que je ressens pour Elora... En fait, je ne sais plus ce que j'ai le droit de ressentir pour elle..., avoua-t-il.

— Comment ça, le droit ?

— Parce que c'est à cause de moi qu'elle a tant souffert... Le pire dans sa vie, c'est à moi qu'elle le doit.

Je soupirai.

— Je sais ce que tu ressens mais c'est faux et de toute façon, l'amour, ça ne se calcule pas, ce n'est pas une récompense. C'est juste une évidence...

Il sourit sans oser me regarder et parla avec sincérité :

— Je ne tiens pas à elle comme je tenais à toi... C'est différent et pourtant... Je la trouve magnifique. Étonnante... Prodigueuse... Je tiens à elle de toutes les manières possibles et je voudrais être avec elle de toutes les manières possibles.

— Tu l'aimes, Ethiel..., conclus-je avec satisfaction.

— Je sais, fit-il, le problème, n'est pas là. Le problème, c'est ce qu'elle a vécu...

— Elle va mieux, non, depuis la mort de Tialo ? lui fis-je remarquer.

— Oui, mais moi... j'ai l'impression qu'elle ne me fait pas confiance.

— Elle sait très bien ce que tu as ressenti pour moi, me rappelai-je grâce à la conversation que j'avais surprise entre eux. Peut-être que tu aurais besoin de lui dire que c'est terminé, suggèrai-je doucement.

Ethiel se tourna vers moi et me parla avec une grande franchise :

— Je t'aime toujours, Lisor. Ce sera d'ailleurs toujours le cas. Je tiendrais toujours profondément à toi. Mais aujourd'hui, c'est juste différent. Je dirais même que c'est simple et sans attente. Tu es mon amie et tu le seras toujours.

— C'est pareil pour moi, lui assurai-je avec un sourire.

— Ce que j'éprouve pour Elora est peut-être au-delà de ce qu'elle est en mesure d'accepter.

— Il faudrait peut-être le lui demander...

— J'ai été insistant avec toi et on ne peut pas dire que ça a marché, me prit-il à témoin. Je n'ai pas envie de commettre la même erreur. Je n'ai pas été chanceux dans ce domaine, et le pire, c'est que c'est avec toi que j'en parle maintenant !

Il eut une sorte de rire un peu amer.

— Je suis désolée, de t'avoir fait du mal, lui fis-je, consciente d'avoir laissé une empreinte douloureuse dans son passé amoureux.

— J'ai été brutal avec toi, je ne voudrais surtout pas commettre la même erreur avec elle, se contenta-t-il de répéter.

— On venait de muter tous les deux, lui fis-je remarquer. Normal qu'on se prenne un peu le chou.

Il m'accorda un sourire un peu fier :

— Et aujourd'hui, on bosse côte à côte pour assurer le bonheur des personnes qu'on aime, c'est plutôt impressionnant, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, assentis-je. Et, après ce qu'a vécu Elora, il est vrai qu'elle a besoin de beaucoup de patience. Mais ne t'interdis surtout pas de l'aimer, c'est tout le bien que tu puisses lui faire !

— Cette ville est prodigieuse ! me fit remarquer Abby en se tournant vers moi.

Nous étions en train d'emprunter la rue principale d'Eléor qui menait au centre-ville vers lequel nous nous dirigeons. Une place du marché, des épiceries, un centre de la sécurité, des auberges, des tavernes, des restaurants, des magasins en tout genre, des salons de thé, des garderies, des parcs, des apothicaires avaient émergé peu à peu, dès lors que la cité avait disposé de sa propre économie. Une quantité de petites ruelles parallèles permettaient d'accéder aux entrailles de la cité.

Abby observa la multitude d'habitations qui s'agglutinaient désormais autour du château. Il s'agissait de masures de diverses tailles, toutes pittoresques, très confortables et élégantes. Des jardins, des jardinets ou des parcs égayaient l'espace de leur verdure.

— Ce doit être un vrai délice de vivre à Eléor avec vue sur le château et les montagnes ! commenta Abby.

Nous venions d'arriver dans un endroit plus paisible de la ville, en bas de la colline sur laquelle elle avait été bâtie. Ici, la végétation et les maisons avaient plus d'espace. Les citoyens pouvaient profiter de la rivière qui provenait des bois. Je connaissais moins cette partie qui avait été bâtie plus tard.

Nous nous tournâmes vers le vaste château, juché en hauteur, que je n'avais pas l'habitude de contempler depuis ce lieu. Ses pierres blanches et ses toits bleutés lui donnaient un aspect de conte de fée tout à fait appréciable. Ses murailles fines et hautes ne faisaient qu'amplifier sa beauté inaccessible.

Nous marchâmes jusqu'au terrain que j'avais réservé pour l'Institut Gianello et dont les travaux avaient commencé pour mon plus grand plaisir. Les remparts extérieurs érigés récemment étaient très impressionnants, ils entouraient la ville et enveloppaient aussi quelques kilomètres de forêt afin d'offrir aux citoyens d'Eléor des promenades en toute sécurité. Des hybrides et des perrestres effectuaient une ronde permanente sur ces murailles renforcées par toute l'ingéniosité de Zefryam et de Manoa.

Nous nous en approchâmes sans les franchir en visitant le terrain de l'institut Gianello, justement en pleine construction. En débarquant, les ouvriers s'immobilisèrent. Je les rassurai d'un geste et d'un sourire pour leur signifier qu'ils pouvaient continuer le travail. J'avais choisi personnellement ces hybrides payés par Eléor et ravis de participer à la fondation du premier établissement scolaire de la ville. Je montais avec Abby sur une pile de gravats pour observer ensemble le paysage.

La Cité d'Eléor était entourée de champs de maïs, pomme de terre, haricots verts, poivrons et bien d'autres légumes qui nourrissaient ses habitants. Les cultures étaient ponctuées de plusieurs fermes et prairies où étaient élevés à l'air libre des porcs et des volailles. Ce panorama idyllique, entouré par les montagnes et la forêt, était

réellement un délice pour les yeux ! Tout autour d'Eléor et de ses champs, des hectares de forêt dense remplissaient l'horizon. Je décrivis à Abby, en ponctuant mes paroles de gestes, ce qu'elle ne pouvait voir d'ici. La rivière qui sinuait dans la forêt par exemple et qui trouvait sa source dans les montagnes. Je parlais des cascades situées au plus profond des bois et dont j'avais apprécié la fraîcheur lors de notre arrivée. Mon amie, ma parente... ma sœur... fut émerveillée :

— La liberté, murmura Abby. Tu as pu y goûter, tu l'as même créée. Tu as créé un monde libre et en paix...

— Ce monde est le tien, lui assurai-je doucement.

Elle tourna la tête vers moi, ses yeux marron clair brillaient et outre toutes les personnes et les émotions qu'elle me rappelait, je voyais une jeune femme unique émerger sous mes yeux, en seulement quelques jours, une personne qui savait se réinventer.

— Tu le penses vraiment ? fit-elle. Aux autres, je sais jouer la comédie de l'hybride mystérieuse. Je dis que j'ai connu la guerre et que je ne veux pas en parler... mais toi, tu sais qui je suis... Ou ce que je ne suis pas.

— Évidemment ! Tu as ta place parmi nous, j'ai l'impression que j'attendais depuis toujours sans le savoir.

— Qui suis-je réellement pour toi ? me demanda-t-elle en se positionnant bien en face de moi.

Les bruits des marteaux et des scies avaient repris autour de nous. Nous étions à l'écart du chantier, en hauteur, sur des matériaux situés dans ce qui serait le futur parc de l'établissement.

— Génétiquement, tu es aussi proche de moi que l'était ma grand-mère, lui fis-je remarquer. Émotionnellement, tu es comme une sœur.

Elle sourit.

— Et moi, est-ce que je compte pour toi ? lui demandai-je.

— Sans toi, j'aurais perdu la tête dès mon réveil, plaisanta-t-elle. Je crois que ça en dit long sur l'importance que tu revêts.

— Et Zefryam... ? m'enquis-je délicatement.

— Tu veux savoir s'il compte pour moi ? fit-elle un peu blasée. Bien sûr qu'il compte. Il fait partie de moi. Dès que je ferme les paupières, c'est lui que je vois. Il est comme une force d'attraction qui aime toutes mes pensées, tout mon corps...

Elle soupira.

— Mais ces sentiments que j'éprouve sont ceux d'une autre, dit-elle avec aigreur.

— Zefryam ressent la même chose pour toi, assurai-je.

— Non, il éprouve ça pour Adylie.

— Quelle importance ? fis-je. Elle n'est plus là, et malgré tout, tu es un morceau d'elle. Zefryam est la personne la plus intelligente que je

connaisse. S'il t'aime, il t'aime toi. Il t'a regardée dormir pendant vingt ans. Un visage ne le duperait pas. Aujourd'hui encore, je vois comment il te contemple. C'est toi qu'il veut.

Elle ne disait rien, j'ajoutai :

— Avez-vous seulement parlé un peu Zefryam et toi ?

Elle secoua la tête négativement.

— Laisse-lui au moins une chance, proposai-je, une petite chance de te connaître.

— Mais moi, je ne me connais pas...

— Alors c'est à toi aussi que tu devrais laisser une chance, suggérai-je. Abby, je ne saurais jamais ce que tu éprouves. Seulement, j' imagine que si je me réveillais un jour en tant que mon propre clone, il y aurait au moins une chose qui me plairait : celle de me dire que toutes les erreurs que j'ai commises ne sont pas les miennes. Je me donnerais le droit de reprendre ma vie à zéro.

— C'est ce que je m'efforce de faire depuis que tu m'as nommée Abby.

Nous échangeâmes un sourire.

— En tout cas, l'Institut Gianello est une excellente idée pour honorer notre lignée, décréta-t-elle en regardant autour d'elle. Je veux participer !

Dans un premier temps, Manoa exigea que je sois accompagnée par des hybrides lors de mes déplacements, idée qu'il fut très vite obligé d'abandonner devant mon non-conformisme évident. Eléor était une ville sûre à mes yeux, elle était mon rêve, mon délice, je désirais en profiter sans contrainte supplémentaire que celle qu'imposaient nos murailles.

Comparé à celui d'avant mon enlèvement, mon emploi du temps avait toutefois changé. Je réservais beaucoup de temps à Joy et à mes proches. Certes, je continuais de recevoir des citoyens en entretien dans la salle du trône, cependant, je n'en faisais plus mon occupation principale. Je ne voulais pas jouer les reines, j'étais simplement une fondatrice de la ville à l'évolution de laquelle je souhaitais toujours participer. Étant donné que j'étais considérée comme une cible par nos ennemis, je ne pouvais malheureusement plus faire partie de la sécurité. Je me consacrais donc aux travaux de l'Institut Gianello à la place. Je soulevais les outils lourds, acheminais les matériaux encombrants, essayais de soutenir les ouvriers sans toutefois leur voler leur travail.

Abby passait également le plus clair de son temps sur le chantier. C'était une part de son existence qu'elle bâtissait à mes côtés. De plus, cela lui permettait d'explorer ses forces d'hybride dont elle était très satisfaite. De temps à autre, Zefryam se joignait à nous. Sa prescience

nous était plus qu'utile dans cette construction dont j'étais, pour une fois, l'unique architecte. Mon père Ezra échangeait librement avec Abby désormais. Les amoureux maudits avaient trouvé une forme d'entente en décidant de communiquer tels deux alliés qui apprenaient à travailler ensemble.

Certes, leur passé commun leur revenait tel un boomerang dès qu'ils se détendaient. Si, en rattrapant une planche, Zefryam frôlait les doigts d'Abby, l'air se chargeait d'électricité, les joues de la belle hybride s'embrasaient, l'hésitation se peignait sur son visage et Zefryam se figeait. Leur puissante attirance semblait alors sur le point de pulvériser les peurs qui les séparaient. Mais Abby se reprenait la première, sûre d'être juste séduite par un songe, l'irréel amour d'une autre. Et Zefryam la respectait, son expression retrouvant la même douleur immobile de l'époque où il avait tenté de résister à Adylie.

Malgré son désir d'être clairement une autre, Abby était le reflet physique et psychique de l'être que Zefryam avait aimé le plus au monde. Et Zefryam était le Zefryam qui habitait tous ses souvenirs, tous ses rêves, tous ses espoirs. Malgré eux, leur histoire était en train de se poursuivre. C'était une force contre laquelle, un jour, ils ne pourraient plus lutter. Par conséquent, je n'intervenais plus, parce que j'étais consciente que le temps et leurs cœurs sauraient leur suggérer les vérités que leurs lèvres ne s'autorisaient pas.

Il y avait cependant, une autre histoire que je ne comprenais pas. Aussi, je me permis de questionner Fay, alors qu'elle prenait sa pause un matin, dans le salon circulaire du premier étage.

— Tu n'es pas obligée de me répondre mais j'aimerais savoir, commençai-je assez doucement tandis qu'elle relevait les yeux vers moi.

— Hum ? fit-elle paisible.

Je m'assis sur le canapé à ses côtés et me lançai :

— Tu m'as bien dit que tu ne voulais pas épouser Priam, tu es toujours de cet avis ?

— Oui, affirma-t-elle.

— Et pourtant, tu as une relation avec lui ?

— Oui, souffla-t-elle avec un petit sourire embarrassé. Je vois que rien n'est secret ici...

— Donc c'est le mariage qui te gêne ? en conclus-je.

— La dernière fois que je me suis fiancée, ça s'est très mal fini, déclara-t-elle en se renfrognant.

Elle s'était autrefois fiancée avec James juste après sa relation avec Manoa qui avait plutôt mal réagi à l'époque.

— Je peux t'assurer que Manoa ne risque pas d'enfoncer une seringue dans le cou de Priam, dis-je avant de me reprendre en me

rappelant à quel point ces deux-là se chahutaient : enfin, si cela arrivait, ce ne serait pas en raison de ton mariage.

— Priam est un perrestre ! se défendit-elle. Une espèce de brute du temps jadis ! Je ne me vois pas l'épouser !

— Mais sortir avec lui, ça ne te gêne pas ? argumentai-je. Tu sais qu'on est liés politiquement et qu'il vaudrait mieux éviter de jouer avec le feu ? Il te veut pour épouse. Je pense que pour lui, c'est plus sérieux que pour toi...

Elle se mordit la lèvre.

— Il me plaît excessivement, avoua-t-elle.

Je levai les yeux au ciel.

— Loin de moi l'idée de vouloir me mêler de ta vie, repris-je avec sincérité.

— Mais si, j'ai bien compris, je suis l'une de tes dames de compagnie, s'amusa-t-elle. Je dois te servir et t'obéir.

— Si seulement ça pouvait être vrai, parfois ! ironisai-je. Je voudrais simplement te rappeler d'être prudente...

Elle secoua la tête.

— Désolée, me pria-t-elle soudainement avec un air d'adolescente que je ne lui connaissais pas. Je sais que c'est ton allié, que la sécurité d'Eléor en dépend un peu... Je n'aurais pas dû m'en approcher. Mais je n'ai pas su lui résister...

— Je connais ça, soupirai-je.

— En plus, je ne comprends pas pourquoi il veut m'épouser, finit-elle par dire les yeux fixes. Il n'est pas ce genre d'homme... et je ne suis pas ce genre de femme, moi non plus, d'ailleurs.

— C'est peut-être pour ça que vous êtes faits l'un pour l'autre ? suggérai-je en pensant sérieusement à ouvrir mon cabinet de conseillère matrimoniale.

Je choisis de ne pas m'en mêler davantage, Priam et Fay étaient adultes. Bien plus âgés que moi d'ailleurs. Leur vie leur appartenait !

L'après-midi même, je trouvai Abby sur le chantier de l'Institut, en pleine conversation avec des hybrides avec qui elle semblait rire de bon cœur. Je faillis me joindre à eux mais je fus stoppée par l'arrivée d'Amarande, une jeune hybride au service communication qui me fit savoir qu'Ana souhaitait me voir dès que possible en compagnie de Manoa.

Je retrouvai mon mari au château dans la vaste salle du conseil située tout en haut du donjon principal. Même si cela concernait probablement l'organisation d'Eléor, j'étais contente de pouvoir passer un instant en compagnie d'Ana que je ne voyais qu'aux repas ces temps-ci. Elle nous rejoignit et s'exprima d'une manière très sérieuse.

— Je voulais que vous soyez les premiers informés de ma décision, fit-elle simplement.

— Quelle décision ? m'inquiétai-je.

— Si tu aimerais qu'on tue Priam, intervint Manoa. Rassure-toi tout de suite, je suis de ton avis et pas besoin de faire voter les autres. On peut faire ça entre nous.

Il lui fit un clin d'œil mais Ana se fendit à peine d'un sourire.

— Je vais quitter Eléor, déclara-t-elle simplement.

Chapitre 15

Après l'annonce d'Ana, ma bonne humeur fondit littéralement.

— Quoi ?! nous exclamâmes Manoa et moi, à l'unisson.

— Tu es sérieuse, tu comptes vraiment partir ? demanda Manoa.

— Oui, je le suis, confirma-t-elle avec un regard triste.

— Mais c'est impossible, m'exclamai-je, tu fais partie intégrante d'Eléor !

— Ne t'inquiète pas, assura-t-elle, j'ai formé plusieurs hybrides de confiance afin de me remplacer à mon poste. Rien ne changera.

— Ce n'est pas de ça que je parle, fis-je encore hébétée. Tu sais très bien ce que je veux dire. Tu fais partie des fondateurs de la ville... Tu es... tu fais partie de la famille.

— Je le sais, me concéda-t-elle avec douceur. Cette décision n'a pas été facile à prendre. J'y réfléchis depuis des mois. Mais je pense que c'est la meilleure chose à faire. J'aurais même dû faire ça il y a longtemps.

— Tu veux retourner à Olyméa ? demandai-je un peu perdue.

— Non, certainement pas ! se vexa-t-elle. En plus, je suis bannie, ils me tueraient immédiatement. Et je ne suis pas suicidaire.

— Voilà un point qui nous rassure, murmura Manoa sous le choc, lui aussi.

— Alors pourquoi ? demandai-je vraiment triste.

Ana soupira, baissa les yeux et finit par déclarer :

— À cause de Zefryam. Ou plus précisément, à cause d'Abby.

Je secouai la tête, incrédule.

— Je ne comprends pas, qu'a-t-elle fait ?

— Rien, si ce n'est qu'elle et moi aimons la même personne, me répondit-elle en plantant ses yeux argent emplis d'étoiles dans les miens.

Je fus soufflée.

— Tu aimes Zefryam ? s'enquit Manoa aussi surpris que moi.

— À l'époque où j'étais au Conseil d'Olyméa, j'ai toujours fait semblant que mon affection était toute maternelle, expliqua Ana, sans nous regarder. Mais je n'ai pas vu Zefryam grandir. Je l'ai remarqué uniquement lorsqu'il est devenu adulte et a fait preuve de l'ingéniosité que vous savez dans tous les domaines.

Elle me regarda.

— J'ai réellement été touchée par ton histoire, Lisor, affirma-t-elle,

j'aimerais que tu n'en doutes jamais. Ni de l'affection que je vous porte à tous. Mais si j'ai aidé Zefryam si facilement à l'époque de son arrestation, c'est parce que je l'aimais. Pendant un temps, je me suis même laissée séduire par l'idée qu'il m'aimait peut-être aussi. Maintenant je réalise qu'avec cette histoire de clone de son grand amour, il n'aurait jamais pu y parvenir...

— Tu... tu es au courant... ? demandai-je surprise.

— Oui, je le suis. J'ai deviné pas mal de choses et Zefryam a eu la décence de m'expliquer le reste. Il m'a ainsi libérée, et je pense qu'il était temps... Il aime ce clone autant qu'il a aimé cette humaine. Et il en sera toujours ainsi.

Elle regarda ses mains, profondément triste et de nombreuses choses prirent tout à coup du sens à mes yeux. Voilà pourquoi j'avais perçu de la souffrance chez elle depuis longtemps. Je n'avais pas été assez fûtée pour en deviner la raison.

— J'ai besoin de guérir, poursuivit Ana. Et à son contact, cela m'est impossible. J'ai mal à l'idée de tous vous quitter, de quitter Eléor, mais ça devient vital.

— Je comprends, finis-je par dire lentement même si cet assentiment me coûtait beaucoup.

Le départ d'Ana fut la cause d'un vent de tristesse que seule la fin des travaux de l'Institut Gianello, quelques semaines plus tard, parvint à évincer.

L'établissement était grand, bénéficiait d'une superbe cour intérieure et d'un large parc. Situé près de la forêt, la plupart de ses pièces offraient une splendide vue sur le reste de la ville surmontée du château d'Eléor ou sur les montagnes. Les inscriptions seraient ouvertes durant tout l'été afin d'ouvrir officiellement l'Institut vers l'automne.

En attendant, j'étais très fière de l'équipe de professeurs qui s'était formée et dont je ferais partie en dispensant des cours sur l'histoire des humains. Zefryam s'était également associé au projet, même s'il ne pourrait y consacrer que quelques heures, ayant de nombreuses autres obligations comme c'était mon cas d'ailleurs. Outre les cours généraux, nous avions prévu que l'établissement dispense un enseignement au niveau des dons des hybrides, des azras et des perrestres. Afin que tous puissent apprendre à mieux se connaître et exploiter son potentiel dans une égale mesure. Pour tester nos salles de classe et se faire la main, Zefryam avait même accepté de m'enseigner à influencer les émotions d'autrui – une promesse faite peu après ma mutation. Je comptais user de ce don uniquement avec le consentement du sujet. Dans cette optique, qui était aussi celle de mon guide, j'appris également qu'il était possible de se saisir de

souvenirs et d'images que la personne souhaiterait nous montrer. C'était impressionnant, et même si je tâtonnais dans ce domaine, j'étais totalement passionnée.

Évidemment, tout cela me rappelait Ana qui avait été la première à m'initier aux capacités des azras. En réalité, elle m'avait enseigné beaucoup de choses, même sans le savoir, et s'était pratiquement montrée comme une mère pour moi. J'étais triste d'imaginer que, pendant tout ce temps, elle avait été aux prises avec un amour impossible, tout comme l'était Zefryam de son côté. Je n'avais rien soupçonné, je m'en sentais idiot, mais réalisais qu'elle ne voulait tout simplement pas en parler. Qu'aurais-je pu faire de toute façon ?

Quoiqu'il en était, elle s'était montrée très prévenante en nous laissant des hybrides qualifiés aux diverses fonctions qu'elle remplissait autrefois toute seule. Eléor n'avait jamais été aussi prospère. Le commerce interne et externe fonctionnait à merveille. De nouveaux arrivants continuaient de s'installer. La ville semblait plus forte de jour en jour et j'avais bon espoir qu'elle s'impose suffisamment parmi les autres mégapoles pour faire oublier à nos ennemis tout éventuel sinistre dessein. Avec le clan de Priam, les hybrides qui continuaient à nous rejoindre et nos solides murailles, il aurait été aberrant de laisser les menaces du défunt Tialo nous gâcher la vie. D'ailleurs, mes cauchemars se raréfiaient et j'étais fière et comblée par notre cité.

Priam s'était irrémédiablement trompé en sous-entendant que Zefryam et Ana étaient à mon service. En réalité, ils étaient mes mentors, sans qui tout ce projet fou n'aurait jamais pu voir le jour. D'ailleurs et pour parfaire le tout, les perrestres contribuaient personnellement à cette paix. Priam vivait toujours avec ses plus proches dans l'aile des invités et s'exilait en leur compagnie dans les bois alentours dès que cette vie les étouffait. Cela avait le mérite de déposer leur odeur sur la flore environnante et leur faisait parcourir un plus large périmètre que ne le prévoyaient les rondes organisées.

Bien sûr, j'avais vent de nombreux heurts entre les perrestres qui vivaient en ville et les hybrides, parfois même les azras dont une poignée avaient rejoint nos rangs. Il n'était pas surprenant de voir un perrestre muter de manière brutale et défenestrer un azra depuis une auberge. Cela se terminait souvent par un combat capable de faire applaudir les riverains qui s'enthousiasmaient dans des paris. Toutefois, si la situation ne se calmait pas d'elle-même, Allan et son équipe communication, qui possédaient un établissement en centre-ville, géraient toujours habilement le différend. En cas de complication, il faisait néanmoins appel à Fay qui chapeautait la sécurité. Nous n'avions pas de prisons mais dispositions tout de même de cachots situés dans les caves du château afin de maintenir les

quelques malfrats qui pénétraient la ville en attendant qu'on se mette d'accord sur la durée de leur bannissement. Une mesure bien différente de celle d'Olyméa. Le bannissement ne se traduisant pas par l'exécution de la personne si elle remettait le pied en ville mais simplement par une impossibilité de trouver un logement et un emploi.

En songeant fièrement à notre organisation, je me dirigeai vers la salle de réunion de l'Institut Gianello où je savais trouver Abby. Elle sortait justement au même moment en s'adressant à quelqu'un :

— Je suis désolée ! fit-elle avant d'être surprise par ma présence.

Je m'étais arrêtée à temps, histoire de ne pas la percuter. Son visage semblait en proie à un émoi particulier. Elle avait le teint vif et les yeux enflammés. Colère, douleur ? Je remarquai que Zefryam se tenait dans la pièce qu'elle désirait quitter. Lui aussi semblait bouleversé.

— Lisor ! me fit Abby en retrouvant une certaine contenance. Je voulais justement te parler.

— Tu es sûre ? demandai-je timidement. Parce que tu avais l'air en pleine conversation...

Je jetai un œil à Zefryam. Abby secoua la tête.

— Nous avons terminé.

Elle me prit par les épaules et le regard qu'elle m'adressa fissura mon cœur.

— Lisor, je te demande pardon, dit-elle tandis que, malgré sa détermination, ses yeux s'embuaient. Je te suis infiniment reconnaissante de tout ce que tu as fait pour moi. Mais je dois partir.

— Quoi ? Mais pourquoi ?

Zefryam nous rejoignit.

— Je t'en prie Ady... Abby, se reprit-il. Laisse-toi plus de temps...

Elle se tourna vers lui.

— À quoi bon ! Je serais toujours Adylie pour toi, lui assena-t-elle vivement. N'est-ce pas comme ça que tu viens de m'appeler ?

— Je ne voulais pas... je n'ai pas... s'empêtra-t-il.

— Je n'ai pas envie d'être Adylie, lui rétorqua-t-elle. Et je n'ai pas non plus envie d'être le gentil clone, conçu par un scientifique fou !

De toute évidence, j'avais débarqué en pleine dispute. Zefryam chancela légèrement tandis qu'Abby poursuivait :

— J'ai la mémoire d'un cobaye et j'ai été créée pour être un jouet ! résuma-t-elle avec tristesse.

— Tu es bien plus que ça, rétorqua doucement et douloureusement Zefryam.

Abby soupira et poursuivit avec plus de douceur :

— Pardonne-moi, Zefryam, lui dit-elle en baissant les yeux. Je suis consciente de la chance que j'aie d'avoir été accueillie et préservée par Lisor et toi. Mais j'ai besoin de plus...

Elle se tourna à nouveau vers moi :

— J'espère que tu sauras aussi me pardonner, Lisor, fit-elle avec sincérité. Je me suis fait un groupe d'amis hybrides qui comptent partir. L'un des leurs n'a pas été accepté à Eléor et ils veulent le rejoindre.

— Comment ça « pas accepté à Eléor » ? m'étonnai-je, car nos portes étaient largement ouvertes en général.

— Il s'appelle... je crois, Elios, répondit-elle, après un instant de réflexion.

Je soupirai. J'avais effectivement refusé l'allégeance d'Elios, au moins pour un temps, par respect pour Manoa qui n'était pas en état de le voir parader à cette époque.

— Je me sens bien avec ce groupe, assura-t-elle. Ils comptent visiter le monde, je veux en être.

— Tu es consciente du danger ? lui dis-je.

— Sûrement pas autant que je devrais, avoua-t-elle. Mais entre les laboratoires dont j'ai le souvenir et ici, cet endroit magnifique où je ne trouve pas ma place, j'ai juste besoin de partir... de créer ma propre vie.

J'avais envie de la retenir. J'avais envie de garder cette sœur et cette vision d'un passé réparé auprès de moi pour toujours. Seulement, je n'en avais pas le droit. Parce que la retenir physiquement, c'était la perdre intérieurement. Elle avait le gène de la liberté gravé dans son ADN. Elle se comportait bien plus comme Adylie qu'elle ne le pensait. Je retins mes larmes et la regardai, en songeant avec horreur, qu'un jour, je devrais peut-être dire les mêmes mots à Joy.

— Tu es libre Abby, je veux juste que tu sois heureuse.

Elle sourit et me serra contre elle.

— Je t'attendrai, lui fis-je. Je t'attendrai aussi longtemps qu'il faudra.

Elle embrassa ma joue et partit. J'eus l'impression qu'une part de mon âme s'était asséchée. Le départ d'Abby laissait un vide, le même qu'avait laissé tous les miens en mourant. On ne se fait jamais à la mort. Elle n'est pas naturelle. On apprend juste à l'amadouer. On apprend juste à transformer les fantômes en sourire, en bienveillance tout au fond du cœur. Lorsque je revins dans le présent, mon regard croisa celui de Zefryam.

Son visage était défait, son teint avait changé, je vis la douleur de plusieurs siècles brûler dans ses prunelles qui me transperçaient. Puis, tout à coup, il partit, en un éclair il fut dehors pour rattraper Abby.

Je le vis s'approcher d'elle dans le parc de l'Institut, lui parler, mais je n'usai pas de mes sens pour entendre. Ce moment était le leur. Il prit les mains d'Abby, elle le laissa faire et l'écouta. Ils se regardèrent un moment puis s'embrassèrent. Un long baiser étrange à la vision de

laquelle il me fut impossible de m'arracher, parce que cette histoire, je l'avais vue de l'intérieur. Mon cœur s'embruma de soulagement pour eux et de souffrance. Parce que, dans leurs gestes empressés, dans leur manière de se tenir comme si leur vie en dépendait, je sentais un adieu. Ils restèrent l'un contre l'autre, un instant, se murmurèrent quelque chose. Puis Abby partit. Elle s'arracha à lui comme si c'était son devoir.

Zefryam resta-là. Ne bougea pas pendant un long moment. Je m'étais appuyée contre une des colonnes du couloir pour mieux respirer et fermer les yeux.

Aimer, c'est aussi laisser partir.

Les jours qui suivirent, je voulus être aussi présente que possible pour Zefryam. Mais son unique besoin était de s'isoler. Il le savait. Il l'avait su dès l'instant où Andrew lui avait présenté ce magnifique corps endormi, réplique exacte de son aimée. Il savait pertinemment que c'était pour mieux le détruire. Parce qu'une fois réveillée, elle finirait par partir. Ce désir de liberté était inné chez elle. Et une fois de plus, Zefryam vivrait le supplice d'avoir perdu Adylie.

Évidemment, je connaissais ma part de responsabilité. La pire crainte de Zefryam s'était réalisée alors que je lui avais promis qu'il en serait possiblement autrement. Bien sûr, je souffrais de le voir exposé à ce calvaire, à cette peur qu'Abby ne nous revienne jamais. Mais il fallait être honnête, elle ne nous appartenait pas. Elle n'avait jamais appartenu à personne. Pas même à Andrew qui aimait jouer avec la vie, jouer avec les êtres comme avec des pièces sur un échiquier. Il y avait pourtant des choses que l'on ne pouvait contrôler. Et ce vieil ennemi, je l'espérais, finirait par l'accepter. Certes, il réussissait à nous faire du mal pendant des années, il nous torturait avec nos deuils. Il était doué. Et je n'osais pas imaginer ce qu'il ferait s'il mettait la main sur Abby. Il pourrait nous manipuler encore.

Pourtant, je ne regrettais pas. Absolument pas. Penina avait raison, il fallait savoir forcer les choses. Il fallait aussi les affronter. Et même si j'avais du mal à saisir qu'Abby puisse souhaiter découvrir ce monde dans lequel j'avais eu tant de peine à survivre, j'estimais que je n'avais pas à lui imposer mon expérience pour la retenir. On avait le sentiment de perdre Adylie une deuxième fois et c'était justement ça le problème. Abby avait décidé de ne pas être Adylie. On devait accepter d'avoir perdu cette dernière à jamais. Les circonstances nous mettaient en face de ce deuil que Zefryam n'avait jamais pu faire.

Après tout, Ana le faisait avec brio de son côté. Elle avait sûrement espéré des années que cet amour qu'elle portait à Zefryam soit réciproque et aujourd'hui, enfin, elle avait lâché-prise. Je m'efforçais de faire de même et j'espérais de toute mon âme que Zefryam y

parvienne. De plus, il n'était pas exclu qu'Abby revienne un jour.

Le début du mois de Juillet 4117 était un délice de lumière et de paix à Eléor. L'été commençait à s'installer et nous offrait de longues journées chaudes qui inspiraient à la nonchalance. Nous en profitions en nous réunissant le soir en famille. Avec Fay et Allan, nous avons repris la série Draynote que nous regardions ensemble dans le grand salon circulaire qui permettait d'accéder à la terrasse. C'était sur cette dernière que Manoa et James profitaient de la fraîcheur de la nuit naissante et qu'Ethiel, Elora et Katrina jouaient avec Joy. Même si je n'appréciais pas que ma fille décale ses heures de sommeil, je voulais qu'elle puisse se rafraîchir et se détendre avec son père. Zefryam s'isolait beaucoup. Ana nous manquait. La disparition d'Abby n'avait fait qu'accentuer ce vide. Mais il était hors de question que je me laisse abattre. Je sus très vite qu'Allan était du même avis.

— Les filles, il faut que je vous dise quelque chose, déclara-t-il alors que nous regardions paisiblement la télévision.

Fay et moi tournâmes la tête vers lui.

— Katrina et moi, nous voulons nous marier...

Je mis sur pause la série et écarquillai les yeux en les tournant vers lui.

Allan eut un immense sourire, fier de l'effet qu'il venait de créer sur nous.

— Tu es sérieux ? fis-je.

— Oui, tout à fait, renchérit-il en me regardant, vainqueur.

Bien entendu, j'avais remarqué à quel point il était proche de la jeune femme et ce, depuis son arrivée. Mais tous deux me semblaient pourtant si jeunes que je n'aurais pas imaginé qu'ils puissent s'investir de cette manière. Toutefois, j'étais consciente qu'Allan n'était plus l'adolescent que j'avais rencontré. L'observer avec attention ne fit que le confirmer. Derrière ses faux airs de légèreté, je savais combien mon ami était psychologue. Et ses responsabilités à Eléor avaient amplifié ce don. Physiquement, il était en train de devenir le bel hybride magnétique que j'avais toujours su qu'il deviendrait. Mais il avait conservé sa finesse, sa douceur, ce petit côté artiste dont il nous faisait profiter dès que l'envie lui prenait de gratter sa guitare.

— Elle et moi, ça dure depuis un bon bout de temps, expliqua-t-il. Mais nous avons préféré garder ça secret. Dans cette ville où tout se sait, on voulait être tranquilles.

— Comment avez-vous fait ? s'étonna Fay, un brin jalouse de n'avoir pas réussi à être aussi discrète avec Priam.

Allan eut un sourire énigmatique.

— On comptait l'annoncer demain, reprit-il. Mais je voulais vous prévenir en premier. Vous deux, vous êtes mes premières vraies amies.

Celles qui ont tout changé pour moi.

Il nous regarda tour à tour, nous souriant avec beaucoup de reconnaissance.

— Aujourd'hui, je suis tellement heureux, fit-il. J'ai un métier que j'aime dans une ville incroyable que j'ai participé à fonder. Et le meilleur, c'est Katrina. Elle est exceptionnelle. Je crois que je l'ai aimée dès que je l'ai rencontrée. Je veux que ce soit officiel.

Il dirigea son regard vers la terrasse où la dénommée riait avec Elora et Ethiel. Depuis son arrivée, Katrina s'était montrée à la hauteur de ses valeurs. Elle avait soutenu sa sœur, participé à la fondation d'Eléor avec sérieux et ramené une exquise joie de vivre entre nos murs. Le bonheur de ce jeune couple me gagna droit au cœur et je posai ma main sur celle d'Allan.

— On va vous organiser une fête merveilleuse ! lui assurai-je.

Je n'avais pas menti, un mois plus tard, l'immense parc du château n'avait jamais été aussi resplendissant. Des écharpes de fleurs pesaient sur les branches basses de tous les arbres et formaient des arcades odorantes qui menaient vers les pelouses où nous avions déposé chaises, bancs et buffets. Des bougies flottaient sur le lac mais aussi sur la rivière qui serpentait autour du château.

Katrina et Allan, mariés quelques heures plus tôt, étaient assis sur un banc immaculé. Ils resplendissaient de bonheur. La mariée portait une sublime robe aux reflets dorés, qui mettait en valeur ses longs cheveux roux, piquetés de fleurs et sa peau de porcelaine, parsemée de paillettes. Ils étaient jeunes, beaux et parfaits. Les regarder me faisait inmanquablement sourire. Comme tout le monde, j'avais revêtu ma plus belle tenue, et, après avoir réglé au millimètre près, chaque détail important, je pouvais enfin me détendre et apprécier cette belle soirée d'été.

Zefyam était là, lui aussi, souriant, détendu, je savais qu'il s'efforçait de reprendre son rôle de patriarche bienveillant par affection pour les jeunes mariés. Histoire de ne pas noircir le tableau avec ce qu'il était réellement : l'amoureux éconduit et déchiré. Il était assez mûr et fort pour parvenir à déguiser son âme, au moins pour quelques heures.

Par soucis de sécurité nous avons réduit le nombre des invités. Cependant, un bon nombre de perrestres du clan de Priam se trouvaient présents. Maintenant que la fête s'éternisait en divers endroits des jardins, les guerriers s'étaient pour la plupart repliés du côté boisé du parc, non loin des buffets vers lesquels je me rendais justement. J'espérais capter un peu de la fraîcheur des arbres pour Joy

qui se trouvait dans mes bras. Ethiel rejoignait au même instant ses amis perrestres. L'ambiance tout d'abord détendue semblait s'être un peu alourdie.

— Tu retrouves enfin les tiens ? lança l'un des perrestres à Ethiel.

— Comment ça ? s'étonna ce dernier.

— T'es tellement fourré avec les azras !

— On est à Eléor, c'est le but, non ? leur rétorqua-t-il en prenant place tandis que j'avais les yeux rivés sur Joy à qui je venais de confier un biberon d'eau.

— Il ne faut pas t'imaginer que tu es l'un d'entre eux, renchérit un autre perrestre qui n'avait pas prêté attention à la remarque d'Ethiel. Ce n'est pas parce que t'as un gosse avec une azra que tu fais partie de leur monde !

— Une azra qui nous entend... commenta la voix d'Aaron très gêné.

Je jetai un œil vers eux et remarquai que le dénommé m'accordait un regard d'excuse. Je le rassurai d'un sourire. Je n'étais pas idiot, je savais qu'il faudrait des années voire des siècles pour que les tensions entre les races s'apaisent véritablement. Quelques mois d'efforts et de belles paroles ne suffiraient pas. Et même si certains perrestres me respectaient, ce n'était pas le cas de tous.

— En plus, il a peut-être un gosse avec elle, mais elle en a épousé un autre ! ajouta un perrestre ce qui déclencha quelques rires.

— C'est vrai qu'il y a mieux comme intégration ! se moqua un dernier.

Ils se mirent à rire de plus belle et je fus mal à l'aise. Je ne pouvais pas intervenir, ils auraient vite l'impression que je leur jetais mon pseudo statut de reine à la figure pour les faire taire. Peut-être était-ce même ce que certains espéraient. Me provoquer pour avoir des raisons de prouver que nos races n'étaient pas si bien accordées que nous nous efforcions de le prétendre.

J'aperçus soudainement la présence d'Elora. Elle s'était arrêtée à plusieurs mètres de nous, en plein milieu d'un chemin de pétales blanches. Elle portait une délicieuse robe dont la couleur émeraude faisait par contraste éclater le rougeoiement de ses longs cheveux. L'expression de la jeune femme était tourmentée, à l'image des flammes qui dansaient autour de son visage au gré de la légère brise. Elle avait très bien entendu les moqueries injustes dont Ethiel faisait l'objet. Ce dernier venait de la remarquer et s'était immobilisé sous le choc que sa beauté ne manquait pas de provoquer. Elora le dévisageait entre colère et amour, difficile d'interpréter. La douce apothicaire de la cité était aussi une guerrière qui aimait, à ses heures, dévisser les têtes des perrestres...

Soudainement, elle démarra, marchant d'un pas si vif que tous les perrestres tournèrent la tête vers elle. Leurs sourires moqueurs

fondirent aussitôt devant cet assaut. Leurs sens réveillés. Mais Elora ne voyait qu'Ethiel. Et elle fut rapide. Le jeune homme eût à peine le temps de se lever qu'elle entra pratiquement en collision avec lui. Il l'attrapa dans ses bras comme s'il voulait leur épargner un choc trop brutal ou simplement la chérir avec empressement. De son côté, Elora avait aussitôt saisi la nuque d'Ethiel et lui offrit un baiser chargé d'une myriade de sentiments trop longtemps contenus. Un large sourire s'invita sur mon visage tandis que je me tournai nettement vers eux, pour mieux contempler le spectacle et les faciès décomposés des perrestres qui venaient de ravalier leurs moqueries.

Le baiser de leur ami fut si long et intense que tout le monde aux alentours avait eu le temps de le remarquer. Penina, Priam, Fay, James et Zefryam qui venaient d'arriver dans cette partie du parc, un verre à la main, un sourire aérien collé sur leurs visages, furent dégrisés par l'événement. Allan et Katrina se mirent à rire. Et je sentis Manoa m'attraper doucement par la taille.

— Quand je disais que cette fille est géniale, murmura-t-il dans mon oreille, ravi qu'Ethiel paraisse définitivement guéri de m'avoir aimée.

Ethiel et Elora se relâchèrent mais restèrent tout proches, comme si l'un comme l'autre refusait de briser ce lien trop espéré. Ils se sourirent. Ethiel caressa la joue de la rouquine qui, dépassée par ses ardeurs, rougissait désormais. Puis il se recula légèrement et attrapa sa main :

— Viens, se contenta-t-il de lui dire.

Ils s'éloignèrent tranquillement vers le lac pour deviser et je sentis mon cœur plus léger. J'étais même aux anges. Malgré le bonheur de la fête, la sécurité d'Eléor ne s'était pas relâchée pour autant, des équipes continuaient d'effectuer des rondes tout autour de la ville. Je consultais régulièrement mon TS pour rester en relation avec elles. Mais tout à coup, je sentais la pression invisible de ces derniers mois se relâcher d'un cran. J'acceptai même un verre de la part de mon mari qui m'avait reproché un peu plus tôt de ne pas assez me détendre. Puis nous nous installâmes auprès des mariés, en compagnie de tout notre groupe de proches qui venaient de s'asseoir à leur tour.

— On dirait que votre mariage en inspire d'autres ! commenta Penina à l'adresse d'Allan et Katrina avec un enthousiasme que nous partagions.

Aaron, sûrement empressé de commenter l'événement, se détacha de son groupe pour nous rejoindre et j'eus le plaisir de voir Niall en faire de même. Ils s'assirent par terre.

Je déposais Joy dans la pelouse qui commençait à rugir d'être limitée à mes genoux. Nous formions un cercle et j'espérais qu'elle s'en contenterait. Elle marcha dans l'herbe et fut aussitôt attirée par un papillon.

— À vrai dire, c'est plutôt Lisor qui nous a inspirés, décréta Allan, ce qui eut le mérite de me ramener dans le monde des adultes.

— Comment ça ? m'étonnai-je.

— Ton mariage avec Manoa, votre histoire, vous nous avez donné envie à tous ! assura mon ami, rayonnant.

— Et toi, Penina ? demanda Katrina. Tu es exceptionnelle comme fille, belle, drôle, intelligente ! Je ne comprends pas que tu n'aies personne dans ta vie.

— Justement, répondit l'intéressée avec une hauteur feinte, difficile de trouver quelqu'un qui me plaise dans ces conditions. Il faudrait une personne comme moi, toujours plus futée, qui sache bouger les choses.

Aaron s'en mêla :

— Un type qui a toujours une longueur d'avance sur les autres et qui sait tirer les ficelles aussi bien que toi ? En gros c'est Andrew, le roi de Méréa, qu'il te faut !

Penina fit mine de le frapper tandis que tout le monde riait.

— Et toi Aaron, le réprimanda Penina néanmoins amusée, tu nous parles de tes histoires de cœur ?

Aaron se tourna vers nous :

— Tu m'excuseras par avance, Manoa, mais comme tout le monde le sait, c'est Lisor qui m'a fait craquer !

Manoa se contenta de lever les yeux au ciel.

— Étant donné que Lisor semble du genre fidèle, reprit Aaron, je vais devoir attendre que sa fille soit adulte !

— Oh ! m'exclamai-je choquée.

Et ce fut moi qui fis mine de vouloir le frapper tandis que tout le monde s'esclaffait.

— Je suis tellement heureuse, murmurai-je en me pelotonnant contre Manoa.

Nous étions dans notre immense lit, appréciant le calme de notre chambre tiédie par la chaleur de l'été. La fête s'était étendue jusqu'aux premières heures du matin. Nous avions, mangé, bu, ri... énormément ri. Ethiel et Elora avaient passé beaucoup de temps à part, main dans la main. Ils semblaient flotter dans une réalité parsemée d'étoiles tout autant que Katrina et Allan. Joy avait longuement dormi dans mes bras et elle reposait désormais dans son berceau situé dans la tourelle annexe. Tout le monde avait regagné peu à peu ses pénates en se promettant que tout ceci n'était qu'un début. La nourriture préparée en profusion avait rejoint nos réfrigérateurs en attendant qu'on reprenne la fête là où on l'avait laissée. Même Zefryam m'avait paru se déridier un peu et, par le hasard d'un éclat de rire, nos regards

s'étaient croisés, comme dans la promesse que tout irait bien, que l'on pourrait tout surmonter, que demain serait meilleur.

J'étais heureuse. J'embrassai la joue de mon mari qui me serra plus fort contre lui.

— Nos amis tombent amoureux, pour certains même se marient ! repris-je totalement grisée par la joie et sûrement les substances ingérées. Eléor est devenu puissant et nous avons une existence paisible... Je suis tellement heureuse ! Pas toi ? ajoutai-je.

Manoa se tourna légèrement pour me regarder et ses yeux bleus scintillèrent.

— Ce qui me rend heureux, c'est toi, répondit-il avec simplicité. Je ne pensais pas un jour épouser une femme telle que toi et qu'elle soit heureuse, en prime.

Je posai un léger baiser sur ses lèvres.

— Je voudrais que ce bonheur dure toujours, avouai-je. Peut-être que nous aurons le droit à quelques années avant de devoir fuir par les souterrains. Ce serait merveilleux si Joy pouvait grandir dans cette ambiance.

Quelqu'un frappa soudainement à la porte. Nous nous regardâmes étonnés.

— J'y vais, fit Manoa.

Je ramenai les couvertures sur moi et reconnus Zefryam par la porte entrebâillée, son visage était décomposé.

— Il se passe quelque chose de grave, fit-il. Je vous attends dans la salle du Conseil. Prévenez qui vous pouvez. On va laisser Allan et Katrina tranquilles pour le moment.

Et il partit rapidement.

Manoa se tourna vers moi.

— Quelques années tu disais ?

Je sortis du lit, enfilai mon peignoir et courus par réflexe dans la chambre de Joy que je pris dans mes bras. Elle était si assommée par notre nuit de folie qu'elle ne se réveilla même pas. Je revins vers Manoa et le regardai avec horreur. Il embrassa mon front sans rien dire et, alors que nous nous apprêtions à suivre Zefryam, je m'arrêtai net et mis soudainement Joy entre les mains de mon mari.

— Attend, je vais prévenir Ethiel !

— D'accord.

Je quittai notre chambre et tambourinai à la porte d'Ethiel.

Il ouvrit à demi-endormi, les cheveux ébouriffés.

— Qu'est-ce que tu veux, Lisor ? demanda-t-il d'une voix molle. Tu as changé d'avis ? Tu veux changer de mari ? Il est un peu tard, il va falloir faire la queue, maintenant !

Je lui fis part de l'annonce déroutante de Zefryam. Toutes traces d'humour et de sommeil disparurent aussitôt du visage d'Ethiel.

- Où est Joy ? fit-il immédiatement.
- Dans les bras de Manoa. On s'apprête à retrouver Zefryam dans la salle du Conseil.
- Très bien, je vais prévenir Elora et je vous rejoins.

Quelques minutes plus tard, nous nous retrouvâmes dans la salle du Conseil située tout en haut du donjon principal. La plupart de nos proches amis se tenaient-là. Je vis tout d'abord Zefryam, Priam et Penina. Chacun d'entre eux affichait une mine grave. James et Fay se tenaient là, eux aussi. Je venais à peine de pénétrer dans l'immense salle ronde que je remarquai une présence inédite. Je me figeai auprès de Manoa qui tenait toujours Joy, tout contre lui.

Le jeune homme étranger à notre groupe m'adressa une sorte de sourire qui détonait avec la rigidité de sa posture et la tristesse de ses traits. Ces yeux clairs d'écume, ce visage d'une grâce qui m'était familière, cette douceur voilée sous un masque de froideur et de convenance... Je connaissais cette personne.

— Menotti ! m'exclamai-je avec surprise.

C'était le demi-frère de Manoa que j'avais rencontré à Olyméa. Grâce au pass qu'il m'avait fourni, j'avais pu avancer notablement dans mes recherches. Même s'il semblait tenir à sa place dans cette maudite cité, il avait fait montre d'une générosité déroutante à l'époque.

— Bonjour, Lisor, décréta-t-il en me regardant avec une grande attention.

Ses yeux dérivèrent ensuite vers mon mari. Leur échange visuel fut étrange. Deux frères qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps, très longtemps et qui n'avaient sûrement jamais réellement parlé. Cependant, Menotti m'avait aidée dans ma quête pour sauver Manoa. Et ce dernier le savait.

— Bonjour, Manoa, fit son frère d'une voix plus grave encore.

Menotti portait un long manteau en cape sombre. De toute évidence, il venait à peine d'arriver. Manoa le salua d'un signe de tête et un silence pesant s'installa.

— Bienvenue à Eléor, fis-je à Menotti finalement, en m'avançant d'un pas, me rappelant que je manquais à tous mes devoirs.

— Merci, répondit-il.

— Tu as de mauvaises nouvelles, n'est-ce pas ? demanda immédiatement Manoa, ne comptant visiblement pas s'attarder en banalités.

— Malheureusement, oui, avoua le jeune homme en croisant brièvement le regard de Zefryam. Je suis venu vous annoncer que votre ville va être attaquée.

Chapitre 16

Les grandes fenêtres, qui offraient une vue imprenable sur Eléor et le somptueux paysage qui l'entourait, semblèrent prêtes à m'engouffrer. Évidemment, je le savais. Je savais depuis longtemps que les choses tourneraient de cette manière. Mais il y avait cet espoir idiot. L'espoir que jamais la paix ne cesse.

— Est-ce que tu sais qui nous attaque exactement ? demanda aussitôt Manoa à son frère.

— Les villes du Cercle, dont Olyméa bien sûr, répondit Menotti. Mais aussi Méréa, dirigée par Andrew et probablement des clans de perrestres.

— Comment Olyméa pourrait-elle accepter de s'allier aux perrestres qui l'ont attaquée ? m'étonnai-je. Ou même à Andrew, qui ne lui veut que du mal ?

— Parce qu'ils ont un ennemi commun : Eléor, fit froidement Manoa. Ils veulent nous rayer de la carte.

Priam prit la parole, son visage était un masque de dureté qui n'augurait rien de bon :

— Et malheureusement, je suis dans l'obligation de confirmer ces informations, déclara-t-il sombrement. Certains de mes éclaireurs m'ont affirmé à l'instant qu'il y a des mouvements de clans de perrestres et de cohortes d'hybrides. Et ce n'est pas tout, ils ont remarqué qu'une quantité importante d'explosifs Erodia a été déplacée. Tialo nous avait promis une terrible guerre, il n'avait pas menti.

Je me doutais que nous ferions l'objet d'une offensive un jour ou l'autre, mais voir de tels ennemis décider de se rallier pour nous détruire... C'était à n'en pas y croire. Je pris ma fille des mains de Manoa sans même qu'il s'en aperçoive. Je posai mes lèvres sur sa toison douce et délicieuse, elle sentait bon la vie, le soleil, elle sentait bon aussi la nuit dans laquelle son cœur était encore enveloppé. Ma fille. Mon trésor. J'eus la certitude que, désormais, chaque seconde nous était comptée. Joy se réveilla légèrement, baragouina contre moi et ses paupières se refermèrent, ravalant toute la lumière que j'eus le temps de percevoir. J'étais dans un flou étrange.

— Il n'y a pas que cela, intervint Menotti avec hésitation.

Je sentis ses yeux se poser sur moi un bref instant et je me contraignis à relever la tête vers le groupe. L'amour pour ma fille et la

peur de la perdre embrumaient mon esprit.

— Ce qui m’a décidé à quitter Olymées pour vous prévenir, continua le frère de Manoa, c’est surtout la prime...

— Quelle prime ? fit Manoa soucieux tandis que tout le groupe dévisageait Menotti dans une pénible attente. Ce dernier reprit :

— Andrew a prétendu que Lisor s’était retournée contre lui. Il promet une somme très importante à qui la lui livrera vivante. Cette information circule absolument partout. Pas seulement dans les villes du Cercle mais dans toutes les cités du continent.

Les regards se tournèrent vers moi. Et ma pire crainte se confirma. Andrew n’avait eu qu’une idée en tête depuis qu’il avait eu vent de mon existence, mettre la main sur moi, comme un trophée ou comme un porte-parole, comme une prisonnière ou comme une alliée. Il voulait cette créature sortie de l’ombre pour changer l’Histoire. Il avait cet orgueil des symboles et la volonté des pires bassesses. Mais ce n’était pas pour moi que j’avais peur. Cette situation impliquait beaucoup plus que ma petite personne. Mes mains se crispèrent sur Joy.

— Andrew, ce chien ! tempêta Manoa. Il ne recule devant rien. Il veut Lisor depuis le début !

— Il m’a rendue célèbre afin de mieux me détruire, murmurai-je d’une voix blanche.

Un silence de mort s’installa tandis que mes yeux vides se relevaient vers mes compagnons.

— Je suis un danger pour ma fille, ajoutai-je mortifiée.

— Mais il y a les souterrains, fit Manoa.

Je secouai la tête.

— Si j’accompagne Joy où que j’aille, je serais reconnue et pistée. Je ne peux plus la protéger.

Je savais Andrew intelligent et vil. Mais je n’aurais pu imaginer qu’il avait si bien manigancée ma destitution.

— Lisor est une cible ambulante désormais, avoua Menotti à contrecœur.

— Et si, lors de son arrivée, Andrew ne la voit pas à Eléor, observa Priam, il enverra ses meilleurs perrestres à ses trousses.

Il avait raison. J’étais prisonnière. J’étais celle qui croyait le plus en mon plan d’évasion, mais je ne pourrais pas en bénéficier. Seulement, d’autres le pourraient. Il y avait toutes les familles d’Eléor, les jeunes, les enfants, il y avait les miens. Mon regard embrassa chacun de mes amis et s’attarda sur Manoa, puis tomba sur Joy. Elle pouvait survivre.

— Combien de temps nous reste-t-il ? demandai-je.

— Les armées ennemies sont à environ un jour et demi de marche, fit le chef perrestre.

— C’est suffisant pour mettre Joy en sécurité, conclus-je.

Même si je ne pourrais pas m'en charger personnellement. J'étais condamnée à dire adieu à ma fille et chaque seconde que nous passions à deviser était une seconde perdue pour elle.

Aussi, je me réveillai, prête à tout donner pour sauver mon enfant.

— On doit agir au plus vite, m'exclamai-je.

J'avalai ma salive avec difficulté.

— Joy doit immédiatement être mise hors de danger, affirmai-je.

— Lisor... fit Manoa en parlant à voix basse.

Il savait l'insupportable sacrifice que cette décision comportait. Il savait que j'avais sûrement envie de prendre tout mon temps pour m'y résoudre. Mais j'étais une azra. J'avais déjà calculé toutes les versions possibles de la situation et j'avais retenu une chose : plus Joy aurait de l'avance, plus vite elle pourrait être emmenée dans un endroit sûr et ses traces camouflées. Mon instinct de mère me dictait une chose : si j'étais une malédiction qui ramènerait le danger sur ma fille quoique je fasse, je devais l'éloigner au plus vite de moi. Même si tous les atomes de mon corps se crispaient, se révoltaient à cette idée.

— Ethiel..., me contentai-je de dire.

Mon ami secoua la tête.

— Je sais ce que tu veux et je ne peux pas faire ça, répondit-il.

— Tu peux sauver notre fille et c'est ton rôle, arguai-je aussitôt.

— Et te laisser affronter ce monstre d'Andrew ? s'empressa-t-il d'ajouter en plongeant son regard doré dans le mien.

Une douleur terrible avait assiégré ses traits. Cette expression me rappelait toutes les fois où nous avions été séparés par la force des événements ou par nos sentiments de nature différente.

Manoa saisit ma main avec fermeté.

— Tu oublies qu'elle n'est pas seule, dit-il à Ethiel. Et je ne laisserai pas Andrew la toucher, tu peux me croire.

Il y avait de la hargne dans la voix de Manoa et quand Ethiel croisa son regard, il sembla en être légèrement rassuré. Son expression s'adoucit davantage quand Elora saisit sa main et l'enveloppa d'un regard à la fois doux et plein de certitude. Ethiel la contempla un instant en retour et sembla y puiser toute la force qui lui manquait.

— Très bien, conclut-il lentement à mon intention. Je vais sauver notre fille.

Mes yeux s'embruèrent et mon cœur s'empêtra dans une série de battements anarchiques presque humains en réalisant que la séparation inéluctable approchait... Je tournai la tête vers Elora qui avait saisi d'instinct ce que j'attendais d'elle. Partir avec Ethiel. S'arracher à sa sœur, Katrina, et à tout espoir de mener une vie normale pour sauver ma fille. Ma Joy. La dernière humaine. Pour être la mère que je ne pourrais plus être si le destin demeurerait aussi sombre qu'il y paraissait.

Pourtant, doucement, Elora confirma d'un signe de tête assuré qu'elle se montrerait à la hauteur de sa mission et ses doigts s'affermirent autour de ceux d'Ethiel.

— Très bien, dis-je en me tournant vers tout le groupe. La dernière humaine aura besoin d'une grande protection. Et il faudra sûrement fuir avec elle à plusieurs reprises. Elle doit survivre coûte que coûte, je pense que nous sommes d'accord.

Ils assentirent tous sombrement. Je m'adressai au chef perrestre :

— Priam, tu m'as demandé une preuve de notre alliance, la voici : puis-je te confier ma fille ? À toi et même à plusieurs de tes meilleurs guerriers ?

Il se redressa et me regarda avec un grand respect.

— Ce serait un honneur, mais je me dois de rester à Eléor, fit-il.

— Dès que Joy sera partie, j'informerai le peuple pour les souterrains, lui répondis-je vivement. Et tout le monde s'enfuira.

Priam eut un sourire triste :

— Peu importe, il faudra des gens à Eléor pour détourner l'attention de l'ennemi et offrir le plus d'avance possible au peuple. Et j'en serais, Lisor. Tu ne seras pas la seule à couler avec le navire.

Je fus émue, mais cela ne dura pas. J'avais momentanément cristallisé mon cœur, histoire d'être efficace.

— Mais il y a Solal, fit Priam. Mon frère, mon plus proche ami et le meilleur guerrier que je connaisse. S'il l'accepte, je lui confierai cette mission.

— Très bien, je te remercie, lui répondis-je.

Je me tournai aussitôt vers Fay.

— Je reste à Eléor, Lisor, déclara mon amie. Il est hors de question que je détale devant ces chiens !

— Est-ce que tu peux attribuer certains de tes hybrides à la protection de Joy ? m'enquis-je sans perdre une minute.

Fay chapeautait le groupe de la sécurité. Elle connaissait très bien les qualités de chacun des gardiens d'Eléor.

— Bien sûr, assura-t-elle.

— Zefryam, est-ce que tu peux réunir le peuple dans la Cour ? intervint plus calmement Manoa.

Je perçus la confirmation de Zefryam tandis que je me dirigeai vers la porte.

— Attendez, intervint Menotti et je me tournai vers lui. Je pensais qu'Ana siégeait avec vous sur Eléor, elle n'est pas là ?

— Non, elle a choisi de partir il y a quelques temps, répondis-je tristement.

— Comment ça ? Vous l'avez laissée partir ? Et où est-elle ? s'angoissa Menotti.

— Nous l'ignorons, rétorqua sombrement Zefryam.

Menotti sembla réfléchir très vite, les sourcils froncés, son beau visage perturbé. J'ignorais qu'il la connaissait et que son bien-être lui importait à ce point.

— Elle est en danger, conclut-il. Elle est considérée comme une ennemie d'Olyméa, je dois la retrouver.

Il me devança vers la sortie.

— Je vais préparer, Joy, dis-je en quittant la pièce d'un pas décidé.

— On se retrouve dans le hall du château, entendis-je Manoa proposer pour conclure la réunion.

Il fut aussitôt sur mes traces et me suivit jusque dans la tourelle de Joy. Je déposai ma fille dans son berceau, le temps de réunir ses affaires les plus importantes dans un sac de voyage. Manoa était resté dans le fond de la chambre. Je savais qu'il me regardait. Je percevais sa difficulté à accepter la situation, son envie de m'éviter d'agir dans la précipitation mais il n'avait aucun argument. Je devais agir vite. C'était tout ce que je savais. Je saisisssais chaque jouet, chaque biberon, chaque élément indispensable au confort de ma fille. Je faisais un tri rapide pour qu'elle n'ait que le nécessaire et ne pas encombrer inutilement ses gardiens. Finalement, je pris son doudou préféré, faillis le plonger dans la valise avec rapidité comme pour tout le reste, mais je stoppai mon geste et respirai son parfum.

Mes yeux se posèrent alors sur ma fille qui, assise dans son lit, commençait à jouer avec ses petits chevaux. Elle ne se doutait de rien. Ni du chamboulement que je vivais et qu'elle s'apprêtait à vivre, encore moins de ce qu'elle représentait pour moi.

Elle ignorait tout de cet immense état de grâce que j'avais éprouvé lors de sa naissance. Du monde qui avait cessé de tourner, de mon amour qui avait tout rempli, tout réparé, tout assuré malgré ma faiblesse d'humaine. Lui donner la vie m'avait offert une force prodigieuse : celle de l'aimer, coûte que coûte, quoiqu'il en soit, de manière inconditionnelle et pure. Cet amour-là ne s'invente pas, il se ressent et ne peut cesser.

— Pars avec elle, me dit doucement Manoa en voyant mon immobilité soudaine.

— Tu sais très bien que je ne peux pas, fis-je sans cesser de contempler ma fille, de me gorger du plaisir de ses traits, de ses yeux dorés, de sa moue unique.

Mon mari s'approcha.

— Mais est-ce que tu sauras réellement te séparer d'elle, Lisor ? Je sais combien tu l'aimes. Et je t'aime, moi aussi. Je préfère te savoir à des kilomètres d'Andrew avant son arrivée, plutôt que déchirée d'être loin de ta fille et offerte au bon plaisir de ce monstre.

Je tournai la tête vers mon mari qui affichait une mine terrible. Il savait... il voyait la mort qui nous attendait. Seulement le plus

important, l'urgence, l'innocence... ce n'était pas moi.

— Je ne suis plus la dernière humaine, Manoa, lui fis-je remarquer doucement. Ma vie n'est pas aussi précieuse que la sienne. Et c'est précisément parce que je l'aime que je n'aie pas le droit de la mettre en danger. Même si c'est inhumain pour moi...

Il sut que je disais juste et son visage se déforma légèrement de chagrin. J'eus envie de pleurer mais détournai les yeux vivement et regardai à nouveau ma fille. Un sourire emplît mes joues, gagna même mes sens parce que mes pensées étaient toutes à mes souvenirs. Les rires de Joy. Ses bêtises. Son petit cœur contre ma peau qui battait aux toutes premières secondes de sa vie...

— Tu sais pourquoi je l'ai appelée Joy ? demandai-je à Manoa.

Il ne répondit pas.

— C'était une promesse, repris-je. La promesse que je ferais tout pour que sa vie soit remplie de merveilleuses joies...

— Tu as tenu ta promesse, dit Manoa le timbre grave.

— Pour que sa vie soit remplie de merveilleuses joies, il faudrait encore qu'elle en ait une, non ?

Plusieurs perrestres et hybrides étaient réunis dans le hall du château. Ils nous attendaient. Ma fille était tout contre moi, son sac de voyage sur mon épaule. J'éprouvais un indicible plaisir à sentir le poids plume de Joy dans mes mains blanches d'azra. Je ne cessais d'effleurer ses joues et son front de mes lèvres. Pourrait-elle garder un souvenir de moi si les choses tournaient aussi mal que prévu ? Elle n'avait qu'un an et demi... C'était bien trop jeune pour laisser une empreinte dans sa mémoire. Mais si elle devenait azra un jour, elle pourrait retrouver ses plus anciens souvenirs. Aussi je glissai dans son oreille « *Je t'aime, je t'aime et je t'aimerais toujours* ».

Un bruit de foule nous parvenait à travers les grandes portes.

— Le peuple vous attend devant le château, nous précisa Zefryam.

Manoa le remercia.

Ethiel était là, Elora à ses côtés, troublée, elle tenait la main de sa sœur Katrina en devisant fiévreusement. Apparemment, les jeunes mariés avaient été dérangés et prévenus de la situation. Mon regard croisa celui d'Allan. Sa compassion devant le sacrifice que je m'apprêtais à faire me frappa de plein fouet, à tel point que je faillis perdre ma contenance. Mais je me retins et lui adressai un sourire d'excuse et de reconnaissance mêlées.

— Ce sera un honneur de protéger l'humaine, déclara Solal entouré de quelques perrestres puissants qui me saluèrent respectueusement. Nous le ferons au péril de notre vie.

— Merci, dis-je troublée.

Fay me présenta les hybrides qu'elle avait choisis pour les

accompagner. Je connaissais certains d'entre eux : Orien, Eyden, Shana... Des citoyens d'Eléor dotés d'un grand sens du devoir. J'avais parfois travaillé à leurs côtés. En tout, perrestres et hybrides compris, ils formaient un groupe d'une dizaine de personnes.

— Je ne vous remercierai jamais assez pour ce que vous allez faire, leur dis-je en serrant ma petite fille contre mon cœur. Ce n'est pas seulement en tant que mère que je vous parle... Joy est peut-être la dernière humaine. Elle est cette clef qui peut réunir les races. J'en suis convaincue. Elle doit vivre.

Manoa se posta juste à côté de moi tandis que nous faisons face au groupe des gardiens de Joy. Un peu à l'écart, se tenaient mes autres amis, décidés à rester à nos côtés le plus longtemps possible de toute évidence : Zefryam, Aaron, James, Penina, Fay et Priam.

— Si tout va bien, certains citoyens d'Eléor vous rejoindront par la suite, fis-je à l'adresse des volontaires. Et peut-être pourrez-vous vous construire une autre vie ailleurs. Si vous le pouvez... trouvez la paix que vous n'avez pas pu conserver ici... C'est ce que je voudrais pour vous et pour Joy.

Je regardai ma fille et embrassai son front. Si je prenais mon temps, c'était uniquement pour mieux vivre son départ, si proche maintenant que mes yeux se gorgèrent de larmes malgré moi. Je devais me presser pour lui offrir plus de chances, plus de kilomètres d'avance.

Je tendis un transmetteur à Ethiel.

— C'est un TS sécurisé, l'informai-je. Il est intraversable. Tu pourras nous joindre sur celui que je possède. Seulement, si on ne répond pas à tes appels au bout de trois jours... détruits-le... C'est qu'il sera trop tard pour nous et je refuse que vous preniez des risques inutiles.

Mon ami aux yeux dorés accepta et me regarda avec une grande attention. Je me souvenais d'une de nos dernières conversations, lorsqu'il m'avait dit qu'il m'aimait et qu'il m'aimerait toujours. D'un amour sans attente. Il disait vrai car je voyais toujours l'horreur au fond de ses prunelles.

— Lisor, murmura-t-il.

Mais il ne sut rien dire et je sentis que je perdais pied, mon visage se crispait déjà dans l'expression du chagrin que nous partagions. Alors, il me serra contre lui. Prenant soin d'englober doucement notre fille.

Cette étreinte était tellement perturbante. Il y avait lui, moi... notre enfant. Cet être qui nous avait réunis. Cet amour que nous partagions. J'aimais Ethiel et je l'aimerais toujours. Mon cœur se fendait de devoir le perdre, de savoir que j'étais celle qui quitterait l'histoire bien avant les autres.

— Je t'aime fort, mon ami, glissai-je dans son oreille.

— Je t'aime aussi, Lisor, me dit-il.

Ce fut si étrange d'échanger cette douce déclaration devant tout le monde, devant nos amours respectifs, et si bon en même temps que j'eus un sourire. Une sorte même de rire. J'étais fière de nous. J'essayai mes larmes d'un revers de main tandis que nous nous relâchions. Ethiel resta tout proche, son beau visage meurtri penché vers moi, vers Joy.

Je posai mes lèvres sur le front chaud de ma fille. Je fermai les yeux. Ce geste, je l'avais fait si souvent. Il était naturel... Embrasser ma fille c'était plus évident que de respirer. Et pourtant, c'était sûrement la dernière fois.

— Je t'aime, Joy, dis-je. Sois heureuse et prends soin de ton père !

Il fallait faire vite car je souffrais trop. Je la tendis doucement à Ethiel qui l'attrapa avec précaution. Joy ne comprenait pas trop tout ce remue-ménage et pourquoi elle ne pouvait pas tout simplement marcher et gambader dans le château comme elle aimait.

Elle geignit même un peu. Je me mis à croire que ses pleures traduisaient son refus de me quitter.

Elora me sourit et je la pris elle aussi dans mes bras.

— Prend soin d'elle, lui murmurai-je en la serrant avec ferveur contre moi. Je t'en supplie, prend bien soin d'elle.

— Comme si c'était ma propre fille, promit-elle en pleurant.

La foule était réunie devant le château dans un brouhaha légitime. Une fois que j'eus terminé de donner les recommandations élémentaires à Elora et de remercier sa troupe, je partis immédiatement, sans prendre le temps de les voir s'éloigner vers le parc du château, duquel partait le souterrain qu'ils avaient choisi. Manoa voulu me parler mais en me voyant occupée à ouvrir la grande porte avec une mine décidée, il sembla renoncer.

Je devais me hâter. Il était urgent que le peuple se mette lui aussi à l'abri avant qu'Andrew ne puisse débarquer et s'apercevoir du stratagème. J'étais un robot, un automate. La mère, l'épouse, avaient disparu. Il ne restait plus que cette parodie de reine qu'ils avaient désirée et que ne souhaitait qu'une chose : les sauver.

Je restai sur la plus haute marche qui menait au château en contemplant l'immense foule dans la cour. Mes amis, la famille fondatrice d'Eléor, m'entourèrent, Manoa se positionna juste à côté de moi. J'étais surprise que ce dernier reste si sage. Même si son front était barré de la ride soucieuse d'habitude réservée à nos désaccords. Était-il contre ma décision de prévenir le peuple ? C'était impossible. C'était notre plan depuis le début. Et s'il voulait parler, il le pouvait. Je ne le retiendrais pas.

C'était une magnifique matinée. Le soleil déposait une pellicule d'or sur tous les arbres alentours, sur les toits brillants, sur les maisons.

C'était une cité admirable, plus belle et plus vaste que dans mon imagination. Mais en voulant imposer cette paix, c'était à la mort que j'avais condamné toutes ces créatures, tous ces visages qui se tournèrent vers nous.

— Peuple d'Eléor, m'exclamai-je d'une voix ferme et intelligible.

Le silence fut immédiat.

— La rumeur que vous avez probablement entendue est vrai, Eléor sera attaqué dès demain.

Un brouhaha inquiet reprit aussitôt. Les gens échangèrent des regards et des paroles, terrifiés.

— J'aime Eléor, repris-je et le silence se fit peu à peu. Cette cité est l'aboutissement d'un de mes plus grands rêves.

Je leur souris tandis que mon regard embrassait toute cette foule disparate, hybrides, perrestres et même plusieurs azras. Des visages somptueux tournés vers moi, partagés entre crainte et colère.

— La paix entre nos races est la plus belle chose qui soit, affirmai-je la voix parfaitement stable. Nous avons vécu quelque chose d'unique et de merveilleux et pour ça, je ne vous dirai jamais assez merci ! Merci d'avoir participé à ce projet fou. Merci d'avoir bâti à nos côtés ce nouveau monde que nous aimons tant...

Mon sourire s'éteignit tandis que je poursuivis :

— Mais il n'a jamais été question que ce projet mène qui que ce soit à la mort. Bien au contraire, j'avais prévu qu'il soit une protection, un havre. Voilà pourquoi, Eléor a été construit sur des souterrains, longs de plusieurs kilomètres, qui vous permettront de fuir sans que personne ne s'en aperçoive.

Des bavardages déroutés s'amorcèrent.

— Je suis contre les combats et toutes formes de violence, insistai-je en parlant plus fort. La paix est dans nos cœurs. Peu importe où nous vivrons. Elle nous accompagnera. Nos ennemis pourront bien prendre notre ville. Ils pourront même me tuer s'ils le souhaitent. Ils n'auront jamais ce que vous pourrez emporter avec vous. Cette union, ce lien entre nos races, et ce monde que vous pourrez toujours reconstruire ailleurs. Jamais !

Mais le peuple ne me suivait plus. Des regards décontenancés se posaient sur moi.

— Fuir, c'est se soumettre, je refuse ! hurla un perrestre.

Et soudainement, la foule l'acclama. Je fus souflée mais n'en montrai rien et ajoutai en criant :

— Nous allons tous mourir ! Nos ennemis sont beaucoup plus nombreux ! Si vous restez, vous mourrez ! Toutes les villes du Cercle sont contre nous, sans compter Méréa et des clans de perrestres... Nous ne ferons pas le poids !

Mes arguments refroidirent notablement le peuple.

— Pensez à vos enfants, votre famille, en profitai-je pour rajouter. Nous avons construit Eléor par amour, pour vivre avec les nôtres et les aimer en paix, librement. Pas pour provoquer nos ennemis et les pousser à nous combattre.

Le silence se troubla de quelques murmures.

— Je suis de celles qui se battent pour la vie, pas avec entêtement au-devant d'une mort certaine ! leur dis-je. Vous savez que je suis née humaine, et la seule manière de survivre pour les miens, c'était d'y croire toujours et, s'il le fallait, de toujours reconstruire ailleurs ce que l'ennemi nous refusait ici.

Les conversations entre citoyens reprenaient mollement. Je les laissais se ranger à mon avis en espérant que cela ne prendrait pas trop de temps. Cependant, Arimald, le premier azra étranger qui avait emménagé à Eléor, prit la parole :

— C'est ici chez moi ! s'exclama-t-il. Et si je laisse l'ennemi me prendre ma maison aujourd'hui, il prendra toutes celles que je construirai demain !

L'attention de la foule se tourna immédiatement vers lui. Et mon cœur se serra. Je ne pouvais pas le faire taire et pourtant, j'en rêvais.

— Ce que la reine ne vous dit pas, ajouta-t-il, c'est que sa tête est mise à prix et que, dans un cas comme dans l'autre, elle va mourir !

Il y eut de la stupeur parmi la foule et des visages se tournèrent vers moi.

— Je choisis de mourir avec elle ! hurla l'azra en me contemplant sans ciller. Je préfère mourir pour un monde que j'aime, que survivre dans un monde que je déteste ! Battons-nous, peuple d'Eléor !

Le peuple l'acclama et je sus que j'avais perdu totalement la partie. Pire, je sus qu'ils avaient raison. Ils n'étaient pas de simples humains en cavale tels que l'avaient toujours été les miens. Les règles du jeu étaient différentes pour eux. Et, à ce jeu qui me dépassait, j'avais participé comme un enfant. Ma simple idée de vouloir construire ce château allait maintenant conduire des milliers de personnes à la mort. Je me reculai, perdue dans un brouillard brutal. Manoa s'avança, me prit les doigts brièvement et me regarda avec douleur.

Puis il s'adressa au peuple :

— Ceux qui souhaitent partir comme Lisor le propose, vous êtes libres de le faire immédiatement, déclara-t-il d'une voix si ferme qu'il déclencha instantanément l'écoute et le respect de ses auditeurs.

Je me sentis d'autant plus stupide, comme une parodie de dirigeante, comparée à cela. Tout le monde regardait Manoa mais personne ne réagit à sa proposition. Même les mères qui serraient leurs enfants contre elles ne semblaient pas désirer partir. Pourquoi ? Quelle folie les poussait à la mort ?

— Très bien, vous avez fait votre choix, conclut-il.

Il embrassa toute la foule du regard un bon moment, laissant ses auditeurs tendus.

— Ces chiens veulent nous voler notre vie, notre monde et notre paix ! s'exclama-t-il finalement. Ils veulent la vie de ma femme, ajouta-t-il avec dégoût. Il est hors de question que je reste les bras croisés. Alors, battons-nous, peuple d'Eléor !

Il se mit à crier :

— Battons-nous pour la paix, battons-nous pour la liberté !

La foule l'acclama et je fus davantage sonnée. Même mes proches, Fay, Allan, Katrina, James, Zefryam, Penina, Aaron, Priam... Tous hurlaient avec les autres. Hurlaient leur joie, hurlaient leur haine, hurlaient et fêtaient la guerre. Je crus que j'allai m'effondrer. C'était un cauchemar. Eléor ne pouvait pas lever une armée. Eléor était l'inverse de la guerre. Je rentrai en courant dans le bâtiment, traversai les couloirs et me ruai dans le jardin. Même de là, j'entendais toujours les ovations. Quelle piètre dirigeante... Je n'avais pas su influencer le cœur des miens. Pas su sauver leur vie... Je m'assis devant le magnifique kiosque installé près de la rivière, dans les profondeurs du parc. Sous les dalles de marbre de ce dôme ravissant, se cachait l'entrée du souterrain par lequel Ethiel, ma fille, et tout leur groupe venaient de partir. J'avais rêvé qu'une foule les rejoigne. Cela n'arriverait pas.

Cachée au milieu des arbres centenaires, je restai assise un long moment, jusqu'à ce que les acclamations se calment. Je repris une respiration normale, tâchai de m'apaiser à la faveur du calme délicieux de ce parc dont j'étais si fière. Nous vivions au rythme de la nature qui entourait notre château. Ces arbres étaient bien plus vieux que moi. Nous avons été contraints de faucher une bonne quantité de leurs congénères et j'étais consciente qu'ils l'avaient mal vécu. Ils avaient perdu leur équilibre entretenu par les échanges entre racines. Mais ce déboisement, c'était pour la vie. Pas pour la mort...

Je perçus des pas derrière moi. *Il s'arrêta.* Il était la personne par qui tout avait changé. Et lui aussi était en danger. Si j'avais épargné Joy, il ne fallait pas compter réussir à évincer Manoa.

Je me levai lentement et, sans me retourner, je le questionnai d'une voix blanche :

— Tu le savais, n'est-ce pas ? Tu savais que le plan souterrain ne marcherait pas ?

— Oui, je le savais depuis le début, avoua Manoa tout près de moi. Je me retournai.

— Alors pourquoi tu n'as rien dit ?!

J'étais en colère. Les yeux de Manoa me sondaient avec tristesse et certitude. Il était résolu. Pas moi, pas encore.

— Je rêvais que ça fonctionne pour toi, plaïda-t-il. Tu es la femme

la plus exceptionnelle qui soit. T'avoir pour épouse est un honneur sans nom. Je pensais vivre les plus beaux mois de ma vie puis te laisser partir avec Joy grâce aux souterrains. Ensuite, je comptais mourir avec honneur, ici-même. Mais Andrew a été plus fin. L'idée que tu sois séparée de ta fille et condamnée avec moi m'est insupportable.

— Tu crois vraiment que j'aurais fait ça ? m'exclamai-je, vexée. Tu penses que je t'aurais laissé ? Que je serais partie ?

— J'espérais que tu le ferais pour Joy, pour ne pas la priver d'une mère, avoua-t-il lentement.

Je baissai les yeux, un instant meurtrie par cette réalité.

— Tu aurais dû me prévenir que j'allais condamner un peuple tout entier en bâtissant Eléor ! lui fis-je triste et en colère. Je ne suis rien dans ce monde, juste une gamine perdue et idéaliste ! Je me suis humiliée devant tout le monde toute à l'heure, et tu m'as laissé faire !

Il me prit par les épaules.

— Non, non, Lisor ! Certainement pas ! fit-il très doucement. Je voulais qu'ils voient qui tu es. Tu es bien la seule dirigeante qui préfère couler avec le bateau et empêcher ses citoyens de sombrer. Ils ont la confirmation qu'une merveilleuse personne est à l'origine d'Eléor. Je t'en prie, pardonne-moi si tu penses que je t'ai tendu un piège, mais Eléor est à toi avant tout. C'était à toi de parler.

Ses yeux bleus étaient un havre de paix plus puissant que tout, plus puissant que cette ville et j'aurais voulu être avec lui n'importe où ailleurs plutôt que si près du danger.

— Et, si je n'ai rien dit lorsqu'on a commencé à construire Eléor, ajouta-t-il, c'est parce que je ne voulais pas fuir. Je voulais qu'on se batte pour ce qui est légitime. Pour notre paix. Fuir n'a jamais été une solution à mes yeux, surtout pas après ce que j'ai vécu et certainement pas en t'aimant comme je t'aime. C'est pour ça que je n'ai pas insisté pour que nous allions nous réfugier sur un autre continent. Cela n'aurait fait que retarder le problème. C'est le monde entier qu'Andrew convoite, si nous ne l'affrontons pas maintenant, cela arrivera tôt ou tard... Mais tout cela, tu le savais déjà, n'est-ce pas ?

Je ne dis rien, mais j'assentis d'un mouvement de tête. Oui, je le savais. Andrew m'avait laissé une lettre assez claire. Où que nous allions, il nous attaquerait.

— Le plan souterrain ce n'était qu'un moyen pour te rassurer, reprit Manoa. Je sais au fond que tu n'aurais jamais voulu d'une vie de fuite. Ce ne serait pas vivre. Ce serait survivre.

— J'ai fait ça toute ma vie d'humaine, lui fis-je remarquer tristement.

— Et tu voulais mourir durant toute cette période, car ce n'était pas une vie, renchérit-il.

Manoa avait raison. Cela me faisait très mal de le réaliser. Il n'avait rien dit parce qu'il voulait me laisser en arriver moi-même à cette conclusion, à cette réalité. Je savais tout ceci depuis le début. Je n'étais pas folle et crédule. Je savais qu'Andrew ne nous laissait qu'une paix temporaire et que lui échapper était une chimère.

Je secouai la tête.

— Seulement, affronter Andrew maintenant, c'est mourir..., dis-je lentement en relevant à nouveau les yeux vers lui. Et je ne veux pas que tous les citoyens d'Eléor meurent.

Manoa eut une sorte de sourire dénué de joie.

— Nous sommes aux prises avec un conflit qui nous dépasse, Lisor, un conflit très ancien. Ces gens sont pour la plupart plus âgés que nous. Ils ont choisi Eléor pour montrer leur désapprobation. Pas seulement pour la paix. Nous leur avons donné le choix. Rester, c'est leur décision. C'est aussi leur combat à eux. Un combat que toi et moi ne pouvons même pas complètement comprendre.

— Mais je ne veux pas qu'ils prennent les armes, insistai-je. Je ne veux pas que le sang coule, ici-même... Je ne veux pas que ton sang coule...

— Moi non plus, je ne le veux pas... Je sais que tu ne supporteras pas la guerre. Mais le fait que tu sois forcée à rester ici avec moi présente au moins un avantage...

— Lequel ? m'enquis-je tristement.

Il prit mon visage entre ses mains, me sonda de ses yeux d'autant plus éblouissants que la lumière du jour et l'émeraude des arbres s'y reflétaient.

— Je veux tellement te sauver que je me sens prêt à tous les exploits.

Chapitre 17

La population d'Eléor se préparait au combat. Et même si je comprenais, je n'acceptais pas. Tous les atomes de mon corps se révoltaient à la simple idée d'une guerre.

La cour, le hall et la salle du trône du château avaient été réquisitionnés pour préparer les combattants. Plusieurs groupes de guerriers avaient été formés, chacun dirigés par les plus habiles d'entre eux. Ils s'organisaient, s'entraînaient et se confectionnaient même des armes.

J'étais dévastée par la tournure des événements, je me sentais comme un poisson hors de l'eau. Je n'étais plus rien. Plus une mère, puisque ma fille était à des kilomètres et que je ne pouvais guère la protéger. Pas une épouse, car malgré mon amour, je ne pouvais pas soutenir Manoa qui dirigeait sa propre cohorte... Je refusais.

Évidemment, j'éprouvais de la colère vis-à-vis de nos ennemis. J'étais écoeurée par leur lâcheté. Et si cet événement était survenu peu après ma mutation, j'aurais sûrement été séduite par l'idée d'une vengeance. Mais pas maintenant, pas avec tout ce recul et tout cet amour.

Ma priorité avait été de m'immiscer parmi les guerriers pour trouver les mères. Une à une, j'avais tout fait pour les convaincre de quitter Eléor par les souterrains afin de sauver leur progéniture. La plupart, débordées par leurs petits devenus ingérables dans cette atmosphère angoissante, s'étaient facilement laissées persuader. Il était difficile de fuir devant tous, mais plus facile de s'y résoudre dans l'ombre et pour la meilleure des raisons. Ces quelques vies que j'avais pu épargner me rendirent un peu d'espoir. Je continuais aussi longtemps que possible de m'immiscer parmi les combattants pour sauver d'autres citoyens. Un peu comme si je distribuais au hasard des gilets de sauvetage. Lorsque mon stratagème fut remarqué et peu apprécié, je me rendis directement dans la grande cuisine. Les gens avaient faim et se servaient n'importe comment dans nos réserves. Je mis bon ordre à tout cela et fut soulagée de me trouver une horde de volontaires pour m'aider à préparer des plats à tour de bras en vue de nourrir notre armée...

Tout en cuisinant, en rôti, en beurrant, en épluchant, mon esprit était ailleurs. Je n'arrêtais pas de réfléchir à un moyen de sauver les miens.

Je ne pouvais pas me résoudre à l'hécatombe qui se profilait. C'était biologiquement impossible. Il y avait forcément une faille chez nos ennemis. Un autre plan pour mes alliés. Priam, Penina, Aaron, ces perrestres au cœur immense et à l'esprit vif, à l'expérience qui dépassait les siècles, ne pouvaient pas se résoudre aussi facilement.

La paix ne pouvait pas se gagner de cette manière. Malgré ce qu'ils voulaient croire. Je me triturai l'esprit avec acharnement.

— Lisor, tu saignes, me fit remarquer Allan.

Il s'était assis à côté de moi dans la cuisine, sans même que je l'aperçoive du fait du brouhaha ambiant. Tellement obnubilée par mon désir de sauver les miens, j'avais entamé ma chair et la douleur, si subtile comparée à la déchirure qu'éprouvait mon âme, ne m'avait même pas alertée.

Je lâchai la pomme de terre que je tenais, pris un torchon pour essuyer le sang translucide qui brillait sur ma plaie déjà refermée. Puis je souris, doucement, tristement, à mon ami si proche et si précieux. Il me regardait avec douceur et compassion. De la même façon qu'il l'avait toujours fait aux moments les plus terribles de ma vie.

— Qu'est-ce que tu fais-là, avec moi, lui fis-je doucement. Où est Katrina ?

— Elle est parti aux toilettes, dit-il avec légèreté même si dans son regard, tout au fond de ses prunelles marron et joyeuses, brillait une infinie tristesse, une résolution et une étrange certitude sur laquelle je n'arrivais pas à mettre de mots.

— Allan, lui murmurai-je, pourquoi n'êtes-vous pas partis avec Elora et Ethiel ?

— Jamais je t'abandonnerai, mon amie, assura-t-il avec ferveur.

J'eus du mal à le regarder dans les yeux.

— C'est elle que tu ne dois jamais abandonner, ta femme, Katrina, dis-je, une boule dans la gorge. Tu viens de te marier...

— Elle est du même avis que moi, rétorqua-t-il avec certitude.

— Mais quel avis ? Vous allez mourir ? m'exclamai-je finalement la voix chevrotante et quelques hybrides occupés à cuisiner se tournèrent momentanément vers nous.

Je me calmai un peu et saisis les mains de mon ami.

— Si vous voulez me faire un cadeau, partez ! Vous savoir vivants et mieux que ça, auprès de ma Joy pour toujours, ce serait merveilleux pour moi !

Allan me sourit et je sus ce qui lui était dans ses yeux : il était prêt. Il était en accord avec ses valeurs et tout cela adoucissait l'idée de sa mort. Pourquoi ne parvenais-je pas à la même quiétude, moi qui avais eu un an de mariage et pas seulement une journée, comme eux ?

— C'est grâce à toi que nous nous sommes rencontrés, Katrina et moi, argumenta-t-il.

Il reprit avant que je n'objecte quoique ce soit :

— C'est grâce à Eléor que nous avons été heureux, assura-t-il. Ce projet est dans notre cœur, nous l'aimons plus que tout. Alors, non, nous ne fuirons pas ! Il n'y pas que toi, Lisor, dans cette histoire. Il y a la paix à laquelle nous ne renoncerons pas.

Je baissai la tête. Et il me serra contre lui, me relâcha et fut touché par ma douleur muette quand je compris qu'il ne servirait à rien d'argumenter. Il avait raison, je ne pouvais pas l'empêcher de mener sa révolution comme tous ceux qui l'avaient choisie.

— Les éclaireurs de Priam disent que nos ennemis apportent un campement avec eux, choisit-il de me raconter, histoire de changer de sujet.

— Comment ça ?

— On dirait qu'ils vont faire le siège de la cité...

— Pourquoi ? m'étonnai-je brutalement. Pourquoi ne pas nous attaquer directement ?

— Je ne sais pas trop, peut-être que nos murailles les impressionnent, répondit Allan en s'autorisant un sourire. D'ailleurs, il paraît qu'ils ont prévu une tonne d'explosifs Erodia, ajouta-t-il en perdant légèrement son sourire.

— Les explosifs Erodia..., murmurai-je.

Mon cerveau fonctionnait toujours à plein régime et l'ombre d'une idée émergea soudainement dans mon esprit.

— Il faut que je parle à Zefryam et à Manoa, fis-je en me levant brutalement.

Allan acquiesça, un peu inquiet mais aussi soulagé de me voir retrouver quelques motivations.

Ce ne fut pas facile, mais je réussis finalement à réunir mon mari et mon père azra au rez-de-chaussée de la petite tourelle que ce dernier nous avait offert. Dans la salle de sport de Manoa pour être plus précise. Ils me suivirent un peu méfiants et ennuyés – sûrement inquiets à l'idée que je leur fasse perdre encore du temps avec les souterrains.

— Les explosifs Erodia, décrétai-je immédiatement, sans prendre le temps d'un préambule ou de retirer les épiluchures de légumes de mon tablier.

— Comment ça ? demanda Manoa, sourcils froncés.

Chacun d'eux avait été arraché à la cohorte qu'ils dirigeaient pour mes simples beaux yeux. Je devais faire vite.

— Je les connais très bien, repris-je en faisant les cent pas entre les machines de sport. J'ai goûté de près à cette technologie par deux fois. Grâce à Andrew... et plus récemment, Tialo...

— Où veux-tu en venir ? demanda patiemment Zefryam.

— Leur puissance est totalement ajustable, fis-je. Si bien qu'à la

deuxième explosion, je suis restée dans le coma moins longtemps qu'à la première, parce que Tialo ne voulait pas perdre trop de temps... Donc, dans une moindre mesure, un hybride pourrait également survivre à une explosion bien réglée, n'est-ce pas ?

— Théoriquement, oui, répondit Zefryam.

— Admettons que nous ayons ces dispositifs pour notre usage personnel, repris-je. On pourrait régler une explosion de sorte à plonger des perrestres, des azras et des hybrides dans un coma momentané ?

Zefryam réfléchit et croisa le regard de Manoa, un bref instant.

— Oui, il faudrait être très précis et les hybrides mettraient plus de temps pour se régénérer, mais oui... dans les faits, c'est possible.

— Seulement, nous n'avons pas de dispositifs Erodia, ce sont nos ennemis qui en ont ! intervint Manoa.

— Peut-être mais j'ai vu Andrew les utiliser, répondis-je vivement. Il avait une sorte de TS qui en gérait l'intensité et le minutage.

— Oui, mais là encore, je doute qu'ils acceptent de nous donner leur commande ! rétorqua Manoa.

Je me tournai d'un bloc vers lui, le regard illuminé.

— Précisément, tu es le plus brillant injecteur que je connaisse et Zefryam, le plus grand scientifique... Ce serait si compliqué de faire un dispositif pirate ?

Ils échangèrent tous deux un regard et je sus que j'avais marqué un point. Le soulagement qui se propagea dans mon ventre fut indescriptible. Pendant une fraction de seconde, j'entrevis mes retrouvailles avec Joy mais avant que mon cœur ne se détende à cette idée, je pris soin de me concentrer sur le présent. Il y avait cette boîte dans les pensées d'Adylie, dans laquelle elle rangeait ses sentiments, je ferais de même.

Zefryam et Manoa se mirent à discuter entre eux sur des probabilités scientifiques auxquelles je ne comprenais rien. Seulement, mon sourire de victoire menaçait de dérider mon visage. « La boîte, la boîte » – me répétais-je comme une idiote pour éviter de trop m'emballer.

— Andrew aura forcément prévu une protection, conclut Manoa. Des mots de passe, un cryptage...

Zefryam réfléchissait très vite. Je devinai les rouages de son cerveau supérieur se mettre en branle. J'avais confiance en son génie, d'autant plus quand il semblait inspiré comme il l'était tout à coup.

— Il y a un moyen, très dangereux, mais un moyen tout de même, nous informa Zefryam après un long moment de réflexion. Si nos ennemis campent effectivement autour de la ville, ils vont sûrement installer une zone de commandement, dont la protection informatique sera quasiment impossible à contourner. Je pourrais en effet concevoir

un dispositif pirate, mais, pour avoir la meilleure chance qu'il fonctionne, il faudrait pouvoir le connecter directement sur leurs appareils... Ce qui signifie, s'immiscer dans la base adverse... Peut-être en faisant diversion par ailleurs...

— C'est à moi de le faire, réalisai-je aussitôt. Je suis contre la guerre... et ce qui intéresse Andrew, ce n'est pas la guerre, mais la partie d'échecs qu'il a mise en place. Il est temps que je détourne l'une de ses pièces !

Je me tournai vers Manoa.

— Qu'en penses-tu ? lui demandai-je avec inquiétude.

Il me regardait avec un mélange d'horreur et d'admiration. Puis sa position se raffermir.

— Très bien, dit-il à ma plus grande surprise. Mais je viendrai avec toi. De toute façon, il te faudra un injecteur tel que moi pour pouvoir utiliser le TS que va fabriquer Zefryam.

Je fus rassurée. Même si je savais vers quoi cette mission suicide nous conduisait...

— Très bien, on le fera ensemble ! conclus-je.

Nous affinâmes notre plan, étudiâmes les possibilités qu'il ouvrait et Zefryam promit d'y travailler d'arrache-pied. Sans la moindre assurance que ce projet soit réalisable, nous le gardâmes secret pour le moment. Mais j'étais désormais nimbée par une aura d'espoir. Il fut plus facile de retourner à la cuisine qu'Allan avait depuis longtemps désertée. Une dizaine d'hybrides y travaillaient encore et semblèrent rassurés de me voir plus calme.

Le soir tomba finalement avec brutalité. Je ne sus pratiquement rien avaler. Je comptais travailler toute la nuit pour m'occuper l'esprit. L'idée de ne pas pouvoir endormir ma fille, la bercer, l'embrasser, l'aimer, tout simplement, était atroce. Je m'isolai toute même un petit moment dans ma chambre pour pouvoir joindre mes amis sur le TS sécurisé. Ethiel prit quelques secondes pour me rassurer, sans me préciser où son groupe et lui-même se trouvaient. Joy dormait déjà dans ses bras. Entendre son père me parler d'elle sembla renforcer ce lien ténu que je conservais avec ma fille et que l'horreur de notre séparation avait effiloché. Je fus aussi soulagée que détruite. Notre conversation fut brève. Aussitôt après, je m'accordai une minute pour m'effondrer, là, par terre, et pleurer toute ma peine. Ensuite, je comptai essuyer mes larmes et continuer d'avancer, de croire en notre plan fou.

Seulement, Manoa débarqua, me trouva sans surprise sur le sol et m'enlaça. Cela fit redoubler mes larmes. Je voulus le repousser, le prier de ne pas perdre de temps avec moi. Mais je n'eus pas la force de me passer de ses bras. Il ne semblait d'ailleurs pas pressé de me quitter. Lorsque j'eus pleuré assez pour réaliser que toutes les larmes

du monde ne suffiraient pas, je proposai à mon mari de reprendre sa liberté, de retourner à ses occupations tellement plus urgentes que ne l'étaient mes états d'âme. Il secoua la tête.

— Non, je reste avec toi.

— Et les entraînements ? Tout le reste ?

— La plupart de mes combattants veulent passer une dernière nuit auprès de leur famille et je suis du même avis.

Nous demeurâmes-là, sur le gros tapis duveteux qu'aimait tant ma fille, à regarder le soleil se coucher dans un rougeoiement palpitant. Les quelques nuages à l'horizon étaient une mer d'écume ensanglantée.

Manoa souleva mes cheveux, embrassa ma nuque et prit mes lèvres, je répondis à notre baiser qui avait le goût de mes larmes. Puis le repoussai.

— Je ne peux pas faire ça, dis-je bouleversée.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne suis plus rien, ce soir.

— Tu es ma femme, fit-il avec assurance. Tu es ce que j'ai de plus précieux au monde... Ne dis pas que tu n'es rien, alors que tu es tout pour moi.

Il avait un pouvoir ahurissant. Pas seulement grâce à ses yeux qui avaient toujours pu éteindre l'univers autour de nous, pas seulement grâce à ses mots, qu'il savait rendre si éloquents, je vis simplement qu'il était sincère, qu'il m'aimait vraiment comme il le disait. Au moins autant que je l'aimais. De ce fait, je n'eus plus aucune résistance, telle une bougie abîmée trop longtemps par sa flamme, je fondis dans ses bras.

Et la nuit nous réinvita, nous rappela le meilleur, nous rappela le bonheur, nous rappela que demain n'existait pas, redessina le présent, créa un avenir où tout était possible, où lui et moi vivions mille ans.

Le jour était-là. Les nuages bouillonnant de la veille s'étaient emparés du ciel et il pleuvait. Une pluie sublime, qui déposait ses cristaux sur les tourelles d'Eléor et sur tous les arbres du parc. Une pluie fine qui me rappelait notre délicieux premier réveil à deux. Dans cette cabane où tout semblait encore possible. Ce matin, c'était une pluie d'été qui faisait frissonner notre cité toute entière. Bientôt, elle serait dissipée par le soleil qui, déjà, infiltrait ses rayons entre les gouttes et les transformait en brume. Je ne voulais pas. Je désirais que l'averse perdure. Elle nous protégeait, elle nous gardait prisonniers dans la bulle de nos souvenirs tendres. Manoa était réveillé lui aussi, étendu à côté de moi sur notre lit immense. Aussi fou que cela puisse paraître, nous avons su dormir, enlacés l'un contre l'autre, du meilleur des sommeils : celui dont on ne voudrait jamais se réveiller

parce qu'il nous avait saisis après la plus déchirante et fusionnelle de nos étreintes.

Nous ne sûmes rien dire pendant longtemps. Quoi dire si ce n'est que nous étions comblés l'un près de l'autre et que cet instant, ce silence qui faisait resplendir davantage notre alchimie, suffisait ? Je finis cependant par avouer la vérité qui me tordait le plus les entrailles, surtout après une telle nuit :

— Je ne veux pas que tu meures, murmurai-je avec une infinie douleur sans même tourner la tête vers mon mari. Sans même prendre la peine de lui dire bonjour, parce ce jour ne pourrait pas être bon et parce que, de toute façon, même dans le sommeil, je m'étais sentis proche de lui, flotter dans mes rêves avec lui.

— Moi non plus, je ne veux pas que tu meures, me répondit Manoa avec beaucoup de franchise et de douleur.

Nous nous tournâmes l'un vers l'autre. Nous nous regardâmes. Je m'attardai sur les traits parfaits de son visage et sur ses yeux qui changeaient de couleur selon l'heure. Il plaça un doigt sous mon menton, ses prunelles bougeaient pour mieux me dévisager, comme si lui aussi essayait d'imprimer mon apparence dans son esprit. Puis, finalement, il posa son front contre le mien et respira lentement.

— C'est la partie que je ne parviens pas à accepter, dit-il en évoquant ma mort prochaine.

Nos mains s'étaient liées naturellement.

— Sans la prime, ça aurait pu être différent, reprit-il. Ton amour pour Joy t'aurait peut-être éloignée d'ici.

— Il y a au moins une chose qui me rassure, murmurai-je, meurtrie.

— Quoi ?

Nous avions les yeux fermés. Là, tous les deux, au milieu de notre lit, entre les oreillers épais, entre les rayons filtrés par la pluie, entre espoir et déchirure. Entre amour et peur.

— Nous allons mourir ensemble, avouai-je.

Nous ouvrîmes les yeux et il me sourit.

— Oui, ensemble, murmura-t-il comme si pour lui aussi, cette idée était un baume qui rendait tout légèrement plus supportable. Ensemble...

— Juste toi et moi, fis-je en souriant à mon tour.

Et je sus combien je ressemblais à ma mère qui avait préféré rester aux côtés de mon père lors de l'attaque qui avait coûté leur vie. Je sus que là était ma place. Avec lui, pour toujours.

C'était la plus étrange des journées que j'avais passée à Eléor. Je me sentais à la fois débordée et désœuvrée. Joy n'étant pas là, je me rappelais sans cesse qu'il était inutile de la chercher, de vérifier sa couche ou de songer à l'heure de ses repas. J'avais décidé de reléguer

toute cette énergie de mère à prendre soin des personnes qui m'entouraient, tout comme je l'avais fait la veille.

Une tension grandissante pesait sur le château dans lequel presque toute la cité s'était repliée. Nous avions perdu quelques citoyens durant la nuit, en plus des mères et de leurs enfants partis grâce à mes efforts dans ce sens, quelques pères de famille avait fini par réaliser qu'ils ne souhaitaient pas mourir loin des leurs. Et je les comprenais. Pour l'essentiel, notre nombre n'avait pas trop baissé. Cela ne changeait de toute façon rien du tout, puisque nous étions largement, incommensurablement, terriblement... inférieurs à nos ennemis.

Dans les premières salles du château, des groupes s'étaient organisés. Des perrestres enseignaient aux hybrides et aux azras comment se défendre d'eux. Et des azras en faisaient tout autant de leur côté. Voir ses races ennemies se révéler leurs points faibles me touchait autant que cela me révoltait : puisqu'il s'agissait de mesures prises pour ôter des vies.

Tout l'Imative C que nous avions, était préparé afin d'être consommé dès que les combats commenceraient. Évidemment, je croisais régulièrement mes amis. Notamment quand je quittais les cuisines pour apporter de l'eau ou des vivres aux combattants. Nous nous parlions avec simplicité. Je ne disais plus ce que je pensais si fort. Je leur demandais s'ils allaient bien, ils disaient oui. Je proposais de la nourriture et de l'eau, ils refusaient, ou ils acceptaient. Ils me remerciaient. Nous nous sourions. Nous ne formulions jamais ce que nos yeux disaient : que c'était peut-être notre dernier échange paisible. Ou notre dernier échange tout court.

Les perrestres éclaireurs de Priam venaient de plus en plus souvent l'informer de l'avancée des ennemis. Ils seraient chez nous avant la nuit tombée. Durant l'après-midi, Manoa, Zefryam et quelques hybrides partirent vérifier sur place l'état de la muraille extérieure. Les savoir à l'autre bout de la ville me filait des angoisses.

Et parfois, je pensais à Ana qui avait disparu et à la suite de qui, Menotti, le frère de Manoa s'était lancé, semblait-il. Puis je songeais à Abby. J'espérais de tout mon être qu'elle était en sécurité. Quelque part, loin de la guerre qui approchait et nous faisait frémir. À mesure que le temps passait, l'angoisse était grandissante et je me raccrochais exclusivement à notre plan. J'en évaluais toutes les potentialités et toutes les retombées. Seulement, Andrew me voulait vivante. J'avais donc une crainte horrible, celle qu'il nous surprenne et nous capture, Manoa et moi, lorsque nous tenterions de réaliser notre projet. Dans ces circonstances, il n'hésiterait sûrement pas à tuer Manoa devant moi. C'était un moyen ultime pour me détruire. Je me préparais déjà à cette situation, et à ma résolution de tout faire dès lors pour sauver Eléor, pour sauver des vies et m'arranger pour que la mienne soit

sacrifiée par la même occasion afin de rendre cette possibilité plus supportable.

À la fin de l'après-midi, la pression fut à son comble. Les lumières d'Eléor vacillèrent un instant. Je sus que Manoa et Zefryam avait activé le bouclier magnétique de la muraille extérieure qui protégerait la cité d'un dôme. Il était invisible mais j'en percevais la puissance et l'infime grésillement. Son alimentation dépendait des énergies renouvelables sur lesquelles Eléor fonctionnait.

Effrayés et excités par ce que l'activation du dispositif de protection signifiait, je retrouvai – sans que nous nous soyons concertés – mes amis dans les escaliers. Nous courions tous vers les fenêtres des étages supérieurs pour espérer voir quelque chose. Je choisis ma chambre dont l'immense balcon offrait une vue imprenable. La forêt me parut calme. Assombrie par le soir, les rayons longs du soleil s'étirant sur les cimes qu'ils faisaient miroiter de pourpre. Fay, James, Penina, Allan et Katrina se postèrent juste à côté de moi. Mon cœur battait vite tandis que je leur jetai des regards mi-paniqués, mi-soulagés de les savoir encore avec moi.

Je plongeai dans l'Écoute pour faire un tour dans les environs. Je n'eus pas à promener mon attention longuement que je percevais déjà des perrestres... des hybrides... des azras... et encore des perrestres et encore des hybrides et encore des azras. Plus j'avancais par l'Écoute dans la forêt, plus je percevais les ennemis. Ils semblaient se multiplier, je ne trouvais plus un seul endroit qui soit dépourvu de créatures, bouillonnantes de vie et de rage. Cela m'effraya et parmi eux, je sentis une présence que je connaissais très bien : Andrew, dont j'eus presque l'impression qu'il avait décelé ma visualisation. Je reculai d'un bond en sortant de l'Écoute et une main saisit la mienne.

Manoa. Je lui adressai un regard désespéré. Mais il savait déjà et mieux que moi ce qui nous attendait.

« On est perdus » dirent mes lèvres sans que je le formule à voix haute.

Il baissa les yeux vers quelque chose qu'il tenait entre ses mains. Une lettre et je reconnus le saut enchâssé d'Andrew.

Mes yeux s'ouvrirent grands tandis que je voulais ouvrir mais Manoa couvrit mes doigts des siens pour me retenir :

— Pas ici, fit-il discrètement, viens.

Nos amis n'avaient rien remarqué, car les ennemis avaient franchi les limites de la forêt et étaient en train de nous assiéger. Ils n'attaquaient pas, se contentant d'entourer les murailles.

Je suivis Manoa dans la chambre de Zefryam où ce dernier nous attendait le regard grave. Mon père azra avait le front désormais perpétuellement barré par une ride soucieuse et je remarquai autre chose dans la gravité de ses traits. Je reconnus l'expression de douleur

qu'il ne réservait qu'à Adylie ou Abby... Contrairement à moi qui pouvait projeter de mourir avec l'être aimé, il n'avait pas cette chance et cela le hantait.

Une fois la porte refermée, je décachetai la missive et m'approchai de Zefryam et de Manoa pour qu'ils lisent en même temps que moi.

« Ma chère Lisor,

Dans ma mansuétude, je vous propose un accord qui pourrait vous éviter la défaite que vous savez.

Retrouvez-moi à la nuit tombée dans la tente noire qui sera postée à l'écart du camp.

Pour vous prouver ma bonne foi, je vous autorise à vous entourer des guerriers que vous souhaitez et j'en ferais autant. Cependant, je souhaite que nous parlions seule à seul.

Même si vous repoussez mon offre, je vous laisserais regagner votre château avant que les hostilités ne commencent.

J'espère toutefois que vous ferez le meilleur des choix pour nous tous.

Amicalement.

Andrew. »

Je relevai des yeux ahuris vers Manoa et Zefryam.

— Il est sérieux vous pensez ?

— Je pense que oui, répondit Zefryam. Mais je doute que sa proposition te convienne.

— J'en doute aussi, grinça Manoa. Et ça pourrait tout aussi bien n'être qu'un piège ! Andrew n'a sûrement aucune parole !

Je secouai la tête.

— A-t-on seulement le choix ? demandai-je.

Et je fus surprise que ni l'un ni l'autre n'argumente. Évidemment, je voulais tout faire pour préserver la paix, quitte à tout risquer en allant dialoguer avec l'ennemi.

Manoa eut une grimace de profond dégoût, soupira et ajouta :

— J'ai mal de l'avouer, mais c'est peut-être l'occasion que l'on souhaitait pour s'immiscer dans le camp adverse.

— Andrew ne vous laissera pas approcher les explosifs, nous fit remarquer Zefryam.

Manoa soupira à nouveau, de toute évidence particulièrement en rage à l'idée de me laisser rejoindre son pire ennemi. Pourtant, il s'efforça de parler avec calme :

— C'est très risqué et ça me révolte que Lisor parle à ce type. Mais ce sera le moment idéal pour que je repère les lieux, que j'étudie leur organisation et les moyens de mettre notre plan à exécution.

J'étais ravie qu'il prenne autant ce projet au sérieux et cela me

gonfla d'espoir.

— Très bien, conclus-je. Je vais jouer la comédie et parler avec lui aussi longtemps qu'il te faudra.

La nuit semblait être tombée brutalement. Comme un couperet. Comme une sentence. Nos ennemis avaient effectivement monté quelques tentes dans les clairières et la forêt qui entouraient Eléor et ne semblaient pas du tout sur le point d'attaquer. Andrew avait-il vraiment toute puissance sur cette décision, y compris sur les troupes d'Olyméa ? N'étais-je pas tentée de trouver un moyen d'éviter toute boucherie en parlementant avec lui ? Non, pas réellement. Parce que je connaissais cet être perfide. Une alliance avec lui ce serait accepter que le peuple, qui avait cherché la liberté à Eléor, soit à nouveau opprimé par un tyran, pire que ne l'était le Conseil d'Olyméa.

— C'est ici ! lança Aaron tandis que notre petit groupe composé de plusieurs hybrides, azras, perrestres et de Manoa et moi, approchait.

Nous avons refusé que Priam vienne avec nous. Si c'était un piège, et que nos vies étaient sacrifiées, Eléor n'aurait que trop besoin de lui, tout comme de Zefryam. Et j'avais même réussi à convaincre Penina de rester momentanément à l'abri. Les têtes brûlées qui nous accompagnaient n'étaient-là que parce qu'elles le souhaitaient. En aucun cas je n'aurais mis en danger des gens pour ma petite personne. Mais j'appréciais leur présence, la manière dont ils m'entouraient, la façon dont je me sentais soutenue et précieuse.

La tente indiquée par Andrew était très à l'écart du reste de ses armées. Plus proche de l'entrée d'Eléor et juste à côté de la rivière. La nuit nous rendait discrets et nos capes et manteaux ne faisaient qu'améliorer la situation. Comme le champ magnétique ne descendait pas très profondément sous terre, nous avons pu emprunter un souterrain pour ressurgir dans ce coin où la forêt se faisait beaucoup moins dense.

Je pris une profonde inspiration lorsqu'il fallut m'approcher des ennemis qui gardaient l'entrée du repère d'Andrew. Manoa me retint la main juste à la dernière minute :

— Ne cède à rien, murmura-t-il avec fermeté. Pas de sacrifice stupide, pas de changement de plan. Toi et moi... tous les deux...

— Ensemble, terminai-je à sa place avec certitude. Ensemble, toujours.

Il parut rassuré parce que ces mots nous rappelaient la promesse que l'on s'était faite de mourir unis. Son visage se détendit d'une manière très infime.

— Je t'aime, ajouta-t-il très vite en m'embrassant sur le front.

Je me détachai du groupe rapidement, parce que je ne supportais pas l'idée que mes ennemis puissent voir mon attachement pour Manoa et le prendre pour cible.

Les perrestres gardiens de la tente d'Andrew me jaugèrent et me laissèrent immédiatement passer. Évidemment, je me retrouvai dans un agréable salon, richement décoré, avec un feu rougeoyant. Même à la lisière d'une forêt et au bord d'une guerre, Andrew était toujours Andrew. Un roi qui aimait le confort et l'opulence et les jeter à la figure de tous.

Actuellement penché sur son bureau et sur ses habituelles cartes en hologramme, le roi aux cheveux presque dorés et aux yeux verts se tourna vers moi. Il avait le visage le plus intelligent qui soit, en plus de sa beauté désarmante d'azra et de son flegme déroutant et magnétique. Mais j'éprouvais un dégoût pour lui comparable à celui que Tialo m'avait inspiré.

Andrew eut un large sourire qui paraissait presque sincère et me dévisagea comme à son habitude.

— Bonsoir Lisor, la tenue de guerre te va à ravir !

On y était, j'étais bonne pour son numéro de charme ! Je portais juste mes vêtements noirs de ronde et n'avais même pas pris le temps de me coiffer, ma tignasse sauvage s'échouant sur mon dos. J'avais envie de lui dire d'aller droit au but mais je me souvins que Manoa, et nos alliés, non loin, avaient besoin de temps pour déjouer la vigilance des ennemis afin de les espionner.

— Bonsoir, Andrew, comment allez-vous ? m'efforçai-je de dire sur un ton courtois mais pas surjoué non plus.

— On ne peut mieux, assura-t-il. Je suis ravi de te revoir, je te sers quelque chose à boire ?

— Je préférerais un traité de paix, objectai-je pour recentrer le débat.

Il s'assit sur un fauteuil comme sur un trône. Je restai debout, loin, tendue. Il ne répondit pas, souriant, pas pressé d'en finir, se délectant plutôt d'être en position de force.

— Pourquoi avoir mis ma tête à prix ? ne pus-je m'empêcher de lui demander.

— Je pensais que tu commencerais plutôt par me remercier, se permit-il de me rétorquer.

— Vous remercier de quoi ? m'étranglai-je.

— Je t'ai créée, Lisor.

Il me regarda encore avec beaucoup de considération.

— Tu étais un superbe diamant brut, c'est certain, me concéda-t-il. Ta puissance m'a plu dès que je t'ai vue. Alors je t'ai ciselée. Je t'ai donné tout ce que tu as aujourd'hui.

— Pardon ?!

— Je t'ai fait briller, j'ai raconté au monde que tu étais l'humaine qui avait muté, défié des azras fondateurs... J'ai fait de toi une icône, la reine légitime des azras et des hybrides. Toutes les villes t'ont aimée grâce à moi. J'ai même retenu la rage du Conseil d'Olyméa qui voulait t'effacer. Je t'ai laissé tout le temps qu'il fallait pour que tu construises ton monde et qu'un peuple se rallie à toi. Et pour tout ça, tu ne me remercies pas ?

— Je vous remercierais si vous n'étiez pas ici avec une armée, dis-je très calmement.

— L'armée c'est pour te montrer ma puissance. Notre puissance.

— Notre ?

Il ajusta ses mains sur les accoudoirs de son siège et me transperça de son regard émeraude.

— Quand je t'ai proposé une alliance, tu venais de muter, tu n'avais pas toutes les cartes en main, mais aujourd'hui, oui. Je réitère donc ma proposition, veux-tu être ma reine ?

Il y avait tout un tas de choses que je souhaitais lui cracher à la figure pour oser me faire une telle proposition, mais je me souvins que je devais gagner du temps.

— Vous réalisez que je suis déjà mariée ?

— À un hybride, oui, qui n'est pas éternel, soupira-t-il. Prendre de l'avance et le quitter ne fera aucun mal. Aucun mariage d'azra et d'hybride n'est pris au sérieux, de toute façon !

— Ce n'est pas l'opinion du peuple, affirmai-je. Les hybrides aiment leur roi hybride. Et d'ailleurs, moi aussi je l'aime.

— Tes amis, ne les aimes-tu pas, eux aussi ? insinua-t-il. Je présume que toute cette paix et cette prospérité, auxquelles je t'ai permis de goûter, t'ont plu ? N'as-tu pas pris goût à voir tes proches se détendre, devenir heureux, se marier, envisager d'avoir une famille et une vie paisible ?

Évidemment, il marquait un point qui avait le mérite de faire fondre ma colère, au profit d'une horrible tristesse. Allan et Katrina, Fay et Priam... Et l'idée de tous les autres qui commençaient à trouver une forme de bien-être à Eléor et qui en seraient brutalement privés, me faisait très mal.

— Tu souhaiterais reprendre tout ce bonheur à tes amis, reprit perfidement Andrew, les voir mourir, là, sous tes yeux, juste parce que tu veux me résister ?

Je relevai le menton, n'appréciant pas du tout sa manipulation.

— Nous voilà aux menaces ? arguai-je. Je pensais que vous aviez amené vos armées juste pour me montrer la puissance que j'aurais à vos côtés ?

— Si tu refuses d'être mon alliée, tu es mon ennemie, trancha-t-il sans joie. Même si je ne veux pas en arriver-là, je n'aurais pas le choix.

— Personne n'est votre allié ! m'énervai-je. Vous avez manipulé Olyméa pour qu'elle soit la vôtre, après lui avoir envoyé des perrestres avec vos explosifs ! Pour en venir à s'allier à vous, il faut sûrement être totalement désespéré !

Il eut un sourire d'une froideur qui me fit presque trembler et d'une voix tranchante assura :

— Mais ton cas est *totalement désespéré*, Lisor. Je crains que tu n'en prennes pas conscience...

Je le toisai avant de lui rétorquer :

— Peu m'importe la mort, je préfère l'affronter que de me soumettre lâchement à vous. C'est d'ailleurs aussi le choix du peuple d'Eléor.

— Dois-je en conclure que tu refuses vraiment ma proposition ? Ne souhaites-tu pas y réfléchir ? demanda-t-il en feignant l'indifférence.

— Oui, je refuse !

— Tu pourrais mettre fin à toute violence juste en acceptant de m'accompagner à Méréa mais tu préfères condamner tout un peuple ?

Je n'avais aucune confiance en lui, aucune confiance en la parodie de sacrifice qu'il me proposait pour sauver les miens, du coup, je n'eus aucune difficulté à lui assurer :

— Oui, c'est tout à fait ça.

Il se renfrogna légèrement.

— Très bien, j'ai une autre option à te proposer.

J'arquai un sourcil. Tenait-il à ce point à éviter les combats ?

— Si tu me promets la main de ta fille, commença-t-il avec assurance, notre alliance sera effective dès aujourd'hui.

— Certainement pas, ce serait encore plus fou ! répondis-je choquée.

— Tu es consciente que, lorsque j'attaquerai ton château, je récupérerai de toute façon ta fille ?

Je jouai le jeu à la perfection, sans ciller, faisant mine que Joy était vraiment encore parmi nous et veillant à ériger le Bouclier Émotionnel que m'avait appris à utiliser Ana.

— Nous saurons peut-être mieux nous défendre que vous ne le pensez ! arguai-je.

— Je n'en doute pas, sourit-il mais je savais qu'il était déçu et même très en colère que je ne cède pas à ses manipulations.

Il reprit une profonde inspiration et se leva, me toisant de ses yeux pénétrant pour me lancer une dernière menace, une dernière tirade censée me faire infléchir.

— Lisor, j'ai décelé en toi une force très prometteuse, tu aurais fait une magnifique reine, affirma-t-il avec une sorte de sincérité. Mais je présume qu'au même titre tu feras une fabuleuse guerrière. Je me souviens très bien quand tu as refermé tes mains autour de ma gorge.

Il eut un sourire mauvais avant de poursuivre comme s'il était sûr

de m'avoir vaincue de toutes les manières jusqu'à me conduire aux mêmes bassesses que lui :

— Les plus grands pacifistes sont souvent les plus terribles guerriers, les plus sanguinaires et les plus puissants. Parce que, quand ils succombent à la rage, ce n'est pas à moitié.

Je ne dis rien, je n'allais pas lui faire ce plaisir même si ma mâchoire s'était verrouillée de colère.

— Malheureusement, je ne verrais pas ça, dit-il, je déteste les combats.

— Alors, arrêtez tout ! éructai-je.

— Si tu acceptes d'être mon alliée, tu pourras éviter ce bain de sang, c'est entre tes mains, tenta-t-il une dernière fois.

— Ce que vous attendez de moi ce n'est pas une alliance mais une capitulation, et je vous l'ai dit, c'est impossible !

— Dommage, ton peuple et toi êtes désormais une cause perdue !

Il tendit soudainement la main vers la table qui lui faisait face et appuya sur un bouton.

Aussitôt une détonation terrible eut lieu qui balaya la tente et quelques meubles. Je me retournai pour voir le désastre. Le dôme magnétique grésilla puis cessa de fonctionner. Cette déflagration semblait être le signal car une multitudes d'autres explosions bleues éblouissantes s'enchaînèrent aux pieds des murailles qui tremblèrent et dont certains pans s'effondrèrent.

Les ennemis se hâtèrent d'assaillir la ville, passant par les gravats ou, pour les perrestres en version ailée, par la voie des airs que le dôme ne protégeait désormais plus. Les azras, hybrides et perrestres d'Eléor ripostèrent immédiatement pour les empêcher d'entrer, mais leur nombre finirait rapidement par jouer en leur défaveur. Manoa et le groupe de guerriers qui m'attendaient, et qui se trouvaient en bas d'une muraille à moitié éventrée, furent aussitôt attaqués.

Je me retournai vers Andrew, complètement sous le choc de la violence et de la rapidité des hostilités.

Il se tenait au pied d'un engin volant tel qu'en utilisaient les protecteurs et dont je n'avais même pas perçu le souffle parmi toutes les détonations. Andrew m'accorda une sorte de sourire d'excuse.

— Tu pensais vraiment que ce stupide dôme d'énergie allait me poser problème ? s'amusa-t-il.

Je ne sus pas répondre. J'étais complètement anéantie. Persuadée que la technologie de Zefryam, équivalente à la sienne, nous aurait protégés un moment, nous laissant le temps de mettre notre plan à exécution. Mais nous étions déjà en guerre, déjà perdus...

Andrew sembla se délecter de ma mine défaite, aussi, il ajouta après être grimpé dans l'appareil d'un pas leste :

— Je sais... j'avais promis de te laisser le temps de regagner ton

château, mais tu me connais, je ne résiste jamais à te montrer mes gadgets !

L'engin commença à décoller doucement.

— Ne t'en fais pas pour ta fille ! me cria Andrew. Je vais de ce pas la chercher !

Il s'adressa aux deux perrestres qui avait protégé sa tente jusqu'alors et s'étaient désormais rapprochés de moi :

— *Tuez-là !*

Et il me désigna du regard.

Chapitre 18

Les deux perrestres se dirigeaient droit vers moi, le regard noir et un léger sourire cruel sur leurs visages. Leurs silhouettes se découpaient sur le ciel rempli d'une fumée sombre qui avait complètement avalé les dernières lueurs du soleil et éteignait celles des étoiles. Seule la lumière de la cité et des explosions se reflétait sur cette masse comme les étranges éclairs d'un orage interminable.

Je ne savais pas me battre, pas parce que je n'avais pas de prédilection en la matière – les gênes d'azra et ma colère d'humaine auraient pu nourrir mon adresse. Je ne savais pas me battre, car je ne voulais pas me battre.

Les deux perrestres mutèrent : l'un en lion énorme et l'autre en aigle surdimensionné. Ils fondirent sur moi. Je sautai pour esquiver leur attaque, je n'avais appris que les parades. Même si j'évitai à merveille les crocs du lion, les serres de l'aigle parvenaient toujours à m'atteindre et s'enfoncèrent finalement dans un de mes bras.

Je hurlai et le lion en profita pour ouvrir une gueule béante, prêt à m'avalier toute entière. Mais une détonation retentit si proche de nous qu'elle nous projeta tous les trois en arrière, fracassant nos corps contre une masse rocheuse près de l'entrée des bois.

Je fus sonnée un moment, flottant dans un autre monde. Une poignée de minutes durent s'écouler avant que je reprenne tout à fait conscience car, lorsque j'ouvris à nouveau les yeux, la ville était en feu, des ennemis couraient tout autour de moi en soulevant des charges Erodia qu'ils emmenaient vers le champ de bataille et vers la cité. Je me levai et constatai que j'étais couverte de mon propre sang. Mes cheveux en étaient imprégnés et je devinais que ma boîte crânienne avait dû s'ouvrir, provoquant mon inconscience le temps qu'elle se répare.

Je n'avais pas une minute à perdre. Mes ennemis m'avaient momentanément perdue et l'horreur de la guerre, mon pire cauchemar, emplissait tout mon champ de vision. Je devais retrouver Manoa. Parce qu'on devait *mourir ensemble* !

Mourir ensemble ! me répétais-je.

Tandis que je filais entre décombres et combats, un perrestre m'attrapa et me projeta si brutalement sur une couche de gravats que je faillis perdre encore connaissance. Une main tendue apparut alors soudainement devant moi que j'attrapai par réflexe.

— Abby ! murmurai-je surprise en reconnaissant mon amie vêtue comme une guerrière ses cheveux à moitié tressés en bataille.

Elle me sourit tandis que les illuminations des explosions continuaient de se refléter sur un ciel rempli des combats de perrestres. Je me relevai grâce à elle et la pris dans mes bras, la serrant si fort que j'eus peur de la briser mais elle était sous Imative C.

— Tu es revenue, lui murmurai-je.

— Oui, ma sœur, l'entendis-je dire dans mon oreille.

Au-dessus de son épaule j'aperçus soudainement Ana et Menotti également en train de se battre.

— Vous êtes tous revenus pour mourir, réalisai-je d'une voix beaucoup moins soulagée.

Puis, je vis Allan, Katrina et Fay combattre non loin, en proie aux vives attaques des hybrides, azras et perrestres ennemis. Tous échevelés, rouges, couverts de blessures... Mes amis allaient mourir pour cette guerre sans but...

Abby me saisit par les épaules et me regarda avec intensité et certitude. Elle me rappelait tellement ma grand-mère, tout à coup. Elle me ramenait à mes racines d'humaine, à cette réalité si intense parce que si éphémère d'humaine... Elle me ramenait à l'époque où mon groupe avait été attaqué et que ma faiblesse m'avait empêchée de me défendre, de les défendre !

Une fois encore, je risquais de voir tous les miens mourir, ma deuxième famille se faire détruire !

Mais Abby me ramena sur terre, elle avait aussi sa propre conviction, sa propre personnalité, il y avait même dans ses yeux une assurance que je ne lui connaissais pas.

— On est revenu pour *défendre notre famille* ! m'assura-t-elle.

— Attention ! hurla Allan tandis que le perrestre sous forme d'aigle à qui Andrew avait ordonné ma mort un peu plus tôt fonçait sur nous.

Abby voulut se projeter devant moi pour me protéger.

— Non ! hurlai-je parce que c'était mon combat.

Je pris appui sur un rocher et m'élançai dans les airs. Mes sens d'azra avaient parfaitement calculé la distance de l'ennemi et pris en compte son mouvement, je tombai sur son dos et m'agrippai à ses plumes pour trouver mon équilibre, le coinçant entre mes jambes. Le rapace énorme se tortilla pour me faire céder et, à mon plus grand soulagement, abandonna Abby. Cependant, plus il se débattait pour me faire lâcher-prise, plus il s'élevait dans les airs. Tandis que j'étais occupée à garder mon emprise sur lui, je voyais le sol s'éloigner et la cité meurtrie, brûlée, assiégée, prise au piège, s'étendre sous mes yeux. Je reconnaissais les boîtes des explosifs Erodia qui avaient été décimées sur tout le champ de bataille et même dans toute la ville tandis que des ennemis en apportaient encore dans le but de faire

s'effondrer le château.

Lorsque mes yeux s'attardèrent sur le camp adverse, je remarquai qu'il restait encore une montagne de ces explosifs. Terrorisée, je compris que c'était à la fois notre fin et notre seule option. Je devais me sortir de ce corps à corps pour m'atteler à notre plan. Mais comment ? Contrairement à ce que disait Andrew, je n'allais pas devenir une guerrière sanguinaire !

J'avais d'autres capacités. Je me souvins soudainement de la mère de Manoa que j'avais manipulée psychiquement sans même m'en rendre compte. Aussi, motivée par le seul désir de sauver les êtres aimés, je me jetai dans l'esprit du perrestre. Il n'était que rage et colère et je perçus dans sa tête des siècles de vie sauvage sous forme animale, des siècles d'animosité à ronger son frein contre les azras et ces siècles servaient à sa rage.

Or plus loin, bien plus loin, il y avait une merveilleuse cité, un endroit superbe, une ville immense aux toitures et aux murs parme, traversée par plusieurs bras d'eau où perrestres et humains vivaient en paix...

Ereboz... Cette cité dont m'avait parlé Penina un jour. Elle était immense, sûre et prospère. Et lui, ce perrestre, y avait mené une vie merveilleuse. Je puisai dans ses souvenirs les plus précis, les plus précieux, dans les regards de ses enfants, dans leurs sourires, dans leur amour pour chercher le meilleur de son cœur et l'apaiser.

Soudain, le perrestre cessa de se débattre, ses ailes s'alignèrent doucement, ses serres se décrispèrent et lentement, il se mit à planer au-dessus de la cité... sous mes ordres. Son esprit était loin. Dans les brumes de ses merveilleux souvenirs. Dans la paix douce et sereine d'une autre vie qu'il n'avait jamais voulu quitter. Je me sentais presque moi aussi nourrie par la plénitude de son passé qui me rappelait tout l'amour de ma propre vie. Toutes les merveilleuses choses que j'avais vécues ici, à Eléor. Et, malgré ma ville en feu et mes proches au combat, l'espoir revint en moi. Je fis voler longuement ma monture, cherchant Manoa, m'assurant au passage qu'aucun des miens n'était isolé ou trop en péril. Tous combattaient groupés et leur vie ne semblait pas immédiatement compromise. Du temps, j'avais un peu de temps...

Soudain, j'aperçus mon mari au sommet d'une tour à moitié effondrée. Je me posai doucement avec mon perrestre juste sur les gravats à côté de lui. Après avoir mis K.O l'hybride qu'il combattait, Manoa se tourna vers moi, à la fois éberlué et soulagé de me retrouver.

Je descendis de ma monture en gardant une main entre ses plumes pour garder le contrôle tandis que mon mari m'enveloppait dans ses bras dans un sursaut d'amour instinctif.

— J'ai cru qu'Andrew t'avait tuée, murmura-t-il. Je me sentais prêt à massacrer chaque membre de son armée jusqu'à le retrouver, lui...

Il me lâcha, me regarda, puis posa les yeux sur le perrestre docile à mes côtés.

— Comment... tu...

— Il faut qu'on parte, c'est le moment pour notre plan ! lui répondis-je aussitôt afin de ne pas perdre davantage de temps.

Manoa grimpa sur le dos du perrestre à mes côtés. Je n'étais pas très fière de prendre le contrôle de cette créature mais c'était bien meilleur à mes yeux que de le tuer.

La bataille rendit notre vol aussi discret qu'espéré. Nous nous posâmes en plein centre de la base adverse. Là où très peu d'ennemis se trouvaient encore. Je libérai le perrestre en lui glissant à l'oreille de voler le plus loin possible. Je savais que mon contrôle sur lui ne demeurerait que quelques minutes après avoir cessé de le toucher, mais nous ne comptons pas mettre davantage de temps. Nous étions sur nos gardes, marchant entre les tentes sans bruit. Ici, la nuit avait tout enveloppé tandis qu'Eléor était illuminée par la guerre qui le détruisait.

— Utilise l'Écoute et essaye de trouver le centre de commandement, me demanda Manoa.

J'assentis d'un signe de tête en gardant ma main serrée dans la sienne. Je perçus des lieux de stockages et de vivres puis enfin un endroit rempli d'électromagnétisme où deux perrestres se trouvaient.

J'informai Manoa de la situation.

— Très bien, on en prend un chacun, proposa-t-il à voix basse tandis que nous nous approchions de l'endroit en question.

Manoa avala une nouvelle gorgée d'Imative C puis nos regards se croisèrent et je n'y trouvai qu'amour et détermination.

Nous pénétrâmes dans la tente, les deux perrestres sous forme humaine se ruèrent vers nous. Manoa en combattit un.

L'autre perrestre m'attaqua immédiatement. Tout en esquivant ses gestes, je parvins à attraper sa main. Aussitôt, vive comme l'éclair je fus dans ses pensées, repoussant toujours ses agressions, je puisai ce qui résidait au plus profond de son cœur et l'apaisai totalement. Les perrestres sous forme humaine étant moins puissants, Manoa, gonflé à bloc par sa forte dose d'Imative C, n'eût aucun mal à mettre hors d'état de nuire son adversaire. Il se tourna ensuite vers moi et assomma celui que je tenais toujours par la main.

— Je n'avais pas fini ! fis-je choquée en veillant toutefois à ne pas hausser le ton. Tu aurais pu me laisser une minute !

— On n'a pas le temps pour les berceuses. Viens !

Il se rua vers le fond de la tente. Protégée par une deuxième tenture, se trouvait une petite base électronique pleine d'écrans. En plus des

plans en trois dimensions d'Eléor, il y avait ceux du continent entier. Toutes ces villes et tous ces mondes qu'Andrew convoitait, me fascinèrent et me pétrifièrent à la fois. Manoa avait sorti le TS qu'avait bricolé Zefryam pour tenter de prendre le contrôle de ces instruments.

— Il va me falloir un moment, murmura-t-il inquiet.

J'entendis soudainement un bruit derrière la tenture.

— Je protège tes arrières, l'informai-je. Ne t'arrête sous aucun prétexte, on doit réussir !

Il assentit d'un signe de tête et je me ruai de l'autre côté du rideau. Je tombai alors nez à nez avec une personne qui me laissa sans voix.

Mon être entier se paralysa et je fus projetée hors du temps, comme si tout, Manoa, la guerre, ma fille et même le reste de mon existence actuelle, avaient disparu l'espace d'un instant. Comme si j'étais à nouveau Lisor, la jeune humaine faible qui boitait et se réfugiait dans une tente lors de sa vie de cavale.

La personne qui se tenait devant moi semblait figée, elle aussi. Son visage blanc et dur, ses lèvres charnues et fermées en une sorte de grimace et son regard bleu, où d'infinies ténèbres résidaient, ne m'étaient pas familiers. Et pourtant, l'ensemble, y compris ses longs cheveux blonds, formaient un tout que je connaissais pratiquement mieux que personne. Un tout que j'avais vu changer et grandir, passer de l'enfance à l'âge adulte. Mon amie. C'était elle. Ma meilleure amie.

— Emmy ! dis-je complètement ahurie.

Elle me jaugea. Il n'y avait aucun sourire sur son visage sublimé par l'évidente mutation en perrestre qu'elle avait vécue. Aucune douceur dans ce regard qui me réfrigérait depuis quelques secondes. Mais son expression, qui s'était légèrement modifiée lorsque j'avais prononcé son prénom avec une voix éraillée, avec la douceur et la douleur d'autrefois, de Lisor, l'humaine, me donna de l'espoir.

Emmy sembla se décriper, bouger et je m'attendis presque à la recevoir dans mes bras qui l'avaient rêvée mille fois. Ma sœur. Toute la joie de mon cœur. Elle m'avait manqué d'une manière indescriptible et son deuil avait été le plus douloureux de tous. Mais le mouvement qu'elle venait d'amorcer n'était pas l'explosion de nos retrouvailles. En fait, son poing arriva littéralement dans ma face. Je fus secouée par le coup dont je ne m'étais même pas protégée. Secouée par l'ébahissement. Secouée par une douleur sans âge.

— Emmy ! répétais-je. Emmy c'est moi !

Mais elle continua à me frapper. Et, de masque froid sans âme, son visage se transforma en expression colérique, suintant la haine. Je me mis à esquiver ses coups, essayant de m'en défendre mollement, ne sentant même pas la douleur car je n'arrivais pas à comprendre ce qui se déroulait.

— Emmy ! Emmy c'est moi, Lisor !

Seulement, elle continuait de me frapper, continuait de s'acharner sur moi.

Alors, dans l'avalanche que j'affrontai, je finis par la saisir par le col de son vêtement, de l'élever avec toutes mes forces d'azras et de lui hurler au visage :

— EMMY !

Elle se calma, m'accorda alors un regard profondément chargé de dégoût.

— *Tu n'es pas Lisor*, murmura-t-elle d'une voix étrange.

Je le lâchai, comme si soudain, ce contact m'avait brûlée. Elle me toisa.

— Mon amie, Lisor, était humaine, continua-t-elle avec rage. Elle est morte. Tout comme l'amour de ma vie, Bastien, qui s'est effondré sous les tirs des hybrides et dont le corps m'a protégée.

Anéantie par ses confidences terribles. Je me reculai, me retins à une table. Je revis comme si c'était hier cette scène où je les avais vus tous s'effondrer dans la clairière, cette scène qui me déchirait.

— J'étais blessée, tous les gens que j'aimais étaient morts, répéta-t-elle avec une hargne plus terrible que les coups qu'elle m'avait donnés. J'ai fait semblant d'être morte, moi aussi. D'ailleurs, j'ai cru que je l'étais. Je le voulais, je me laissais mourir. Mais j'ai continué à vivre. Vivre jusqu'à ce qu'il ne soit plus possible de supporter le cadavre de l'homme que j'aimais. Je l'ai repoussé et j'ai rampé, longuement, très longuement jusqu'à une rivière. J'ai bu l'eau qui m'a maintenue en vie et je me suis haï de la boire... Ensuite, je me suis laissée partir mais là encore, je n'ai fait que dormir et, à mon réveil, j'ai fui... J'ai rampé, marché... continué aussi loin que je pouvais...

Elle s'était approchée de moi, ses yeux n'étaient que haine et je pleurais en réalisant l'horreur qu'elle avait vécue.

— Emmy, murmurai-je comme pour la supplier d'arrêter de m'agresser de cette manière si tranchante, par ces mots si terribles... Emmy...

— Je voulais mourir ! Je voulais tellement mourir parce que mon grand amour et ma meilleure amie étaient morts... ! s'enflamma-t-elle encore. Sans eux, toute la lumière du monde s'était éteinte, grimaça-t-elle. Mais je ne mourais pas. Je survivais dans la forêt comme une sorte d'être sauvage sans âme avec juste assez de force pour manger, dormir, boire et courir.

Elle ne me regardait plus, ses pensées étaient fixées sur ces souvenirs atroces.

— Je ne sais pas au bout de combien de temps, mais ils m'ont trouvée, finit-elle par dire avec un sourire terrifiant. Les perrestres m'ont trouvée et ils m'ont promis qu'en devenant comme eux, je

pourrais me venger.

Son sourire sadique s'intensifia quand elle le posa sur moi.

— Et ce moment tant attendu est arrivé, dit-elle. Je peux vous tuer. Vous les azras. Et quand on en aura fini de cette guerre, on tuera les azras qui sont alliés avec nous. Tous, jusqu'au dernier, ainsi que leurs saletés d'hybrides.

Elle semblait folle. Mon amie. Je voyais encore nos fous rires étant enfants. Nos espoirs. Nos mains nouées sur des promesses. Je n'avais jamais su faire mon deuil car elle vivait toujours ! Du moins, avait-elle survécu un moment... jusqu'à ce que cette perrestre remplie de haine remplace la douce jeune femme bienveillante que j'avais connue. Alors, j'attrapai ses mains et la suppliai, avide de la retrouver, désespérée, moi aussi :

— Emmy, je ne suis pas morte ! fis-je. Ethiel m'a sauvée... et ensuite... l'Imative A... ma grand-mère...

Je m'arrêtai, saisissant qu'il y aurait trop à dire et me contentai de la regarder avec toute la justesse de mon amour.

— Emmy, j'ai survécu et je suis là, moi, ton amie d'enfance !

Elle sembla légèrement gagnée par la force de mon affection, par la puissance de nos souvenirs communs auxquels je pensais. Puis, soudain, elle battit des paupières et me repoussa si brutalement que je volai à travers la tente.

— Tu essaies de me manipuler, saleté d'azra !

C'était bien le problème, mon don était si puissant qu'il me dépassait et que j'en usais sans en prendre conscience !

— Lisor a peut-être survécu un moment, fit-elle avec dégoût. Seulement, ensuite, elle est devenue cette *chose* ! Tu n'es plus humaine, tu n'es plus mon amie !

— Mais si ! lui assurai-je stupidement. Je suis toujours moi !

— Lisor n'aurait jamais fait ça ! Elle ne se serait jamais transformée en l'un de ces monstres qui ont fait la peau à toute sa famille ! Jamais !

— Je l'ai fait pour protéger les gens que j'aimais, dis-je bêtement, en me rappelant que je voulais détourner le perrestre de Fay lorsque je m'étais injectée la formule AZ.

Le dégoût d'Emmy sur son beau visage idéal et haineux ne fit que croître.

— Des gens que tu aimais ? Des hybrides tu veux dire ? J'ai honte de ce que tu es devenue... Pour moi, Lisor est morte innocente.

Elle fit mine de se retourner, de partir. Je la suivis. Mortifiée.

— Emmy, je t'en supplie ! m'exclamai-je en agrippant son bras.

Elle se retourna, m'attrapa, me repoussa et fondit sur moi pour me frapper.

— Tu étais morte ! Je t'ai pleurée tout ce temps ! Tu m'as

abandonnée ! hurla-t-elle comme possédée.

— Pardonne-moi, pardonne-moi, pleurai-je tandis que je sentais le goût du sang dans ma bouche sous les rafales de coups qu'elle me donnait et dont je ne savais plus me protéger. Pardonne-moi... Pardonne-moi de t'avoir laissée... Emmy... !

J'étais sincère, écrasée par mes remords de n'avoir pas été là. De ne pas avoir écouté mon cœur qui jamais n'avait voulu l'enterrer.

Soudain, j'entendis un énorme bruit mat. Et Emmy s'effondra sur moi. Manoa, qui se tenait debout derrière elle, avait littéralement écrasée une table sur la tête de celle qui avait été ma meilleure amie.

— Qu'est-ce que tu as fait ?! m'exclamai-je d'une voix étrange car ma lèvre était entamée et sûrement mon visage complètement tuméfié.

Mais déjà, mon corps guérissait, je le sentais.

— Tu l'as tuée, fis-je mortifiée en me penchant sur Emmy. Tu l'as tuée !

— Faut pas rêver ! s'exclama Manoa. Allez viens !

— Oh non, Emmy..., dis-je en la secouant doucement et en cherchant un pouls.

— Cette perrestre était en train de te démolir et tu ne te défendais même pas ! me lança mon mari, choqué.

Le cœur d'Emmy battait toujours. Elle était une perrestre donc par nature très solide. Et d'ailleurs, elle n'allait pas tarder à récupérer, ce n'était qu'une question de minute.

— C'est Emmy, ma meilleure amie ! murmurai-je à Manoa, à la fois désespérée et soulagée.

— Quoi ? T'es sérieuse ! s'étonna-t-il.

— Oui, celle que je croyais morte... que j'aimais tant. Celle que je voulais tellement que tu rencontres...

— Hum, enchanté Emmy..., dit-il au corps inanimé de la jeune femme. Maintenant, on doit y aller, Lisor. On a une mission. Et, sans vouloir faire de jeu de mot, ton amie n'a pas l'air d'être de très bon poil !

Je pris la main que Manoa me tendit pour me relever. Tout en m'éloignant à contrecœur, je regardai la belle inconsciente. Ainsi endormie, malgré sa beauté supérieure et son corps plus racé que jamais, je pouvais presque retrouver la douceur d'antan de mon Emmy.

— J'espère que tu me pardonneras un jour, Emmy, lui murmurai-je. Je t'aime.

De l'autre côté de la tente, Manoa me montra les écrans.

— J'ai réussi à régler l'intensité des explosifs, expliqua-t-il. C'était un boulot difficile mais ils ne devraient pas être mortels même pour un hybride. Les explosifs sont dispatchés dans tous Eléor et sur le

champ de bataille. Ce qui devrait faire tomber des membres des deux camps... J'ai envoyé un message à Zefryam. Il va mettre au courant toutes les cohortes et ceux qui auront échappé à l'explosion se chargeront de protéger les autres.

— Très bien, dis-je.

— Quand j'appuierai sur ce bouton, la déflagration partira.

Il souleva la tenture qui menait vers l'extérieur et nous regardâmes les combats qui faisaient toujours rage à travers ce décor de chaos. Notre ville était à moitié détruite. Les murailles autour du château commençaient à brûler. Mes doigts serrèrent automatiquement ceux de Manoa tandis que je priais pour que nos amis soient encore vivants et que notre plan leur offre l'avantage.

— C'est risqué ? demandai-je.

— Si l'ennemi trouve nos corps avant nos alliés, nous serons totalement vulnérables et ils pourront nous tuer...

Je secouai la tête et plongeai mes yeux dans ceux de mon mari.

— Ça n'a pas d'importance, lui souris-je, parce qu'on est ensemble.

— Ensemble, me répondit-il tandis que ses yeux débordaient d'amour et de tristesse.

J'enveloppai sa main qui portait le TS pirate entre mes doigts. J'entendais déjà Emmy qui reprenait conscience dans la tente à quelques mètres de nous. Et je perçus, au loin, un perrestre voler droit sur nous. Ce fameux perrestre dont j'avais pris le contrôle et qui empoignait sa vengeance. Alors, je souris à mon mari, il me sourit à son tour et caressa mon visage.

— Juste toi et moi, murmura-t-il.

Il appuya ses lèvres sur les miennes et son doigt sur le détonateur.

Je vis de la lumière à travers mes paupières closes, une onde qui embrasait le décor et qui se dirigeait vers nous. Nous étions entourés de dispositifs Erodia, l'explosion serait plus forte ici, mais atténuée par les réglages de mon mari.

Manoa me serrait dans ses bras puissamment et je le serrais tout autant, respirant son odeur et quand la lumière puis l'ombre engouffra ma vue, mes sens et mon cœur, je sus qu'il était là.

Toujours.

Chapitre 19

Un mois plus tôt
Institut Gianello
Abby

Lisor est juste en face de moi. Elle ressemble à un ange avec sa peau claire, ses yeux remplis d'étoiles et cette chevelure somptueuse brune dont les boucles recouvrent tout son buste. Je comprends pourquoi tout le monde l'admire. Pourquoi les gens l'aiment comme ils l'aiment. Et je sais que c'est fou de vouloir m'éloigner d'elle. Pourtant, je viens de lui annoncer que je vais partir. Et malgré sa douleur, malgré tout ce qu'elle a fait pour moi, elle parvient à prononcer cette phrase qui me libère :

— Tu es libre Abby et je veux juste que tu sois heureuse.

Je la serre contre moi. Cette femme, cette reine, cette sœur, est sûrement l'une des meilleures personnes de ce monde. Cela me déchire.

— Je t'attendrai, ajoute Lisor dans mon oreille. Je t'attendrai aussi longtemps qu'il faudra.

Sublime et généreuse. La quitter me fait très mal. Seulement *je dois partir*. C'est devenu une nécessité au fil des jours contre laquelle je n'arrive plus à lutter.

Je dois partir.

Lorsque je me regarde dans le miroir, ce n'est pas moi que je vois. Ces traits sont ceux d'une autre. J'ai beau me rappeler que je suis maîtresse de ma vie, je sens que rien ne m'appartient. Ni ces yeux d'un marron doux étincelant, ni ces lèvres pulpeuses, ni cette longue chevelure dorée et bouclée. Je me sens comme la copie inadaptée d'un être dont la vie est révolue, dont l'histoire est déjà terminée.

Oui, je dois partir, parce qu'ailleurs, je recommencerais à zéro. J'embrasse la joue de Lisor et je pars, je file vers la cour de l'Institut Gianello.

Lisor a eu la force et la générosité de me donner sa bénédiction. Mais pas Zefryam. Il a mal. Seulement, encore une fois, il n'a pas su réagir. Comme s'il pensait que le destin terrible devait lui imposer ces souffrances, comme s'il les attendait, comme s'il était persuadé que c'est tout ce qu'il mérite...

Je réalise soudain qu'il m'a suivie. Il m'attrape doucement par le

bras et me force à regarder son visage que j'adore plus que tout au monde, il me force à rentrer dans son champ d'attraction qui m'aimante sans que je sois capable de me l'expliquer. Je lui fais face, doucement, il parle comme il ne m'a jamais parlé :

— Je sais que tu souffres, que tu es persuadée de ne pas être à ta place mais à celle d'une autre. Je sais que tu penses que mon affection est réservée à cette autre. Mais Abby, il faut que tu saches que tu existes pour moi à part entière depuis près de 20 ans. J'ai depuis longtemps compris que tu n'étais pas Adylie. Adylie a choisi de partir, elle a choisi une autre vie et cette vie s'est terminée. Toi, Abby, tu es simplement une belle âme prisonnière de mon histoire, malgré toi. Tu me connais mieux que personne, tu partages le même deuil que moi, car toi aussi, tu as perdu Adylie. Et c'est pour ces raisons que je répugnais à te réveiller, j'avais trop peur que tu aies ces émotions à supporter... Je ne voulais pas t'imposer ce cauchemar.

Il se tait un moment, baissant son regard terriblement intimidant et je me sens défaillir. Zefryam tout proche de moi provoque une sorte de tsunami dans mon corps et dans mon âme.

— Abby, tu as peut-être ses yeux, reprend-il en me couvant de son regard bleu sombre. Tu as son sourire, tu as son visage et peut-être que j'aime ton apparence à cause d'elle. Mais c'est l'innocente au cœur pur qui m'a aidé à tenir des décennies que j'aime. C'est pour toi, Abby, l'hybride autour de qui tourne ma vie, que je suis là, maintenant, et ce sont tes mains que je tiens... Et ton cœur que je veux.

Je suis secouée. Le Zefryam de mon souvenir se mêle à celui qui me regarde et qui promet d'aimer celle que je suis, là, maintenant. La toute petite hybride qui joue la comédie depuis des semaines mais qui n'est personne. Juste une créature réveillée au milieu des bois et terrorisée de n'être personne. Voit-il ce vide qui m'inonde ? Sait-il seulement qu'il s'adresse à une page blanche qui fait semblant ? Qui joue l'hybride mystérieuse, parente de la belle Lisor, mais qui n'est personne ? Devine-il que, quand la nuit tombe et que les regards me quittent, recroquevillée dans mon lit, je sens le vide, l'horrible vide me dévorer ? Ou peut-il imaginer que je sens la présence de Jaden à chaque fois que je me réveille pour me rappeler qu'il est mort et qu'il n'a jamais été dans ma vie ? Peut-il seulement comprendre que la seule chose dont je rêve, ce sont ses bras, à lui, Zefryam, mais qu'il me terrorise... Parce qu'il n'est pas à moi, parce que ce n'est pas mon histoire, parce que je le vole presque à une autre qui est morte...

J'ai mal d'exister mais devant l'amour et le regard suppliant de Zefryam, j'ai envie que la page blanche s'écrive. J'ai envie d'y faire courir les mots de notre histoire, notre toute nouvelle histoire, j'ai envie que ce soit mon cœur qui batte, mon corps qui palpète, mon souvenir qui se tisse et pas celui d'Adylie.

Alors je pense très fort « *Dégage Adylie* »

Et je m'approche de Zefryam, j'entoure son cou de mes mains et l'embrasse, moi, Abby !

Juste Abby.

C'est fou comme tout devient réel. Ce sont mes mains qui le touchent. Ce sont mes lèvres. Tout tourne autour de nous. J'éprouve l'ivresse de me sentir vivante et aimée. Je voudrais que ce baiser ne cesse pas, je voudrais ne jamais me décoller de lui...

Et je réalise que c'est exactement ce qu'Adylie voulait, ce qu'elle ressentait. Elle est toujours en moi. Elle pense à travers moi. Toutes ces sensations que j'éprouve, de délivrance, d'amour, d'explosions, ce sont celles qu'elle éprouvait dans le dernier souvenir que l'on m'a inculqué d'elle.

Elle m'empoisonne. Elle est là. Entre lui et moi. Elle crée un mur, une barrière infranchissable que je ne parviens pas à comprendre et encore moins à contourner. Zefryam prétend me connaître depuis deux décennies, mais moi, je ne me connais pas. Adylie me possède totalement. Son histoire trop vivace, trop terrible, si déchirante, ses peines, son passé, ses deuils me remplissent et ne laissent aucune place pour moi, celle que je suis vraiment, Abby, l'hybride, née dans la forêt, à qui Lisor, la reine d'Eléor, s'est liée telle une sœur.

Alors je fais cesser notre baiser, mais je reste encore collée à Zefryam, parce que la douleur de me défaire de son étreinte me glace et me déchire.

Je murmure sans le regarder, baissant mes yeux sur mes mains que j'ai remontées contre son torse comme pour matérialiser cette barrière qui nous sépare :

— Merci, Zefryam...

J'ajoute à contrecœur l'horreur que je viens de réaliser :

— Mais je dois partir, je suis sûrement bien plus Adylie que je ne le voudrais...

Et je m'arrache à lui, je marche alors, droit devant moi, ne prêtant pas attention aux larmes qui remplissent mes yeux et voilent ma vue.

Il y a des chutes d'eau tout autour de nous. Un décor vaste, innommable de beauté, verdoyant, riche, cruellement superbe. J'adore ce lieu. J'ai relevé mes cheveux, les ai tressés en demi-queue, je porte une tenue d'hybride sauvage, que j'ai confectionnée moi-même avec les conseils de mes nouveaux amis. Nous sommes en pleine nature. Nous rions, mangeons ce que nous trouvons, nous entraînons aussi à nous défendre. Le long bâton qui est posé à côté de moi est mon arme. En à peine un mois à leurs côtés, je me sens leur alliée de toujours.

Le bruit des cascades est une berceuse délicieuse, je m'allonge dans l'herbe et me sens moi-même. Nous n'avons fait que voyager. Découvert des cités, traversé des paysages sublimes. Et je me sens libre. Je vois ce monde dont Adylie rêvait et qu'avec ses jambes d'humaines, elle n'a sûrement jamais pu parcourir comme je le fais. Je vois cette vie dont je rêvais. Ma vie.

Je suis en paix. Je me fabrique de nouvelles racines.

— Tu as entendu ça ? me dit Liam qui vient de préparer un feu en vue de la nuit approchant.

— Entendu quoi ? dis-je en me redressant, attrapant mon bâton, sur la défensive.

Il sourit, amusé.

— Pas un danger... Une nouvelle, ajoute-il.

J'aime bien Liam. Il a une barbe de trois jours, broussailleuse, qui lui donne un côté indompté, malgré son visage d'une grande harmonie. Sa petite amie semble ne jamais se coiffer. Ils sont sauvages. Ils ne suivent aucune règle. Ils ne sont pas impeccables comme le parfait Zefryam ou doux et attentionnés comme la parfaite Lisor. Ils sont parfois inconséquents, agissent sans réfléchir, se laissent porter par la vie et m'ont appris à courir jusqu'à ce mes jambes n'en puissent plus, à crier jusqu'à ce que ma voix se tarisse. Ils sont libres.

Je lui demande :

— Quelle nouvelle ?

— Eléor va être attaquée dans quelques jours, me répond Liam.

La quiétude me quitte brutalement.

— Quoi ? Tu es sérieux ?

— C'est la vérité, confirme Elios, assis à côté du feu.

— Par qui ?

Ils me parlent du roi de Méréa, des villes du cercle, des perrestres et de la prime pour qui livrera Lisor vivante...

— Tu ne serais pas de sa famille, toi, à Lisor ? me fait remarquer Mia, la petite amie de Liam.

Je ne dis rien, je suis trop hébétée par ce que je viens d'apprendre.

— Avec une telle somme, on pourrait aller où on veut, bâtir notre propre cité même ! enchaîne l'hybride comme si elle était prête à me demander de trahir Lisor.

Je me lève et fais quelques pas. Toute la beauté des paysages qui m'entourent n'est qu'un divertissement. Un moyen de me recréer. Mais mon cœur, mon âme, le meilleur de mon être est auprès des miens, à Eléor. Je pensais avoir quelques années devant moi pour me construire et les retrouver. Pour leur apporter une version d'Abby qui soit réelle, qui soit nouvelle, qui soit elle-même.

Liam s'écarte du groupe et me rejoint.

— Est-ce que ça va ? me demande-t-il.

Je secoue la tête.

— Non, ma famille est en danger.

— Tu as envie d'y retourner ? ajoute-t-il avec inquiétude.

Je regarde les chutes d'eau qui s'échouent autour de nous, les rivières qui serpentent dans cette plaine très verte.

À quoi bon vivre s'ils sont tous morts ? Il ne s'agit plus de Mélia ou de Jaden, des êtres d'un passé qui est le mien sans être le mien. Il s'agit de Lisor qui était-là lorsque j'ai ouvert les yeux pour la première fois. Il s'agit de Zefryam... Rien qu'en pensant à lui, mon cœur se tord. Rien qu'à me souvenir de notre baiser, un souvenir fou et délicieux, mon corps se tend.

Je m'exclame :

— Je dois les aider !

Je le réalise en même temps que je parle. Moi qui me pensais en train de guérir de cette vie, elle m'appelle, car je n'ai qu'elle.

— Si tu y vas, tu vas mourir, me fait remarquer Liam. Leurs ennemis sont trop nombreux.

Je regarde Liam et je hoche la tête.

— Je le sais !

Un sourire émerge sur mon visage et j'ajoute encore :

— Oui, je vais mourir !

Et j'ai envie de rire, tellement je suis hébétée par les sentiments que j'éprouve tout à coup.

— Heu... ça va ? s'étonne Liam.

Je lui assure :

— Je vais très bien !

J'attrape mon bâton et ramasse mes quelques affaires.

— Qu'est-ce qu'elle fait Abby ? demande Elios, ce qui attire l'attention de tout le groupe.

— Elle veut partir à Eléor ! les informe Liam.

— Je lui avais dit de ne pas manger ces champignons toute à l'heure, déclare nonchalamment Mia. Ils rendent cinglés !

Elios m'attrape le bras.

— Je viens avec toi, Abby, fait-il. J'ai trahi Lisor, autrefois... je veux me racheter.

Je lui souris.

— Génial, car toute seule, je craignais de ne jamais retrouver le chemin.

Il m'adresse un sourire également et après de brefs au revoir au groupe, nous partons.

Nous savons que nous allons mourir mais je me sens bien, mon esprit bouillonne et la paix que j'éprouvais toute à l'heure me semble factice comparée à celle que je ressens maintenant. Il y a juste une terreur en moi : celle de ne pas arriver à temps. Mais pour le moment,

je suis tellement fière de ma décision que je n'écoute pas ma peur.

— Vous êtes sûrs de vous ? nous demande Liam qui nous a rejoints, très inquiet.

— Oui.

— Pourquoi est-ce que j'ai l'impression que ça te rend si heureuse ? ajoute-t-il à mon intention.

— Parce que je sais enfin où est ma famille, lui dis-je. Je sais ce que je veux et je sais qui je suis.

Il y a un milliard d'explosions autour de moi, elles illuminent le ciel d'une manière aussi belle que terrible. Eléor est en flamme. Et j'ai faillis mourir une bonne cinquantaine de fois. Pourtant, je suis toujours-là. J'ai cet instinct puissant et décidé d'Adylie qui me rend forte même quand je suis vulnérable. Sauf que je ne suis pas elle. Je suis sa sœur d'un autre temps. Sa jumelle qui se bat pour tous les combats qu'elle n'a pas pu mener. Qui se bat pour l'homme qu'elle a aimé. Et que j'aime...

Mon bâton est un prolongement de ma personne et l'Imative C me rend plus puissante que jamais. Nous avons pu mettre la main sur quelques bouteilles avec Elios, lors de notre arrivée. Les combats avaient presque commencé et il s'en est fallu de peu pour que nous arrivions trop tard. Mais nous sommes-là, prêts à mourir pour prouver qui nous sommes. Prêts à mourir pour, paradoxalement, enfin exister.

Je n'ai pas vu Zefryam dans toute cette confusion. Le retrouver, c'était pourtant mon vœu. Probablement que ça n'arrivera pas. Peu importe, je suis là, et nous nous battons pour les mêmes raisons.

Soudain, une explosion ramène une azra vers moi. Je reconnais Lisor avec joie et terreur. Cela me brise de savoir qu'elle est là, en danger, condamnée tout comme nous le sommes tous. Mais je suis fière d'être revenue et d'avoir l'honneur de mourir à ses côtés. Je me penche et l'aide à se relever. Ses vêtements sont un peu déchirés, salis et pourtant, elle est sublime. Ses yeux étincellent comme jamais et une sorte de pellicule argentée brille sur ses tempes et dans ses cheveux. Je réalise que c'est le sang des azras. Elle a dû sacrément morfler. Elle m'a tellement manqué. Je suis si heureuse de la voir que nous nous retrouvons naturellement dans les bras l'une de l'autre.

— Tu es revenue, me dit-elle émue.

Je murmure contre sa tempe :

— Oui, ma sœur.

Mais elle se crispe.

— Vous êtes tous revenus pour mourir, se désole-t-elle terrifiée.

Je la lâche et remarque qu'elle analyse le champ de bataille où elle

voit ses amis se battre. Je la connais assez pour savoir que son cœur profondément humain ne doit pas supporter un tel carnage. Elle n'a pas peur pour sa vie. En fait, elle souffre horriblement à l'idée de tous nous perdre. Pourtant, si elle savait combien cette mort, certes anticipée, donne du sens à mon existence ! Cela prouve combien je ne suis pas Adylie ! Cela montre qui j'ai choisi d'être. Je la prends par les épaules pour l'apaiser, je la regarde avec confiance et je lui dis :

— On est revenu pour *défendre notre famille* !

— Attention ! hurle Allan.

Un énorme aigle tente de nous attaquer. Je m'interpose automatiquement devant Lisor, mais cette dernière, dans un saut époustouflant, se propulse sur l'animal qui perd l'équilibre un moment avant de s'envoler dans les airs en l'emportant avec lui. Je suis mortifiée. Mais je n'ai pas le temps de m'inquiéter pour elle qu'une créature vient m'assiéger. Je me défends à l'aide de mon bâton, acharnée et décidée. J'ai l'impression que mon combat dure une éternité. Jusqu'à ce que je sente mes muscles faiblir, mon corps s'alourdir, mes sens faillir... Mes diverses blessures qui saignent éliminent l'Imative C. Mes forces diminuent. Je suis acculée, entourée par des hybrides ennemis, je ne suis même plus en mesure de donner des coups, je vais mourir... Mon heure est venue. Je ressens la paix d'avoir fait ce qui est juste même si j'aurais voulu le revoir, lui, Zefryam, une dernière fois.

Un coup, dont je n'ai pas su me défendre, me tombe sur le crâne. Malgré les lueurs des explosions, des ténèbres enveloppent mon champ de vision.

Quelqu'un m'attrape. Ces mains, ce geste qui me sauve, me ramènent un peu vers la vie, je m'agrippe à lui et je respire son odeur. Il m'emmène avec lui. Le décor n'est plus qu'une mer de couleurs et de sons terribles. Mais il est là.

Je murmure :

— *Zefryam... ?*

— Oui, reste avec moi Abby, ne perds pas conscience, je t'en supplie !

Je sens ma tête tourner, mais je lutte davantage pour pouvoir profiter de sa présence avant la fin.

Zefryam fait glisser entre mes lèvres une substance qui me rend immédiatement mes forces. Nous sommes en haut d'une des tourelles du château. Bien que ses murailles soient en flamme, les combats ne l'ont pas encore atteint.

Je me relève avec l'aide de Zefryam. Nous avons peu de temps, j'en suis bien consciente. Très peu de temps mais désormais, c'est moi, ce n'est pas Adylie. Je peux le respirer, le toucher, sans sentir cette barrière parce que... j'ai mérité son amour, je l'ai gagné. Je le sais

maintenant.

Il me tient dans ses bras, jugeant mon état avec inquiétude, tandis que moi je ne fais que chercher ses yeux pour y plonger les miens, quand j'y parviens, je sens qu'il est troublé. Je souris et lui dis :

— Je ne suis pas Adylie, j'en suis sûre, maintenant !

Il me sourit, d'un sourire heureux, tandis qu'il touche les boucles blondes de mes cheveux. C'est comme si la guerre n'existait plus, comme si les explosions derrière lui n'étaient que de superbes feux d'artifice.

— J'en suis sûr aussi, dit-il.

Je lui demande :

— Comment ?!

— Parce que tu es revenue !

Il m'embrasse.

Et moi, je l'aime.

Le sol tremble soudainement sous nos pieds. Notre baiser est si puissant que j'imagine que son magnétisme pourrait bien redessiner le monde sous nos corps. Je vois de la lumière, une lumière bleue immense qui pourrait dissoudre mes paupières closes. Je tourne la tête. Le champ de bataille, les murailles, la ville... tout est envahi par une colonie de déflagrations qui ne laissent plus aucune place aux combattants. Comme si la plaine et la ville même d'Eléor s'étaient embrasées d'un feu bleu, d'un feu pur et céleste.

Je suis aussi fascinée que mortifiée pour nos amis mais Zefryam me presse davantage contre lui.

— Ne t'en fais pas, c'est le plan de Lisor et Manoa, ils ont réussi.

Voyant sa confiance et son sourire, son soulagement aussi quand il pose les yeux sur moi malgré les volutes bleues qui montent vers le ciel, les éclairs et les tremblements autour de nous, malgré le monde qui semble s'effondrer, je souris à mon tour.

Puis je ferme les yeux, ignorant si nous n'allons pas être nous aussi avalés par la déflagration.

Tous les corps des combattants se sont effondrés. Toutes les armées des villes du Cercle, de Méréa, des clans de perrestres – certains fauchés en plein vol – sont sur le sol ainsi que tous les défenseurs d'Eléor. Heureusement, de nombreuses cohortes de notre ville, informées du stratagème, se sont mises à l'abri dans le château. De ce fait, ils débarquent soudainement et poursuivent les quelques ennemis qui ont réchappé à l'explosion.

La fumée retombe mollement, laissant la moitié du jour levant peindre la ville meurtrie de ses premiers rayons. Zefryam et moi

descendons de notre tour et nous joignons aux derniers soldats. Les ennemis encore debout sont en nombre bien trop inférieurs et préfèrent fuir. Peu à peu, nous réalisons qu'il n'y a plus personne à combattre ! Alors nous hurlons ! Nous hurlons notre joie et notre victoire. Je ne connais pas la plupart des hybrides, perrestres et azras autour de moi, mais ça n'a pas d'importance. Nous éprouvons exactement la même chose, la même ivresse d'avoir combattu et réussi malgré l'horreur, malgré la peur et la certitude de la mort. Et c'est merveilleux.

Soudain, je découvre le corps de James à mes pieds, abîmé par l'explosion. Et ma joie, mon euphorie même, disparaît immédiatement. Je me penche. Zefryam attrape alors ma main et la guide vers la gorge de l'hybride. Il y appuie mes doigts et là, je sens un faible pouls. Je m'exclame :

— Il est encore en vie !

— Oui, l'explosion a été réglée par Manoa pour ne pas être mortelle, m'assure-t-il avec enthousiasme. James devrait mettre un ou deux jours pour se régénérer. Maintenant, nous allons récupérer les corps de notre peuple et les mettre en sécurité.

— Et ceux de nos ennemis ?

— J'ai ma petite idée, sourit Zefryam.

Julian fait les cent pas dans la salle du trône. On m'a appris qu'il est un des azras du Conseil d'Olyméa. Tout comme Brieg, qui se trouve à ses côtés, très ennuyé par la situation. Ils n'ont pas participé personnellement aux combats. Ils sont vêtus avec beaucoup d'élégance et de prestance ce qui contraste avec Zefryam et moi. Certes, l'azra que j'aime, même sali par la guerre, n'en reste pas moins un modèle de prestance et de dignité. Pour ma part, je ressemble à une vraie sauvageonne avec mes boucles blondes emmêlées, je suis couverte de saletés et de sang et mes vêtements sont élimés par les combats. Et cela me fait plutôt plaisir. Parce que c'est ce que je suis. Un être libre. Un être puissant. Je ne dis pas un mot mais mes yeux crient notre victoire.

Seul Priam se tient à nos côtés. La plupart des membres de la famille fondatrice d'Eléor a été placée dans les chambres et se trouve en régénération. J'ai moi-même entreposé le corps de Lisor. Je suis impatiente de lui raconter tout cela, ou mieux, de lui montrer mes souvenirs comme me l'a suggéré Zefryam.

— Vous n'avez pas d'autres options, si vous voulez récupérer vos armées, vous devez signer, répète Zefryam d'une voix très claire.

Il montre l'immense parchemin recouvert de la fine écriture d'Ana.

Le traité de paix qu'elle a préparé jadis. Zefryam a cependant rajouté quelques petits détails. Par exemple que les villes du Cercle n'auront plus le droit de s'allier à des perrestres ou à qui que ce soit en vue d'une invasion. Eléor doit être reconnue comme une mégalopole pacifique où peuvent trouver refuges toutes les races. Une mégalopole qui symbolise la paix et qui, à ce titre, ne peut plus être attaquée.

Nos ennemis n'ont aucune envie de signer ce traité, mais nous avons récupéré tous les corps de leurs soldats et les avons logés sous bonne garde.

— Nous avons aussi Marion, dit Zefryam en cachant son plaisir. Apparemment, elle était sur le champ de bataille... contrairement à vous.

— Marion ne signerait jamais un tel papier, avoue Julian.

Brieg soupire.

— Elle préférerait mourir, en effet.

Ils se regardent. Semblent négocier juste en s'observant puis Brieg tranche :

— Mais nous ne sommes pas Marion, nous ne pouvons pas sacrifier tout un peuple par orgueil. Nous allons signer.

Julian soupire tandis que son ami attrape le parchemin, il me jauge, puis regarde Zefryam :

— Alors c'est elle que tu choisis pour reine ? suppute-t-il en me désignant. Et toi, tu deviens le nouveau roi d'Eléor, je présume ?

Je croise le regard de Zefryam avec une certaine envie de rire.

— C'est fou comme elle ressemble à Lisor, poursuit Julian en parlant de moi. Mais... c'est une hybride.

Ce dernier commentaire ne sonne pas comme un compliment. Je pensais avoir subi ma dose de racisme dans les souvenirs d'Adylie qui était humaine. Il faut croire que non... Je regarde Julian droit dans les yeux et je lui rétorque avec vigueur :

— Il n'y a pas de reine ou de roi à Eléor, nous sommes justes une famille fondatrice.

— Et nous sommes tous égaux, ajoute Zefryam en saisissant doucement ma main.

Julian hausse les épaules :

— J'en déduis donc que Lisor est toujours en vie et qu'elle reprendra sa place bientôt, fait-il. Vous pourrez lui rappeler que nous avons rendez-vous dans moins d'un siècle, elle et moi ?

J'ouvris les yeux brutalement. Abby, surprise de me voir me redresser, ôta sa main de ma tempe et me sourit.

Nous étions dans la bibliothèque que Zefryam m'avait offerte. Les purs et frêles rayons de l'aube traversaient les fenêtres. J'étais allongée sur un des longs canapés bleus. Je m'étais laissée bercer et réveiller lentement par les souvenirs de mon amie, sans en avoir réellement conscience, mais la réaction du Conseil d'Olyméa m'avait fait l'effet d'un électrochoc, me projetant dans la réalité.

— Ils ont signé un traité de paix ? m'exclamai-je ahurie en m'asseyant.

Abby en rit presque, surprise de me voir si brutalement de retour.

— Oui, murmura-t-elle.

— Alors on a réussi, on est en paix ?

Le sourire qu'Abby m'adressa était renversant de bonheur. Il explosait, remplissait absolument toutes ses joues et montait, rayonnait, faisait étinceler ses yeux.

— Oui, Lisor, affirma-t-elle. Vous avez réussi.

Le soulagement qui me submergea fut si fort que je crus défaillir. La pièce ronde et chaleureuse, aux murs recouverts de livres, me parut être le comble du luxe. Nous n'avions pas perdu la vie, Eléor, notre château, notre monde et surtout... surtout...

— Je vais retrouver Joy ! m'exclamai-je émue.

— Oui, répéta Abby, ravie.

Je fondis dans ses bras, elle me serra contre elle longuement. Puis je me détachai d'elle, j'avais un bon milliard de questions à lui poser. Je commençai par la plus importante :

— Et Manoa ? Où est-il ? Comme va-t-il ?

— Il est encore en régénération dans votre chambre, tu es l'une des premières à t'être réveillée, m'informa-t-elle tranquillement.

— Comment est-ce que tu as fait pour me montrer tes souvenirs alors que j'étais encore inconsciente ?

— Tu as vu beaucoup de choses ? s'enquit-elle avec une grande curiosité.

— À partir de ton départ d'Eléor, me souvins-je.

— Génial, s'enthousiasma-t-elle. Je voulais être à tes côtés quand tu te réveillerais, commença-t-elle à expliquer. Zefryam m'a dit qu'avec tes pouvoirs, je pourrais même tenter de communiquer avec toi pendant ton sommeil. Je t'ai donc proposé de voir mes souvenirs et j'ai posé la main sur ton visage. Une part de ton inconscient a dû m'entendre car cela a fonctionné !

— C'est fou, je ne peux tout de même pas user de mes dons même quand je suis en régénération ! m'exclamai-je un peu dépassée.

— Tu es puissante, m'assura-t-elle. Tout le monde parle du perrestre dont tu as pris le contrôle.

Ainsi, mon exploit assez particulier n'était pas resté secret. Je n'étais pourtant pas très fière d'être en mesure d'annihiler la volonté d'une personne...

— Revenons aux azras du Conseil, éludai-je. Comment avez-vous fait pour qu'ils cèdent aussi facilement ?

— Ils n'avaient pas le choix, répondit Abby rayonnante. Toute leur armée était entre nos mains.

— Mais ça fait des milliers de soldats !

— Les caves, les cachots, la salle de ripaille du château et même une partie des souterrains, énuméra-t-elle. Tous ces endroits ont été mis à contribution et sont gardés par les soldats d'Eléor qui ont échappé à l'explosion.

— Qu'est-ce qu'on aurait fait si Brieg et Julian avaient refusé de signer ? ne pus-je m'empêcher de lui demander.

Elle eût un sourire un peu machiavélique et m'expliqua :

— Zefryam leur a laissé entendre qu'on était en mesure d'effacer la mémoire de tous leurs guerriers et de les récupérer pour Eléor.

— Jamais nous n'aurions fait une chose pareille ! m'exclamai-je. Ce serait leur ôter leur libre arbitre !

— Aucune importance, nos arguments ont fait mouche, assura Abby.

— Et Andrew ? m'inquiétai-je, en devinant qu'il ne serait pas aussi facilement impressionnable.

— D'après les éclaireurs de Priam, m'expliqua-t-elle en fronçant les sourcils, il était à la recherche de Joy pendant les combats. Furetant avec son appareil volant. Seulement, il n'a pas eu le temps de la retrouver et a disparu dès que son armée a été vaincue.

— Il a donc abandonné tous ses soldats, fis-je pas tellement surprise par ce roi vil et opportuniste.

— Certains azras se sont réveillés peu avant toi. Nous leur avons expliqué qu'ils étaient libres de choisir la mégalopole de leur choix, étant donné que leur chef les avait abandonnés. Ils sont partis, honteux et soulagés qu'on les laisse vivre. Je t'aurais montré tout ça, mais tu n'as pas eu la patience de rester dans ma tête, de toute évidence, s'amusa-t-elle.

— Oh Abby, je n'en reviens tellement pas, dis-je émue. Nous avons réussi, Eléor est désormais en sécurité !

Le réaliser me rendait folle. J'eus une sorte de rire mêlé de larmes qu'Abby partagea. Le visage entouré par cette chevelure claire qui était comme une nuée d'or illuminée par le soleil matinal, je la trouvais plus belle et plus éblouissante que jamais. Et pour cause, grâce à ses souvenirs, je savais à quel point elle était comblée.

— Je suis heureuse pour Zefryam et toi, lui dis-je finalement.

— Merci.

— C'est moi qui devrais te remercier, de m'avoir laissée entrer dans ton esprit, connaître tes pensées... C'était un magnifique cadeau, reconnus-je.

— Je sais que tu as vu le passé d'Adylie, me fit-elle avec simplicité. Je voulais que tu voies mon présent. Pour que la boucle soit bouclée.

— C'est merveilleux ce que tu as fait, en revenant te battre à Eléor, lui dis-je en repensant avec admiration à ce que j'avais vu.

Elle baissa la tête, rosissant légèrement.

— Tu es vraiment différente d'Adylie, murmurai-je. Je ne sais pas si j'ai le droit de dire ça, parce qu'elle était une belle personne que j'aimerais toujours mais... je te trouve plus forte et plus douce à la fois.

Abby rit.

— Évidemment, le clone est toujours une version améliorée ! s'amusa-t-elle. Tu verras, le prochain clone sera époustouflant !

J'éclatai de rire et saisis ses mains pour me calmer à son contact.

— Non, toi, tu es époustouflante et tu vas rester, n'est-ce pas ? lui demandai-je.

— Oui, toujours, promit-elle.

Chapitre 20

Eléor était méconnaissable. La ville était à moitié en cendres. Les murailles extérieures, sur lesquelles nous avions tant compté, n'avaient duré qu'une minute. Seul le château demeurait presque intact. De la fumée s'élevait encore des gravats, mais cela n'empêchait pas les habitants de s'afférer avec une certaine gaieté. Je me sentais comme une rescapée inespérée, une survivante, une ressuscitée. C'était presque comme si je n'avais pas le droit d'être là. Comme si j'aurais dû être morte dans cette immense explosion qui nous avait tous soufflés telle une nuée d'insectes. Mais j'étais là. J'étais vivante. Et je découvrais que pendant les 24H que mon corps avait prises pour se réparer, les hybrides, gardiens d'Eléor, n'avaient pas chômé. Outre le soin qu'ils avaient mis à ramener les milliers de corps alliés et ennemis dans ou sous le château, ils veillaient depuis sur leurs comparses, leurs femmes, leurs familles encore en régénération, vérifiant que leurs cœurs battaient toujours.

Car il y avait eu des pertes. Quelques hybrides trop blessés lors de l'explosion pour y survivre ou déjà morts pendant les combats. Ces disparitions se comptaient pour le moment sur les doigts d'une main. Nonobstant, cela était déjà trop à mes yeux. Mon cœur s'en crispait. Comme si, une fois de plus, je ne méritais pas d'être là.

Abby m'apprit qu'Elios l'avait accompagnée pour se racheter de m'avoir trahie autrefois, auprès du Conseil d'Olyméa. Seulement, il était mort lors des combats, assassiné par un azra ennemi. Une douleur surprenante faite de tristesse et de remords m'emplit. Parce qu'on ne l'avait pas autorisé à s'installer à Eléor, Elios s'était imaginé qu'il avait toujours un pardon à mériter. Je souffrais amèrement qu'un être ait pu s'en vouloir de m'avoir fait mal au point d'y laisser la vie. Et en même temps, j'éprouvais un honteux soulagement à l'idée qu'aucun des membres de ma famille proche n'ait été touché. Aaron, Penina, Menotti, James, Fay, Katrina, Allan et Manoa reposaient chacun dans leur chambre où Abby et Zefryam les avaient personnellement déposés. Je résistais à l'envie de veiller sur leur sommeil. Leurs corps étaient encore en mauvais état, je devais leur laisser cette part d'intimité. Ce moment pour retrouver la vie.

Lorsque Penina se réveilla, quelques heures après moi, qu'elle m'eût serré dans les bras, félicitée et que la joie de nos retrouvailles m'eût apaisé le cœur, je réalisai que les perrestres aussi allaient tous

reprendre conscience plus tôt que les hybrides.

Emmy.

Emmy était forcément parmi eux. Son corps retrouvé près des nôtres à Manoa et moi ne serait pas difficilement indentifiable. D'ailleurs, Zefryam s'en souvenait.

Je me hâtai de suivre ses indications mais, dans le cachot désigné, l'emplacement de la perrestre était vide. Un gardien me renseigna sur la direction qu'elle avait prise. Je courus à travers la cité puis gagnai la forêt.

— Emmy ! hurlai-je dans les bois qui répercutèrent mon cri en écho.

Je fus sonnée par la sensation étrange d'avoir crié ce nom une nouvelle fois, comme si je pouvais enfin lui prêter vie, après toutes ces années à me l'être interdit, à avoir tu cette part de moi qui la savait vivante, à avoir muré dans l'horreur de la mort l'affection que j'avais pour elle. Je repris contenance avant d'user de l'Écoute. Elle me permit de tracer les contours de la forêt et de la voir, elle, Emmy, dont la silhouette parfaite se dessinait comme celle d'une nymphe que l'on ne pouvait atteindre. Elle avait entendu mon cri et venait de s'arrêter. Son corps se tourna légèrement dans ma direction, tendu et immobile, alors je criai :

— Emmy, reviens !

Quelques secondes s'écoulèrent où j'espérais que le lien que nous avions eu et que la force des événements avait déchiré pourrait se redessiner. Seulement, Emmy muta en félin et se perdit dans les feuillages.

— Je t'attendrai, murmurai-je en observant la végétation paisible et la rosée se laissait tiédir par la douceur de cette matinée d'été.

Une odeur de cendre et de fumée persistait dans l'air. Mais la délicieuse fragrance des larges sapins reprenait lentement le dessus, en volutes fraîches et sucrées.

Emmy...

Je l'avais tellement aimée, tellement attendue, tellement rêvée. J'avais même imaginé qu'elle me pardonnerait mon amour pour Manoa et son monde. Et j'avais fait erreur sur toute la ligne...

C'était étrange de ne plus être aimée par un des êtres essentiels de mon passé. C'était comme si la personne que j'étais devenue n'était plus approuvée par la personne qui avait tissé l'une de mes racines. Je culpabilisais.

Qui étais-je vraiment aujourd'hui ? Avais-je réellement trahi la Lisor d'autrefois ?

Non, je n'avais trahi personne, bien au contraire. Cette culpabilité, je ne la méritais pas. Je m'étais battue pour la vie. Celle des êtres du passé comme du présent. Pour toutes les vies que j'avais croisées et même pour celles de mes ennemis que je ne voulais pas prendre.

La vie c'était mon combat.

J'avais fait honneur à la Lisor d'autrefois qui avait évolué.

On ne peut pas forcer quelqu'un à la paix. On ne peut pas forcer quelqu'un à nous aimer.

On peut juste l'aimer et, comme Zefryam et un milliard d'êtres avant lui l'avaient appris : aimer, c'est aussi laisser partir.

L'être qu'il aimait lui était revenu. Jamais je ne cesserais d'espérer qu'Emmy me revienne.

Mais si tel n'était pas le cas, j'avais suffisamment d'êtres à aimer et à aider pour me sentir comblée. Et surtout, pas besoin de qui que ce soit pour valider qui j'étais.

Ce fut comme de légers battements d'aile et bientôt, toute la lumière explosa. Un bleu clair délicieux où mille nuances éclataient. Je souris avec une infinie quiétude lorsque cette couleur vint abreuver mon cœur.

Manoa venait d'ouvrir les yeux.

Il était étendu sur notre grand lit et j'étais à moitié allongée à côté de lui. Son corps était encore pâle et fatigué, mais tout à fait régénéré. Mon mari me regarda et moi, arrivée depuis quelques minutes – juste à temps pour ne pas rater son réveil – je bus son regard, je me nourris de sa lumière, je me remplis de son amour.

Il sourit pour répondre à mon sourire, ce qui produisit de très légères et délicieuses ridules de plaisir autour de ses yeux et il leva une main vers ma joue pour l'effleurer.

— Tu fais ressortir le meilleur chez les gens, murmura-t-il d'une voix un peu rauque à cause de sa récente régénération.

— Qu'est-ce que tu racontes ? demandai-je en posant la main sur la sienne avec délectation.

— Zefryam m'avait prévenu, continua Manoa doucement en me regardant comme jamais. C'est ton don, tu fais ressortir le meilleur chez les personnes que tu approches.

— Ta régénération ne doit pas être tout à fait terminée, me moquai-je néanmoins tellement heureuse de pouvoir lui parler à nouveau.

— Regarde-moi, fit-il. Je n'étais rien et tu as fait de moi quelqu'un capable de mourir pour les autres. Et regarde le perrestre, tu as su le maîtriser totalement !

Je secouai la tête.

— Tu étais déjà quelqu'un de merveilleux avant que je te rencontre, dis-je en caressant ses cheveux noirs que je rêvais déjà d'embrasser. Et pour ce qui est du perrestre, dont j'ai pris le contrôle, je ne suis pas très fière de ça ! Manipuler quelqu'un contre sa volonté, c'est

ignoble... Crois-moi, ce n'est pas un don que je compte améliorer.

Manoa me contempla avec beaucoup d'amour, comme si le devenir d'Eléor depuis l'explosion, comme si tout le reste, n'avaient aucune importance. Il flottait encore dans le restant des songes qui l'avaient bercé pendant sa réparation.

— Mais tu l'as fait pour nous sauver, déclara-t-il en parlant du perrestre que j'avais manipulé. Et cela l'a probablement sauvé, lui aussi !

— Sauf que l'on n'a pas le droit de sauver les gens malgré eux, dis-je tristement.

Je continuai, en répétant la réflexion que je m'étais faite la veille, en laissant Emmy partir :

— On ne peut pas forcer les gens à la paix. Ou même à nous aimer... Même si c'est pour leur bien.

— Mais on ne peut pas empêcher les gens de nous admirer ou de nous aimer, rétorqua Manoa en me dévisageant.

Il se redressa, me regarda avec une telle intensité que je me sentis soudainement minuscule et heureuse.

— Et moi je t'admire, murmura-t-il. Et je t'aime, Lisor.

Puis, il m'embrassa doucement, comme si c'était la première fois. Et ensuite plus ardemment, à la hauteur des retrouvailles magiques et inespérées que nous souhaitions, que nous attendions.

— Tu ne veux pas savoir comment les choses ont tourné ? lui demandai-je au bout d'un long moment à m'être laissée transporter par son contact.

— Hum, je l'ai su dès que j'ai ouvert les yeux, quand j'ai vu ton sourire, avoua-t-il. J'ai su que tout allait pour le mieux.

Joy.

La voir s'était comme respirer à nouveau. Lorsque je la pris des mains d'Ethiel, lorsque mes doigts furent contre son petit corps, lorsque mes lèvres s'écrasèrent sur ses joues tendres, son front, ses cheveux, ses mains, lorsque je pus respirer son odeur, j'éprouvai une telle félicité que je fus incapable de dire quoique ce soit.

Je fermai les yeux et me souvins du jour où on m'avait appris que j'étais enceinte, où j'avais vécu cela comme une tragédie, un cauchemar... Et je me souvins du regard éperdu de Manoa, qui avait enduré la douleur de me faire ça et de savoir que j'attendais l'enfant d'un autre, juste pour me sauver, juste parce qu'il m'aimait.

Je me souvins du bonheur, qui avait éclos en moi peu à peu, de porter cet enfant, malgré le ventre distendu si difficile à supporter. Je

me souvins de ce que je lui disais. De l'amour que je lui vouais déjà. Un amour surprenant et si ardent qu'il m'avait complètement surprise mais aussi équilibrée dans ma mission de vie.

Je me souvenais du regard d'Ethiel lorsque je lui avais annoncé que nous attendions une fille. Je me souvenais de ses bras autour de moi et d'elle, lorsqu'il avait compris que nous formions une famille pour laquelle il serait prêt à tout.

Je me souvenais du plaisir lorsque j'avais découvert Joy à sa naissance, de la joie de la tenir contre moi, toute minuscule, toute chaude, toute à moi, toute faite d'amour... Je me souvenais de mon premier réveil après cette naissance, quand j'avais vu ses longs cils à travers une nuée de poussière dorée en cette matinée cristallisée dans ma mémoire. Cette matinée où j'avais su, compris, que mon destin s'était accompli en la mettant au monde.

Je me souvenais de la lettre que je lui avais écrite lorsque j'avais dû faire face à de potentiels adieux déchirants. Je me souvenais de ses rires, de ses premiers mots, de ses premiers pas. Je me souvenais de ses couches sales. Je me souvenais de ses maladresses. Je me souvenais de son sommeil de fée. Et je me souvenais du désastre que son départ avait laissé dans mon cœur avant l'attaque d'Eléor.

Mais tout était fini.

Ma fille. Elle était là. J'avais été tellement sûre de ne plus jamais la revoir, de ne plus jamais pouvoir la toucher... De ne jamais la voir grandir. De ne pas pouvoir lui dire tout ce que je rêvais de lui dire... Et pourtant elle était-là.

— Heu... Lisor, fit Ethiel dont les yeux dorés me rappelèrent que tous mes amis étaient autour de moi, dans la cour du château où nous venions de nous retrouver et que ma fille gesticulait pour que je la libère. Il faudrait peut-être que tu la laisses respirer un peu, non ?

Joy n'en pouvait plus de mon câlin désespéré de mère en manque de sa progéniture. Ethiel, bien que fatigué par sa longue route, me souriait avec bienveillance. Je lui avais à peine parlé, mais il comprenait. Il comprenait ma joie. Il comprenait mon émoi de retrouver ma fille. Notre fille. Dans ses yeux, je vis l'ombre du chagrin et de la peur qu'il avait endurés en m'abandonnant, en quittant Eléor. Je vis la terreur d'être poursuivi, l'horreur de ces quatre derniers jours loin de nous, à croire qu'Eléor et le rêve de notre paix s'était mué en cauchemar. Mais je vis aussi dans les yeux d'Ethiel que toutes ces émotions commençaient lentement à être balayées par le soulagement de son retour, de notre victoire, de notre survie. Je crus que j'allais pleurer, exploser en sanglots contre lui. Et quand mon regard croisa celui d'Elora, tout aussi tourmentée que l'avait été Ethiel, un peu salie par la route, mais toutefois forte et heureuse, je fus persuadée que les pleurs qui allaient bientôt inonder mes joues seraient terribles mais

cela ne vint pas. En tout cas, pas de cette manière.

Parce qu'au contraire, je sentis comme quelque chose se dénouer au fond de moi, comme un spasme de douleur et de bonheur mêlés et j'explosai de rire. Je ris si fort que tout mon corps en fut secoué, Joy y compris. Elle cessa soudainement de se débattre et me considéra de la manière amusante qu'ont les enfants d'étudier les adultes. Elle regarda avec perplexité ma bouche grande ouverte et jaugea mes yeux rieurs, elle étudia le mouvement qui la cahotait et se tourna finalement brusquement vers Ethiel qui riait lui aussi. Et puis, elle nota le comportement d'Elora, qui s'était jointe à notre hilarité, puis Manoa dont la main posée sur mon épaule se crispa et Ana dont le retour et la survie me comblaient, et finalement elle remarqua tous nos amis, toute la famille fondatrice d'Eléor qui riaient ou se laissaient gagner par des sourires amusés.

Alors, Joy se mit à rire. Elle rit de nos rires, elle rit, inspirée par nos rires, et motivée par l'envie de mieux découvrir le plaisir d'un rire partagé. Et son rire d'enfant, adorable, craquant, déroutant, décupla nos rires d'adulte.

Manoa avait raison, tout allait pour le mieux.

Neuf mois après la guerre, la Cité d'Eléor avait doublé de volume. Après l'explosion, nombre des « prisonniers », étonnés de n'avoir pas été achevés durant leur coma, avaient pris position pour Eléor. Les esclaves des villes du Cercle, envoyés par elles au front, avaient fait de même. Certes, nous avions dû faire face à un déséquilibre de l'économie et à une certaine criminalité, en raison du grand nombre de ces nouveaux citoyens, encore perturbés par leur vécu, mais nous avons géré au mieux.

Finalement, notre travail acharné pour maintenir la paix avait payé, Eléor était désormais ce dont nous rêvions : une Mégalopole pacifique alliant toutes les races.

Les maisons avaient donc été rénovées et des centaines d'autres bâties, les murailles reconstruites plus loin, les champs, brûlés par la guerre, enjolivaient désormais l'espace de leurs plantations colorées. Je savais qu'il resterait des difficultés, parfois des cauchemars, probablement des peurs, mais la paix régnait désormais.

Une paix savoureuse dont nous profitons enfin. Une paix que nous avons néanmoins payée au prix des vies de quelques azras, perrestres et hybrides des deux camps, pour qui nous avons organisé une cérémonie et bâti un monument aux morts. Pas un jour ne passait sans que je pense à ceux qui avaient péri. Sans que je pense à Elios. Il avait changé beaucoup de choses dans ma vie. Sans sa dénonciation, tant

d'événements ne se seraient pas produits ! Et son changement d'attitude, sa grandeur d'âme, survenue contre toute attente avait été un beau cadeau qui donnait du sens à sa mort.

Tout le monde peut changer. Y compris les ennemis. Y compris les alliés.

Évidemment, je n'avais pas eu de nouvelle d'Emmy. J'ignorais où elle vivait, quel clan de perrestres ou quelle vie sauvage elle avait pu choisir. J'ignorais si, un jour, elle écouterait la petite part de son cœur où résidait la vérité. Ou peut-être n'était-ce que ma vérité. À mes yeux nous n'étions que deux victimes de guerres séparées par celle-ci. Pour le moment, possiblement pour toujours, Emmy se cantonnait à sa vision de la réalité forgée par sa terrible douleur. Pour elle, j'étais devenue une ennemie. Une traîtresse.

Peu importait qui avait raison. Parce que, pour une fois, j'étais heureuse de celle que j'étais. Et de ce que nous avons bâti tous ensemble. Je me sentais mieux que jamais. Malgré la douleur de la guerre et de ses victimes, malgré mes doutes et mes erreurs, j'étais sûre d'une chose : je n'avais jamais cessé d'opter pour le bien. J'étais restée fidèle à mes valeurs. Et je continuerai de l'être aussi longtemps qu'on me prêterait la vie. Et c'était ça, ma vérité.

— On m'a dit que tu partais à nouveau ? demandai-je.

Ana m'adressa un large sourire. Elle semblait plus jeune et légère qu'elle ne l'avait jamais été. Comme si elle s'était enfin délestée du poids avec lequel je l'avais toujours connue. Ses cheveux blonds étaient lâchés sur ses frêles épaules et elle portait une ravissante robe que je ne lui connaissais pas.

— Pas vraiment, m'expliqua-t-elle en posant son verre sur l'un des buffets qui ployait sous la nourriture disposée dans le parc du château.

Autour de nous, la fête battait son plein. Les gens riaient, dansaient et fêtaient ce mariage qui symbolisait beaucoup aux yeux des hybrides, des perrestres et des azras.

— En fait, étant donné que mon traité de paix a été signé contre toute attente par le Conseil d'Olyméa, dit Ana avec un sourire plein d'une fierté amusée, j'ai pensé que je pourrais chercher d'autres alliés. Je pourrais, en quelques sorte, être la diplomate d'Eléor. Enfin, si tu l'acceptes évidemment.

— Bien sûr, ce serait merveilleux, lui fis-je très heureuse. Mais ça voudrait dire que tu voyageras beaucoup, ajoutai-je un peu triste.

— Je reviendrai souvent, assura-t-elle d'un air tout à fait satisfait. Et puis, j'aime voyager et lui aussi...

Et le regard d'Ana désigna le beau Menotti, frère de Manoa, qui se

tourna au même moment et lui adressa un séduisant sourire. Je n'eus aucune précision à demander. J'étais trop heureuse de ce que je voyais. Alors, je le lui dis :

— Je suis contente pour toi, je suis contente pour vous deux...

Et le sourire d'Ana, plus heureux et évident qu'il ne l'avait jamais été, ainsi que la légère couleur de rose nacrée qui apparut sur ses joues, me confirmèrent qu'ils formaient un couple. Un couple heureux.

Ana fut interpellée par quelqu'un et s'excusa auprès de moi. J'en profitai pour me rendre auprès de la mariée.

— Alors ? demandai-je. Comment te sens-tu ?

— Comme une fille, me répondit Fay dans sa magnifique robe mordorée qui mettait en valeur sa féminité et son côté sauvage. Je comprends pourquoi tu te plaignais le jour de ton mariage ! C'est une horreur à porter ! ajouta-t-elle en essayant de tirer sur le tissu.

Je ris tandis qu'Allan nous rejoignait.

— Elle se plaint encore de sa robe ? demanda-t-il.

— Oh ça va toi, je t'y verrai ! lui rétorqua-t-elle.

— Vous imaginiez qu'on serait ici, un jour, tous les trois, au mariage de Fay ? leur demandai-je émue.

Nous nous regardâmes. Nous, les trois amis du centre qui s'étaient entraides, qui s'étaient sauvés les uns les autres, avions bâti un monde fabuleux ensemble, envers et contre tous !

— Jamais je n'aurais pu imaginer que Fay se marierait ! la charia Allan.

— Moi non plus je ne l'imaginais pas, avoua-t-elle.

— Mais ça en vaut la peine, non ? intervins-je en désignant Priam qui discutait plus loin avec Arimald.

Fay se tourna vers celui qui était désormais son mari et dont elle avait maintes fois repoussé les demandes jusqu'à ce qu'elle réalise lors des combats combien elle l'aimait.

— Oh oui, ça en vaut la peine, murmura-t-elle amoureuse.

Cela me fit rire. Comme pour tout, ces temps-ci. Je riais de bon cœur. Même quand l'occasion ne s'y prêtait pas. Mes amis ne jugeaient pas, au contraire, ils aimaient ça et se joignirent à mon hilarité.

— De quoi vous riez ? demanda Penina, son petit nez mutin toujours prêt à flairer les potins.

— On disait que ça sera toi la prochaine mariée ! bluffa Allan toujours hilare.

— Avec qui ? soupira Penina, amusée et en même temps agacée qu'on lui parle de cela à chaque mariage.

Allan chercha dans la foule, puis s'arrêta et désigna quelqu'un du doigt :

— Pourquoi pas lui ?

— Aaron ? s'exclama Penina. Pouah !

— Comment ça pouah ?! se défendit Aaron qui, malgré son air détaché, avait tout entendu.

Une musique plus enjouée que les autres attira soudain notre attention ainsi que plusieurs danseurs sur la piste improvisée au milieu du parc. Une troupe de musiciens hybrides animait la soirée. Les portes du château avaient été ouvertes et toute la cité était invitée à participer aux festivités. Après la guerre et les rénovations, ce mariage entre hybride et perrestre était exactement le symbole et le moment de paix dont nous avions tous besoin.

La ville était superbe, décorée par des lourdes écharpes de fleurs, par des cascades de bougies, par des pétales et des drapeaux blancs. Ce mariage, c'était aussi pour célébrer la vie.

Mes amis partirent danser tandis que je remarquai Manoa et Elora, assis sur deux tabourets déposés dans l'herbe et décorés de fleurs blanche. Ils devaient paisiblement tout en jouant avec Joy. Je me souvins que ma fille n'avait pas été hydratée depuis un moment et je songeai qu'il fallait y remédier.

Près du premier buffet venu, je retrouvai Ethiel, occupé à remplir des assiettes pour Elora et lui. Tandis que je faisais couler l'eau d'un pichet, je posai encore les yeux sur Joy qui jouait entre Manoa et Elora. Elle allait de l'un à l'autre en riant. Les deux hybrides à l'allure noble s'amusaient de sa joie et rayonnaient véritablement. On pouvait aisément les prendre pour un couple particulièrement bien assorti.

Je restai fauchée par cette image et ne résistai pas à en faire part à Ethiel :

— Ethiel ?

— Hum ?

— Tu as vu Manoa et Elora ?

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?

Je les contemplai avec fascination et tapotai d'une main l'épaule d'Ethiel pour qu'il daigne se retourner.

— Regarde-les ! lui demandai-je.

Il me jeta un œil un peu surpris avant de se tourner vers les deux hybrides tandis que j'ajoutai :

— Si nous n'étions jamais intervenus, s'ils étaient restés à Olyméa, l'un comme l'autre... Peut-être qu'ils se seraient rencontrés et peut-être qu'ils...

Ethiel les regarda soudainement différemment et ses sourcils se froncèrent. Je fus certaine que lui aussi voyait combien ces deux hybrides allaient bien ensemble. Comment la splendide beauté à la chevelure cramoisie et à la peau de porcelaine s'accordait merveilleusement avec le bel hybride aux cheveux noirs brillants et à la carnation tout aussi claire. Je fus sûre qu'il vit que Manoa, avec son corps de dieu grecque et son sourire désarmant était l'égale d'Elora, au

physique de nymphe du feu aux dents de perles blanches. Ethiel ne pouvait pas davantage nier combien les yeux des deux hybrides, clairs, prodigieusement lumineux, resplendissaient d'un bonheur et d'une beauté semblables. Et enfin, il devait forcément percevoir que le son de leur rire, délicieux carillons qui faisaient s'agiter une colonie de papillon joyeux dans mon ventre, formait une musique des plus apaisante.

Ethiel se tourna brutalement vers moi. Je remarquai que ses cheveux châains et ses yeux dorés, arboraient une couleur similaire – bien que très éclaircie – à mes propres cheveux et à mes propres yeux. En fait, il pouvait aisément passer pour mon frère. Et, quelque part, issus de la même troupe perdue d'humains sauvages, nous pouvions probablement nous considérer comme tels.

— Bon, ça suffit, déclara-t-il avec vigueur. Allons les rejoindre avant qu'ils ne se fassent la même réflexion !

Il attrapa rapidement ses deux assiettes.

Nous plaisantions. Mais nous hâtâmes tout de même le pas et une fois presque arrivés auprès de nos amours respectifs, nous échangeâmes un regard complice mi-amusés, mi-fiers de ce que, deux petits humains si faibles et perdus, avaient réussi à accomplir, avaient réussi à obtenir...

Lorsque Manoa me vit arriver, il se détourna d'Elora et de Joy et me sourit :

— Que se passe-t-il, ma belle ? demanda-t-il en ayant sûrement perçu l'échange vaguement inquiet que j'avais eu avec Ethiel.

— Rien d'important, murmurai-je. Je réalise seulement que nous avons une chance folle...

Tandis que j'offris un gobelet d'eau à Joy qu'elle dédaigna pour jouer, mes yeux traversèrent le parc. Je vis Zefryam qui parlait en souriant avec Abby, assis tous deux sur un banc, protégés par les branches d'un saule pleureur. Et, en remarquant que je les observais, ils m'adressèrent tous deux un signe de la main. Je décelai même un remerciement dans leurs regards bienveillants. Ils partageaient un deuil et un amour que nul autre ne pouvait comprendre et j'étais enchantée pour eux.

Ensuite, je vis Ana qui riait comme je ne l'avais jamais vu rire avec Menotti. Je vis Aaron, Penina, James, Niall et d'autres hybrides et perrestres de ma connaissance qui s'amusaient à danser. Je vis Priam prendre doucement Fay dans ses bras. Le perrestre et l'hybride formaient un couple haut en couleurs fait de tensions et de beauté brute qui plaisait beaucoup au peuple. La bataille que nous avons remportée tous ensemble, avait contribué à améliorer l'entente entre les races, et ce mariage ne faisait que souligner la force et l'éclat que nous obtenions en nous alliant.

Je remarquai Orien, Eyden et Shana qui avaient participé à protéger ma fille, rire près d'un buffet. Je vis Allan accompagné de l'exquise Katrina se rapprocher de nous et appeler Joy qui courut droit vers eux en riant.

Je vis le sol tapissé de fleurs. Je vis le ciel bleu. Je vis toute la foule qui entraînait et s'amusaient en direction du château. Les enfants qui courraient. Les perrestres qui mutaient pour montrer leurs capacités et les azras qui critiquaient ou riaient. Je vis la paix dans ce fabuleux printemps 4118.

Il faisait chaud. Et j'avais chaud. Pas seulement physiquement. Tout mon être été réchauffé par la joie, la sérénité, le bonheur et l'amour que je portais aux miens et qu'ils me rendaient si bien. Je me sentais infiniment bien. Je savais que mon sommeil cette nuit, serait immédiat et réparateur.

Évidemment, Andrew ne devait sûrement pas apprécier cette pièce que l'on avait retournée contre lui dans cette partie d'échecs qu'il imaginait être la vie. Sûrement réfléchissait-il à sa vengeance. Peu importait.

Eléor était plus forte. Nous avions de nombreux alliés et Ana avait l'habileté de faire en sorte que nous en ayons plus.

Surtout, nous avions le meilleur, quelque chose que ne semblait pas avoir Andrew, nous étions soudés, nous nous aimions. Que ce soit pour des années ou des siècles, je comptais profiter de chaque seconde en compagnie des miens. Nous avions gagné notre paix !

Mon regard s'attarda alors sur Manoa une fois encore et mon sourire tout entier lui fut adressé :

— Je suis vraiment heureuse, ajoutai-je.

— Moi aussi, je suis heureux, et je propose que l'on consacre ces prochains siècles à l'être encore plus, dit-il avec son regard pétillant et rieur, empli de promesses.

— C'est un programme qui me plaît, assurai-je.

Il m'embrassa très brièvement mais il y avait autre chose dans ses yeux que son amour et les reliefs de notre échange plein de légèreté. Il y avait ce *tout* qu'on avait enduré pour être ensemble. Ces joies qui nous attendaient dans l'avenir et aussi ces zones d'ombres qu'il faudrait affronter. Alors, je lui dis :

— Je sais que nous aurons encore des problèmes mais je sais surtout que nous...

— ...sommes ensemble, termina-t-il à ma place.

Et la certitude d'être unis contre le pire et pour le meilleur remplit ses prunelles, ne laissant aucune place à l'inquiétude, mais juste au bonheur immense que nous comptions croquer à pleines dents.

— Oui, dis-je dans un souffle ému.

— *Ensemble*, répéta-t-il parce que ce mot résumait tout.

— Toujours, ajoutai-je dans un sourire.

Tout allait bien. Tout allait merveilleusement bien.

Chers Lecteurs,

Vous vous demandez peut-être si cette saga est réellement finie.

J'ai effectivement beaucoup d'idées concernant une suite éventuelle, étant donné que certaines portes sont restées ouvertes. Seulement, je ne sais pas encore si je vais m'atteler à la tâche ou simplement laisser nos héros savourer leur bonheur.

Quoiqu'il en soit, ils sont vivants pour moi, quelque part, dans une autre dimension et je ne manquerai pas de vous tenir informés. Alors, n'oubliez pas de me suivre sur ma page Facebook June Cilgrino.

Que dire de plus si ce n'est l'habituel merci ? Comme vous le savez, j'écris depuis que je suis enfant. J'ai donc rédigé plusieurs livres complets. Imative A fut le premier que j'ai partagé.

Et votre bienveillance, votre enthousiasme ont été un magnifique et surprenant accueil dont je vous serais toujours reconnaissante.

Comme le révélait la dédicace du premier tome, je souhaitais que cette série de livres – ce qu'elle exprime et ce qu'elle revêt de sens à mes yeux – soit ma guérison. Le plus fou, c'est qu'elle l'a été en quelque sorte, car ma santé s'est améliorée depuis !

Cela dit, j'espérais avant tout que ces romans soient un plaisir et une évasion pour vous. Certains témoignages me confirment qu'ils l'ont été. Et cela m'enchantait totalement.

Je chéris ce lien entre nous, j'ai encore beaucoup de projets, et vous, mes lecteurs de la première heure comme les suivants d'ailleurs, je vous souhaite toujours à mes côtés.

Évidemment, je sais à quel point cette saga est imparfaite, mais je pense que les messages de tolérance, d'amour et de résilience qu'elle tente de transmettre – entre autres – me reflètent et me donnent un grand sentiment de devoir accompli.

Vous l'aviez peut-être deviné, mais Imative c'est le mélange des mots « Imagination Positive ». Il y avait ce fil conducteur démarrant du tome 1 à la fin du tome 3, que sont la guérison et le bien-être de Lisor. Du pire vers le meilleur. Je rêverais qu'il ait pu vous inspirer un peu, vous apaiser, vous souffler que tout est possible.

En attendant de prochaines aventures, chers lecteurs, je vous aime, portez-vous bien.

June.

Remerciements

Un grand merci aux personnes qui ont soutenu de près ou de loin l'écriture de ce roman. Merci à ma correctrice Yvette Petek, à mes lectrices tests, mes amis, ma famille et bien sûr, à vous, lecteurs.

Imative C

June Cilgrino

Saga Imative
Tome 3

Numéro d'ISBN : 979-10-96516-07-0

Couverture : June Cilgrino

June Cilgrino, tous droits réservés ©

Toute reproduction est interdite
sans le consentement de l'auteur.

Dépôt légal : Décembre 2019

Table of Contents

Crédits	
Dédicace	
Citation	
Chapitre 1	
Chapitre 2	
Chapitre 3	
Chapitre 4	
Chapitre 5	
Chapitre 6	
Chapitre 7	
Chapitre 8	
Chapitre 9	
Chapitre 10	
Chapitre 11	
Chapitre 12	
Chapitre 13	
Chapitre 14	
Chapitre 15	
Chapitre 16	
Chapitre 17	
Chapitre 18	
Chapitre 19	
Chapitre 20	
Lettre aux Lecteurs	
Remerciements	
Crédits	